



Pierre DERUMEAUX

LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE D'ÉTHIOPIE
DANS *L'ILLUSTRATION* ET *L'HUMANITÉ*

Volume 1

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

sous la direction de Mme Marie-Anne MATARD-BONUCCI

Année universitaire 2008-2009



Pierre DERUMEAUX

LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE D'ÉTHIOPIE
DANS *L'ILLUSTRATION* ET *L'HUMANITÉ*

Volume 1

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

sous la direction de Mme Marie-Anne MATARD-BONUCCI

Année universitaire 2008-2009

Remerciements

Merci à Marie-Anne Matard-Bonucci pour ses conseils, sa disponibilité et sa confiance.

Merci à Jacques Boutet, responsable des collections Sciences Humaines à la BU Droit-Lettres, pour son aide.

Merci à Laetitia et Céline, pour leur patience et leur bonne humeur, et à Louis, pour son sens inné de la mise en page.

À mes parents et à Anne, pour leurs encouragements chaleureux et leur soutien logistique dans la difficulté.

À Florent, compagnon de route, en souvenir de quelques échanges savoureux.

Sommaire

PARTIE 1 - LES CADRES DE COMPRÉHENSION DU CONFLIT : UN POINT DE VUE DE JOURNALISTE.....	22
CHAPITRE 1 – L’UNIVERS JOURNALISTIQUE	23
Le journalisme dans l’entre deux guerres : d’une crise multiforme à l’affirmation d’une identité et d’un statut.....	23
Journalistes et journalismes : de nouvelles hiérarchies... ..	25
...et des démarches multiples	28
CHAPITRE 2 – MONTRER LA GUERRE, UNE REPRÉSENTATION CODIFIÉE FACE AUX CONTRAINTES	32
Presse et iconographie : des types de discours et des rapports à l’image différents	32
De la première guerre mondiale à la guerre du Rif : une vision des conflits qui évolue	38
Faire avec les réalités du terrain : une éthique journalistique mise à mal.....	41
CHAPITRE 3 – DES LECTURES CONCURRENTES DU CONFLIT	47
Les mots pour le dire : une guerre aux multiples visages.....	48
Les sympathies italiennes de <i>L’Illustration</i> : un point de vue conservateur sur le conflit et sa gestion internationale.....	50
<i>L’Humanité</i> : une lecture idéologique et démystificatrice du conflit	53
CONCLUSION PARTIELLE	60
PARTIE 2 - COMPRENDRE L’AUTRE : LA DIFFICILE SAISIE DE L’ALTÉRITÉ.....	61
CHAPITRE 4 – LES SENSIBILITÉS COLONIALES, UNE STRUCTURATION INCONSCIENTE DES IMAGINAIRES	62
« Désirs d’ailleurs » : de l’orientalisme à l’exotisme, maîtriser et codifier le rêve	62
L’Autre chez soi : du « bain colonial » à l’Exposition de 1931, la construction d’une familiarité faussée	68
Du « bon sauvage » à « l’invention de l’indigène » : entre essentialisation et « esthétique du divers », naissance d’une figure contrastée.....	72
CHAPITRE 5 – L’ENVOYÉ SPÉCIAL, UN CANDIDE EN TERRE ABYSSINE ? UNE ÉTUDE DE CAS DANS <i>L’ILLUSTRATION</i>	84
L’expression personnelle et ses limites	84
L’Éthiopie réinventée : construire l’autre et l’ailleurs	89
Pierre Ichac, grand reporter modèle ?	94
L’invention du tourisme journalistique	99
CHAPITRE 6 – GUERRE INVISIBLE, GUERRE INAPERÇUE ? L’IMPORTANCE DU HORS-CHAMP.....	110
De la « veillée d’armes » au combat des chefs : le portrait, une arme politique à double tranchant	112
Présence implicite du combat : la guerre racontée par ses à-côtés.	116
Vers le combat : photographier les troupes.....	122
L’art de la métaphore : la réalité de la guerre perçue par ses effets	125
Immortaliser l’instant décisif : les limites de l’outil photographique.....	126
CHAPITRE 7 – VIOLENCES ET GUERRE D’ÉTHIOPIE : ENTRE DÉRÉALISATION ET EMPHASE MILITANTE, LES ENJEUX D’UN TRAITEMENT CONTRASTÉ	128
La difficulté à cerner la spécificité des violences fascistes dans <i>L’Illustration</i> : les raisons d’une occultation.....	128
Entre euphémisation et fascination exotique : l’art de la mise à distance	131
La grande presse et les débats autour de la violence	140
Les violences dans <i>L’Humanité</i> : entre parti pris réaliste et sens du raccourci saisissant, un enjeu majeur de mobilisation partisane	144
CONCLUSION PARTIELLE	152
PARTIE 3 - SE COMPRENDRE : LA FRANCE AU PRISME DE LA GUERRE D’ÉTHIOPIE, DES MODÈLES POLITIQUES EN DÉBAT.....	154
CHAPITRE 8 – LE FASCISME COLONIAL, PLÉONASME, IMITATION, OU EXPÉRIENCE SINGULIÈRE ?	154

Un contre-modèle de domination ?	155
L'Humanité : fascisme et colonisation, un pléonasme pour une même condamnation.....	163
« Avec les troupes italiennes en Abyssinie » : le reportage militant profasciste, défense et illustration d'un nouveau modèle politique	169
CHAPITRE 9 – « OUBLIER L'AFRIQUE » : LA GUERRE D'ÉTHIOPIE, OCCASION D'UNE CLARIFICATION DU DÉBAT POLITIQUE FRANÇAIS	181
Un conflit européenisé : la crainte de l'escalade et d'un retour de la guerre à sur le continent	181
La mobilisation de l'opinion par presse interposée : deux France face à face.....	184
Antifascisme et pacifisme : des chemins séparés ?	195

Introduction

« Mussolini déclenche (*sic* !) la guerre ! Des millions d'hommes mobilisés, les chemises noires passent la frontière »¹. « Au seuil des hostilités à la frontière abyssine. Une avance des troupes italiennes sur le territoire éthiopien ? »². Ces deux unes, respectivement extraites de *L'Humanité* et du *Figaro*, datent du 3 octobre 1935, jour du début de l'offensive mussolinienne en Éthiopie. À la lecture, un doute subsiste cependant : s'agit-il du même événement ? Que choisir, de l'alarmisme du premier quotidien, pour lequel les « chemises noires » semblent évoquer de bien sinistres nuées, l'absence de précision sur la localisation de la « frontière » dont il est question laissant libre cours, dans une vision internationaliste, à l'expression d'une solidarité enthousiaste (après tout, cette frontière lointaine ainsi bafouée, c'est aussi la nôtre !) ou de la réserve du second, chez qui l'exclamation lourde de menaces est remplacée par un point d'interrogation prudent et quasi dubitatif ? Entre hyperbole outrancière et euphémisation tendancieuse, où est la vérité ? Toutes ces questions se résument finalement en une seule, celle du statut de l'événement. Ici, il apparaît clairement qu'un événement n'existe pas seulement (et, finalement, à peine) en soi, mais résulte toujours dans le même temps d'une construction subjective et d'une interprétation émanant à la fois des participants (ou des témoins) directs, des médias, et de ces témoins indirects que sont les lecteurs de journaux ou, aujourd'hui, les auditeurs et téléspectateurs. La question fondamentale, dépassant donc celle de la « vérité » ou de la « fausseté » de l'information délivrée, sera donc, dans le cadre d'une histoire des représentations, de déterminer ce que telle lecture de l'événement révèle de la posture de l'énonciateur, de sa perception des faits et de son rapport à l'objet décrit, ce qui, dans le cadre journalistique qui nous occupera, n'est pas sans conséquences plus larges sur son lectorat.

Cette mise au point introductive quant au matériel étudié et à l'esprit dans lequel cette étude sera menée ne nous dispense pas de planter le décor, en rappelant quelques éléments contextuels utiles à la mise en perspective du sujet. La période qui nous occupe court du 23 novembre 1934, date de l'incident au poste frontière de Wal Wal (lui même prétexte, plus tard, à l'invasion mussolinienne) au 1^{er} juin 1936, moment où, avec la

¹ *L'Humanité*, 3/10/1935

² *Le Figaro*, 3/10/1935

création de l'AOI³, le Duce concrétise ses rêves impériaux, au terme d'un projet de colonisation à « contre courant »⁴ des évolutions profondes du continent africain. La guerre d'Éthiopie (terme consacré et volontairement neutre, mais qui ne doit pas faire oublier ses substituts qui, de l' « agression fasciste » à la « guerre coloniale », en passant par le « conflit italo-éthiopien », rendent compte d'une lecture idéologique des événements) aura duré sept mois à peine et mis un terme, dans la plus grande violence et au mépris de la légalité internationale (l'Éthiopie étant alors membre, à l'instigation des Italiens, de l'éphémère Société des Nations) à la souveraineté du dernier grand État indépendant d'Afrique. Mais, par delà même sa dimension de scandale diplomatique et humain, le conflit, si l'on cherche à le considérer et, pourquoi pas, à le comprendre comme l'eût fait un Français d'alors, s'inscrit dans un double contexte idéologique. En France, en 1934, « l'idée coloniale » (pour rappeler le titre du fameux ouvrage de Raoul Girardet⁵) est à son apogée. Trois ans plus tôt, en effet, avait eu lieu à Vincennes l'Exposition coloniale, qui, six mois durant, avait convaincu ses quelques huit millions de visiteurs de la grandeur de la France et de l'unité plus que jamais proclamée, depuis Jules Ferry et à grand renfort de discours émancipateurs, de la République et de l'Empire. Et voilà que Mussolini, rompant avec l'idée d'une « mission civilisatrice » agréable et rassurante pour l'esprit français, cherche unilatéralement la confrontation avec l'Éthiopie au nom du droit de son pays à disposer d'un espace colonial digne de son statut revendiqué de puissance européenne, conquête seule à même de faire oublier à son peuple les suites amères de la « victoire mutilée » de 1918 et d'inscrire le Duce dans la prestigieuse généalogie des conquérants romains. Ce faisant, de nouveaux principes sont explicitement proclamés, mettant en avant impératifs stratégiques d'un côté et logique « raciale » de l'autre. Face à un fascisme colonial décomplexé, et à travers lequel Mussolini entend à la fois radicaliser son projet

³ L'Afrique Orientale Italienne est, avec la Lybie, l'autre entité majeure du domaine colonial fasciste. Dotée d'une personnalité juridique, elle est administrée par un gouverneur général ayant le titre de vice-roi d'Éthiopie. Badoglio et Graziani occuperont les premiers ce poste.

⁴ Colette DUBOIS, dans son article « L'Italie, cas atypique d'une puissance européenne en Afrique : une colonisation tardive, une décolonisation précoce », (*in Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°1, 1993) s'exprime ainsi : « À contre-courant d'une évolution en cours qui voyait ailleurs naître les premiers ferments d'émancipation chez les peuples colonisés, l'Italie s'engageait dans des campagnes militaires pour agrandir son domaine colonial ». Sur la question des « ferments d'émancipation » des peuples colonisés et de leur « gestion » par la métropole française, on lira avec profit l'excellent travail de Géraldine POELS, auquel quelques unes des réflexions ci-après sont redevables : *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004

⁵ R. GIRARDET, *L'idée coloniale en France, 1870-1962*, Pluriel, Paris, 1972

politique et mettre en avant, vis à vis de ses prédécesseurs anglais et français, un contre-modèle de domination, la presse française est d'autant plus fondée à prendre position qu'elle est confrontée, en cette même année 34 (avec les émeutes du 6 février⁶, véritable scène primitive fondatrice de l'antifascisme français), à une montée des contestations extrémistes⁷, illustration des fragilités du modèle républicain. On comprend pourquoi ce conflit lointain se trouve dès lors inévitablement européenisé par les contemporains dans son traitement médiatique et diplomatique, tant c'est le continent entier (alors partagé entre régimes parlementaires et autoritaires, voire totalitaires) qui voit son avenir mis en péril avec la transgression des règles de la sécurité collective par l'Italie mussolinienne.

C'est donc somme toute logiquement que l'historiographie sur le sujet a adopté en premier lieu l'angle diplomatique⁸ pour étudier le conflit et ses conséquences, en l'inscrivant dans un enchaînement de crises, qui, du réarmement de la Rhénanie en mars 1936 à la reculade munichoise de septembre 1938, menèrent le continent à la Seconde guerre mondiale⁹. Bien que ne manquant pas de pertinence, cette lecture des événements semble réductrice pour aborder le sujet qui nous occupe, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cette interprétation, en adoptant plus ou moins explicitement la logique de l'engrenage, n'évite pas véritablement l'écueil de la téléologie. Mais surtout, et les deux problèmes sont liés, elle en arrive à nier la spécificité de la guerre d'Éthiopie, en préférant se concentrer sur les coulisses du conflit, révélatrices à ses yeux d'une ultime et fatale

⁶ Journée d'émeutes qui fait suite aux manifestations antiparlementaires de divers groupes, après l'affaire Stavisky et pour protester contre le renvoi du préfet Chiappe. La gauche, socialiste et communiste, y verra une tentative de coup d'État fasciste légitimant la formation d'un Front populaire, mais l'historiographie a montré la diversité des revendications des émeutiers (formant une nébuleuse complexe), des protestations circonstanciées des anciens combattants (UNC, ARAC) à la réelle violence de l'Action française ou des Jeunesses Patriotes, qui fut en fait le fait d'une minorité, certes agissante, mais sans la cohérence ou le poids numérique que certains ont voulu lui prêter par la suite.

⁷ Le débat est vif sur la question du fascisme français, notamment quant à déterminer l'ampleur du phénomène et sa spécificité (le fascisme est-il d'origine française, ou s'agit-il de déclinaisons nationales du modèle italien ?). Sur ces questions, voir par exemple Z. STERNHELL, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983 et M. WINOCK, « Fascisme à la française ou fascisme introuvable », *Le Débat*, n°25, mai 1983, pp. 35-44

⁸ Cela s'explique notamment, dans les années 70, par la vigueur du courant d'histoire des relations internationales, emmené, en France, par P. RENOUVIN et J.-B. DUROSELLE. Citons, à titre d'exemple : J.-B. DUROSELLE, *Politique étrangère de la France. La décadence. 1932-1939*, Paris, 1979 ou W. BAER, *La guerra italo-etiopeica e la crisi dell'equilibrio europeo*, Roma-Bari, Laterza, 1970.

⁹ Colette DUBOIS (op.cit.) radicalise même cette analyse en sortant d'« une vision européocentriste » pour affirmer que « pour l'Afrique, ce fut la campagne d'Éthiopie [...] qui inaugura la seconde guerre mondiale ».

faillite de la SDN¹⁰. À nos yeux, cette spécificité trop vite occultée de la guerre d'Éthiopie est double : avec elle, la guerre de conquête coloniale entre dans une modernité à la violence dévastatrice, où les techniques les plus récentes (bombardements, gaz) sont mises au service, de façon prémonitoire, de véritables « massacres administratifs »¹¹. Le conflit et la nouvelle entité politique qui en découlera fournit aussi l'occasion aux Italiens de construire leur rapport à l'altérité africaine, que ce soit sous la forme de discours et d'images s'intégrant dans l'imaginaire colonial occidental tout en le renouvelant (d'où la difficulté, à ce sujet, de parler d' « imaginaire colonial » au singulier, concept auquel nous préférons celui de « sensibilités »¹²) ou par des pratiques politiques allant de l'exclusion radicale et violente des populations locales à leur intégration partielle et toujours problématique pour un modèle fasciste en redéfinition continue.

Depuis les années 1980-1990, et en suivant la voie ouverte en France par Jean-Louis Miège¹³, l'historiographie¹⁴ (notamment italienne) a progressivement corrigé cette vision quelque peu artificielle et aseptisée du conflit. Il s'agissait alors, en rompant un tabou, d'ouvrir le champ des études coloniales en Italie et d'étudier la guerre à travers le double prisme de l'histoire militaire et de l'idéologie¹⁵, à la faveur de l'ouverture de nouveaux fonds d'archives, sous forme écrite ou iconographique¹⁶.

¹⁰ Évoquant l'affaire éthiopienne dans un ouvrage qui est par ailleurs une référence (*Histoire des relations internationales, tome 1 : 1919-1945*, Paris, Armand Colin, rééd. 2001), J.-B. DUROSELLE choisit de ne pas décrire les opérations de combat.

¹¹ Selon l'expression d'Hannah ARENDT dans « L'impérialisme », second volume de son étude fondatrice sur *Les origines du totalitarisme*. Cette thèse d'une généalogie coloniale des violences de masse s'est révélée féconde pour la recherche historique, inspirant par exemple le travail d'Olivier LACOUR GRANDMAISON, *Coloniser, exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005.

¹² En reprenant l'approche développée par Hélène PUISEUX dans *Figures de la guerre. Représentations et sensibilités, 1839-1996*, Paris, Gallimard, 1997.

¹³ *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, Paris, SEDES, 1968.

¹⁴ Notre « bilan » historiographique est largement inspiré de l'article synthétique de Colette DUBOIS, *op.cit.*

¹⁵ Le pionnier des études coloniales en Italie est A. DEL BOCA (voir, outre les nombreuses monographies, *Le guerre coloniali del fascismo*, Bari, Laterza, 1991) tenant d'une rupture entre les deux vagues, libérale et fasciste, de la colonisation, notamment au plan de leurs justifications idéologiques. Pour l'Éthiopie, on pourra consulter A. SBACCHI, qui s'interroge sur la spécificité de « l'expérience coloniale » fasciste. Enfin, Sur l'aspect militaire, voir les travaux de Giorgio ROCHAT.

¹⁶ Sur la question de l'iconographie coloniale, capitale pour notre sujet, voir les travaux de L. GOGLIA (*Storia fotografica dell'impero fascista*, Bari, Laterza, 1985) ou, plus récemment, de Nicola LABANCA, dans *L'impero africano del fascismo nelle fotografie dell'Istituto Luce*, Roma, Riuniti, 2002.

Enfin, à partir des années 2000 et dans le sillage de l'important renouveau historiographique suscité par les travaux d'Emilio Gentile¹⁷ sur le tournant et « l'accélération totalitaire » connus par le régime mussolinien dès 1936, les historiens ont abordé la question coloniale sous des angles nouveaux, allant de la confrontation raciale aux violences de guerre, dont les acquis les plus récents de la recherche ont établi une typologie tout en retraçant les mécanismes parfois complexes de la prise de décision¹⁸.

Ce rapide état de la recherche sur la question coloniale italienne (domaine encore relativement « vierge » au regard de l'importance du problème pour une compréhension fine du fascisme italien) nous a paru indispensable afin de situer notre démarche au carrefour de plusieurs perspectives d'analyse. Nous souhaiterions ainsi considérer la guerre d'Éthiopie à travers le prisme d'une histoire culturelle du fait colonial, en tant qu'elle met en rapport, établit un contact, (ici particulièrement conflictuel) entre deux cultures, deux visions du monde qui jusque là s'ignoraient. En ce sens, il semble particulièrement judicieux de choisir la presse française comme témoin privilégié et observateur plus ou moins critique de cette rencontre inopinée et de ses conséquences. En effet, et l'historiographie la plus récente en atteste, la France de l'entre-deux-guerres est le lieu d'émergence d'une « culture coloniale »¹⁹ particulièrement vivace, point de rencontre de discours théoriques (le colonialisme comme pierre angulaire du discours républicain soucieux de redorer un blason national terni par la défaite de Sedan) et d'un véritable « bain colonial »²⁰ où se mêlent pratiques (des « zoos humains » à l'Exposition coloniale de 1931) et productions culturelles variées (articles de presse, littérature exotique, récits de

¹⁷ *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Gallimard, Folio Histoire, 2004 et *La voie italienne au totalitarisme : le parti et l'État sous le régime fasciste*, Monaco, Éditions du rocher, 2004. E. GENTILE développe notamment dans ces pages l'idée d'une « totalitarisation » continue du régime fasciste, le totalitarisme, comme processus, étant par définition toujours « inachevé », « imparfait », d'où la vocation mobilisatrice de la campagne éthiopienne, ou, sans que celles-ci s'inscrivent dans une totale continuité, des lois raciales de 1938.

¹⁸ Sur la question des violences coloniales et le cas de l'Éthiopie, voir le récent article de M.-A. MATARD-BONUCCI : « Violence coloniale, violence de guerre, violence totalitaire », *Revue d'histoire de la Shoah*, n°189, 2008, pp. 431-463.

¹⁹ Ce champ historiographique, ouvert il y a une quinzaine d'années en croisant les apports de l'analyse iconographique ou de l'anthropologie, est aujourd'hui particulièrement dynamique, comme en témoigne cet ouvrage récent, à l'introduction dense : P. BLANCHARD, S. LEMAIRE, N. BLANCEL, *Culture coloniale en France, de la Révolution Française à nos jours*, Paris, CNRS, Éditions Autrement, 2008.

²⁰ Nous reprenons ici la formule de Nicolas BLANCEL, « Le bain colonial : aux sources de la *culture coloniale* populaire (1918-1931) », op. cit., pp. 247-259.

voyage, iconographie publicitaire ou cinématographique) pour donner aux Français une image mythifiée d'un Empire pourtant déjà contesté à la marge²¹.

Ainsi, le regard porté sur les événements éthiopiens allait-il être contaminé par des représentations et des stéréotypes coloniaux propres à la société française (que ce soit pour louer ou vouer aux gémonies l'entreprise mussolinienne), au risque de nier la spécificité de l'expérience coloniale fasciste, mais aussi, et peut-être surtout, de manquer l'occasion d'un réexamen critique du discours colonial français et du modèle dont il se voulait porteur ?

Pour mener à bien ce questionnement, nous avons établi notre corpus de sources en nous appuyant sur l'étude synthétique de Pierre Milza²² et la notice qui l'accompagne, en choisissant cependant, comme nous l'avons déjà suggéré, un autre angle d'attaque, la préférence de l'auteur pour les préoccupations diplomatiques et « tactiques », si elle rendait compte du poids effectif de ces questions dans les journaux d'alors, étant à nos yeux trop « froide » et européocentrée pour entrer pleinement dans le cadre qui est le nôtre, celui d'une histoire des représentations²³. Notre sélection a donc été opérée selon une logique qui combine plusieurs critères, visant à rendre notre travail le plus pertinent possible. A été tout d'abord prise en compte la résonance de ces journaux dans l'opinion, évaluée en termes de tirages, et qui permet, tout en gardant le sens de la nuance et en associant à ce critère celui de la diversité idéologique, de se faire une idée des représentations des Français au sujet du conflit. En ajoutant à ces deux impératifs celui d'une attention soutenue portée à l'iconographie dans sa diversité (photos, dessins, caricatures, voire bandes dessinées), nous avons restreint notre étude à deux périodiques principaux, *L'Illustration* et *l'Humanité* avec, comme contrepoint occasionnel, *Le Figaro*. *Gringoire* et *l'Action Française*, le premier étant initialement destiné à enrichir le propos, se sont révélés, dans l'état où nous avons pu les consulter, trop lacunaires pour pouvoir être exploités systématiquement. Un développement spécifique sera consacré dans les pages

²¹ Sur le décalage entre principes et représentations métropolitaines de l'Empire français d'une part et réalités coloniales de l'autre, analysé à travers l'iconographie, voir Éric DEROO, *L'illusion coloniale*, Paris, Taillandier, 2006.

²² *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987.

²³ À ceci près, mais nous y reviendrons, que le traitement à dominante diplomatique des enjeux du conflit, implique un certain type de représentations quant à l'Éthiopie.

qui suivent à la présentation des sources étudiées ainsi qu'à la méthode qui a présidé à leur dépouillement et à leur analyse.

Pour pouvoir situer les questions qui vont nourrir notre réflexion dans un cadre interprétatif plus large, il nous semble à présent nécessaire de rappeler qu'à l'origine, le sujet traité portait sur l'iconographie et les représentations des possessions coloniales italiennes dans la presse française. Le recentrage, après consultation des sources, sur la seule guerre d'Éthiopie, qui a focalisé l'attention des médias au détriment du reste de l'Empire italien et des interrogations en profondeur sur son fonctionnement, n'implique pas pour autant un changement de perspective herméneutique pour notre étude. Bien sûr, les articles de presse, dans leur diversité (reportages sur le terrain, communiqués et brèves sur le déroulement des combats, et, secondairement, analyses diplomatiques) feront l'objet d'un traitement plus attentif que celui initialement prévu, mais seront également étudiés en relation avec l'iconographie environnante, comme éléments participant d'une même construction du sens chez le lecteur. Nous l'avons signalé dès l'ouverture du sujet, ce qui, à notre avis, fait l'intérêt de la guerre d'Éthiopie, c'est moins le conflit en lui-même que les interprétations contradictoires qu'il a suscitées, les visions du pays qu'il a fait naître, et ce que ces représentations nous révèlent, par contrecoup, d'un contexte de production, celui de la France du milieu des années trente, des communistes à l'extrême droite. L'analyse des représentations de l'Éthiopie en guerre, s'appuyant, par l'étude de la presse, tant sur les articles que sur l'iconographie comme révélateurs d'une posture, traductions d'un discours et vecteurs de sensibilités complexes et enchâssées (les Français n'ayant pas attendu le XXe siècle pour réfléchir et se situer face à l'altérité²⁴), situe notre démarche dans le sillage de l'anthropologie historique, telle que la définissent par exemple Gilles Boëtsch et Éric Savarèse, pour qui il s'agit, en matière d'iconographie coloniale, « d'aborder le problème de l'interprétation et de la fonction de l'image dans la construction de l'autre et de nous-mêmes »²⁵. Travailler dans cette perspective, c'est reconnaître la faculté créatrice de l'imagination, qui n'est pas la reproduction plate du réel mais sa réinvention selon les

²⁴ Sur ce point, voir les analyses pénétrantes et sans concessions de T. TODOROV dans *L'autre et nous, la réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, La couleur des idées, 1989.

²⁵ E. SAVARESE, G. BOETSCH, « Le corps de l'Africaine. Érotisation et inversion », *Cahiers d'Études africaines*, 1999, Vol. 39, n° 153, pp. 123-144.

propres codes du sujet imaginant. En ce sens, l'image est « révélatrice de la *relation* entre le sujet imaginant et l'objet reconstruit par l'imagination »²⁶.

Or c'est précisément cela qu'il s'agit selon nous d'interroger à travers ce sujet, une « relation », un rapport à une actualité lointaine devenue proche. En étudiant la presse, principal organe d'information de l'époque (nous parlerions aujourd'hui de média), nous ne pouvons faire l'économie d'un questionnement sur la médiation opérée par le support journalistique, sur les outils et techniques qu'il emploie à cette fin et ce que ces méthodes supposent quant à la perception des faits, la configuration des mentalités et la structuration de sensibilités diverses chez les lecteurs. La question du rapport sera donc abordée sous des angles divers, pour montrer que cette relation aussi a une histoire, évolue et se construit en lien avec un contexte. Il sera donc question du rapport de l'opinion à la presse (articles et iconographie), notamment sous l'angle du régime de vérité, de la crédibilité qui lui est reconnue, ce qui permettra de relativiser, avec Laurent Gervereau, l'idée que les images mentent²⁷, puisque nous verrons, à un autre niveau et selon un autre horizon d'attente, qu'elles livrent une vérité qui n'est pas toujours celle pressentie par leurs auteurs, le signifié débordant le signifiant pour en révéler les implications cachées. Nous interrogerons également, en nous appuyant sur une historiographie²⁸ déjà fournie, l'évolution du rapport à la guerre dans les sociétés contemporaines, autour, notamment, des notions de « culture de guerre » et de « brutalisation », dont la recherche a désormais pris acte²⁹. Enfin, problème épineux, notre analyse portera sur un dernier rapport, lui même médié par le prisme italien : la relation française à l'altérité africaine, ou, pour être exacts, la représentation du contact entre cet « autre proche » que constitue, en France, l'Italie

²⁶ *Ibid.*, page 126, nous soulignons.

²⁷ GERVEREAU L., *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris, Seuil, 2000.

²⁸ Le versant iconographique de ce rapport des sociétés contemporaines à la guerre a, outre le travail déjà mentionné d'Hélène PUISEUX (*supra*. note 13) fait l'objet de nombreuses études. Citons, par exemple, BUTON P. (dir.), *La guerre imaginée. L'historien et l'image*, Paris, Seli Arslan, coll. Histoire, cultures et sociétés, 2002, VERAY L., *Les actualités cinématographiques françaises de 1914 à 1918 : pour une culture (visuelle) de la guerre*, thèse d'histoire de l'université de Paris III, sous la direction de Pierre Sorlin, 1994 et GERVEREAU L., FRANK R. et al.(dir.), *Voir-ne pas voir la guerre*, Paris, Le grand livre du mois, 2001

²⁹ Nous pensons ici aux travaux de l'historial de Péronne, centre de recherches sur la Première Guerre Mondiale dirigé par S. AUDOIN-ROUZEAU et A. BECKER. Ces études d'histoire culturelle et d'anthropologie historique, poursuivant les analyses de G. L. MOSSE (*De la grande guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*, Hachette- Pluriel, 2003) sont à l'origine de colloques et d'un ouvrage récent : *1914-1918, retrouver la guerre*, Folio Histoire, 2000

fasciste (y a-t-il d'ailleurs à cet égard identité rêvée ou altérité revendiquée avec l'Italie et son modèle politique dans les consciences françaises d'alors, c'est une question à élucider) et un Autre lointain (l'Éthiopie) à l'exotisme rendu familier si l'on considère la floraison de représentations dont l'Afrique fait l'objet en métropole, contribuant tant à essentialiser l'indigène qu'à en proposer une vision tronquée.

Proximité, éloignement... La question sous-jacente semble bien être ici celle de la juste distance à trouver entre l'observateur et l'objet décrit. Ce d'autant que proximité géographique et fidélité à la spécificité du lieu que l'on découvre ne vont pas nécessairement de pair, comme le montreront certains reportages menés en Éthiopie. Faut-il alors en revenir aux vertus du « regard éloigné »³⁰ tant vanté par Lévi Strauss et sans doute seul à même de constituer l'Éthiopie en véritable sujet de son histoire ? Peut-être, mais, outre qu'il y a loin du journaliste à l'anthropologue, cela reviendrait alors à juger les représentations d'alors à l'aune de notre mauvaise conscience coloniale actuelle, quand, depuis Marc Bloch³¹, l'historien se donne pour tâche de « comprendre », en évitant les pièges de l'anachronisme et de la condamnation morale trop hâtive.

Nous chercherons donc, dans un premier temps, globalement descriptif, à comprendre les conditions de production des représentations journalistiques du conflit qui nous sont parvenues, en différenciant par exemple les supports iconographiques utilisés, et en interrogeant les multiples stratégies éditoriales employées et leurs motivations. Ce premier temps de réflexion nous ayant permis de déterminer dans quelle mesure il existe une communauté journalistique face au conflit, il s'agira ensuite d'interroger les représentations qu'elle produit et diffuse d'une altérité double et relative (l'Éthiopie pour la France coloniale, la guerre dans un pays en paix mais « brutalisé » sur son sol et « pacificateur » au Maroc). Enfin, et c'est ici que la démarche anthropologique trouve à nos yeux toute sa pertinence, nous montrerons en quoi la (mé)connaissance de l'autre éclaire la compréhension problématique qu'ont les Français de leur propre modèle

³⁰ LEVI STRAUSS C., *Le regard éloigné*, Plon, 1983

³¹ BLOCH M., *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974 « Un mot, pour tout dire, domine et illumine nos études : comprendre », cité par J. Sémelin *Purifier et détruire, usages politiques des massacres de masse et génocides*, Seuil, 2005

politique, en métropole comme aux colonies, tant il nous semble vrai que « c'est soi-même que l'on va chercher au loin : trop près de soi, on trouve les autres³² ».

³² MANNONI O., *Psychologie de la colonisation*, Paris, Begedis, 1984

Prologue : Présentation des sources

En cherchant à étudier le regard porté par la presse française sur la guerre d'Éthiopie, nous étions dès le départ conscient de la nécessité de constituer un corpus de sources varié, à même de restituer la diversité des représentations culturelles et sociales et des prises de position politiques suscitées en France par le conflit.

Dans ce but, nous avons déterminé plusieurs critères nous permettant d'effectuer une sélection a priori, vu le nombre considérable de périodiques publiés dans l'entre-deux-guerres. Nous avons pris en compte la diversité idéologique, la résonance dans l'opinion, les différents formats de publication (quotidien ou hebdomadaire) et porté attention à la diversité des supports d'information employés, qu'ils s'appuient sur l'écrit (textes d'analyse diplomatique, dépêches d'agences, communiqués de belligérants, reportages de terrain, manifestes et pétitions) ou sur l'image (dessins, gravures, caricatures et photographies).

Cette ambition initiale a néanmoins rencontré plusieurs limites, dont la principale fut un accès difficile aux sources. La plupart des journaux qui nous intéressaient n'étaient en effet consultables qu'à la BNF, où nous n'avons pu nous rendre. Parfois les périodiques consultés (ce fut le cas de *Gringoire*) étaient trop lacunaires pour faire l'objet d'une étude pertinente. Nous avons cherché à contourner ces difficultés par le recours à Gallica, le portail de numérisation de la BNF, mais seule *L'Humanité* était disponible parmi les journaux que nous avons présélectionnés. De plus, l'utilisation de cet outil s'est révélée particulièrement fastidieuse, ce qui nous a conduit, dans ce cas précis, à ne nous concentrer en détail que sur les quelques temps forts diplomatiques et militaires du conflit tels que la consultation d'une chronologie ou d'ouvrages spécialisés sur le sujet les faisaient ressortir.

Ces restrictions prises en compte, l'analyse de détail s'est portée sur trois sources principales, à savoir *L'Illustration*, *L'Humanité* et *Les guerriers de l'Ogaden*, reportage militant publié par Henry de Monfreid au début de l'année 1936, dans lequel il relate son expérience auprès des troupes italiennes sur place, qu'il accompagnait en tant que reporter pour *Paris-Soir*, quotidien alors très populaire. Ces trois sources se complètent utilement et permettent, par la diversité de format, de ton et d'objectif qui les caractérise, de couvrir le

spectre des représentations médiatiques de la guerre d'Éthiopie en France d'une façon qui, sans être pleinement satisfaisante, est assez large³³. Nous avons là en effet un hebdomadaire modéré et reconnu depuis longtemps auprès d'un large public, un quotidien militant qui se présente comme l'un des fers de lance de l'antifascisme en France, et un ouvrage au profascisme assumé, qui, tout en trouvant sa source dans une expérience journalistique de terrain, prend des libertés avec les contraintes multiples impliquées par ce contexte de publication. Ce travail, on l'aura compris, ne peut donc prétendre à l'exhaustivité, mais ambitionne simplement de replacer la guerre d'Éthiopie dans un contexte idéologique large, à même d'éclairer les représentations culturelles et politiques que le conflit a fait naître chez certains de ses observateurs contemporains³⁴.

Interroger les représentations : du texte et l'image et de l'image au texte, aller-retours

Pour servir utilement ce projet, la source ne vaut donc finalement que par les questions qu'on lui pose, ce qui implique d'adapter le questionnement à chaque matériau étudié.

Les textes convoqués dans ce travail, qu'il s'agisse d'analyses diplomatiques, de communiqués militaires, de reportages, ou, plus rarement, de discours politiques et de manifestes, n'ont pas le même statut et présentent donc pour notre démarche un intérêt complémentaire dans la mesure où ils constituent autant d'occasions de multiplier les éclairages sur le conflit, son déroulement et sa perception dans les médias français. Il faut

³³ Le point de vue que font valoir ces documents sera également mis en perspective avec celui d'autres journaux de l'époque, tel que les met en évidence l'ouvrage de P. MILZA, *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987. L'un de nos principaux regrets pour ce travail est de n'avoir pas pu consulter *Le Canard enchaîné*, très lu à l'époque, et qui aurait constitué, sur le plan de l'iconographie, un utile contrepoint à la stratégie éditoriale de *L'Humanité*.

³⁴ Même si nous évoquerons largement les conséquences du conflit en politique intérieure, et envisagerons la presse comme un outil de mobilisation partisane particulièrement efficace, nous ne pourrons rendre compte de l'état de l'opinion française dans sa diversité, l'angle de vue adopté ici et les sources choisies ne permettant pas de définir précisément une réalité qui demeure mouvante. On ne peut supposer qu'un lecteur adhère complètement et sans aucune distance au point de vue développé dans le journal, ce d'autant que les vecteurs d'information (radio, presse écrite, actualités filmées) étaient à l'époque multiples et permettaient aux citoyens qui le souhaitaient de se forger une vision propre des événements, par la confrontation de différentes analyses.

ainsi prendre en compte la posture de l'énonciateur, son degré d'implication personnelle dans le message transmis (quoi de commun, de ce point de vue, entre le reportage et le communiqué d'agence ?), les connivences éventuelles qu'il cherche à établir avec le lecteur, ses intentions polémiques ou mobilisatrices, que seule une attention fine au contexte de publication permet d'éclaircir³⁵. Pour les textes, une grande attention a été portée à l'identité de l'auteur, dans la mesure où elle permettait de situer son positionnement par rapport aux conceptions de l'époque, et de souligner ou de relativiser au contraire l'originalité de ses partis pris.³⁶ Ainsi, on peut tracer une ligne de partage entre la grande presse et la presse militante. La première, par souci de toucher un large public, laisse s'exprimer en son sein une véritable pluralité de points de vue³⁷, parfois mis en perspective par la rédaction, ce qui interdit toute catégorisation idéologique trop rigide de ces journaux. À l'inverse, la seconde (en l'occurrence *L'Humanité*) puise sa force et aussi sa faiblesse potentielle dans une unité de ton et de vocabulaire qui marque la cohérence de ses prises de position, et vise à éviter que le doute ne s'insinue chez le lecteur pour venir perturber la prise de conscience militante. Dans les deux cas, il importe de s'intéresser de près aux mots et aux images verbales employés dans la mesure où la mise en évidence de motifs récurrents fait ressortir les points structurants de l'imaginaire de l'auteur, et permet de faire entrer son univers mental en résonance avec celui de l'époque³⁸.

Ces clivages entre grande presse et presse militante se retrouvent lorsque l'on s'intéresse à l'utilisation faite par ces médias de l'iconographie, suivant le format considéré et le type de public visé. *L'Humanité* recourt bien plus au dessin et à la caricature que *L'Illustration*. Publiées chaque jour en une, ces illustrations constituent en quelque sorte,

³⁵ Il s'agit ainsi, par une critique externe de la source, de prendre en compte le journal dans lequel elle est publiée et la place qu'elle y occupe, son auteur et des éléments de biographie, mais aussi l'univers mental de l'époque, et les idées communément admises par les contemporains.

³⁶ Cela est particulièrement vrai du reportage, où l'implication subjective est par tradition plus forte, puisque ce fut l'un des premiers écrits journalistiques à être signé.

³⁷ C'est le cas de *L'Illustration*, à travers les reportages de Pierre Ichac et Marie Édith de Bonneuil, ou de *Paris-Soir*, l'un des quotidiens de grande information les plus vendus de l'époque (tirage à plus de 2 millions d'exemplaires pendant la guerre d'Éthiopie). Ouvert à toutes les tendances, et très réservé à l'égard de l'Italie fasciste (articles de J. Sauerwein), il compte pourtant parmi ses envoyés spéciaux Henry de Monfreid, ardent défenseur, nous le verrons, de la cause mussolinienne.

³⁸ Le fascisme est ainsi constamment perçu chez Henry de Monfreid à travers le prisme du renouveau, de la jeunesse et de l'élan vers l'avenir, tandis que la métaphore du faisceau vient plusieurs fois sous la plume de notre reporter pour décrire cette tension collective des volontés individuelles vers un même but qui lui semble caractéristique du régime.

avec la bande dessinée hebdomadaire, le point d'orgue d'un discours militant dont elles contribuent à renforcer, au prix parfois de simplifications abusives, la clarté aux yeux d'un lecteur souvent moins cultivé que celui de la grande presse. Chaque semaine, comme dans un feuilleton, les mêmes figures à la représentation fixée par l'usage réapparaissent, désignant au public les cibles à abattre³⁹. Par le recours massif au dessin, le quotidien communiste (outre qu'il résout des contraintes techniques difficilement surmontables alors) s'assure de maîtriser toutes les étapes de la chaîne médiatique, de la mise en forme du discours à sa production et sa diffusion⁴⁰.

Les photos étudiées dans ce mémoire proviennent quasiment toutes de *L'Illustration* et de l'ouvrage de Monfreid, cette surreprésentation s'expliquant par la meilleure qualité des clichés publiés et aussi par l'importance plus grande accordée à l'outil photographique dans la grande presse⁴¹. Pour le cas de *L'Illustration*, sa préférence pour la photographie tient à l'histoire de l'hebdomadaire et à l'ambition qu'il s'est fixé d'être un miroir du monde pour les contemporains, selon une vision véritablement positiviste de la photographie, document irréfutable conçu comme un instrument privilégié de connaissance et d'appropriation du monde. À cela s'ajoute le lien consubstantiel qui unit alors photographie et reportage. À en juger par la place accordée à ces pratiques journalistiques dans la grande presse, il n'est pas étonnant d'y constater l'abondance de photographies censées mettre le lecteur dans les pas de l'envoyé spécial du journal en Afrique.

³⁹ Pendant la guerre d'Éthiopie, Mussolini, Laval et La Roque reviennent régulièrement sur le devant de la scène, avant qu'Hitler, désormais identifié par Moscou comme le danger principal, ne les supplante. Le recours aux stéréotypes est un ressort essentiel des caricatures, dont il garantit la charge critique tout en facilitant l'identification de la cible par le lecteur. Le Duce, même travesti en César, est ainsi toujours représenté avec la mâchoire serrée et les traits durs, pour mettre en lumière son impitoyable férocité. La permanence des codes est aussi garantie par le fait qu'un seul homme, René Dubosc, est l'auteur de tous les dessins publiés pendant le conflit dans le quotidien communiste.

⁴⁰ Ce qui n'était pas le cas pour la photographie. Ne disposant pas d'envoyé spécial sur les lieux mêmes du conflit, *L'Humanité* publie donc le plus souvent des photos de seconde main, en provenance des agences de presse. Dans ce contexte, et étant donné le contrôle étroit sur l'information, c'est la légende qui porte tout le poids de l'interprétation et du sens que la rédaction veut donner aux clichés qu'elle publie, avec parfois des textes en complète contradiction avec le sens de la scène à laquelle ils se rapportent.

⁴¹ Les communistes disposaient également, avec *Regards sur le monde du travail*, d'un hebdomadaire accordant une grande place à la photographie, mais nous n'avons pu le consulter.

Tout comme les textes, les images mobilisent, dans leur diversité, une grammaire spécifique dont il convient de maîtriser les principaux codes, variables selon que l'on s'intéresse à des dessins (caricatures, gravures, aquarelles) ou des photographies. S'agissant du dessin, il faut faire le lien entre la mise en œuvre d'une esthétique particulière (par l'utilisation des couleurs, le type de traits figurés, et la présence ou non de stéréotypes) et la fonction dévolue au document, qu'il serve à stimuler l'imagination du lecteur selon les canons de l'exotisme (comme c'est souvent le cas avec *L'Illustration*), ou, dans le cas des caricatures de *L'Humanité*, à « dénoncer les mensonges »⁴² en faisant apparaître à loisir les contradictions entre les discours politiques et les actes qui les accompagnent. La même démarche doit s'appliquer aux photographies de façon à en faire émerger efficacement le sens. Pour ce média, l'interrogation sur les choix de représentation porte sur le rapport entre le champ et le hors champ, essentiel dans ce qui est perçu comme un art opérant une sélection instantanée sur le réel. Entrent en jeu les questions du cadrage, des angles de vue et de la profondeur de champ adoptés, autrement dit, tous les indices révélateurs de ce prélèvement en direct sur une réalité animée.

Pour exploiter au mieux un corpus photographique vaste et varié⁴³, il nous a paru nécessaire de classer ces images en fonction de leur thème prédominant. Nous avons réparti les 362 images prises en compte en dix catégories représentatives à nos yeux des thèmes principaux abordés par cette iconographie. Pour le classement thématique de l'image, seul compte ce qu'elle représente réellement et non la lecture parfois imposée par la légende, ce qui a le mérite de faire ressortir des discordances parfois significatives entre textes et images. Une même image peut évidemment renvoyer à plusieurs thèmes, mais c'est alors son sujet principal qui est pris en compte. Ces dix catégories se répartissent ainsi : le « décor » (c'est-à-dire ce qui renvoie le lecteur de l'époque à l'exotisme et ne touche pas directement au déroulement du conflit), l'action (le conflit dans son déroulement même : bombardements, assauts, violences) le dispositif militaire fasciste (infrastructures de transport, troupes, armement, campement), les combattants, l'ennemi, les

⁴² POELS G., *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004

⁴³ Nous avons uniquement pris en compte les images publiées dans *L'Illustration* et dans l'ouvrage de Monfreid, l'absence de dépouillement systématique pour *L'Humanité* ainsi que le peu de photographies exploitables faussant la validité de la comparaison.

civils, les portraits diplomatiques, les cartes et les éléments de contextualisation politique du conflit (manifestation à Rome, débats à la SDN...). Le regard qui apparaît alors, et sur lequel nous reviendrons par la suite dans le détail⁴⁴ est celui d'une partie de la grande presse, qui reçut néanmoins, notamment par le biais du témoignage d'Henry de Monfreid, un écho considérable à l'époque.

Et de fait, s'il n'est plus nécessaire de revenir sur l'intérêt des images pour la pratique historique en général⁴⁵, à tout le moins peut-on souligner leur importance pour notre étude. Ces images, en mettant l'accent sur quelques thématiques bien précises, sont à la fois les témoins d'une vision du monde et des éléments moteurs dans sa légitimation et sa perpétuation, comme nous le verrons en insistant sur l'exotisme. En redoublant le texte pour venir lui apporter une confirmation ou en combler les manques, l'image sous toutes ses formes contribue à fixer les stéréotypes, et à faire se correspondre et se répondre images mentales, textuelles et visuelles. La distinction que nous avons tenue à faire, par souci de clarté méthodologique, entre le texte et l'image, est donc largement artificielle, dans la mesure où, par-delà les codes différents que ces supports mobilisent, ils participent chez le lecteur d'une même construction du sens, et doivent être étudiés comme les éléments complémentaires d'une stratégie éditoriale qui doit à leur mise en relation habile sa cohérence et son efficacité.

C'est pourquoi poser des questions aux sources conduit à être interrogé en retour par elles, ce qui explique que nous ayons été amenés à situer la guerre d'Éthiopie dans l'univers mental et les débats idéologiques d'alors, non pas, nous l'espérons, sous l'effet d'une démarche artificielle, mais bien pour tenter de répondre aux interrogations laissées en suspens par nos sources quant à la pertinence du prisme orientaliste pour saisir la spécificité d'un conflit où se jouait l'avenir de l'Europe et de ses modèles politiques.

⁴⁴ Cf. chapitre 6

⁴⁵ Voir la partie de la bibliographie consacrée à « Histoire et images »

Partie 1

-

Les cadres de compréhension du conflit : un point de vue de journaliste

Chapitre 1 – L’univers journalistique

Notre questionnement portant sur les représentations de la guerre d’Éthiopie dans la presse française, il nous semble indispensable, avant toute chose, de revenir sur le contexte de production de ces représentations, en saisissant l’univers journalistique de l’époque comme un objet total, c’est à dire une réalité économique, sociale et culturelle essentielle de la France de l’entre deux guerres.

Le journalisme dans l’entre deux guerres : d’une crise multiforme à l’affirmation d’une identité et d’un statut.

À bien des égards, l’entre deux guerres constitue pour la presse une « épreuve de vérité »⁴⁶, au travers de laquelle, entre difficultés et adaptations, se définissent l’essentiel de ses caractéristiques actuelles. Ce secteur traverse alors une période de stagnation qui est le reflet des difficultés de la France de l’époque et dont témoigne la très faible croissance des tirages globaux sur la période qui nous intéresse⁴⁷. Christophe Charle affirme ainsi⁴⁸, qu’en comparaison avec l’étranger, « c’est moins l’esprit inventif qui fait défaut [à la presse française] qu’une société de consommation en expansion, porteuse d’un marché publicitaire qui allégerait les coûts ». En effet, à l’image du pays, la presse française connaît une grave crise matérielle et des difficultés économiques, à l’heure où, en même temps qu’elle devient une entreprise comme les autres⁴⁹, elle cherche à rationaliser sa gestion et s’industrialise. La recherche d’un nouveau public dont il faut satisfaire des goûts en constante évolution, associée aux premières conquêtes sociales des journalistes, qui voient leurs salaires augmenter, entraîne une augmentation des coûts de production, alors que dans le même temps, du fait de l’augmentation générale des prix, on observe une

⁴⁶ CHARLE Christophe, *Le siècle de la presse 1830-1939*, Paris, Éd. du Seuil, 2004 Page 247

⁴⁷ ALBERT P. affirme (dans « Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française, dans l’entre-deux-guerres », *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, t. XVIII, octobre-décembre 1971) ainsi que l’on passe de 9,5 millions d’exemplaires en 1914 à 11,5 millions en 1939, ce qui est peu compte tenu de l’accroissement géographique et démographique liés à la réintégration de l’Alsace- Lorraine au sein du territoire français.

⁴⁸ *Ibid.*, page 267

⁴⁹ L’entre-deux-guerres voit apparaître les premiers patrons de presse. À cet égard, *Le Figaro* fait figure d’exemple, dirigé par le milliardaire et parfumeur François Coty, qui en est, de 1922 à sa mort en 1934 l’actionnaire majoritaire. Son parcours idéologique n’est pas inintéressant dans le cadre qui nous occupe, puisque, proche du fascisme, il fonde en 1933 Solidarité française, une ligue qui participera aux émeutes du 6 février 1934. Délaisant progressivement ses responsabilités au sein du journal, ce sera sa fille qui lui succèdera à partir de 1934. Sur les rapports entre la presse et l’argent, on peut consulter l’ouvrage d’EVENO P., *L’argent de la presse française des années 1920 à nos jours*, Paris, Édition du CHTS, 2003.

stagnation des ventes. Ces difficultés expliquent le phénomène global de concentration des journaux que l'on observe à Paris comme en province, avec, pour la capitale, une diminution conséquente du nombre de quotidiens, puisqu'au cours de l'entre-deux-guerres, on passe de 80 quotidiens à 31. Ces nouveaux équilibres entraînent une redistribution des cartes entre Paris et la province, au profit de cette dernière, qui voit son lectorat augmenter de 20%. Pour faire face aux transformations de la demande, ce sont aussi de nouveaux formats qui se développent, en s'appuyant sur les techniques les plus récentes en matière d'iconographie : c'est la grande époque des périodiques illustrés, dont *L'Illustration*, certes plus ancienne et sur laquelle notre étude s'appuiera, est un bon exemple.

Les transformations et les rééquilibrages dont nous venons de rendre compte brièvement ne sont pas sans conséquences sur la pratique journalistique et sur la définition que les professionnels du domaine eux-mêmes veulent donner de leur métier⁵⁰. En effet, le journaliste cherche à obtenir un statut à part entière, à même de lui offrir à la fois la reconnaissance de ses compétences propres et des garanties socio-économiques satisfaisantes en temps de crise. Dans les années trente, pour les journalistes, la crise est autant morale que matérielle. Crise morale d'une part, si l'on prend en compte la défiance de l'opinion à l'égard des scandales politico-financiers qui ont écorné l'image d'un média jusque là très populaire⁵¹. C'est surtout la Première guerre mondiale qui peut expliquer les réticences des lecteurs à l'égard de leurs journaux, qui se sont souvent montrés de fidèles partisans du pouvoir en place, n'hésitant pas à recourir à un « bourrage de crâne » qui rejaillira dans l'après-guerre sur l'ensemble de la profession. Crise financière d'autre part, car, malgré les premières tentatives associatives⁵², la concurrence est de plus en plus rude et des tensions apparaissent au sein des équipes rédactionnelles, le principal problème étant le flou sur le statut professionnel du journaliste et les garanties socio-économiques qui lui

⁵⁰ À travers plusieurs travaux et articles, Christian DELPORTE s'est attaché à définir et étudier les journalistes comme catégorie socio- professionnelle cohérente, voir notamment : *Les journalistes, naissance et construction d'une profession : 1880- 1950*, Paris, Éd. du Seuil, 1999

⁵¹ À l'époque plusieurs affaires avaient ainsi sali l'image de la presse, depuis l'affaire Stavisky jusqu'à la campagne calomnieuse de *Candide* contre Roger Salengro, qui poussa le Ministre du Front Populaire au suicide.

⁵² Avec l'avènement de la troisième République et la loi sur la liberté de la presse de Juillet 1881, les républicains de Jules Ferry financent quelques associations de journalistes. Ces premiers regroupements seront complétés avec la naissance en 1918 du syndicat des journalistes, qui est une réponse directe aux attaques subites par la presse à la suite du premier conflit mondial.

sont associées. Dans un article publié pour la revue *Vingtième siècle*⁵³, Christian Delporte montre toute l'importance du statut de 1935, dans la mesure où il définit le journaliste tout en encadrant clairement les conditions d'exercice de sa profession. Le journaliste est ainsi défini par ce texte comme « celui qui a pour occupation principale, régulière et rétribuée, l'exercice de sa profession et qui en tire le principal des ressources nécessaires à son existence » . Par cette définition qui peut sembler tautologique, une frontière décisive est tracée entre les journalistes de métier, et ceux qui, écrivains, gravitaient autour des rédactions, à l'occasion et comme en dilettante, pour les alimenter en chroniques. Pour attester de sa qualification et faire taire les critiques sur l'amateurisme de certains, le journaliste de plein droit se voit attribuer une carte. Le statut fixe également des conditions de travail très avantageuses pour l'époque (congés payés, salaire minimum, encadrement du licenciement...), ce qui fait dire à Christian Delporte, en conclusion de l'article cité : « ce statut (unique en Europe), fait du journalisme l'une des professions les mieux protégées de France. On mesure notamment l'écart avec les autres salariés, lorsqu'on regarde la durée des vacances, alors même qu'il faut attendre plus d'un an pour voir votés les congés payés. » Au terme de ce rapide tableau, il semble donc qu'au cours de l'entre-deux-guerres, les journalistes soient passés d'une crise économique et d'un déficit de légitimité profonds à l'obtention d'enviables privilèges.

Journalistes et journalismes : de nouvelles hiérarchies...

Après avoir décrit les réalités économiques et sociales d'un monde de la presse qui trace ses frontières à mesure qu'il se modernise et s'institutionnalise, nous voudrions à présent nous intéresser aux stratégies rédactionnelles variées des journaux sur lesquels se fondera notre analyse, en interrogeant les nouvelles hiérarchies entre gens de presse et ce qu'elles révèlent des techniques de représentations mises en place et de l'effet recherché sur un public dont les goûts évoluent.

Avec l'entre-deux-guerres et à la faveur des bouleversements multiples que nous venons de présenter, touchant principalement à la constitution du journalisme en profession

⁵³ DELPORTE C. « Les journalistes dans l'entre-deux-guerres : une identité en crise », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Année 1995, Volume 47, Numéro 1 pp. 158 - 175

à part entière, l'imaginaire social dont souffrait jusqu'alors la profession se modifie, pour rendre compte de nouvelles réalités. Cela constitue dans une certaine mesure une rupture avec le 19^e siècle⁵⁴ et les critiques qui touchaient alors ce métier, et le journaliste n'est plus perçu uniquement comme un solitaire ambitieux et mondain (le chroniqueur, le critique littéraire) traçant son chemin à la force du poignet en s'aidant d'une plume souvent moins habile que sa langue était agile. Ce dernier fait à présent partie intégrante d'une communauté qui, nous l'avons vu, a pris conscience de sa spécificité et se réclame d'un certain « esprit de famille », d'autant plus solidement ancré qu'il repose sur le partage de valeurs et de convictions communes⁵⁵. Durant les quelques années qui nous intéressent, les rédactions renouvellent leurs effectifs⁵⁶, cherchant ainsi à se rendre plus attractives aux yeux de leur public. Mais ce vent nouveau de l'entre-deux-guerres est aussi celui qui consacre, en parallèle du modèle solidaire et associatif qui prévalait jusqu'alors, le triomphe d'un nouvel individualisme porté vers l'aventure et la découverte d'horizons lointains : celui du grand reporter⁵⁷.

Comment une poignée d'individus audacieux⁵⁸ sont-ils devenus, en l'espace d'un demi-siècle, les « modèles d'une profession » ?⁵⁹ Un premier élément de réponse à cette question vient de petit nombre même de personnages s'illustrant dans cet exercice éreintant. C'est leur signature, se distinguant de l'anonymat de la dépêche, qui les singularise et les fait entrer, pour les meilleurs d'entre eux (Londres, Kessel ou Stiegler par

⁵⁴ Les écrivains notamment ont beaucoup vilipendé l'univers journalistique, à l'image du Balzac des *Illusions perdues* ou de Maupassant dans *Bel-Ami*.

⁵⁵ C'est ce qui ressort du travail de Laurent MARTIN sur *Le Canard enchaîné : Le « Canard enchaîné » ou Les fortunes de la vertu, histoire du plus célèbre des hebdomadaires satiriques, 1915-1981*, thèse d'histoire de l'université de Paris I sous la direction de Pascal Ory, 2000, 3 vol.

⁵⁶ Ainsi en 1934, *Le Figaro*, sous la houlette de Lucien Romier et de Pierre Brisson, constitue une brillante équipe de rédacteurs dont François Mauriac, Georges Duhamel, Jean Giraudoux, Tristan Bernard et André Maurois.

⁵⁷ Sur l'importance de cette figure pour le journalisme de l'entre-deux-guerres, voir NAUD François, *Des envoyés spéciaux aux grands reporters (1920-1930)*, thèse de l'EHESS, 1996 et MARTIN Marc *Les grands reporters, les débuts du journalisme moderne*, Paris, Louis Audibert, 2005

⁵⁸ Pour la région parisienne, principale pourvoyeuse des effectifs, Marc MARTIN compte une trentaine de grands reporters au début du siècle, contre cinquante environ dans les années 30, âge d'or de cette pratique.

⁵⁹ DELPORTE Christian *Les journalistes, naissance et construction d'une profession : 1880- 1950*, Paris, Éd. du Seuil, 1999. À l'époque qui nous occupe, le grand reportage est en effet devenu un « genre majeur », instrument de promotion du journal et dont l'auteur opère en véritable séducteur du public. Prenant acte de ces bouleversements, les grands journaux (*Le journal, le Petit Parisien*) ouvriront dans leurs locaux un service du grand reportage.

exemple), dans un rapport privilégié avec le public auquel ils s'adressent. Viennent ensuite des explications liées au contexte historique, à une époque qui, dès le 19^e siècle, voit l'ouverture d'une l'Europe conquérante sur le monde, dans le cadre de la deuxième grande vague de colonisation⁶⁰. À cela s'ajoute l'internationalisation accrue de l'actualité dans l'entre-deux-guerres, période marquée notamment par de grandes crises diplomatiques dont la guerre d'Éthiopie est un exemple et qui conduisent les rédactions à conserver des correspondants à Genève, siège de la SDN, ainsi que sur les principaux « points chauds » du globe. La mobilité de l'aventurier est donc très recherchée en ces temps troublés où l'avenir d'un continent traumatisé par la guerre se joue peut-être plus loin qu'on ne le croit.

Si l'on cherchait à présent à retracer la généalogie du grand reporter, ce serait donc aux correspondants de guerre qu'il faudrait songer, eux qui, depuis la seconde moitié du 19^e siècle, sillonnent le continent pour décrire ses sanglants déchirements. De la guerre de Crimée⁶¹ au conflit russo-japonais de 1905 et aux troubles en Mandchourie, le grand reportage illustre particulièrement sa pertinence et son efficacité en temps de crise, ce que la guerre d'Éthiopie prouvera une fois de plus, par l'ampleur des effectifs mobilisés⁶². Ainsi, c'est *Paris-Soir*, nouveau venu de la presse populaire parisienne, qui fait le plus d'efforts, en envoyant des reporters dans les deux camps (et notamment Henry de Monfreid, nettement philofasciste) : une stratégie payante, qui vaudra au quotidien de publier, le 9 octobre 1935, les premières photographies « indépendantes » du conflit⁶³. L'avènement de ce genre journalistique marque donc la fin du monopole militaire sur l'information de guerre.

⁶⁰ Avec les entreprises de conquête coloniale (et notamment l'occupation de la Tunisie, dès 1881), la presse sent le retentissement que ces campagnes peuvent avoir sur une opinion humiliée par la défaite de 1871, et envoie des reporters sur place, accompagnés (innovation promise à un bel avenir) de dessinateurs. Le goût des lecteurs pour l'exotisme, sur lequel nous reviendrons dans le cas éthiopien, est déjà pris en compte.

⁶¹ Dont le traitement médiatique est analysé par PUISEUX H., *op. cit.*

⁶² Nous ne disposons pas de chiffres globaux, mais le seul cas de *Paris Soir*, il est vrai en pointe sur ces pratiques, est éloquent : la rédaction dispose de trois envoyés spéciaux dans la capitale éthiopienne, de deux correspondants occasionnels et de sept reporters photographes (trois côté éthiopien, quatre côté italien). Ces chiffres sont considérables, puisque, si l'on s'en tient aux estimations déjà citées de Marc Martin (*op. cit.*), ils représenteraient près d'un 1/5^e des grands reporters français alors en exercice.

⁶³ Jusqu'alors, les sources iconographiques sur la guerre d'Éthiopie étaient des vues d'avions, d'origine exclusivement italienne. Sur les grands reporters et ce conflit, voir les quelques remarques, synthétisées ici, de Marc Martin, *op.cit.* , pp. 321-323

Par la rupture qu'il introduit avec le ton et les discours officiels, emmenant son lecteur dans les coulisses d'une actualité en train de se faire sous ses yeux, le grand reporter est un gibier particulièrement couru par les rédactions, payé à hauteur de la popularité qu'il rapporte au journal⁶⁴. Ce globe trotter infatigable devient ainsi l'atout maître dans la lutte menée par la presse populaire parisienne des années 30 (*Le Matin*, *Le petit parisien*, *Paris-soir*) contre ses rivales de province, et Marc Martin signale que ces journaux ne comptent pas moins de cinq ou six reporters dans leurs rédactions, quand certains ne mettent pas en place des services du grand reportage.

...et des démarches multiples

Tentons à présent, après avoir mis en évidence la redéfinition des stratégies de rédaction au sein des journaux et les nouvelles hiérarchies induites, de différencier des pratiques informatives⁶⁵, en distinguant trois tendances, aux codes et aux objectifs distincts : le journalisme d'information, le journalisme militant et le grand reportage.

Le journalisme d'information et d'investigation se caractérise par sa prétention à l'objectivité et à l'impartialité, donnant ainsi accès à des nouvelles capables de satisfaire une large partie de l'opinion. Ce type de travail journalistique, illustré par exemple par *L'Illustration*, *Le Figaro* ou *Paris-Soir*, suppose une certaine modération du ton, de même que, dans le cadre d'un conflit comme celui de l'Éthiopie, la mise en perspective, au travers des dépêches d'agences, des points de vue des deux camps sur le déroulement des opérations militaires⁶⁶.

⁶⁴ Ainsi, selon Marc MARTIN, *op.cit.*, Gaston Leroux touchait 1500 francs par mois (soit trois fois plus qu'un journaliste débutant), sans compter les frais de déplacement. L'auteur souligne également (p. 175), signe de l'individualisation croissante de la profession, l'existence, parmi les grands reporters, d'« oiseaux migrateurs », proposant leurs services au plus offrant.

⁶⁵ Il s'agit ici, autant que possible, de comparer des techniques, des rapports à l'information traitée et au public visé. Nous reviendrons plus loin, et en détail, sur le contenu éditorial des périodiques concernés.

⁶⁶ Le plus souvent, nous le verrons, c'est le flou qui prédomine, de l'aveu même des journalistes. La nécessité de créer l'événement (car, nous en sommes convaincus, et le traitement journalistique du conflit le confirme, l'événement est une construction) au quotidien pour assurer les ventes et rentabiliser les investissements, conduit parfois à sur-interpréter des nouvelles, ce qui explique l'interminable succession des percées et autres contre-attaques « décisives ».

Le journalisme militant, incarné dans notre travail par *L'Humanité*, privilégie une lecture idéologique et mobilisatrice des événements, sans que ce choix se fasse toujours au détriment de la qualité et de la pertinence de l'information délivrée. Le quotidien du PCF est ainsi le premier et longtemps le seul à dénoncer les violences (bombardements, usage du gaz) faites aux civils éthiopiens par les troupes italiennes, actes dont l'historiographie récente a aujourd'hui confirmé l'étendue et la gravité. Ce choix du militantisme est marqué au niveau éditorial par le fréquent recours à des slogans (tel le fameux « Le fascisme c'est la guerre ! », futur cri de ralliement du Front Populaire), l'accueil de pétitions et d'intellectuels renouvelant les appels au pacifisme, à la lutte antifasciste et à l'unité des masses laborieuses face à ce qui est constamment dénoncé comme une agression.

Mais le cas du grand reportage montre que les frontières entre ces deux orientations sont loin d'être imperméables, dans la mesure où cette pratique (à laquelle la presse de grande information, *Le Figaro* en tête, vilipendée par *L'Humanité*, a eu recours très tôt) ne sépare pas la saisie d'une vérité parfois scandaleuse d'un engagement subjectif prononcé et assumé, comme garantie de sa spécificité, par le grand reporter. À plus d'un titre, la vogue de ce nouveau genre, popularisé dans les années 20 par de grandes figures, au premier rang desquelles on trouve Albert Londres et Joseph Kessel⁶⁷, marque une rupture dans l'histoire de la presse, analysée tant dans ses choix éditoriaux qu'en rapport avec la demande sociale. Ce « nouveau journalisme »⁶⁸ transforme ses méthodes pour s'adapter aux exigences de la réalité internationale. En effet, la mobilité croissante de journalistes qui s'ouvrent sur le monde extérieur favorise les contacts des professionnels français avec leurs homologues étrangers, notamment anglo-saxons, ce qui encourage une transformation progressive des pratiques rédactionnelles. Ainsi, en même temps que le ton se modernise, le champ d'action du reporter s'élargit pour privilégier l'action et le danger de théâtres d'opérations de plus en plus lointains. Il s'agit dorénavant de lier engagement subjectif⁶⁹ et vérité dans

⁶⁷ Outre deux biographies, (ASSOULINE P. *Albert Londres, vie et mort d'un grand reporter, 1884-1932*, Balland, 1989 et COURRIERE Y., *Joseph Kessel ou Sur la piste du Lion*, Balland, 1996), voir Marc Martin, *op. cit.*, pp. 177-195

⁶⁸ Nous reprenons cette expression du travail de Christian DELPORTE (*op. cit.*) Marc MARTIN dans son ouvrage au titre révélateur, (*op.cit.*), insiste également sur les transformations de la pratique et des conceptions du métier de journaliste induites par l'avènement du grand reporter, bouleversements ressentis par les contemporains.

⁶⁹ Christian DELPORTE (*op.cit.*) définit ainsi les transformations de la profession journalistique apportés par le modèle que constitue le grand reporter : l'information n'est plus « le compte rendu fidèle, froid et détaillé

une démarche qui fait du reporter le véritable héros (héraut ?) de la modernité, témoin et acteur d'un monde, où, en l'espace d'un siècle, l'étendue des terres connues a considérablement augmenté (découverte de l'Afrique centrale) alors que, dans le même temps, les distances se sont réduites, par la révolution en marche des transports et des communications. Par cette valorisation, à travers le reportage, d'une subjectivité active et parfois héroïque, les rédactions cherchent à « émouvoir le public, à provoquer son émerveillement ou son indignation, à créer des liens d'identification et à nouer un rapport personnel entre le lecteur et l'auteur »⁷⁰. Sans pouvoir non plus exprimer un point de vue radicalement opposé à celui de sa rédaction, le reporter, véritable plus value du journal, jouit d'une réelle marge de manœuvre, ce qui assure, dans la presse de grande information, le maintien d'une pluralité de points de vue éclairant les perceptions des lecteurs. Cette force de conviction du reportage comme témoignage vibrant et engagé le rend beaucoup plus frappant et potentiellement plus mobilisateur pour l'opinion⁷¹ qu'une plate succession de dépêches, qui, certes, auront pour elles, dans le meilleur des cas, de s'en tenir au scrupuleux respect des faits, mais seront vite oubliées si elles n'ajoutent pas à cette première qualité le recul critique de l'analyse ou la charge émotionnelle d'un engagement aussi sensible que sincère.

Quoiqu'il en soit, et par delà son caractère novateur, le grand reportage ne rompt cependant pas complètement avec une certaine veine « à la française », et il ne faudrait pas réduire des signes de modernisation critiqués par certains contemporains à une américanisation de la presse française⁷². En effet, ces nouvelles formes d'écriture

d'opérations militaires, mais le récit coloré, personnel, expressif, quasi épique d'une aventure guerrière – choc de civilisations – menée sur des terres lointaines. » Nous reviendrons dans la suite de ce travail sur les conséquences de ce nouveau rapport au monde pour le journaliste comme pour le public auquel il livre ses réflexions. Quant à la question de l'engagement, les pionniers du genre (Kessel avec son reportage dénonçant les marchés d'esclaves abyssins ou Londres, par son cri du cœur patriotique devant la cathédrale de Reims en ruine) en donnent un parfait exemple.

⁷⁰ DELPORTE C., *ibid.* p.71

⁷¹ Nous pensons ici aux analyses de Marc MARTIN (op. cit.) sur la guerre d'Espagne, qui, s'il précise que « l'opinion n'est pas une pâte molle », estime que la très large opposition initiale de la presse française aux républicains (à l'exception notable mais attendue de *l'Humanité*, qui inaugure à cette occasion la pratique d'un grand reportage forcément militant) a favorisé l'acceptation par l'opinion de la non intervention, le rééquilibrage des points de vue après Guernica étant trop tardif pour que ce choix politique ne soit modifié.

⁷² Le journalisme à l'américaine est alors le paradigme d'une pratique objective, mêlant investigation fouillée et engagement politique. Au début du siècle, cette tendance est incarnée outre Atlantique par ceux que Théodore Roosevelt appelle avec indignation et condescendance les « muckrackers », les « fouilles-merde ».

empruntent au journalisme des aînés un savant mélange d'esprit critique et de tradition littéraire⁷³ qui permet à ce genre journalistique de se fondre dans le goût déjà existant pour le roman-feuilleton et le récit d'aventures⁷⁴.

L'un d'entre eux, Upton Sinclair, fit scandale avec son livre *la Jungle* (1906), critique acerbe des États-Unis du Gilded Age.

⁷³ Cette qualité d'écriture, qui est l'apanage des grands reporters de renom, explique la fréquente publication des reportages au début du siècle. Rappelons d'autre part que Gaston Leroux, célèbre écrivain auteur de la série des *Rouletabille*, (dont le héros constituera un modèle pour la profession) était au départ un grand reporter, ce qui est le signe des passerelles encore existantes alors entre les deux pratiques.

⁷⁴ Cette double influence est particulièrement sensible, mais nous y reviendrons, dans *l'Illustration*, qui utilise explicitement les codes du feuilleton (« à suivre ») pour fidéliser ses lecteurs et les rendre sensibles au parcours éthiopien de son reporter, Pierre Ichac., chargé de réunir « une curieuse et vivante documentation » sur l'Éthiopie et sa région (*L'Illustration*, 23/11/1935).

Chapitre 2 – Montrer la guerre, une représentation codifiée face aux contraintes

Nous voudrions à présent, à la lumière de ces quelques remarques sur la recomposition du monde de la presse, la redéfinition de ses équilibres et de ses stratégies éditoriales, montrer comment il rend compte des situations de conflit, en analysant l'utilisation différenciée faite par les rédactions des techniques de représentation iconographique alors disponibles, mais aussi la façon dont se trouve intégrée et reprise par les journalistes la modification des perceptions mentales de la guerre générée notamment par le premier conflit mondial. Enfin, nous verrons quelles contraintes concrètes pèsent sur les exigences de vérité et d'exhaustivité pourtant réaffirmées par des journaux en quête de légitimité.

Presse et iconographie : des types de discours et des rapports à l'image différents

Au milieu des années trente, trois modes de représentation iconographique coexistent et font l'objet, dans la presse, d'une utilisation différenciée : le dessin de presse, la gravure en couleurs et la photographie en noir et blanc. En ce sens, si retracer le passage du dessin (gravure ou caricature) à la photographie comme support de représentation privilégié dans la presse écrite c'est effectivement faire l'histoire d'« une mutation technique et culturelle »⁷⁵, l'analyse ne saurait s'en tenir à cette perspective révolutionnaire, mais se doit de la nuancer en prenant en compte les complémentarités techniques et stratégiques entre ces différents outils, par quoi l'on voudrait montrer que la production d'une information est indissociable, pour son auteur, d'une interrogation *a minima* sur les effets qu'il cherche à produire chez son lecteur.

C'est dans la seconde moitié du 19^e siècle, avec la création des premiers hebdomadaires illustrés, sur le modèle anglo-saxon de *l'Illustrated London News*, que l'image fait son entrée, d'abord discrètement puis de façon bien plus large, dans la presse française. Il s'agit à la fois, en droite ligne du *placere-docere* classique, de distraire,

⁷⁵ Voir AMBROISE-RENDU A.-C., « Du dessin de presse à la photographie (1878-1914), histoire d'une mutation technique et culturelle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, 1992

d'éduquer et d'instruire le public par un large recours à l'iconographie, censée bien plus marquer les esprits que le seul texte. La rédaction de l'*Illustration*, premier périodique illustré à l'usage des catégories aisées, se fixe ainsi, dans ses pages et en établissant une sorte de pacte avec son lectorat, ce vaste programme : être « un miroir fidèle où viendra se réfléchir la vie de la société »⁷⁶. Pour satisfaire à cette ambition réaliste où la photographie naissante sert de modèle au dessinateur ou au graveur, plusieurs procédés de photogravure (héliogravure, similigravure, offset⁷⁷) sont mis au point dans le dernier tiers du 19^e siècle, tandis qu'avec les années trente, l'usage du bélinographe, qui permet l'envoi d'images par radio, se généralise. Derrière la visée réaliste, c'est à une autre demande de l'opinion que ces innovations techniques permettent de répondre, plus ou moins efficacement, à savoir l'exigence de réactivité par rapport à l'actualité. S'engage ainsi une course au scoop et à l'image marquante qui aura de beaux jours devant elle, consacrant la suprématie déjà évoquée du reporter photographe⁷⁸ sur ses homologues dessinateurs. Si le modèle qui tend à s'imposer est celui de la photographie, faut-il pour autant parler de « mort du dessinateur »⁷⁹ ? Rien n'est moins sûr, du moins pour la courte période qui nous occupe et, pour répondre à cette question, il semble nécessaire d'interroger, au-delà des considérations techniques, les rapports au monde différents impliqués par la photographie et le dessin de presse, que l'on parle de gravure, d'aquarelle ou de caricature.

Cette autre perspective nous entraîne alors, ce que la suite de notre démarche confirmera, sur la piste d'une certaine complémentarité entre ces deux outils, contribuant à enrichir la palette des techniques de représentation à disposition des rédactions, et à multiplier du même coup les points de vue adoptés sur les événements considérés.

Lorsqu'elle apparaît et avec la diffusion de son usage, dans la deuxième moitié du 19^e siècle, la photographie est perçue par les contemporains comme un « instrument

⁷⁶ *L'Illustration*, 4 mars 1843

⁷⁷ Héliogravure : photogravure en creux mécanisée (années 1870), similigravure : photogravure au moyen de trames pour traduire en points les demi-teintes (années 1890), offset : procédé utilisant le report sur caoutchouc (1932)

⁷⁸ Les innovations techniques vont aussi dans le sens des transformations socio-professionnelles évoquées plus haut, et ce n'est pas un hasard si l'un des premiers appareils photos portatifs se nomme le Kodak Reporter (1890).

⁷⁹ AMBROISE-RENDU A-C, *ibid.*

d'étude et de compréhension du réel »⁸⁰. Dans la lignée du mouvement positiviste qui triomphe en ce siècle du progrès, on estime qu'avec l'avènement de ce nouvel outil, la raison et l'objectivité ont remplacé la sensibilité et le lyrisme. Restitution brute du réel, la photographie se substitue progressivement au dessin car elle semble plus légitime et crédible que lui, à tel point que beaucoup souhaitent l'utiliser comme une preuve, ce qui fut le cas durant la guerre 14-18 pour venir appuyer les discours relatifs aux « atrocités » commises par l'ennemi allemand. Cependant, si un usage propagandiste peut en être fait, la photographie de guerre, telle qu'elle se diffuse massivement durant le premier conflit mondial, contribue également à contredire le mythe héroïque sur lequel insistent les discours patriotiques et mobilisateurs. Elle permet de réaliser, en mettant en avant ruines et cadavres, que « la vérité première de la guerre c'est la destruction »⁸¹. Mais, malgré les discours enthousiastes sur une invention qui permettrait de se réappropriier et de redécouvrir le monde tel qu'il est, en abolissant les distances entre les hommes, cet outil montre aussi ses limites, de par des considérations techniques qui en limitent les potentialités. En effet, les contemporains ont parfois eu tendance, pour créer la sensation et donner l'impression de réellement coller à l'événement, à opposer le caractère artificiel et construit du travail du dessinateur à l'instantanéité de celui réalisé par le photographe, qui saisirait sur le vif une scène dans tout son naturel. Or, la photographie comme reproduction du réel a un statut pour le moins problématique. A-C Ambroise-Rendu affirme ainsi que, soumise à la « nécessité de la composition », elle transmet une « vision à la fois réordonnée, fragmentaire, et encombrée par « les détails contradictoires du réel » ». La principale raison de ces carences, produisant des photos fixes et posées, réside dans la lenteur des obturateurs, qui interdit la saisie de l'action en direct. L'auteur de l'article conclut ainsi :

La photographie- mais est-ce perçu alors avec netteté par les contemporains ?- ne peut donc se prévaloir de beaucoup plus d'objectivité que le dessin. Sa prétention au réalisme fait d'elle un instrument de manipulation de l'opinion publique qui peut parfaitement être utilisé à des fins politiques⁸².

Dans ces conditions, le dessin, qui semblait moribond, peut retrouver une légitimité et un espace d'expression et de représentation complémentaire de celui de la photographie,

⁸⁰ AMBROISE-RENDU A-C, *op. cit.*

⁸¹ *Ibid.*

⁸² AMBROISE-RENDU A-C, *ibid.*

dont il est amené à combler les manques. Depuis la fin du 19^e siècle, et au contact de la photographie qui gagne du terrain, le dessin redéfinit en effet ses attributions, de même que le dessinateur, qui d'artiste qu'il était au départ, devient progressivement un polémiste et un critique efficace. À l'origine cantonné à un simple rôle de séduction esthétique vis à vis du lecteur et de faire-valoir pour le texte qu'il était censé mettre en relief, le dessin acquiert, au tournant du siècle, une vocation nouvelle, celle, selon A.-C. Ambroise-Rendu, de transmettre une « vision du réel ». C'est par sa valeur démonstrative, de fiction allégorique, qu'il résiste au tout photographique, contribuant à « consolider ou même créer des mythes »⁸³. Il est intéressant de constater, à la suite de l'auteur dont nous nous inspirons ici, que c'est là aussi en situation de guerre que le dessin va avoir l'occasion de retrouver des lettres de noblesse et de concurrencer à nouveau son rival photographique, plus touché par la censure. Celle-ci est d'ailleurs assumée par René Baschet, à l'époque directeur de *L'Illustration*, qui affirme ainsi, alors que s'ouvre la Première Guerre mondiale⁸⁴ :

Les lecteurs ne devront cependant pas chercher dans nos pages (...) des documents photographiques sensationnels, des correspondances révélatrices. Il ne s'agit plus d'une guerre africaine ou balkanique. La censure des autorités militaires ne sera jamais trop sévère et nous exercerons au besoin sur les dessins, les croquis, les clichés, les cartes et les articles que nous recevrons notre propre censure.

Pour notre sujet, la comparaison présente ici avec les guerres africaines ou balkaniques⁸⁵ est particulièrement précieuse, dans la mesure où celles-ci ne semblaient pas nécessiter de telles mesures d'exception, à plusieurs titres sans doute, le principal étant l'effet d'éloignement de conflits qui touchaient bien moins aux intérêts nationaux que cette « der des ders » dans laquelle les combattants du continent se sont jetés à corps perdus pour défendre ce qu'ils estimaient être l'avenir de la civilisation. En tout cas, avec ce conflit à l'échelle européenne, le dessin de presse se découvre un rôle qu'il conservera durant la guerre d'Éthiopie : celui de reconstituer le mouvement des batailles par un travail scénographique et de colorisation poussé, qui réintroduit le lyrisme et la symbolique là où l'on ne jurait plus que par l'objectivité. Au delà de cette dramatisation des faits que

⁸³ AMBROISE-RENDU A-C, *ibid.*

⁸⁴ *L'Illustration*, éditorial du 8 Août 1914.

⁸⁵ Pour la guerre d'Éthiopie, nous verrons que le rapport à la censure est ambivalent et qu'elle ne fait jamais l'objet d'une apologie aussi explicite, c'est même plutôt l'inverse qui se produit chez ceux, reporters ou éditorialistes, qui abordent cet épineux problème.

contribue à véhiculer le dessin, c'est dans sa capacité à éclairer les points aveugles de la photographie qu'il trouve une légitimité durable, lui permettant de se maintenir, même à un degré de présence moindre, dans les périodiques traitant de la guerre d'Éthiopie. Les rapports d'imitation puis de concurrence entre le dessin de presse et la photographie concernent donc finalement la question de l'économie globale du discours journalistique à l'époque et des rapports entre texte et iconographie. Sur ce point, nous sommes en désaccord avec les affirmations de A-C Ambroise- Rendu, qui conclue son article par cette formule : « en même temps que le dessinateur, c'est donc l'écrivain de presse [et le chroniqueur] qui disparaissent ». Nos remarques antérieures sur les transformations des stratégies rédactionnelles dans l'entre-deux-guerres nous conduisent à nuancer fortement ce point de vue, dans la mesure où l'écriture et la veine littéraire ne disparaissent pas des journaux mais changent de nature. En ce sens, le reporter, s'il n'est pas forcément issu d'un sérail littéraire dont il maîtriserait tous les codes, est aussi à sa manière un « écrivain de presse » moderne, capable d'articuler textes et images en une mise en valeur réciproque au service d'un discours construit, sensible et engagé.

Après ces considérations générales sur la place et le rôle respectifs de la photographie et du dessin de presse dans le traitement de l'actualité et plus particulièrement des conflits, il s'agit à présent de montrer que les journaux constituant notre corpus font un usage différencié de ces outils, suivant, d'une part les moyens financiers et techniques à leur disposition, et de l'autre, la ligne éditoriale suivie, et le type de message qu'ils souhaitent transmettre à leurs lecteurs. On peut ainsi souligner, à la suite du travail de Géraldine Poels sur la guerre du Rif⁸⁶, que la presse militante, représentée dans notre corpus par *l'Humanité*, a beaucoup plus recours au dessin polémique (de type caricature ou bande dessinée à vocation pédagogique) qu'à la photographie, dont on ne trouve souvent qu'une ou deux traces par numéro⁸⁷. On voit ici que le dessin, plutôt que de

⁸⁶ *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004.

⁸⁷ Il ne faudrait pas cependant sous estimer le rôle des photographies dans la stratégie éditoriale de *l'Humanité*. Leur petit nombre les met d'autant plus en évidence et accroît leur importance au sein de la rhétorique militante du quotidien. Soulignons d'autre part l'existence d'une publication connexe au quotidien fondé par Jean Jaurès, et dont la ligne éditoriale est plus directement axée sur l'emploi massif de l'outil photographique : il s'agit de l'hebdomadaire illustré *Regards sur le monde du travail*, grâce auquel la rédaction tente de s'adapter au vent de la modernité pour mieux faire passer son discours.

fournir une reproduction (souvent idéalisée) du réel, en propose (voire en impose) une interprétation simplificatrice ou polémique, devenant à ce titre un instrument privilégié de mobilisation du lectorat, qui s'insurge tout en riant, grâce à l'efficacité d'un dessinateur devenu son complice⁸⁸. La préférence pour le dessin est aussi liée à des facteurs techniques et à des contraintes de temps qui rendent difficile voire impossible pour un périodique des années trente de traiter de l'actualité de la veille au moyen de la photographie. Le quotidien est donc le lieu d'épanouissement privilégié des textes d'analyses, chroniques et autres comptes rendus diplomatiques, que viennent ponctuer çà et là quelques dessins et photographies censés rendre plus attrayant et efficace le propos tenu. *Le Figaro* tente pourtant de modifier quelque peu cet équilibre en donnant la place à des travaux de type reportage, dans lesquels texte et iconographie ont plus que jamais partie liée et sont les éléments complémentaires d'un discours unifié par la plume et l'appareil photo du reporter. À l'inverse et pour les mêmes raisons de temps, des parutions hebdomadaires telles que *L'Illustration* ou *Le Petit Journal* accordent une bien plus large part à la photographie et à l'iconographie en général, bien que pour répondre à des objectifs et des publics différents. La première cultive en effet une certaine respectabilité et une probité en accord avec les exigences du public bourgeois auquel son prix et ses ambitions initiales de connaissance universelle la destinaient. Ceci explique, par delà les considérations techniques déjà évoquées, la large part de portraits et de photos officielles présentes dans les pages de cet hebdomadaire, répondant au goût de son public pour le sérieux et le faste des cérémonies officielles. Là encore, l'introduction du reportage contribuera, mais nous le montrerons, à diversifier les regards sur l'événement pour en donner une vision certes plus subjective mais bien plus attrayante et en phase avec une autre sensibilité : celle du goût pour l'exotisme et le lointain.

Par delà des techniques diverses dont nous avons brièvement esquissé les contours et les usages différenciés, la pratique journalistique, particulièrement en temps de guerre, se nourrit d'un imaginaire qu'il nous appartient à présent d'examiner, dans la mesure où, en tant qu'élément de partage implicite entre les rédactions et leurs lecteurs, ce dernier contribue à renforcer l'idée qu'une société se fait d'elle-même et de ses pratiques.

⁸⁸ Nous donnerons plus loin quelques exemples de cette stratégie, il s'agit pour l'instant d'établir les principales différences entre les périodiques étudiés, sans entrer dans le détail.

De la première guerre mondiale à la guerre du Rif : une vision des conflits qui évolue

Pour reprendre la belle formule de Laurent Gervereau, « une guerre imagée est toujours une guerre imaginée »⁸⁹. En nous intéressant à l'iconographie de guerre, ce sont précisément les grandes lignes de cet imaginaire français des conflits à l'époque contemporaine que nous souhaiterions retracer, à une période où le pays, suivant l'évolution de tout un continent, bascule dans une véritable civilisation de l'image, qu'elle soit fixe ou mobile⁹⁰. Tout en mettant en place les grandes constantes et les principaux bouleversements de cet imaginaire guerrier en France, il nous faudra questionner ses rapports avec la réalité dont il prétend rendre compte, ce qui est un problème essentiel pour toute histoire des représentations⁹¹. Un autre axe important de notre questionnement sera de poser le problème de la manipulation du public par l'image et par la convocation d'un certain imaginaire. Prenant là le contre-pied d'un *topos* trop répandu à propos de la première guerre mondiale puis du fonctionnement des régimes totalitaires qui lui ont succédé, G. L. Mosse, spécialiste aujourd'hui reconnu des cultures de guerre et de l'imaginaire totalitaire, se montre sceptique à l'égard de la notion de propagande. Tout au plus peut-on dire qu'à travers les images de conflit présentes dans les journaux, on a à faire non pas à une réalité brute, mais à sa constitution artificielle comme représentation, c'est à dire littéralement, comme présentation renouvelée (dans le cadre qui nous occupe, elle est assurée par le journaliste) d'un événement, qui en occulte potentiellement la présence réelle ou, à tout le moins, superpose au domaine des faits une vision particulière et subjective qui en est l'interprétation. Nous voyons bien alors, pour prendre l'exemple du reportage, que le cas est beaucoup plus complexe et subtil que celui d'une propagande franche et massive. Promouvoir une vision des faits (ce que fait souvent explicitement le reporter), ce n'est pas forcément l'imposer, et ces prises de position franches (dont nous

⁸⁹ L. Gervereau, « La guerre invisible », Revue *Le temps des médias*, n° 4, 2005 « Dire et montrer la guerre »

⁹⁰ Né en France vers 1895 suite aux expérimentations des frères Lumière, le cinéma devient rapidement un des principaux vecteurs d'une culture de masse dans les sociétés du XXe siècle. Les États Unis et Hollywood dominent la production dès les années vingt, mais dans les années 30, l'Europe organise sa réponse, que ce soit par l'organisation de festivals (1^{ère} Mostra de Venise en 1932), la création d'associations (en 1936 est fondée la Cinémathèque française) ou de studios (naissance à Rome des studios de Cinecitta, le 28 avril 1937).

⁹¹ Le problème d'une éventuelle déréalisation de la guerre d'Éthiopie par le traitement journalistique de l'image sera plus spécifiquement abordé dans notre seconde partie. Nous voudrions ici poser le cadre général (à la fois technique et éditorial) dans lequel s'inscrivent les questionnements sur la fonction de la photographie en temps de guerre.

montrons dans la suite de ce travail des exemples) peuvent aussi éveiller la vigilance du lecteur, son sens critique. Le retraitement de l'événement qui est le propre de toute représentation se double d'un autre problème, celui de l'impossibilité, déjà évoquée plus haut, de rendre compte d'une action dans le temps réel de son accomplissement, ce qui donne tout son sens au terme de média, puisque le journaliste se pose en intermédiaire et en interprète entre les événements auxquels il assiste et le public qu'il se doit d'informer.

Après ces considérations générales, nous voudrions insister sur le tournant essentiel que constitue, dans la représentation contemporaine des conflits, la première guerre mondiale, en nous appuyant sur le travail de Joëlle Beurier⁹², qui n'hésite pas à faire de cet affrontement « la matrice des médias modernes ». L'auteur, s'inscrivant en cela dans la continuité de l'historiographie la plus récente, insiste sur la rupture fondamentale que constitue la première guerre mondiale : « l'explosion de la guerre 14 marqua la fin d'une époque ». Les sociétés belligérantes ont en effet connu, en quatre ans, de multiples bouleversements, dont la « trivialisation » de la violence dans des sociétés « brutalisées », (c'est-à-dire rendues brutales), soulignée par Mosse⁹³, n'est pas la moindre. Mais surtout, le conflit change le regard que ces sociétés portent sur le monde, transformation dans laquelle la presse illustrée a joué un rôle essentiel, profitant des avancées techniques déjà évoquées qui facilitent l'usage médiatique de la photographie. J. Beurier centre son analyse sur le traitement du premier conflit mondial par *Le Miroir*, qui met en avant selon elle, une « volonté de montrer autrement la guerre, qu'on pense approcher de plus près en s'alimentant à la source »⁹⁴. Elle distingue deux fonctions du travail journalistique (et en particulier du reportage en temps de guerre), à savoir informer sur le conflit et le raconter, deux dimensions complémentaires au travers desquelles l'outil photographique va progressivement pouvoir acquérir une autonomie par rapport au texte, dans la mesure où il emploie un langage spécifique. Par sa réponse à cette double exigence d'information et de mise en récit, *Le Miroir* se distingue déjà des périodiques illustrés classiques (au nombre desquels on compte *L'Illustration*, qui envoie au front un envoyé spécial, Clair-Guyot) qui,

⁹² Ces analyses sont développées dans son article, publié dans la revue *Le temps des médias* n°4, 2005 « Dire et montrer la guerre »

⁹³ G.L Mosse, *Op.cit*

⁹⁴ Ce journal va même jusqu'à récupérer des clichés amateurs pour saisir au plus près, et dans son quotidien, la réalité de la vie au front.

surtout par conformisme et auto-censure, s'appuient sur des archives et des images collectives rendant compte de la vie à l'arrière, mais occultent pudiquement la réalité des combats. À l'inverse de cette logique, *Le Miroir* montre un véritable souci de transmettre au lecteur l'atmosphère de la vie quotidienne du front, en publiant des séries d'images sur quelques thèmes, comme par exemple l'hygiène des soldats, leurs « logements » et la réunion autour de la « popote ». Pour la suite de notre démonstration, il est intéressant de remarquer que la stratégie éditoriale de cet hebdomadaire, pourtant résolument moderne, témoigne d'une vision encore restrictive de la place de la photographie dans le discours journalistique et son efficacité. Ainsi, plutôt que la sélection rigoureuse des clichés, l'auteur de l'article fait état d'une « disposition additive » où, malgré le souci louable d'exhaustivité, l'image photographique a encore, dans sa parenté avec le dessin, une dimension exclusivement illustrative et référentielle, qui semble condamner toute émancipation de cet outil. Le caractère statique et figé des premières photographies de ce conflit introduit également une rupture dans la logique du récit iconique, ce qui, outre un certain ennui pour le lecteur, entraîne un déficit de pertinence et d'efficacité du message délivré. Ce qu'il faut souligner dès à présent, est que l'on retrouvera malgré tout dans le cas de l'Éthiopie, c'est la difficulté dans laquelle se trouvent les médias pour transmettre à leurs lecteurs « l'essence du conflit », la profondeur et la richesse d'une « expérience de guerre », et cela pas uniquement à cause de la censure.

Mais, avec le temps et au cours du conflit, les stratégies se modifient, pour orienter le discours journalistique vers une dimension narrative qu'il peinait jusqu'à présent à affirmer. C'est essentiellement l'afflux nouveau de photographies amateurs en provenance du front qui explique ces transformations du positionnement journalistique par rapport au conflit. Aux photographies officielles sans spontanéité (et donc aussi convenues que sans surprise ni intérêt pour le lecteur), qui occupaient jusqu'alors l'essentiel du paysage iconographique, *Le Miroir* entend substituer des clichés de reporters amateurs au travers desquels les rédactions cherchent à retrouver l'illusion de la vie, le pittoresque et l'anecdotique. Il s'agit, en s'appuyant sur le progrès technique, de parvenir à restituer la temporalité propre à l'événement guerrier, et, ce faisant, à inclure et même immerger le lecteur-spectateur dans le combat, dont il ressentirait idéalement les émotions au même titre que le soldat avant l'assaut. Au sortir de la première guerre mondiale, *Le Miroir* fait donc partie d'un courant médiatique qui a instauré un nouveau rapport avec son public et

redéfini la mission journaliste : il ne s'agit plus seulement d'informer factuellement le lecteur mais bien de former (c'est à dire de donner forme à) sa sensibilité en lui faisant vivre au plus près les événements, une exigence par la suite constamment réaffirmée de façon plus ou moins explicite par les journaux qui nous occupent.

Toutes les guerres ne se ressemblent cependant pas et il faut insister sur la spécificité du cadre éthiopien qui est celui de notre sujet, et dont l'étude peut être enrichie par les travaux déjà effectués sur la représentation des conflits coloniaux. G. Poels insiste ainsi, à propos de la guerre du Rif, sur la préférence accordée par les journalistes au pouvoir symbolique de l'iconographie, plus immédiatement mobilisateur et nécessitant moins une approche fine et nuancée de la réalité du front. Elle note également que les rédactions se trouvent confrontées à un nouvel impératif, que l'on retrouve au moment de la guerre d'Éthiopie : celui de saisir sur le vif une guerre qui est avant tout de mouvement, de guérilla. C'est donc essentiellement pour cause de moyens techniques insuffisants que ces représentations vont contribuer à renforcer une vision de la guerre qui apparaît au XIXe siècle et avec la guerre de Crimée : celle d'un conflit où l'expérience essentielle du soldat est, avec l'étalement des hostilités sur le temps long, celle de l'ennui. Si, comme nous avons tenté de le montrer, depuis le XIXe siècle, les représentations de la guerre évoluent vers plus de réalisme et que l'on note une attention plus grande, du côté des rédactions, à la fidélité et à l'exactitude des informations transmises, sur le terrain, la mise en œuvre de ces nouvelles résolutions s'avère délicate.

Faire avec les réalités du terrain : une éthique journalistique mise à mal

Malgré, nous le verrons⁹⁵, des lectures du conflit parfois diamétralement opposées, les journaux étudiés se retrouvent au départ sur un point, dont la seule mention semble faire office de sésame pour se concilier les bonnes grâces du lecteur : l'information transmise sera fiable, vérifiée, véritable et aussi complète que possible. La rédaction de *l'Illustration* présente ainsi le 12 octobre 1935 ce qui constitue une sorte de serment

⁹⁵ Voir Ch. 3

d'Hippocrate, garantie de bonne conduite offerte à un lectorat dont elle devine (et devance) les exigences⁹⁶ :

Cependant, si déplorables que puissent être les événements présents, *une tâche d'information incombe aux journaux. L'Illustration*, pour sa part, s'en acquittera avec tout le soin qu'elle a apporté, dans le passé, en des circonstances semblables. Outre les articles de fond qui, de semaine en semaine, résumeront les faits survenus dans le domaine militaire ou diplomatique et commenteront la situation, elle aura, sur les lieux mêmes des combats, ses envoyés spéciaux. Plusieurs d'entre eux –photographes, dessinateurs, reporters– se trouvent déjà en Somalie italienne, en Érythrée et en Éthiopie. D'autres vont y partir encore. Nous compléterons cette documentation personnelle par tout ce qui pourrait nous parvenir d'autres sources comme images ou comme texte, de manière qu'on retrouve dans notre collection *l'exposé le plus exact, le plus vivant et le plus pittoresque de tout ce qui se passera*. Est-il superflu d'ajouter, en ce qui concerne particulièrement les documents photographiques, qu'en dépit de tous les progrès modernes leur transmission exige un certain temps ? Selon notre habitude, *nous accueillerons seulement ceux qui présenteront un caractère certain d'authenticité, c'est-à-dire qui se rapporteront réellement aux opérations en cours*, quitte à laisser s'écouler le délai nécessaire entre leur publication et les scènes qu'ils reproduisent.

Outre cette exigence autoproclamée d'authenticité, apparaît ici, fait capital pour la suite de notre étude, le souci de retenir l'attention du lecteur, en lui proposant un compte rendu « vivant » et « pittoresque » des événements. En somme, les deux impératifs déjà rencontrés avec la Première Guerre Mondiale, à savoir informer et raconter, retrouvent ici la même importance, réintroduisant la subjectivité et le travail d'écriture au cœur de la profession de journaliste. Toute la question sera de savoir si la rigueur informative n'aura pas à souffrir de cette mise en récit des événements par le reporter, où primerait, du sensationnel à l'anecdotique, la volonté de plaire au lecteur, de le divertir.

De son côté, *l'Humanité* fait de la vérité son combat, en se plaçant, sans toujours parvenir à éviter l'écueil du populisme, du côté du parler vrai, « franc langage »⁹⁷ dont l'emploi, à en croire ses rédacteurs, la distinguerait du reste de la presse française, et particulièrement « des journaux de grande information, très chiches en nouvelles concernant les événements d'Abyssinie »⁹⁸. Ses rédacteurs suggèrent même, et cela très tôt, que la presse française est vendue aux Italiens⁹⁹, et seront les premiers à parler de la

⁹⁶ Nous soulignons.

⁹⁷ *L'Humanité*, 17 décembre 1934

⁹⁸ *Ibid.*, 26 décembre 1934

⁹⁹ En parlant, dès le 17 décembre 1934, de ces « feuilles françaises qui furent certainement favorisées, ces derniers jours, par une pluie de lires »

mise en œuvre officielle par Mussolini d'une politique de censure sur les questions touchant à sa politique africaine :

La presse française continue la politique ordonnée par le Quai d'Orsay relativement à l'expédition de Mussolini contre l'Abyssinie. Seules quelques informations laconiques sont publiées. *Seule L'Humanité expose chaque jour aux travailleurs français la situation et les dangers qu'elle comporte.*

Mais même les informations publiées à l'étranger semblent encore trop précises aux fascistes de Rome. Samedi soir, on a annoncé officiellement à Rome que « toutes les informations relatives à la situation entre l'Italie et l'Éthiopie seraient désormais obtenues au ministère italien de la guerre, qui se chargera de tenir les journalistes italiens et étrangers au courant des développements de la situation italo-éthiopienne. »¹⁰⁰

Le quotidien militant situe donc clairement son discours dans une perspective mobilisatrice et polémique. Cette vision quelque peu paranoïaque d'un complot à l'échelle européenne visant à maintenir les peuples dans l'ignorance de la réalité de la situation africaine pour mieux légitimer l'entreprise fasciste, si elle doit être nuancée, a du moins le mérite de porter le soupçon au cœur des prétentions journalistiques à l'objectivité et à l'exhaustivité, nous engageant à souligner les limites pratiques d'une telle ambition et la façon dont les professionnels s'en accommodent.

Ainsi, dans *l'Illustration*, on observe le retour récurrent, chez les reporters, de plaintes concernant les restrictions dont le libre exercice de leur profession fait l'objet, celles-ci se cristallisant principalement sur deux points : l'interdiction de photographier et le contrôle des déplacements, à tel point que Pierre Ichac n'hésite pas à parler, reprenant la formule d'un confrère anglo-saxon, de « conflit journalo-éthiopien ».¹⁰¹ Si le reporter, rappelle, ironique au moins autant qu'indulgent, qu'« il faut beaucoup pardonner aux pays en guerre »¹⁰², l'amertume du constat demeure, devant le peu de marge de manœuvre dont il jouit :

Malheureusement, le journaliste propose et d'autres disposent. Que j'aie obtenu de l'Empereur, à Dessié, l'autorisation de me rendre à Djidiga, état-major du front de l'Ogaden ; qu'à mon retour à Addis-Abbeba, j'aie, malgré l'insistance des Affaires

¹⁰⁰ *L'Humanité*, 25 février 1935

¹⁰¹ *L'Illustration*, 18 janvier 1936

¹⁰² *Ibid.*

étrangères de l'empire, appris que ce voyage m'était absolument interdit, c'est affaire, semble-t-il, entre certains personnages du gouvernement et moi-même !¹⁰³

Le parcours des reporters en Afrique Orientale (Marie-Édith de Bonneuil rappelle, le 29 juin 1935, que son périple somalien s'effectue avec la bénédiction de Mussolini¹⁰⁴) est donc tributaire de la volonté souvent capricieuse des autorités locales, ce qui a finalement pour résultat de tenir les envoyés spéciaux « loin de la guerre »¹⁰⁵. Autre problème récurrent, celui de la réticence manifestée, là encore par les autorités locales¹⁰⁶, face à la prise de photographies par les reporters, comme à Harrar, où le gouverneur les interdit.

Ainsi, les reporters envoyés en Éthiopie ont conscience des limitations que rencontre leur activité sur place, une situation contraignante qu'ils sont nombreux à regretter, disant leurs espoirs déçus :

Un à un mes confrères en journalisme quittent, écœurés de leur inaction, ce pays et cette guerre qui pouvaient être passionnants et ne sont plus qu'ennuyeux¹⁰⁷.

Pire, dans le même article, Pierre Ichac, continuant à s'exprimer au nom de ses confrères, constate « l'impossibilité définitive de tout travail utile ». De fait, les bénéfices et l'intérêt habituels du reportage tel que nous les avons présentés plus haut, tenant principalement à la prise directe du reporter sur une actualité en train de se faire et sur laquelle il donne son point de vue, ne trouvent plus à s'exprimer :

¹⁰³ *L'Illustration*, 14 mars 1936

¹⁰⁴ Ce qui se conçoit sans peine au vu du regard extrêmement favorable qu'elle porte sur l'action des Italiens dans la région. Sur ce point, voir le chapitre 8. De la même manière, Henry de Monfreid, envoyé spécial de *Paris-Soir* dans la région, décrit les soutiens appréciables dont il dispose auprès des autorités italiennes : « Je fais la connaissance de *l'onerevole* Pettini, un député du Parlement qui a pris du service avec le grade de capitaine à l'occasion de cette campagne décisive où l'honneur et la vie de la patrie sont engagés. Des fonctions spéciales, d'ordre politique, en font un collaborateur du gouverneur Graziani, ce qui facilitera beaucoup la petite enquête dont *Paris-Soir* m'a chargé ». Enfin, Maurice Noël, l'envoyé du *Figaro*, remarque, le 11 novembre 1935 que « jamais une armée n'a plus aimablement, avec plus d'ouverture et plus d'amitié, mis le journaliste étranger devant les faits. Rien n'est défendu (hormis, bien entendu, les plans militaires !) »

¹⁰⁵ *L'Illustration*, 14 mars 1936. L'expression est de Pierre Ichac, qui ajoute, dans le même article : « Mais le front [il parle du front sud] est loin encore et je n'ai pas le droit de dépasser Harrar ».

¹⁰⁶ Selon Pierre Ichac, l'Empereur se montre en effet bien plus conciliant, tant, en habile politicien, il a conscience de la nécessité où se trouve son pays de donner place, face à la machine de guerre italienne, à une véritable « contre propagande »

¹⁰⁷ *L'Illustration*, 14 mars 1936

Pour des raisons que je vous ai déjà exposées, il est difficile, même lorsqu'on revient d'Afrique Orientale, d'avoir sur l'ensemble de cette guerre et de ses dessous une documentation précise et complète. Tout ce que nous pouvions faire à Addis-Abeba était de retrouver sur place, et dans la mesure du possible, les nouvelles et les affirmations des dépêches et des journaux d'Europe.¹⁰⁸

Ce constat pourrait faire sourire par l'absurdité de la situation dont il rend compte (un reporter envoyé sur place, censé être le premier pourvoyeur d'informations sur le conflit, s'en remet aux analyses de ses confrères restés sur le continent, qui eux-mêmes comptaient sans doute sur le travail des envoyés spéciaux pour préciser leur regard sur les événements éthiopiens) mais renvoie à un problème de fond : l'impossibilité apparente où se trouvent les rédactions de disposer de sources d'informations impartiales sur le conflit¹⁰⁹. En nous faisant part de ce constat d'échec, Pierre Ichac cherche-t-il à confesser que ses reportages ne sont qu'un pis aller, relevant au mieux d'un travail documentaire sur l'Éthiopie ?¹¹⁰ La question est d'importance, et touche, mais nous y reviendrons largement dans la suite de notre étude, au statut de la parole du reporter, qui, de correspondant de guerre, devient, bon gré mal gré, explorateur et ethnologue. Cette évolution de son rôle est ainsi entrevue à demi-mots par un reporter qui se mue, par la force des choses, en touriste éclairé dans son article du 14 mars 1936 :

À défaut d'informations directes, contentons-nous de voir et d'écouter ce qui se passe en ville, et, chemin faisant, de préciser certains points d'histoire.

Si les prétentions initiales des journalistes à l'exhaustivité, à l'objectivité et à un suivi aussi scrupuleux que possible du déroulement des combats ne sont pas véritablement remplies, ces données nouvelles les obligeant, nous le verrons, à repenser leur traitement du conflit, la raison en revient donc surtout aux multiples contraintes que fait peser sur eux le contexte de guerre. Voilà qui invite à nuancer les diatribes enflammées de l'*Humanité* sur la censure venue d'Europe, propos en partie vrais¹¹¹, mais dont la partialité évidente

¹⁰⁸ *L'Illustration*, 9 mai 1936,

¹⁰⁹ Sur les différentes lectures journalistiques du conflit, voir le chapitre 3.

¹¹⁰ En 1912, Jean Tharaud, dans *L'Éclair*, voit l'avenir des « reporters de guerre » d'un œil bien sombre, pessimisme lucide au vu de la réalité du terrain en Éthiopie près de vingt cinq ans plus tard : « Ils sont devenus un cauchemar pour tous les chefs d'armée, [ce sont des témoins gênants], des espions presque ». Cité par M. MARTIN, « Les grands reporters français durant la guerre russo-japonaise », in *Le temps des médias* n°4, 2005 « Dire et montrer la guerre », p. 30.

¹¹¹ Pierre Ichac, pourtant loin d'avoir des sympathies communistes, prend ainsi acte du phénomène avec son ironie coutumière : « Heureusement que la censure est là qui veille, sinon le poste de radio de Dessié [il parle

fragilise la portée. Il semble plus judicieux de replacer cette instrumentalisation et ce contrôle étroit dont les journalistes sont l'objet dans le contexte d'une guerre, qui, nous le verrons, revêt de forts enjeux symboliques et idéologiques pour chacun des deux camps. De fait, la « liberté » laissée par Mussolini à Marie-Édith de Bonneuil en Somalie italienne est employée par la journaliste (ce qui n'est sans doute pas un hasard) au profit direct du Duce, dont elle s'emploie à louer l'œuvre modernisatrice¹¹². À l'inverse, la tension est palpable chez Pierre Ichac qui, en réaction aux brimades dont il est l'objet de la part des autorités éthiopiennes, ne peut s'empêcher de faire remarquer au lecteur, mi amusé, mi scandalisé :

Il n'en reste pas moins, si je comprends bien, que, comme peuvent aisément s'en rendre compte les lecteurs de *L'Illustration*, et particulièrement le plus illustre de ses lecteurs éthiopiens, S.M. l'Empereur Haïlé Sélassié, je dois être l'un des plus féroces ennemis de l'Éthiopie et peut-être même (qui sait ?) l'un des piliers de la propagande italienne¹¹³.

À en croire l'incompréhension qui saisit Pierre Ichac, il n'y aurait pas de place, dans ce conflit, pour la complexité, et les autorités locales ont tôt fait de le considérer, lui Européen pourtant loin d'être indifférent à la cause éthiopienne, en gêneur voire en ennemi, tant, une fois la guerre déclenchée, les propagandes s'affrontent et les camps sont marqués. C'est ce que confirme le chapitre qui va suivre, dans lequel nous porterons notre regard sur les analyses du conflit produites à distance par la presse française.

depuis le camp des journalistes] ne suffirait jamais à cette débauche de littérature ». *L'Illustration*, 18 janvier 1936.

¹¹² Voir chap. 8, « « Avec les troupes italiennes en Abyssinie¹¹² » : le reportage militant profasciste, défense et illustration d'un nouveau modèle politique ».

¹¹³ *L'Illustration*, 14 mars 1936.

Chapitre 3 – Des lectures concurrentes du conflit

Si l'on se fie aux propos de Pierre Ichac cités plus hauts, la presse européenne et ses analyses jouissent encore d'un certain crédit lorsqu'il s'agit d'obtenir des informations fiables sur le conflit et ses conséquences diplomatiques. Or, au moment de rendre compte, en nous appuyant sur *L'Illustration* et *L'Humanité*, de deux grandes types d'interprétation qu'il a suscités, force est de constater que ces rédactions, malgré tout ce qui, idéologiquement, les sépare, se trouvent également démunies lorsqu'il s'agit de présenter l'évolution de la situation militaire sur place, que tous s'accordent à décrire comme confuse, brouillonne et incertaine. De fait, face à la surveillance étroite dont les envoyés spéciaux (quand ils existent) font l'objet, les journaux n'ont d'autre choix que de se fier aux communiqués des belligérants ou aux informations venues de l'étranger, tous ces renseignements devant toutefois être accueillis « avec circonspection »¹¹⁴. La difficulté à informer précisément le lecteur est ainsi abordée dans *L'Illustration* du 14 décembre 1935 :

Depuis la dernière fois qu'il a été question, ici, des opérations militaires en Éthiopie, dans notre numéro du 22 novembre, la situation est devenue encore plus confuse qu'elle ne l'était, et il est extrêmement difficile de se rendre compte exactement de l'importance et du caractère réels des combats qui ont eu lieu ou dont des dépêches ont annoncé qu'ils avaient été effectivement livrés. Sans doute des communiqués officiels sont-ils régulièrement publiés de part et d'autre. Mais il n'existe entre eux aucune concordance. Tel engagement, signalé par exemple du côté éthiopien, est entièrement passé sous silence du côté italien. Ou bien les affirmations produites par les uns sont démenties catégoriquement par les autres, sans que l'on puisse, à distance, faire le départ de la vérité. Quant à vouloir éclairer les communiqués par les informations particulières soit des agences, soit des envoyés spéciaux ou correspondants de journaux, l'entreprise est encore plus décevante. Une autre difficulté réside dans l'absence de cartes exactes et détaillées pour les différentes régions intéressées, de sorte qu'il est souvent impossible de situer les localités ou les points dont il est fait mention.

Le 7 octobre 1935, on trouve le même constat dans *L'Humanité* :

Voici les dépêches, comme elles parviennent, contradictoires suivant qu'elles émanent de source abyssine ou de source fasciste.

Pour le reste, tout, aussi bien dans le ton adopté et les prises de position revendiquées que dans les objectifs poursuivis par leurs contributeurs, oppose ces deux

¹¹⁴ *L'Illustration*, 19 octobre 1935. Outre les contradictions fréquentes (et attendues) entre les communiqués des deux adversaires, également constatées par *L'Humanité* (7/10/1935), c'est le « sensationnalisme » des correspondants anglo-saxons qui est ici en cause.

périodiques, ce qui nous donne ici l'occasion d'utiliser la guerre d'Éthiopie comme un révélateur des divergences entre presse de grande information et presse d'opinion.

Les mots pour le dire : une guerre aux multiples visages

Dans le cadre qui nous intéresse, au delà même de leur sens ou de leur valeur, les mots ont un impact, et le discours une force performative que nul de nos journalistes ne semble sous estimer. Ainsi, *L'Humanité* met en avant, dans le choix des termes employés et l'attention soutenue portée à un conflit qu'elle entend ériger en symbole des méfaits du fascisme, une vision extensive du conflit. De la fin décembre 1934 à la mi la mi janvier 1935, les analyses sur la question éthiopienne se succèdent, sur un ton pressant et alarmiste. Le mot guerre est employé pour la première fois le 25 décembre 1934¹¹⁵, dans le commentaire d'une dépêche provenant d'Addis-Abeba et faisant état de bombardements italiens en territoire abyssin :

Cette très grave nouvelle ne signifie-t-elle point que l'Italie, après le choc sanglant qui fit à Ual Ual près de 200 morts, a déclenché une vaste offensive contre l'Italie, c'est à dire la guerre ?

La tournure interrogative de la phrase n'est pas anodine, et doit être prise comme un signe de la double stratégie du quotidien communiste. L'incertitude qu'exprime à première vue le choix de ce mode d'expression (correspondant à l'image de probité et de respect de la vérité cultivée par le journal) s'efface bien vite devant le caractère rhétorique de la question. Il s'agit alors bien plus de prendre le lecteur à témoin pour lui faire partager une inquiétude dont il ne peut mettre en doute la légitimité. Le lendemain, en page trois, toute ambiguïté est cependant levée et Gabriel Péri, dans un article intitulé « La guerre dans l'Est africain », peut déclarer sans ambages : « Les hostilités sont ouvertes ». Cette guerre, les journalistes de *L'Humanité* ne tarderont pas à en faire un enjeu colonial, en recourant à une rhétorique des plus éprouvées : « guerre de conquête »¹¹⁶, « expédition de rapine »¹¹⁷, les qualificatifs pleuvent pour condamner une entreprise considérée comme

¹¹⁵ Soit près d'un an avant l'entrée effective des troupes mussoliniennes sur le sol italien, le 3 octobre, date à partir de laquelle la plupart des journaux français commencent à parler de guerre.

¹¹⁶ *L'Humanité*, 28 décembre 1934. Le 11 Janvier, on parle d'une « entreprise de conquête coloniale ».

¹¹⁷ *Ibid.*, 10 janvier 1935.

intéressée et profondément illégitime¹¹⁸. Le contexte particulier dans lequel s'opère cette dénonciation franche et virulente des exactions fascistes permet d'en éclairer les motivations. Alors que se préparent les accords de Rome, dont nous verrons quelles critiques ils s'attirent dans ces pages, l'insistance sur les visées italiennes en Afrique et leurs premiers effets, permet, tout en adoptant une avantageuse posture démystificatrice, de jeter le soupçon sur les négociations en cours. Ainsi, le 12/01/1935, *L'Humanité* condamne le silence du Duce sur les agissements italiens en Afrique :

Il continue à nier les attaques et bombardements aériens, ainsi que l'occupation illégale d'une zone de territoire abyssin de 100 km de large en Ogaden.

De fait, un brouillage s'opère progressivement entre la sphère diplomatique et la réalité du terrain, glissement dont témoigne ce titre, en date du 5 janvier 1935 : « Le conflit s'aggrave entre l'Italie et l'Éthiopie ». Hors contexte, la nature du conflit dont il s'agit est indécidable, et l'incertitude présente ici est voulue. Il s'agit, pour le quotidien, de lier les deux situations, en montrant que l'issue de la guerre qui s'annonce se décide aussi à Genève, cadre dans lequel les communistes, par la voix du représentant de l'URSS, M. Potemkine, espèrent intervenir de manière efficace et éviter ainsi d'aller contre leur pacifisme de principe¹¹⁹.

Avec *L'Illustration*, nous avons un exemple du regard porté par la grande presse sur le conflit et sa nature. Celui-ci est bien plus ambivalent et embarrassé que dans les pages du quotidien communiste. Si guerre il y a, et sur ce point, même en octobre 1935, rien ne semble sûr¹²⁰, dans quel mesure l'emploi de ce terme est-il légitime et rend-il compte avec exactitude de la portée du différend italo-éthiopien ?

¹¹⁸ Le 17 février 1935, les premières mobilisations sont présentées par cette formule accrocheuse : « L'expédition meurtrière commence ». Plus que la réalité effective de l'agression (la mobilisation n'est qu'un préalable au combat), c'est sa nature violente et transgressive qui importe, justifiant le recours à des raccourcis sensationnalistes.

¹¹⁹ Cependant, *L'Humanité* reste méfiante vis à vis de la voie diplomatique, comme en témoigne cette affirmation du 19 février 1935 : « Dans l'époque actuelle, la guerre se développe et se déclenche sans déclaration préalable », observation par laquelle se justifie la défiance manifestée par le quotidien à l'égard des discours et des engagements politiques.

¹²⁰ Rappelons par exemple la une dubitative du *Figaro* du 3 octobre, citée en introduction : « Au seuil des hostilités à la frontière abyssine. Une avance des troupes italiennes sur le territoire éthiopien ? »

Ce sont ce genre de questionnements qui expliquent les tergiversations de *L'Illustration* et sa prudence excessive à l'égard des termes employés pour décrire la situation en Éthiopie, donnant parfois l'impression que l'hebdomadaire nie l'évidence. Pourtant, dans le numéro du 12 octobre 1935, la rédaction a pris acte de la situation sans chercher à l'euphémiser ni à en atténuer la portée : « Depuis le 2 octobre, il y a la guerre en Éthiopie¹²¹. » Un même mot recouvre cependant, d'un périodique à l'autre, des significations bien différentes, tant *L'Illustration* ne cherche pas à placer son discours sur le terrain de la polémique, recourant le plus souvent dans ses pages à l'expression de « conflit italo-abyssin ». En apparence neutre (c'est sans doute pour cette modération, cette absence apparente de parti pris, qu'elle est tant prisée par la grande presse, peu coutumière des titres accrocheurs), cette terminologie cache en fait une lecture partisane des événements. Plaçant les belligérants sur un pied d'égalité, elle laisse entendre que les torts sont partagés, ce qui revient à banaliser, à excuser voire à légaliser l'agression mussolinienne, qui représente pourtant une violation flagrante du droit international de l'époque. Là est en effet, nous allons le voir, la position de *L'Illustration*. Bien que celle-ci se formule implicitement, comme une évidence, la modération et la neutralité revendiquées au départ semblent bien loin.

Les sympathies italiennes de *L'Illustration* : un point de vue conservateur sur le conflit et sa gestion internationale

Alors même que Ludovic Naudeau revendique une « observation impartiale des affaires européennes »,¹²² *L'Illustration* et ses rédacteurs (principalement, sur les questions diplomatiques, Ludovic Naudeau et Robert de Beauplan) ne font pas mystère de leurs sympathies italiennes. Ce parti pris est rendu sensible à plusieurs reprises, et le même L. Naudeau, qui se place parmi « les plus enthousiastes des amis de l'Italie »¹²³, juge que « [ses] amis transalpins ont beaucoup d'excellents arguments à faire valoir »¹²⁴. La guerre

¹²¹ On retrouve cette volonté de transparence sous la plume de Robert de Beauplan le 14 décembre 1935 : « On ne cherche plus à dissimuler [la guerre] sous des euphémismes pudiques : opération de sécurité et de police, comme avaient dit les Japonais en Mandchourie, expédition coloniale. ».

¹²² *L'Illustration*, 28/09/1935.

¹²³ *Ibid.*, 12/10/1935, dans un article intitulé « Après Adoua ». L'heure, est effectivement, une fois lavé « l'affront » de 1896, à l'enthousiasme pour les amis de l'Italie et de son peuple, dont il est de bon ton de louer le « génie » (28/09/1935).

¹²⁴ *L'Illustration*, 28/09/1935.

d'Éthiopie se trouve donc légitimée par avance, devenant, dans un contexte colonial¹²⁵, une guerre juste qui devrait permettre à l'Italie mussolinienne, sœur latine de la France, de prétendre au rang qui est le sien dans le concert européen des nations. Lorsque d'aventure, un journaliste consent à reconnaître que « l'Italie est responsable du déclenchement des hostilités »¹²⁶, il s'empresse de lui trouver des « excuses », à la fois nombreuses et si classiques que l'on croit entendre, comme une rengaine familière, l'argumentaire mussolinien. L'invasion de l'Éthiopie par l'Italie serait à comprendre à la fois en réaction à des provocations éthiopiennes antérieures, mais aussi comme la réparation de la victoire mutilée de 1918, et enfin comme une réponse « héroïque » à la situation d'engorgement démographique que le pays connaissait alors. Il y a là, au regard des travaux historiques récents sur la question, une déformation flagrante des faits, dans la mesure où l'on sait bien que le fameux incident de Wal Wal (décembre 1934), largement instrumentalisé, n'a servi que de prétexte à une invasion méthodiquement planifiée par Mussolini dès le début de 1934.

Quoiqu'il en soit, et l'on peut voir là une conséquence logique de ces penchants pro italiens non dissimulés, *l'Illustration* se montre critique vis à vis de la position de la SDN et de sa politique de sanctions, qu'elle estime régulièrement injuste et disproportionnée, dans la mesure où elle prend en otage le peuple italien¹²⁷. Dans le même article, en forme de premier bilan du conflit, Robert de Beauplan critique la gestion catastrophique de l'affaire éthiopienne par Genève. Tout le problème vient en fait selon lui d'une seule erreur initiale, lourde de conséquences : l'adhésion, en 1923, de l'Éthiopie à la SDN¹²⁸. Cette erreur, une stricte application du *covenant* aurait dû à ses yeux la réparer, eu égard à la réalité de la situation éthiopienne, qui contredit les exigences minimales donnant droit à l'entrée à Genève. S'ensuit un véritable portrait à charge de l'Empire du Négus :

[La SDN] savait que l'Éthiopie pratiquait l'esclavage et le trafic illicite des armes, qu'elle ne possédait pas de frontières définies et que son gouvernement central était incapable de faire respecter son autorité sur toute l'étendue de l'Empire. Bref, que l'Éthiopie ne

¹²⁵ La guerre est qualifiée d'« entreprise coloniale » (28/09/35).

¹²⁶ En l'occurrence Robert de Beauplan le 14 décembre 1935

¹²⁷ *L'Illustration*, 14/12/1935

¹²⁸ Encouragée, alors, par l'Italie de Mussolini, ce que Robert de Beauplan ne juge pas utile de rappeler.

remplissait pas les conditions exigées pour faire partie de la communauté des nations civilisées.¹²⁹

Tous ces éléments cumulés formaient, selon l'auteur, suffisamment de motifs à même de justifier une exclusion du pacte pour l'Éthiopie, mesure prévue par l'article 16 du *covenant*¹³⁰. Et de conclure en rappelant que cette décision eût suffi à faire changer de nature le problème éthiopien, dans la mesure où, « dans sa sagesse¹³¹ », l'article 22 du *covenant* invoque un droit de tutelle des « nations développées » sur les peuples « non encore capables de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne ». Faute de quoi, et suivant une logique dont l'auteur reconnaît le caractère mécanique¹³², la SDN aurait vu (et institué juridiquement) un conflit là où l'Occident ne faisait qu'exprimer une fois de plus sa mission civilisatrice. La démarche de l'auteur, si elle est évidemment partielle et vise rien moins qu'à légitimer un massacre en cours¹³³, reprend d'ailleurs, quoique plus subtilement, celle, développée dans les mêmes pages¹³⁴, d'un Ludovic Naudeau. Sans chercher à renier, sur la base de la nature irrémédiablement mauvaise du pays et de ses institutions, les droits conquis par l'Éthiopie à la SDN, c'est sa présence même au sein de la société genevoise qu'il condamne, articles du pacte à l'appui. L'organisme se trouve ainsi placé face à ses inconséquences et ses contradictions, et l'on peut en quelque sorte lire cette critique, dont la partialité ne fait pas de doute, comme une illustration des fragilités de ce système de gestion des crises internationales. Ainsi, comment peut-on, sans perdre en crédibilité et en cohérence, défendre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, cheval de bataille de l'idéalisme

¹²⁹ *L'Illustration*, 14 décembre 1935

¹³⁰ Reproduit, de même que l'article 22, en annexes, pp. V-VI

¹³¹ *L'Illustration* ne cache pas ses sympathies colonialistes, et l'on trouve ailleurs, sous la plume de Ludovic Naudeau, une allusion aux « autres pays barbares où les blancs ne se gênent pas pour imposer leur pouvoir ». De fait, pour beaucoup d'observateurs de l'époque, le colonialisme allait dans le sens de l'Histoire, l'Éthiopie étant alors le dernier État indépendant d'Afrique. L'idée du fardeau accepté par l'Italie dans la région (où elle pallie à la fois les insuffisances de la SDN et de l'Éthiopie, vue comme un État défaillant) est largement acceptée dans la presse de droite, et sera reprise à l'envi, nous y reviendrons, par Monfreid.

¹³² « Une fois que le canon avait tonné, la Société des Nations était contrainte à une application rigide des stipulations du covenant » (*L'Illustration*, 14 décembre 1935). L'auteur fait référence ici à l'article 16, suivant lequel, en cas d'agression d'un membre par un autre, l'ensemble des adhérents doivent lui porter secours. C'est en vertu de ce principe que seront votées les sanctions.

¹³³ Sur la question des violences, de leur perception et de leur traitement dans la presse, voir le chapitre 7.

¹³⁴ *L'Illustration*, 19 octobre 1935. Cherchant à définir, pour soutenir la ligne diplomatique française, un juste milieu entre les positions anglaises (pro-éthiopiennes) et italiennes, il reste tout de même très critique à l'égard de l'Éthiopie, cet « État à peine cohérent », « membre de troisième zone » de la Société. Les arguments culturalistes, voire racistes ne sont pas loin : « Cette importante promotion [l'entrée à la SDN] n'a pas pu la rendre égale en dignité au pays de Descartes, de Galilée ou de Shakespeare ».

wilsonien qui a grandement contribué à redessiner la carte de l'Europe dans l'entre-deux-guerres et reste aux fondements de la SDN, et légitimer dans le même temps cette forme de colonialisme à peine voilée qu'incarne le système des mandats et de la mise sous tutelle ? Ce refus de choisir entre deux visions du monde, en voulant ménager toutes les susceptibilités (et surtout pérenniser la domination de l'Europe sur la planète), semble avoir privé de force, de clarté et d'efficacité les décisions genevoises, flou que s'empresse d'exploiter habilement notre journaliste. En effet, là où la démonstration est la plus convaincante (et la plus en accord avec l'historiographie récente), c'est lorsqu'il s'attache à critiquer les tergiversations de Genève. S'il prend pour cible un trop grand ménagement de la SDN à l'égard de l'Éthiopie, apparaît simplement là une coloration idéologique donnée à un constat partagé, quoique moins explicitement, nous le verrons, par l'*Humanité* : celui de la passivité, et, en définitive, de l'inefficacité de la société genevoise, adepte des postures dilatoires¹³⁵.

***L'Humanité* : une lecture idéologique et démystificatrice du conflit**

En nous intéressant à *L'Humanité* et à la vision qu'elle donne du conflit, c'est un tout autre univers journalistique que l'on découvre, aux méthodes et aux objectifs bien différents de ceux de la presse de grande information, représentée dans notre travail par *L'Illustration*. Là où celle-ci prenait la peine de faire passer ses partis pris en douceur et avec la force de l'évidence, bref quand la première incarne une bien-pensance sûre d'elle-même et en apparence modérée,¹³⁶ *L'Humanité* recourt elle, nous l'avons entrevu, à une rhétorique bien plus virulente, en fondant la légitimité de son discours sur une ambition démystificatrice qu'elle entend mener à bien en pratiquant la relecture pour le moins polémique des journaux français et européens « dits de grande information¹³⁷ ».

¹³⁵ Pour Robert de Beauplan, le problème réside en effet dans l'attitude de la SDN avant le déclenchement du conflit. C'est alors qu'elle aurait dû, tant qu'elle en avait la possibilité, exclure l'Éthiopie du pacte pour les motifs (douteux, certes, mais éminemment valables aux yeux de l'auteur) que nous avons cités plus haut. Toujours selon l'auteur, une telle décision, tout en restant dans un cadre légal, eût évité le déclenchement de la politique de sanctions.

¹³⁶ L'article de Ludovic Naudeau, publié le 19 octobre 1935 dans *L'Illustration* et particulièrement révélateur des ambiguïtés de cette ligne éditoriale. Tout en s'évertuant à défendre un juste milieu entre les positions anglaise et italienne, il est loin d'être neutre, cette politique étant la même que celle défendue à la SDN par Laval, ministre des Affaires étrangères de l'époque. Cette modération conciliatrice n'est qu'en apparence impartiale, dans la mesure où elle vise surtout à atténuer les sanctions contre l'Italie.

¹³⁷ *L'Humanité*, 26 décembre 1934

Mais avant d'interroger plus en profondeur ces ambitions, il importe de se faire une idée précise de l'interprétation globale que *L'Humanité* donne du conflit à ses lecteurs. Sans surprise, de la part d'un quotidien qui est alors, rappelons-le, l'organe du PCF, lui-même largement piloté par Moscou dans le cadre du Komintern¹³⁸, le conflit est vu à travers le prisme et la rhétorique du marxisme-léninisme. Dans cette perspective, et en référence constante à la pensée de Lénine¹³⁹, la nature coloniale des ambitions italiennes en Afrique est assimilée à du commerce crapuleux, dans lequel les puissances européennes, et tout particulièrement la France et l'Italie, se livrent sans scrupule aucun à un « troc » et un « marchandage » scandaleux¹⁴⁰. Le thème est récurrent et permet à *L'Humanité* de se distinguer de ses confrères selon en développant une rhétorique du parler vrai¹⁴¹. De fait, il est frappant de mettre en regard la virulence de ce discours et le point de vue de *L'Illustration*, pour qui les enjeux économiques de la conquête ne font certes aucun doute, mais seraient plutôt à mettre au crédit de Mussolini, qui se montre par là si attentif au bien-être de son peuple, en cherchant ainsi à donner un nouvel élan au pays par l'ouverture de débouchés nouveaux pour son industrie. Lorsque *L'Humanité* reprend cette idée¹⁴², c'est bien sûr sous un angle très critique, qui voit dans la guerre une seconde réponse faite par le fascisme (après la prise de pouvoir forcée de 1922) à la profonde crise économique qui touche alors le continent. *L'Humanité* prête d'ailleurs (certainement de manière abusive étant donné leur aspect caricatural) ces propos à Laval :

¹³⁸ Ou Troisième Internationale. En pratique stalinisée dès 1926, elle donne, depuis Moscou, des directives à l'ensemble des sections communistes l'ayant rejointe. Berlin, puis Paris, seront ses relais en Europe de l'Ouest.

¹³⁹ *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Dans cette brochure rédigée en 1916 et publiée l'année suivante, Lénine, s'inspirant par exemple des idées de Hobson, affirme les liens étroits entre capitalisme et expansionnisme colonial, pour aboutir à la définition suivante : « *L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier, où l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan, où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes.* » (*L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, éditions de Pékin, p. 106).

¹⁴⁰ *L'Humanité*, 26 décembre 1934. Les termes employés ici ne sont évidemment pas anodins, et assimilent à des formes archaïques d'échanges économiques ce qui relève de tractations diplomatiques entre pays se jugeant développés, et où le caractère capitaliste de l'économie est un des premiers critères de modernité.

¹⁴¹ Le 6 Janvier 1935, alors que Laval prépare son voyage à Rome, Gabriel Péri, responsable des analyses de politique internationale, s'insurge ainsi, non sans fustiger les « requins coloniaux » : « Il est inouï que nous soyons les seuls à protester contre ce troc ». Le ton monte progressivement et, le 20 février 1935, *L'Humanité* parle de « marchandage de négrier », évoquant une « politique de rapine et de guerre ».

¹⁴² À travers l'article d'André Marty « Aujourd'hui la guerre ! », daté du 18 février 1935

« Marché conclu ! On va « civiliser » l'Éthiopie à coups d'obus et de bombes à gaz. Après quoi, la Fiat pourra reprendre ses exportations. »¹⁴³

À travers ces propos outranciers, à l'exemplarité répulsive, c'est un autre aspect de l'affaire éthiopienne qu'il nous faut aborder : celui, copieusement dénoncé par *L'Humanité*, de la complicité franco-italienne couverte par le silence d'une presse sous contrôle. Présente très tôt, (dès le mois de décembre 1934) cette thématique gagne du terrain dans le contexte des accords de Rome, signés le 7 janvier 1935 entre Laval et Mussolini. Pour préserver les intérêts français en Europe Centrale, Laval aurait (mais cela n'est pas avéré) laissé carte blanche à Mussolini en Afrique. En tous cas, les historiens s'accordent aujourd'hui à voir là la marque d'une reconnaissance internationale apportée au fascisme. Pour *L'Humanité*, l'interprétation à donner aux accords ne laisse guère place au doute, puisque, n'hésitant pas à envisager un soutien financier de la France aux entreprises mussoliniennes¹⁴⁴, elle titre le 11 janvier : « Avec les accords franco-italiens, l'Italie a acquis sa liberté d'action dans l'Est Africain », voyant là « un encouragement redoutable conféré à une entreprise de conquête coloniale ». Dès lors, l'indignation du quotidien communiste n'a plus de limites. Dans un article très virulent, placé en une du numéro du 24 janvier 1935, un lien direct est établi entre la guerre en Afrique (qui n'éclatera officiellement, rappelons-le, qu'en octobre de la même année) et les accords de Rome. Marcel Cachin, directeur du journal, y fustige « Mussolini et sa clique impérialiste », qualifiant ce rapprochement diplomatique coupable de « maquignonage entre deux compères ». Parfois, le zèle porte les rédacteurs à l'exagération, comme lorsque Gabriel Péri, sur la foi d'un accrochage meurtrier entre une colonne française et des Éthiopiens, juge que le conflit italo-éthiopien s'est étendu jusqu'à devenir franco-éthiopien.

En avril, la conférence de Stresa¹⁴⁵ est approuvée sur le principe par *L'Humanité*, qui met pourtant en doute la portée et la sincérité des accords conclus :

¹⁴³ *L'Humanité*, 18 février 1935

¹⁴⁴ Le 6 janvier 1935, on s'interroge ainsi dans ses pages : « Le Duce négocie-t-il un emprunt à la Banque de France ? »

¹⁴⁵ À l'origine de la constitution d'un « front » anti Allemagne nazie, unissant la France, l'Angleterre et l'Italie sur le principe d'une défense commune du traité de Versailles. À ce titre, le texte final de l'accord, en date du 14 avril, contient cette phrase : « *Les trois puissances dont la politique a pour objet le maintien collectif de la paix dans le cadre de la Société des Nations constatent leur complet accord pour s'opposer* »

Sans doute, dans un codicille, les trois puissances constatent leur complet accord pour s'opposer à toute répudiation unilatérale des traités. Sans doute promettent-elles d'agir à cet effet en étroite et cordiale collaboration.

Sur quelle politique concrète et précise s'appliqueraient éventuellement cet accord et cette collaboration ? Vous cherchez en vain dans le communiqué de Stresa une réponse correcte à cette interrogation.¹⁴⁶

Et en effet, plusieurs points essentiels ne sont pas éclaircis par ce texte, notamment au sujet des contreparties diplomatiques attendues par l'Italie mussolinienne, qui souhaite avoir les mains libres en Éthiopie, de la part de Laval, en échange de son alignement sur la position des régimes parlementaires.

Avec le déclenchement des hostilités en Éthiopie, qui rend *de facto* caducs les accords de Stresa, c'est donc à l'attitude du ministre français, pour le moins réticent à l'idée de sanctionner l'Italie, que s'en prend féroce Gabriel Péri :

Disons lui donc [à Laval] puisqu'il semble l'ignorer, que le rôle du porte parole de la France n'est pas de s'extasier devant les victoires de l'agresseur mais de contrarier l'agresseur¹⁴⁷.

En critiquant les compromissions françaises, *L'Humanité* se drape dans l'étendard valorisant de la vérité et du courage, dans la mesure où elle se distingue par cette franchise revendiquée de la quasi-totalité de la presse française dont le « silence »¹⁴⁸ assourdissant est condamné à plusieurs reprises.

par tous les moyens appropriés à toute répudiation unilatérale de traités susceptibles de mettre en danger la paix de l'Europe.»

¹⁴⁶ *L'Humanité*, 14 avril 1935

¹⁴⁷ *L'Humanité*, 4 octobre 1935

¹⁴⁸ Et notamment fin février 1935 (le 18 et le 24), et cette remarque, le 18 : « Il est assez significatif que la presse française qui, jadis, faisait tant de tapage autour des discours bellicistes de Mussolini, n'a publié aucun commentaire sur la mobilisation de deux divisions et des réservistes de la classe née en 1911 ». Pourtant, le 23/02, *L'Illustration* (qui est, rappelons le, un hebdomadaire) fait pour la première fois sa une sur « le conflit italo-éthiopien » et traite des mobilisations, en des termes il est vrai bien moins alarmistes. Pour désigner la presse de grande information, qu'elle cite parfois, de même que la presse italienne, pour la critiquer, *L'Humanité* parle de « presse officieuse », ou de « presse asservie » (2/01/1935). Rappelons que cette vision est particulièrement simpliste, et que le quotidien communiste partage avec d'autres journaux (et notamment *L'œuvre* ou *Le Populaire*, proches du futur Front Populaire), l'ambition de conserver lucidité et vigilance face au péril fasciste, comme l'a montré Pierre Milza dans son ouvrage synthétique sur *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987.

Si *L'Humanité* cherche ainsi à se différencier de la grande majorité des journaux français, en adoptant un point de vue ouvertement hostile aux entreprises fascistes en Éthiopie et à la position diplomatique française, il est cependant un point sur lequel elle rejoint un temps ses confrères, avant de se mettre à nouveau en minorité en soutenant une politique de sanctions contre l'Italie : il s'agit du scepticisme dont elle fait preuve quant au bon vouloir de la SDN sur la question éthiopienne et à la cohérence des principes sur lesquels se fonde son (in ?) action. Dès le 17 décembre 1934, apparaît en effet, face au « franc langage » qui caractériserait la rédaction du quotidien, l'idée d'un double discours diplomatique plaçant la Société dans une position délicate :

Ces négociations même nous montrent ce qu'est, pour *les prétendus apôtres de l'évangile wilsonien*, le respect du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes¹⁴⁹.

L'hypocrisie du Conseil est pointée ici à travers le recours à une rhétorique particulièrement savoureuse lorsqu'on connaît l'hostilité de principe manifestée par les communistes vis à vis de la religion, qui constitue pour eux, depuis Marx, « l'opium du peuple » et se résume à une vaste mystification. « L'évangile wilsonien » est donc cette bonne parole, dont Gabriel Péri, même s'il n'en critique pas le bien fondé initial, semble d'autant plus moquer la sacralisation ultérieure dont elle a fait l'objet que ces beaux principes servent en l'occurrence d'alibi à des pratiques concrètes nettement moins angéliques. Au delà de ces contradictions regrettables, c'est une posture et un état d'esprit dont le même Gabriel Péri, non sans passer sous silence les quelques contorsions idéologiques auxquelles ce parti pris le contraint, souligne les dangers, à la suite des accords de Rome :

Depuis dix jours, on exalte la détente internationale. On nous assure que depuis les accords de Rome et depuis le protocole sarrois de Genève, le ciel est devenu plus serein. Nous voudrions bien découvrir ces signes pacifiques.
Mais pour l'heure, nous voyons la guerre déclarée aux antifascistes et l'aventure guerrière déchaînée contre le peuple éthiopien¹⁵⁰.

Et le lendemain :

Sous couleur de décréter la trêve, la SDN laisse les mains libres à l'Italie¹⁵¹.

¹⁴⁹ *L'Humanité*, 17 décembre 1934, nous soulignons.

¹⁵⁰ *L'Humanité*, 19 janvier 1935

Derrière la mise en cause du pacifisme de la SDN, plus que l'aveuglement naïf de quelques diplomates (dont les Français) c'est finalement une même hypocrisie qui est dénoncée et dont témoigne l'écart entre les tractations diplomatiques et la tournure prise par les événements dans l'Est africain, où la mobilisation des troupes italiennes sera bientôt une réalité. Apparaît ici en filigrane l'idée que, face au fascisme, le pacifisme c'est la guerre, et que, pour préserver la paix, ses partisans doivent s'armer¹⁵². Le soutien apporté le moment venu à la politique de sanctions, cause pour laquelle le quotidien et ses contributeurs militent activement dès octobre 1935, apparaît donc comme la suite logique de ce raisonnement, dans la mesure où des sanctions économiques réellement efficaces et unanimement appliquées contre l'Italie affaibliraient considérablement la puissance militaire du Duce et freineraient ses projets de conquête sans qu'il y ait besoin pour cela de prendre les armes. Et les titres accrocheurs se succèdent, comme autant de slogans :

Il faut arrêter la guerre en paralysant l'agresseur. [...] L'absence de sanctions, c'est la guerre¹⁵³.
Action unie des masses internationales contre l'agresseur !¹⁵⁴
À Genève, le fascisme italien est mis au ban des Nations¹⁵⁵.

Ainsi, chaque prise de position de la rédaction est marquée par une posture critique et de défiance face aux déclarations diplomatiques ou aux éventuels silences pudiques de la presse française, un scepticisme que résume bien Gabriel Péri, le 5 octobre 1935 :

Rien ne nous garantit que les prophéties d'aujourd'hui [sur un appétit de territoire vite satisfait chez les Italiens] se réaliseront mieux que celles d'hier¹⁵⁶ [à propos d'un règlement pacifique du différend italo-éthiopien]

Les deux journaux sur lesquels nous avons centré notre étude montrent donc les multiples formes que peut prendre l'engagement politique¹⁵⁷. On pourrait alors penser que si le « franc langage » revendiqué par *L'Humanité* a un sens et une valeur, c'est qu'au

¹⁵¹ *L'Humanité*, 20 janvier 1935

¹⁵² Sur le rapport problématique de *L'Humanité* et du PCF au pacifisme, constante revendication, voir *infra*, chap. 9, « Antifascisme et pacifisme : des chemins séparés ? »

¹⁵³ *L'Humanité*, 5 octobre 1935 (veille de la réunion du Conseil de la SDN). L'invasion ayant eu lieu le 3 octobre, les sanctions sont demandées dès le 4 octobre

¹⁵⁴ *L'Humanité*, 7 octobre 1935, en une.

¹⁵⁵ *L'Humanité*, 9 octobre 1935

¹⁵⁶ *L'Humanité*, 5 octobre 1935

¹⁵⁷ Nous élargirons le spectre idéologique des perceptions du conflit dans la presse dans notre dernier chapitre, consacré à la réinscription de la guerre d'Éthiopie dans le débat politique français d'alors. Un index commenté des journaux cités dans ce travail figure en annexes.

moins le quotidien ne fait pas mystère de sa nature partisane, fièrement affichée à la une, dimension qui indique au lecteur attentif que, parfois, la véracité des propos cités (nous l'avons vu avec ceux prêtés à Laval¹⁵⁸) comptera moins que la sincérité avec laquelle le parti pris dont ils témoignent est défendu. À l'inverse, *L'Illustration*, sous couvert de fournir à ses lecteurs un « exposé exact » des événements, assorti de leur analyse pondérée, froide et distanciée, est loin d'être impartiale, et manque souvent d'esprit critique vis à vis des positions diplomatiques françaises¹⁵⁹.

¹⁵⁸ Voir *supra*. p.35

¹⁵⁹ La suite de notre démonstration, si elle confirmera le conformisme conservateur des prises de position de *L'Illustration*, nous donnera l'occasion de nuancer notre propos en soulignant la liberté de ton et de jugement dont disposent ses reporters.

Conclusion partielle

Nous avons donc tenté, à travers ces pages, d'étudier les conditions dans lesquelles la guerre d'Éthiopie (au travers d'un point de vue de journaliste dont nous avons cherché à montrer les multiples facettes et les transformations) était présentée au public français, tout en suggérant que leur perception du conflit, difficilement exhaustive, se trouvait filtrée par de multiples facteurs, qu'ils soient techniques (avec le traitement différé de l'actualité et les limitations des supports iconographiques), politiques (au travers de la difficulté éprouvée par les correspondants de guerre pour remplir pleinement leur mission), ou idéologiques, chaque périodique, défendant, plus ou moins explicitement, une interprétation du conflit¹⁶⁰.

Une fois présenté ce contexte de compréhension, le moment est venu d'étudier comment, concrètement, les journalistes comprennent et représentent ce conflit et le cadre africain dans lequel il s'inscrit, en posant la question de la saisie de l'altérité par la presse française. Cet écart, à la fois fascinant et répulsif, nous lui donnerons deux visages. Le premier, d'ordre spatial, concernera l'inscription de l'Éthiopie dans une géographie mentale complexe et stratifiée, héritière par bien des aspects des aspirations occidentales à l'orientalisme et à l'exotisme. L'autre, plus thématique, traitera de la perception de la guerre dans un pays en paix, mais récemment « brutalisé », et lui-même confronté, sur le terrain colonial, à de profondes et violentes contestations. En somme, nous nous proposons de complexifier cette idée de l'altérité, en montrant que l'Autre que l'on pensait lointain ne l'est peut-être pas vraiment, mais aussi qu'à vouloir s'en rapprocher, l'on risque fort de trahir sa vraie nature.

¹⁶⁰ Ce dernier point peut être nuancé si l'on garde à l'esprit que, la presse étant le premier média de l'époque, rien n'empêchait le public de lire différents journaux, pour se faire ainsi leur propre idée du conflit.

Partie 2

-

Comprendre l'autre : la difficile saisie de l'altérité

Chapitre 4 – Les sensibilités coloniales, une structuration inconsciente des imaginaires

« L'Afrique n'a pas d'histoire. Une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe. Rome l'a touchée, pour la supprimer – et, quand elle s'est crue délivrée de l'Afrique, Rome a jeté sur cette morte immense une de ces épithètes qui ne se traduisent pas : « *Africa portentosa* ! ». C'est plus ou moins que le prodige. C'est ce qui est absolu dans l'horreur. Le flamboiement tropical, en effet, c'est l'Afrique. *Il semble que voir l'Afrique, ce soit être aveuglé*. Un excès de soleil est un excès de nuit. »

Victor Hugo, « Discours sur l'Afrique », 18 mai 1879

« Désirs d'ailleurs »¹⁶¹ : de l'orientalisme à l'exotisme, maîtriser et codifier le rêve

À l'instant où nous nous apprêtons à étudier la rencontre des journalistes français avec l'Éthiopie et les représentations et réflexions que ce contact a suscitées, il nous semble pourtant crucial de marquer un temps d'arrêt, en cherchant à montrer que ce qui passe parfois, du point de vue occidental, pour la découverte d'un espace et de sa spécificité n'est finalement que retrouvailles avec un territoire largement reconstruit selon des modalités et des finalités complexes¹⁶².

De fait, le voyage commence toujours avant le voyage, et le déplacement physique vers l'ailleurs est autant précédé que suscité, au-delà des considérations contextuelles et des obligations professionnelles qui guident nos reporters, par l'aiguillon vivace d'un imaginaire composite où neutralité axiologique et politique sont rarement de mise. Cet imaginaire plus ou moins structuré, nous voudrions en trouver la marque et en repérer les logiques dans l'orientalisme tel que le définit Edward Saïd, centrant son analyse sur une période allant du XVIIIe siècle au XXe, à savoir « un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient »¹⁶³. Cette supériorité constamment réaffirmée est le résultat d'un « échange continu entre l'orientalisme au sens universitaire et l'orientalisme de l'imaginaire »¹⁶⁴, hybridation par laquelle ces conceptions se légitiment et

¹⁶¹ MICHEL F., *Désirs d'ailleurs*, Armand Colin, 2000

¹⁶² Étudiées dans l'ouvrage majeur d'Edward Saïd *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident* / Paris : Éd. du Seuil, impr. 2005.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 15

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 15

se renforcent réciproquement. S'inspirant ici particulièrement des conceptions foucaaldiennes¹⁶⁵, l'auteur envisage donc l'orientalisme comme un discours mêlant inextricablement savoir et pouvoir, en cela indissociable d'une contextualisation historico-politique fine, à même de restituer les intérêts en jeu au travers de cette « création de l'Orient par l'Occident ».

La constitution d'un discours scientifique et de sensibilités artistiques sur l'Orient en Occident ne peut en effet se comprendre en dehors d'un mouvement de civilisation aux aspects tant politiques qu'économiques ou culturels, celui de la colonisation, processus qui prend selon l'auteur un tour décisif à partir de l'expédition napoléonienne en Égypte (1798-1801), avant de se voir conforté, en France et en Angleterre, par l'expansionnisme européen du XIXe siècle. À mesure que les puissances européennes voient des populations « autres » passer sous leur contrôle, ce sont les conceptions de l'ailleurs qu'elles entendent régler et maîtriser, notamment par la création de multiples sociétés savantes. Grâce à sa position dominante, sa prétention globalisante et totale¹⁶⁶, le discours orientaliste préforme en quelque sorte les mentalités occidentales, au sens où « personne ne peut écrire, penser, agir en rapport avec l'Orient sans tenir compte des limites imposées par l'orientalisme à la pensée et à l'action.¹⁶⁷ ». Pérenniser le discours orientaliste, c'est donc en même temps garantir l'avenir de la réalité coloniale qui l'a fait naître.

En somme, il s'agit d' « orientaliser l'Orient »¹⁶⁸, de fonder et d'enraciner les stéréotypes dans des perceptions et des constructions de l'Autre qui, d'un même

¹⁶⁵ Pensons par exemple à l'effort que constitue *Surveiller et punir* (Gallimard Tel 1975) pour thématiser un « pouvoir-savoir » indissociable, où ces deux logiques, loin d'être concurrentes, trouvent dans leur complémentarité une source de valorisation mutuelle. Ainsi, quand Foucault déclare, à propos du savoir psychiatrique naissant, que « le savoir requalifie le pouvoir », il veut désigner dans le même temps une redéfinition par la psychiatrie du domaine d'exercice du pouvoir pénal, en même temps que sa légitimité retrouvée, dès lors que, soutenues par un discours scientifique du soin, les peines prononcées ne se comprennent plus comme châtement corporel, mais comme réforme, censément indolore, de l'âme des condamnés.

¹⁶⁶ Dans un double sens, puisque l'orientalisme, par sa légitimité institutionnelle, entend infléchir et structurer, de près ou de loin, tous les discours et les représentations sur l'ailleurs et présenter dans le même temps l'Orient sous une forme essentialisée, qui, loin de laisser place aux complexités locales, tend à l'Occident un reflet déformé.

¹⁶⁷ *Op. Cit.*, p. 15

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 66

mouvement, en confirmant la pertinence et leur permettent de s'exprimer, dans la mesure où elles véhiculent une hiérarchie :

L'Orient a été orientalisé non seulement parce qu'on a découvert qu'il était « oriental » selon les stéréotypes de l'Européen moyen du dix-neuvième siècle, mais encore parce qu'il *pouvait être rendu oriental*¹⁶⁹.

Quels sont ces stéréotypes et qu'est-ce que « rendre oriental » ? Répondre à ces questions revient à différencier, à la suite de l'auteur, « présence donnée » et « représentation ». En ce sens, les discours occidentaux sur l'Orient parlent pour lui, c'est-à-dire à sa place et rarement en sa faveur, ou alors sous la forme enthousiaste mais dégradée d'une domestication exotique (au double sens de domination et de réduction, par re-présentation de l'ailleurs comme un ici fascinant mais à jamais inférieur). Le prisme orientaliste, dont nous venons, à grands traits, de souligner la nature et le rôle en Occident, est donc le cadre général et comme implicite dans lequel s'inscrivent, au XIXe siècle et jusqu'à la fin de l'entre-deux guerres, les représentations européennes du monde environnant, dont nous voudrions à présent donner un exemple, en nous intéressant aux formes prises alors par la sensibilité exotique¹⁷⁰.

Revenons, pour ce faire, aux propos de Victor Hugo sur l'Afrique cités plus haut. Émanant d'un des plus grands esprits du siècle, ils relèvent d'une expression profondément légitime, dont la majorité des Français d'alors pourrait attendre la révélation de la véritable nature du continent africain. Or, justement, le poète et politicien joue habilement de l'opposition entre clarté et obscurité, et, loin de faire la lumière sur ces terres lointaines, la vision qu'il en donne est en quelque sorte un négatif en réduction de l'Occident. Essentialisée comme une terre anhistorique incapable de susciter son propre mouvement, la « morte immense » ne peut que susciter une fascination ressortant de l'horreur. La seule définition positive (au sens non de ce qu'elle n'est pas, mais de ce qu'elle est ou du moins semble être aux yeux du grand homme) à laquelle l'Afrique donne lieu conforte précisément l'image d'un continent livré au feu dévorateur (« le flamboiement tropical, en

¹⁶⁹ *Ibid.*, page 18

¹⁷⁰ Dont, Victor Ségalen, au début de XXe siècle, a précisé les contours théoriques, dans son *Essai sur l'exotisme*, publié, sous forme de notes, en 1912.

effet¹⁷¹, c'est l'Afrique »), incarnant d'impénétrables « excès » pour l'homme occidental mesure de toutes choses. Et pour cause, tant Hugo, par un prudent « aveu d'aveuglement »¹⁷² (« Il semble que voir l'Afrique, ce soit être aveuglé ») résume les incompréhensions à venir entre les deux continents, sans réellement convaincre : l'Afrique aveugle-t-elle, comme par enchantement, son visiteur, ou cet aveuglement n'est-il pas plutôt un réflexe conditionné par lequel l'occidental sensibilisé à l'Afrique au travers du prisme déformant de l'orientalisme s'interdit de voir l'écart progressivement introduit entre les réalités de ce continent lointain et les représentations simplistes et faussées qu'il en avait ?

Mirage insaisissable, rêve toujours proche du cauchemar, voilà posées, et pour plus d'un demi-siècle¹⁷³, les modalités principales de perception de l'Afrique en France¹⁷⁴. On comprend dès lors, pour ne plus trouver réellement paradoxal, que T.Todorov¹⁷⁵ définisse l'exotisme comme un « éloge dans la méconnaissance », dans la mesure, nous l'avons compris, où, pour le processus mental qu'est l'exotisme, en cela simple modalité du discours orientaliste, c'est bien moins la réalité de ce que l'on décrit qui importe que les bénéfices¹⁷⁶ que cette description procure à celui qui en est la source.

¹⁷¹ À travers cette incise, la confirmation du stéréotype se fait incidemment, comme d'évidence.

¹⁷² Voir M.-A. Matard-Bonucci, article sur le voyage des intellectuels français en Italie fasciste

¹⁷³ La périodisation est ici schématique, la thèse de Saïd étant qu'après la Seconde Guerre Mondiale et à la faveur de leur position hégémonique, ce sont les États-Unis qui deviennent les principaux promoteurs et porte-paroles de l'orientalisme comme vision du monde. Si, là-bas comme en Europe, des tentatives importantes, notamment au niveau universitaire (avec l'essor des *postcolonial studies*), ont été faites pour déconstruire ce discours et ses présupposés, l'orientalisme n'a pas réellement quitté le champ diplomatique et politique, comme l'a montré le discours de Nicolas Sarkozy à Dakar, reprenant sans distance aucune les poncifs hugoliens sur l'Afrique.

¹⁷⁴ La place faite ici au précédent romain aura une glorieuse postérité dans l'imaginaire colonial français, facilitant ainsi, chez certains partisans de « l'idée coloniale » (au nombre desquels Henry de Monfreid), la reprise de la rhétorique et des mythes fascistes.

¹⁷⁵ T. TODOROV, *L'autre et nous, la réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, la couleur des idées, 1989

¹⁷⁶ Nous ne parlons pas d'un intérêt directement politique, mais du plaisir subjectif que procure par exemple à un peintre (Delacroix en 1827 dans *La mort de Sardanapale*) la possibilité de donner corps à ses fantasmes, cristallisant dans le même temps les *topoi* contemporains sur l'ailleurs. Il est curieux de remarquer que, dans *Le bain turc* de Ingres (1859), ce lointain se trouve proprement « phagocyté », pour reprendre l'expression de Laurent Gervereau dans le chapitre consacré à l'exotisme, in *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris, Seuil, 2000. En effet, dans ce bain, en lieu et place des belles orientales, on trouve des visages et des corps répondant aux canons de beauté occidentaux d'alors, et n'ayant plus d'« orientale » que la lascivité des postures.

Cependant, si l'on s'attache, en nous appuyant par exemple sur les analyses de Laurent Gervereau¹⁷⁷, à saisir l'exotisme comme une sensibilité mouvante, on constate que la perception de cet autre se transforme en lien étroit avec le contexte politico-historique de la société émettrice de ces représentations. Ainsi, en France, au plus fort de l'enracinement d'une culture coloniale, (1870-1914), c'est à la faveur de ce siècle de l'image qu'est le 19^e que la violence des « sauvages » africains est exposée à plaisir dans des journaux alors en plein essor¹⁷⁸. L'exotisme conquiert les foyers et, s'invitant à domicile, mise sur le sensationnalisme de ces visions à la brutalité fantasmée pour ancrer plus profondément encore « l'idée coloniale¹⁷⁹ » dans les mentalités de l'époque. Le rapport de ces médias à la violence est particulièrement révélateur d'une logique justificatrice et réparatrice, avec l'insistance sur les pratiques « barbares » de ces populations, qu'il s'agisse de dénoncer l'anthropophagie ou (par un commode effet d'amnésie et d'inversion) l'esclavage. Devant de telles atrocités, régulièrement étalées dans les journaux, la violence coloniale se trouve justifiée et auréolée du prestige d'une « pacification » nécessaire¹⁸⁰.

Au lendemain du premier conflit mondial, derrière la persistance de l'image d'une Afrique mystérieuse, sauvage et cruelle, de nouvelles sensibilités apparaissent en France, sous l'effet d'une multiplicité de facteurs, tant historiques que culturels. La littérature coloniale de l'entre-deux-guerres, étudiée par Christine Manigand¹⁸¹, se révèle être un prisme particulièrement pertinent pour saisir ces transformations. Elle cherche à interroger le rôle joué par les mythes de la littérature coloniale et viatique pour les français des années trente, en mettant en rapport contenu littéraire et contexte sociohistorique. Elle note ainsi

¹⁷⁷ *Op. Cit.*, le chapitre « Ici est ailleurs : l'exotisme entre phagocytose et empathie »

¹⁷⁸ En parallèle de la loi du 29 juillet 1881, libéralisant la presse. Les journaux les plus populaires sont alors *Le Petit Journal* et *le Petit Parisien*. Tous deux recourent à des suppléments hebdomadaires en couleur pour donner aux conflits (guerre au Dahomey ou à Madagascar) davantage de relief, non sans en orienter la lecture.

¹⁷⁹ GIRARDET R., *L'idée coloniale en France, 1870-1962*, Pluriel, Paris, 1972

¹⁸⁰ POELS G., *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004

¹⁸¹ MANIGAND C., « L'imaginaire colonial dans la littérature française de l'entre- deux- guerres. », in *Histoire, images, imaginaires : fin XVe-début XXe*, Actes de colloque, Le Mans, Université du Maine, 1998. Voir aussi, sur la question de la perception de l'Afrique dans la littérature française de l'entre- deux- guerres, HOUSSAIN J-P, *L'Afrique noire et les écrivains français entre les deux guerres*, thèse de doctorat, Paris, 1985 ou l'article de RUSCIO A., « Littérature, chansons et colonies (1900-1920) », in BLANCHARD P. LEMAIRE S. et BLANCEL N. *Culture coloniale en France, de la Révolution Française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions Autrement, 2008

une ambivalence et une évolution dans le message transmis par cette matière littéraire de l'entre-deux-guerres, qui cherche au départ à diffuser des mythes qui « se veulent salvateurs et sécurisants » au temps où la domination coloniale française connaît ses premières remises en cause, avant de véritablement se faire l'écho des débats politiques métropolitains pour donner une vision sans concession de la réalité coloniale. En ce sens, la question qui préside aux interrogations de C. Manigand est cruciale, puisqu'il s'agit de savoir si le discours officiel sur le domaine colonial a été soutenu, au sein de la population métropolitaine, par « une vraie idéologie coloniale associant nationalisme, militarisme et surtout exotisme ».

La littérature française de l'entre-deux-guerres renouvelle les perceptions de l'ailleurs, les stéréotypes et les modes qui s'y rattachent, en prenant acte, avec les années folles, de l'apparition en France d'une véritable négrophilie. À cela, il y a plusieurs raisons, et notamment le rôle joué par les tirailleurs sénégalais dans la libération du territoire national au cours de la première guerre mondiale. À l'occasion du conflit, la population française a eu en effet l'occasion d'entrer en contact avec des populations dont elle n'avait jusque là « connu » l'existence qu'au travers de dessins, bandes dessinées et autres publicités caricaturales. Par ailleurs, l'entre-deux-guerres constitue pour le continent européen et la France en particulier une période de réelle effervescence artistique, dynamique qui doit beaucoup au regain d'intérêt pour la culture noire. C'est la découverte de l'art nègre et, surtout, celle, ouverte sur un plus large public, du jazz, qui contribue à changer le regard porté par l'Occident sur l'Afrique. Cependant, on peut voir aussi dans ce nouvel attrait pour les cultures noires une récupération au profit de l'Occident de certaines sensibilités « sauvages » qu'il convient de civiliser. On peut donc dire que dans les années trente, le Noir ne fait plus peur mais est tour à tour considéré, selon les contextes et les nécessités des discours, comme un patriote qui a mis sa rudesse et sa bravoure naturelle au service de la métropole ou comme un grand enfant inoffensif auquel on ne saurait imaginer d'autre capacité et d'autre destinée que celle de singer éternellement son modèle et maître occidental¹⁸².

¹⁸² En complément, voir l'article synthétique de DEWITTE P., « Le « Noir » dans l'imaginaire français » in BLANCHARD P., BLANCHOIN S. et al., *L'autre et nous, « scènes et types » : anthropologues et historiens*

Cette insistance sur le rôle civilisateur du monde occidental en Afrique est une caractéristique majeure de la littérature coloniale de l'époque, dans laquelle l'homme blanc est régulièrement présenté en « soldat mystique », à la fois colon intrépide et apôtre sans faille des valeurs de sa société. Si certains clichés sur le continent, cette « terre d'ébène » sillonnée par Albert Londres à la fin des années 20, persistent, à l'image de la « brûlante Afrique », où l'« on cuit le jour, on cuit la nuit »¹⁸³, un nouveau courant se développe, qui, sans contester en profondeur la colonisation, dépeint sans concessions les conditions de vie aux colonies et contribue à faire naître un certain débat en métropole. C'est l'époque où André Gide publie *Voyage au Congo* (1927) et *Retour du Tchad* (1928), mettant en évidence les situations d'exploitation des populations locales dans le cadre de grands travaux et, plus largement, le mépris dont font preuve les autorités françaises à l'égard des indigènes. Signe que le regard évolue et que la parole se libère, Céline, lorsqu'il publie en 1932 son *Voyage au bout de la nuit*, peut subvertir à loisir les clichés habituels sur l'Afrique, ridiculisant ainsi les *topoi* de l'exotisme et montrant leur caractère illusoire. L'éclosion d'un imaginaire colonial ambivalent en littérature (marquée notamment par l'attribution du prix Goncourt 1921 à *Batouala*¹⁸⁴, de l'Antillais noir René Maran) ne doit cependant pas faire oublier que ces contestations sont marginales de par leur influence politique¹⁸⁵, ce que confirme le peu d'audience reçu par la contre-exposition coloniale de 1931 (moins de 5000 visiteurs contre 8 millions à sa rivale).

L'Autre chez soi : du « bain colonial » à l'Exposition de 1931, la construction d'une familiarité faussée

Nous avons déjà été conduits, dans ce chapitre, à évoquer l'exotisme à domicile, à propos de la diffusion de plus en plus large, dans la presse illustrée, de représentations de

devant les représentations des populations colonisées, des ethnies, des tribus et des races depuis les conquêtes coloniales, Actes du colloque de Marseille, Paris, Syros, 1995

¹⁸³ LONDRES A., *Terre D'ébène*, Arléa, 2008.

¹⁸⁴ Avec ce livre, c'est une forme de révolution copernicienne qui s'opère, dès lors que le colonisé devient le héros du roman, et non plus un simple faire-valoir de l'explorateur tel que le concevait Pierre Loti. Christine Manigand observe ainsi que « le milieu indigène est désormais appréhendé de l'intérieur : c'est l'homme noir qui joue le rôle du *Candide* (nous soulignons) interloqué ou révolté par les manières des blancs. » La question du contact entre cultures se trouve ainsi posée à travers la thématique du déracinement et, à ce jeu là, l'Européen n'est pas toujours vainqueur.

¹⁸⁵ Remarquons ici le décalage entre préoccupations socio-intellectuelles parfois avant-gardistes et prise en compte politique de ces formes de mobilisation, il est vrai marginales même au sein de l'intelligentsia. Il faut cependant rester prudent, dans la mesure où, nous l'avons dit, les romanciers qui choisissaient, face à l'objet colonial, le réalisme ou la satire ne poursuivaient pas, par cette désacralisation, d'objectifs politiques clairs.

l'ailleurs et de ceux qui l'habitent. Il n'empêche que ce rapprochement, cette prise de contact à l'origine d'une réelle sensibilisation de l'opinion à la question coloniale, restait encore de l'ordre d'une représentation, médiation imparfaite entre le lecteur de journaux et ces lointaines contrées. Alors, en effet, le sauvage ne pouvait qu'être perçu comme tel, de par cette distance présente malgré tout, l'éloignement géographique répondant, pour mieux la conforter, à la réprobation morale pour venir sanctionner l'irréductible écart entre civilisation et barbarie. L'entre-deux-guerres, en tentant de substituer à cette dialectique mentale du proche et du lointain une expérience concrète du contact entre cultures, a-t-il fondamentalement modifié les données du problème ? Il semble, à s'intéresser de près à la « culture coloniale »¹⁸⁶ de la France d'alors, que non.

Rappelons d'abord, à la suite de N. Bancel¹⁸⁷, que, si la « culture coloniale populaire ne débute pas avec l'entre-deux-guerres, cette période va en établir les contours quasi définitifs et largement s'insinuer dans l'opinion ». Le « bain colonial » qui caractériserait tout particulièrement ces deux décennies nous intéresse dans la mesure où, par le recours à de multiples supports (jouets, jeux de société, cartes postales, publicité...), cette pédagogie aussi ludique qu'insensible préforme les mentalités contemporaines et structure durablement les catégories au travers desquelles une altérité trop familière pour être respectée sera envisagée. La pédagogie coloniale prend toutefois des allures moins discrètes sur les bancs de l'école républicaine¹⁸⁸, pour qui il s'agit moins d'éveiller le sens critique des futurs citoyens que d'en faire de dociles patriotes, convaincus de la vocation coloniale de la France :

Nous tenons à insister dès maintenant sur la nécessité de faire, dans l'enseignement géographique élémentaire, une large place à l'étude de notre empire colonial. [...]L'école pourra ainsi fortifier les vocations coloniales justifiées, mais en même temps décourager – cela n'importe pas moins- les engouements irraisonnés.¹⁸⁹

¹⁸⁶ *Op. Cit.*, p. 46. Ce champ historiographique est actuellement très dynamique, comme le prouve, par la variété et la qualité des contributions qu'il rassemble, le récent ouvrage de synthèse consacré au sujet

¹⁸⁷ BANCEL N., « Le bain colonial : aux sources de la culture coloniale populaire » *Op. Cit*

¹⁸⁸ Cf. l'article de MANCERON G., « École, pédagogie et colonies (1870-1914), *Op. Cit*

¹⁸⁹ *Précis de géographie* de J. Fèvre et H. Hauser, deuxième année, Alcan, 1913, p. 838

On cherche à « modeler l'esprit de plusieurs générations d'écoliers »¹⁹⁰ en vue d'un avenir colonial radieux qu'il leur appartient de construire. Plus encore que les manuels d'histoire et de géographie, ce sont alors les livres de lecture (et les illustrations qui les accompagnent) qui font particulièrement et durablement leurs preuves en ce domaine¹⁹¹. Sans véritablement aborder le cadre colonial, puisqu'il se concentre sur la métropole, « le petit livre rouge de la République »¹⁹² diffuse et légitime néanmoins les stéréotypes racialisés d'alors, en prétendant les fonder sur des critères scientifiques. Par exemple, cette leçon sur les « races humaines », commentaire d'une gravure, s'appuie sur la description physique pour instaurer une hiérarchie dans laquelle le Blanc fait à la fois office de modèle et de norme, à l'aune desquels sont jugés le Jaune, le Rouge et le Noir, qui n'en constituent que des ébauches de plus en plus imparfaites :

La race blanche, la plus parfaite des races humaines, habite surtout l'Europe, l'Ouest de l'Asie, le Nord de l'Afrique et l'Amérique. Elle se reconnaît à sa tête ovale, à une bouche peu fendue, à des lèvres peu épaisses. D'ailleurs son teint peut varier. [Suivent une présentation des races jaune et rouge] La race noire, qui occupe surtout l'Afrique et le Sud de l'Océanie, a la peau très noire, les cheveux crépus, le nez écrasé, les lèvres épaisses, les bras très longs.

La vitalité et l'omniprésence de cette culture coloniale dans la société française atteint donc au double objectif de banaliser ce type de domination tout en lui apportant de multiples cautions, que celles-ci viennent, nous l'avons vu, des milieux éducatifs, savants, ou artistiques. Ainsi, mesurer le poids et la diversité des manifestations de la culture coloniale en France permet de comprendre que les Français ne découvrent pas réellement les peuples qui sont sous leur joug lors de l'Exposition coloniale de 1931 mais trouvent dans ce point d'orgue célébrant dans un même enthousiasme la République et l'Empire l'occasion de vérifier la validité des stéréotypes diffusés à leur propos.

¹⁹⁰ MANCERON G., *Op. Cit.*

¹⁹¹ Outre *Petit-Jean* de Charles Jeannel, pensons par exemple au *Tour de la France par deux enfants*, publié pour la première fois en 1877 sous le pseudonyme de G. Bruno, et véritable « lieu de mémoire » (P. Nora) national, « puisqu'il a accompagné la scolarité de cinq générations successives d'écoliers, depuis celle née à la fin du Second Empire, vers 1866, jusqu'à celle du baby-boom après la Seconde Guerre mondiale, née vers 1946 ». (MANCERON G., *Op. Cit.*).

¹⁹² OZOUF J. et M. « Le tour de la France par deux enfants. Le petit livre rouge de la République », in Pierre Nora *Les lieux de mémoire*, t. I : *La République*, Gallimard, 1984

On assiste en effet alors, sous l'œil enthousiaste de la presse et de huit millions de Français, à une « spectacularisation de la différence et de la « race », matérialisée notamment par les « zoos humains »¹⁹³, les villages nègres ou les pavillons des expositions coloniales, nationales et universelles.¹⁹⁴ ». Outre qu'elle renvoie à une animalisation des peuples concernés, la pratique des zoos humains s'inscrit précisément dans une démarche d'expérimentation scientifique de l'écart entre les civilisés et les autres. C'est ce que suggère G. Boëtsch lorsqu'il déclare¹⁹⁵, à propos des exhibitions ethnographiques, qu'elles « allaient fournir aux savants – surtout aux anthropologues – l'occasion de contempler de chez eux, à proximité de leurs laboratoires, des *échantillons de peuples exotiques*, originaires pour bon nombre d'entre eux des contrées colonisées par les puissances européennes. » Et finalement, ce n'est pas un hasard si Paul Reynaud, alors ministre des Colonies, entend donner à cette occasion aux Français « conscience de leur Empire¹⁹⁶ », c'est à dire moins d'une diversité culturelle valable en elle-même que de la traduction politique d'une supériorité naturelle depuis longtemps mise en exergue.

Au reste la presse illustrée ne s'y trompe pas, qui célèbre, au-delà des fastes enchanteurs de l'Exposition, sa dimension hautement symbolique, instituant l'Empire en « réalité vivante »¹⁹⁷ :

Si belle et attrayante qu'elle soit, et si variées que nous apparaissent ses richesses, elle a une signification qui dépasse encore ce qu'elle est réellement. Elle a une valeur de symbole. Elle matérialise pour nos esprits un immense et heureux effort français qui se poursuit avec persévérance depuis un demi-siècle¹⁹⁸.

¹⁹³ Voir sur ce point BANCEL N., BLANCHARD P. [et al.], *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004. À noter que les populations rencontrées par nos reporters en Éthiopie (Gallas et Somalis) ont été « présentées » dans ce cadre, ce qui laisse supposer que le regard que portent sur eux ces journalistes a été au préalable dûment « éduqué ».

¹⁹⁴ BLANCHARD P. LEMAIRE S. et BANCEL N. *Culture coloniale en France, de la Révolution Française à nos jours*, *op.cit.*, introduction.

¹⁹⁵ In « Sciences, savants et colonies », *Op. Cit.*, nous soulignons. Ce passage est significatif d'une orientalisation (au sens que donnerait E. Saïd à ce terme) de son domaine colonial par la France et ses savants. Les peuples qui le constituent n'ont en effet qu'une valeur toute relative, toute entière déterminée par le regard englobant, classificateur et ordonnateur porté sur eux depuis la métropole.

¹⁹⁶ Dans cette perspective, on pourrait presque entendre « empire » au sens ancien du mot, tant les populations ainsi exposées sont sous l'empire d'un discours et d'une mise en scène de leur servitude sur lesquels ils n'ont guère de prise.

¹⁹⁷ « L'Empire français. Une réalité vivante », *L'Illustration*, 25 mars 1939

¹⁹⁸ LECOMTE G., « L'esprit colonial de la France », *Vu*, 3 juin 1931

Mettant en scène, d'un même élan, sa puissance et la différence, la France de l'entre-deux-guerres permet donc de mesurer, comment, au point où conceptions orientalistes et pratiques coloniales se rejoignent, l'on assiste à la progressive constitution du sujet dominé en objet de représentations diverses, trouvant pourtant leur unité dans un objectif commun : inventer l'autre pour le dépersonnaliser et maîtriser ce mélange de fascination et de répulsion suscité par l'inconnu.

Du « bon sauvage » à « l'invention de l'indigène »¹⁹⁹ : entre essentialisation et « esthétique du divers »²⁰⁰, naissance d'une figure contrastée

Il s'agit à présent de voir comment cet Autre africain dont discours et pratiques coloniales ont progressivement défini les caractéristiques et cerné les attributions devient, par un complexe va et vient du texte à l'image, une figure marquante et ambivalente de l'imaginaire français de l'époque. Loin d'être une reconnaissance, la réduction symbolique dont ces populations sont l'objet ancre profondément dans les mentalités plusieurs variantes de stéréotypes, qui, par leur assimilation inconsciente et diffuse en métropole, feront parfois écran, le moment venu, à la perception fine des différences locales entre ethnies.

L'animalisation des Noirs, préparée par les « exhibitions ethnographiques » évoquées plus haut, est le sous-bassement commun à toutes les représentations dont ils feront l'objet dans la période qui nous concerne. C'est parce qu'ils sont encore les esclaves d'une nature prédéfinie par le regard de l'Occident que l'on peut légitimement parler d'eux comme de « sauvages », un terme issu du latin *silva*, signifiant forêt²⁰¹. En Éthiopie, nos reporters usent parfois inconsciemment (tant cette association mentale se fait implicitement

¹⁹⁹ BANCEL N. et BLANCHARD P., « Civiliser : l'invention de l'indigène (1918-1940) », *op. cit.*

²⁰⁰ SEGALEN V., *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers (notes)*, Montpellier, Fata Morgana, 1982

²⁰¹ Remarquons au passage que, depuis Montaigne et Rousseau, la perception de la nature s'est inversée dans l'imaginaire occidental. De paradis où il faisait bon se perdre pour mieux se ressourcer, elle est progressivement devenue, avec le XIXe siècle positiviste, un défi têtue opposé à l'ambition progressiste et modernisatrice de contrôle et d'organisation rationalisée de l'espace. Par extension, le sauvage ne vaut soudain plus tant par lui-même, comme contre-modèle salvateur, que comme sujet d'une autre expérience de transformation, celle, intérieure, entreprise par la « mission civilisatrice » de l'Occident. Cette tendance, nous l'avons vu, n'est pas univoque, et la fascination exercée par les récits de voyage sur les mentalités contemporaines est encore vive, prenant, pour l'exote tel que le définit Ségalen, la forme d'un rêve de fusion et d'oubli de soi dans la culture de l'autre.

et comme une évidence) du rapprochement entre cadre naturel et modes de vie ou mentalités supposées des populations qui l'occupent. De ce point de vue, l'attitude d'Henry de Monfreid est exemplaire : qu'on en fasse « une sorte de reptile » ou un « félin » à la fascinante souplesse, le résultat est le même, et l'indigène reste un « sauvage » dont, parfois, l'homme blanc s'émerveille de pouvoir dompter les instincts :

Tous ces doucats ont gardé leur allure sauvage à tel point qu'on est tout surpris de voir si bien apprivoisés ces hommes élancés, nerveux et souples comme des félins²⁰²

Même Fara, ce jeune indigène qu'il semble pourtant apprécier, est jugé et appréhendé selon les mêmes critères :

Je m'en vais donc, accompagné de Fara, qui m'a conquis par son intelligence, *son instinct, son courage inconscient*, qui me rappelle un peu celui de mon pauvre Abdi, mort empoisonné à Harrar.²⁰³

Le discours essentialiste est ainsi le mode privilégié d'appréhension d'une différence qui inquiète et fascine à la fois des esprits encore tout entiers pénétrés du mythe d'une Afrique sauvage, cruelle et indomptable. La première réaction que suscite en effet chez nos reporters les indigènes est la méfiance, qu'elle fasse craindre aux envoyés spéciaux de *L'Illustration* les brigands dankalis ou constitue même pour Henry de Monfreid, fin connaisseur de la « mentalité indigène », une déformation professionnelle qui lui fait voir en chaque interlocuteur local un espion ou un dissimulateur potentiel. Des stéréotypes souvent attribués à l'Arabe, ennemi traditionnel de la puissance coloniale française, sont ainsi reportés sur les Somalis, ces « Tartuffes nègres à la fausse timidité, aux gestes doucereux, aux regards fuyants. »²⁰⁴. La profondeur de l'engagement du reporter de *Paris-Soir* au côté des Italiens se traduit ainsi par une transposition mentale : tout aussi dangereux politiquement pour les Italiens que l'Arabe pour les Français, le Somali se voit affublé des mêmes caractéristiques physiques.

²⁰² MONFREID H., *Les guerriers de l'Ogaden*, page 131

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ *Ibid.*

Au delà du texte, gravures et photographies permettent de donner corps à cette vision stigmatisante de l'Autre, dans une perspective de classement et d'ordonnement qui rappelle fortement les logiques à prétention scientifique alors en vogue en métropole²⁰⁵. Il s'agit de fixer et de figer les stéréotypes, sans que l'on puisse toujours faire la part, dans ces représentations, de l'exotisme et du réalisme. Ce faisant, le lecteur accède à la vision plus apaisante d'une différence entièrement artificialisée car reconstituée selon des classifications occidentales. L'iconographie souligne et renforce donc le discours en misant sur les associations d'idées inconscientes que pourra faire un lecteur avec lequel le dessinateur ou le photographe partage codes et références.

²⁰⁵ On y retrouve la même ambition, rendue d'autant plus dangereuse par son caractère implicite, de dépersonnalisation d'un autre que l'on réduit à ses caractéristiques physiques et vestimentaires, représentant parmi d'autres d'une « espèce » donnée. Voir en annexes, la partie consacrée aux regards exotiques.

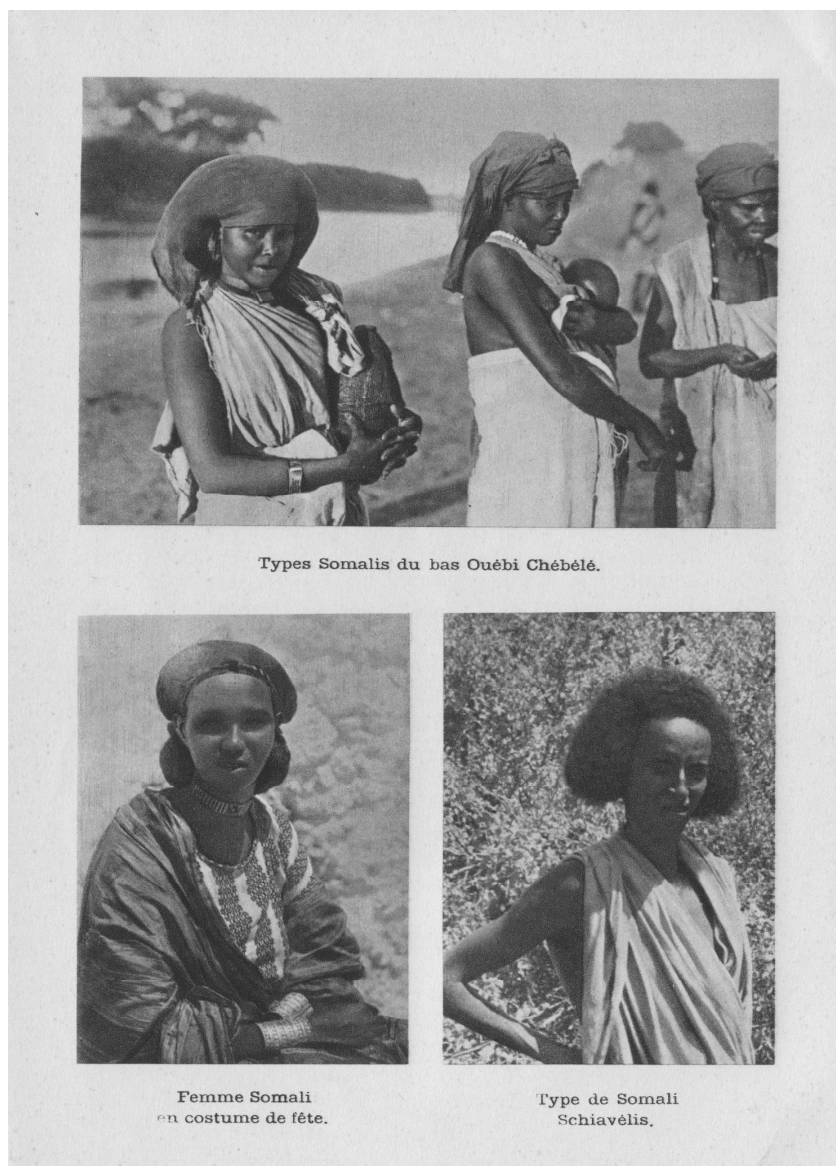


Fig. 1 : « Types de femmes Somalies » Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, p. 48

On peut repérer, concernant les populations locales n'ayant pas encore accepté la tutelle italienne, deux tendances dans la mise en scène du corps noir. Dans les deux cas, s'il fascine par sa nudité, c'est que celle-ci confirme la parenté étroite de ces populations avec la nature, qu'elle implique force et vigueur pour les hommes ou soit, touchant au corps féminin, la source d'une érotisation aussi puissante qu'ambivalente²⁰⁶.

²⁰⁶ SAVARESE E., BOETSCH G., « Le corps de l'Africaine. Érotisation et inversion », *Cahiers d'Études africaines*, 1999, Vol. 39, N° 153, p. 123-144. Et aussi, en complément, SAVARESE E., « La femme noire en images, objet érotique ou sujet domestique ? », in BLANCHARD P., BLANCHOIN S. [et al.], *L'autre et*

Le masculin renvoie lui à un sens inné du combat, au travers duquel la cruauté et la brutalité attribuées aux Noirs trouve un exutoire logique. La nudité presque complète de ces hommes confirme leur virilité et leurs aptitudes physiques exceptionnelles, et seuls les dignitaires de l'armée du Négus sont montrés vêtus, signe que, malgré une infériorité difficile à combler du point de vue occidental, ils incarnent un degré de civilisation plus avancé. Enfin, la thématique sexuelle n'est pas absente de cette iconographie masculine, comme en témoigne une photo ainsi légendée : « Un soldat disant au revoir à ses femmes » De la polygamie à l'idée d'une sexualité débridée rattachant l'homme noir à l'ordre de l'animalité et de la nature, il n'y a qu'un pas.

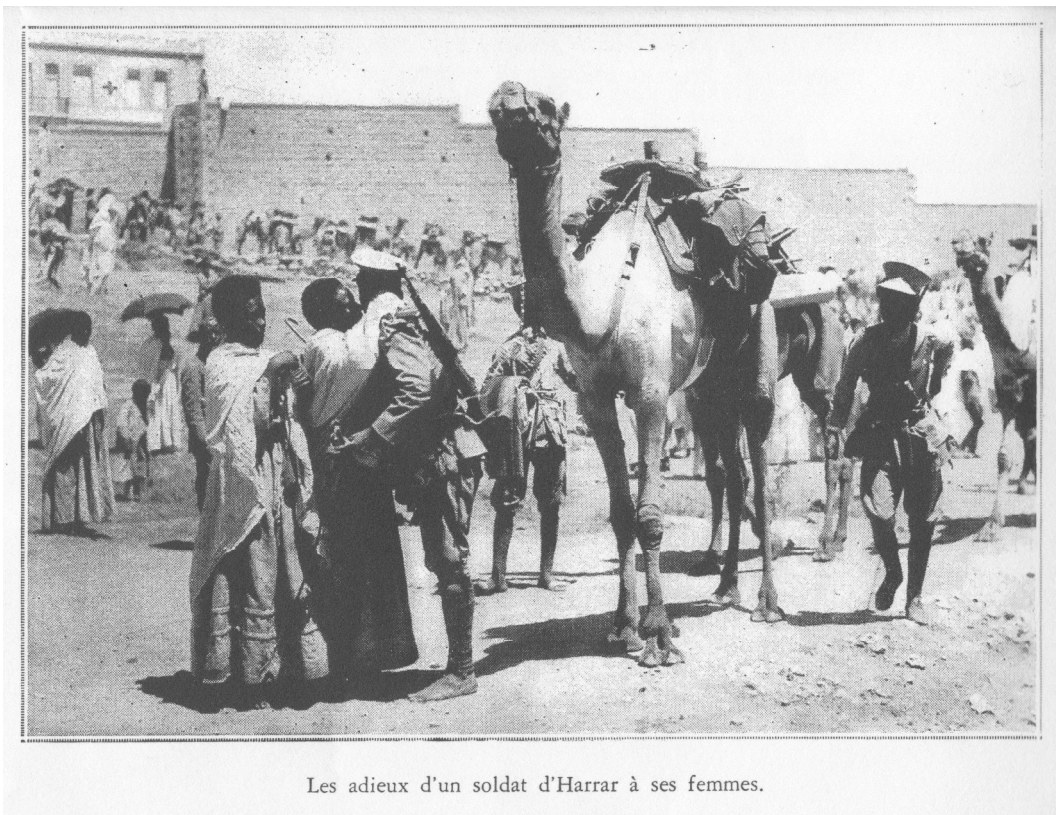


Fig. 2 : *L'Illustration*, 16 novembre 1935, p. 339

nous, « scènes et types » : anthropologues et historiens devant les représentations des populations colonisées, des ethnies, des tribus et des races depuis les conquêtes coloniales, Actes du colloque de Marseille, Paris, Syros, 1995. La principale thèse défendue ici est l'idée que dans leurs représentations de la femme noire, les métropolitains projettent à la fois une certaine idée de l'Afrique et aussi leur vision des rapports conjugaux, ce qui les conduit par exemple, après avoir loué un temps la « force noire », à critiquer la paresse des Noirs, qui exploiteraient scandaleusement leurs femmes, à travers le stéréotype de la porteuse d'eau.

À un autre niveau, ce cas est particulièrement significatif de la manière dont, par l'alliance entre texte et photographie, un exotisme banalisé mêle à la fois fascination réductrice de l'ordre du cliché romantique (présence des dromadaires) et réprobation morale (la légende suggère, sans employer le terme, des pratiques polygames, laissant au lecteur le soin de mettre un mot sur ce qu'il voit, pour prononcer la condamnation qui s'impose), manière, une fois de plus, d'entretenir une distance nécessaire entre les habitants des deux continents²⁰⁷.

La représentation des femmes, plus rare et ambivalente que celle des hommes contribue pleinement à faire entrer le conflit dans l'ordre de l'exotisme. La photographie ci-dessous, publiée en une alors que le conflit fait rage, en atteste²⁰⁸ :

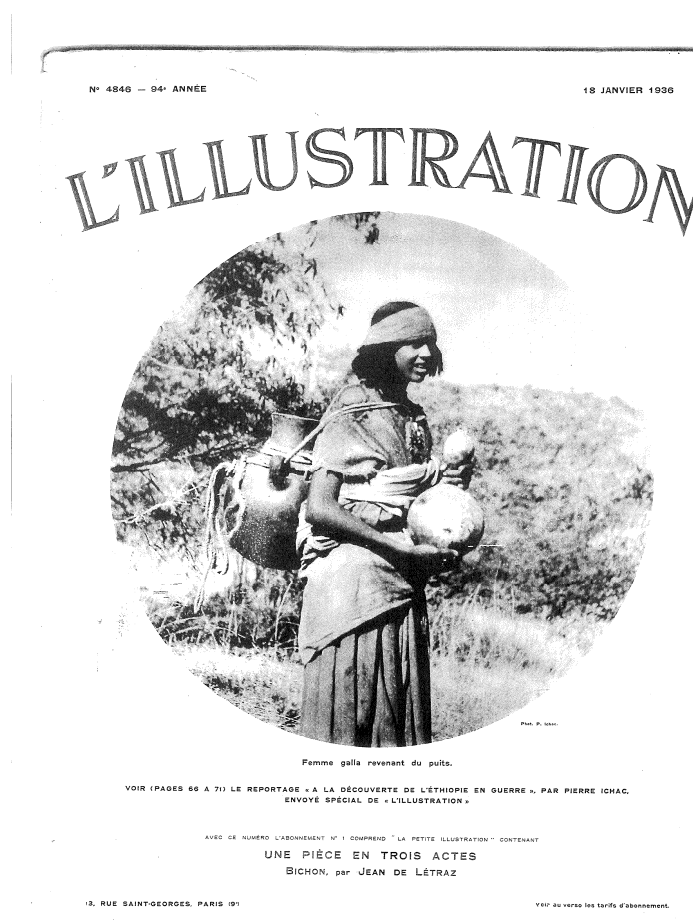


Fig. 3 : L'Illustration, 18 janvier 1936, une

²⁰⁷ Comment, sans pérenniser un temps cet écart dans les représentations en recourant au « martèlement de l'implicite » (GERVEREAU L., *Op. Cit.*), légitimer ensuite une « mission civilisatrice » de l'Occident ?

²⁰⁸ Ne faut-il pas voir là, en creux, le début d'un désintéret pour le conflit de la part de l'opinion française ?

Cette photographie, très « couleur locale », présente une scène de la vie quotidienne. La femme est ici envisagée sous l'angle domestique, à travers un thème relevant du cliché, celui de la porteuse d'eau, souvent utilisé par les Européens pour dénoncer l'exploitation par les Noirs de leurs compagnes. Mais ici, le photographe délaisse l'enjeu sociopolitique pour valoriser une dimension esthétique à même de faire rêver le lecteur. Le sourire paisible arboré par la jeune fille est en accord avec le cadre, et la guerre semble bien loin de cet oasis de tranquillité artificiellement recréé par le journaliste au moyen d'un montage circulaire. Dans cette capacité à créer des icônes, la photographie s'affirme donc plus que jamais comme un art du prélèvement sur le réel, à la réévaluation duquel elle contribue par contrecoup : quelle est cette guerre que le texte annonce mais que l'image refuse de donner à voir ?²⁰⁹

Autre versant de l'iconographie féminine, l'exotisme érotique, particulièrement vendeur, semble constituer pour le reporter photographe une figure imposée, en l'absence de laquelle son public pourrait croire qu'il n'est pas parvenu à restituer pleinement l'essence du pays. Et pourtant, le caractère rêvé et idéalisé²¹⁰ de telles prises de vue est ici attesté par la légende, qui place sous les yeux du lecteur une « vision biblique » :



Fig. 4 : *L'illustration*, 11 janvier 1936, p. 41

²⁰⁹ Sur la contamination de l'iconographie de guerre par l'exotisme, voir le chapitre 6.

²¹⁰ Mais néanmoins maîtrisé, à travers la reprise des topoi (seins nus) et l'attitude des femmes, qui posent.

Bien que fascinant, on a donc à faire à un érotisme édulcoré, acclimaté en quelque sorte à la sensibilité religieuse des Français, au travers duquel se dessine peut-être une perspective civilisatrice.

En effet, en France, la Première Guerre mondiale et le contact qu'elle a contribué à établir entre la métropole et un Empire en voie de constitution²¹¹ est à l'origine d'une complexification du discours sur l'autre colonisé qui en accroît l'ambiguïté, à travers la « naissance de l'indigène ». Ce sauvage utile, ce « nègre bon enfant » puisqu'il peut servir à la grandeur de la France, doit être protégé, éduqué et « élevé » par la mère patrie jusqu'à un degré acceptable de civilisation²¹². Dans le même temps, cependant, les représentations stigmatisantes persistent, reflétant le caractère profondément inégalitaire des sociétés coloniales.²¹³ Avec ce mouvement, le souci de la classification de ces peuples en fonction de la « race » (selon ces trois grands « types » que sont le « Noir », l'« Arabe » et l'« Indochinois »²¹⁴) laisse progressivement place à une désignation uniforme de ces populations sous le nom d'indigène, ce qui ne fait qu'épaissir le malentendu entre la France et ses colonies, qu'elle ne perçoit plus autrement qu'à travers le prisme indifférencié et déformant d'une même domination.

Cette situation, la métropole seule, par ses ambitions proclamées de civilisation et de modernisation, peut en modifier les données en soutenant ceux qui lui sont venus en aide. De là l'insistance sur les figures de l'instituteur et du missionnaire, qui oublie un temps leur rivalités métropolitaines pour œuvrer à un objectif commun célébré avec emphase par le discours républicain.

²¹¹ Sur ce point voir, in *Culture coloniale en France Op. Cit.*, l'article de DEROO E., « Mourir : l'appel à l'Empire (1913-1918) »

²¹² Cette rhétorique nouvelle, d'origine principalement politique, trouve sa place dans une conception propre à l'idéologie coloniale française, celle de l'assimilation. Ce discours idéaliste renvoie à un avenir toujours plus lointain la républicanisation de l'indigène.

²¹³ La contradiction entre l'égalitarisme du discours républicain et l'inégalitarisme affiché des pratiques et des représentations coloniales est, selon N. Bancel et P. Blanchard, paradigmatique pour qui cherche à comprendre la culture coloniale (« La naissance de l'indigène », *op.cit*)

²¹⁴ Pour lesquels N. Bancel et P. Blanchard (*ibid.*) soulignent une « catégorisation « utilitaire » » : « au premier le champ du ludique et du corporel, au deuxième l'espace du politique et du revendicatif, au dernier l'espace économique et l'invisibilité. »

Dans les médias, l'impalpable frontière entre le sauvage tenu à distance respectueuse et l'indigène en voie d'assimilation est tracée par la progression du port du vêtement, qui, par delà la visibilité qu'il donne à l'action coloniale, est également le signe d'une progressive intériorisation par les colonisés des exigences sociales et des normes de leurs « éducateurs » européens. On trouve ainsi ce commentaire, accompagnant deux photographies publiées dans *L'Illustration* du 25 décembre 1937 :

Il y a quelques années, la crise aidant, on voyait dans la région de Yaoundé des femmes portant le costume traditionnel : un pagne et une sorte de petit balai de raphia retenu par une ceinture de perles... Aujourd'hui, *le renouveau de la prospérité, joint à l'évolution naturelle de la colonisation, a transformé totalement l'aspect de la population* : les femmes sont toutes vêtues de robes taillées dans des étoffes neuves. Mais sur ses robes, on revoit encore, les jours de fête, le petit balai de raphia.²¹⁵

Ce n'est donc pas un hasard, si, dans le cas éthiopien, l'on retrouve un intérêt des reporters de *L'Illustration*, appuyé par la photographie, pour cette différenciation par le vêtement, appliquée cette fois aux hommes. La brutalité et la cruauté naturelle du sauvage Danakil²¹⁶ s'opposent alors à la bravoure intrépide des « fidèles Doubats »²¹⁷ admirés par M-E de Bonneuil, sans doute nostalgique, devant tant de dévouement manifesté par ces soldats au maître européen, du tirailleur sénégalais. Ce changement de nature, qui transforme, dans les perceptions de nos reporters, jusqu'à l'âme des populations considérées, un signe suffit à en attester : l'uniforme.

²¹⁵ Nous soulignons.

²¹⁶ Si l'on en croit la présentation élogieuse de Pierre Ichac, lorsqu'il affirme, à propos des Addals nomades, dans *L'Illustration* du 11 Janvier 1936 : « *Comme tous les Danakils, ce sont de hardis coupeurs de routes – et, quand je dis coupeurs de routes, c'est un euphémisme. Guerriers, voleurs, forts experts en massacres, et, s'j'ose dire, en chirurgie éthiopienne, leur nom m'a paru semer la terreur d'un bout à l'autre de la route* ». Nous soulignons.

²¹⁷ *L'Illustration*, 29 juin 1935.



Fig. 5 : *L'Illustration*, 29 juin 1935, p. 315

Les rapports entre soldats italiens et douabats indigènes trouvent également en Henry de Monfreid un témoin précieux, dont les observations permettent, une fois encore, de juger des effets de la profonde imprégnation de « l'idée coloniale » dans les mentalités contemporaines²¹⁸ :

Les douabats furent admirables, indomptables, pendant toute la durée de l'action, à tel point que les officiers ne pouvaient plus suivre. Ils allaient, insouciant du danger, comme dans une fantasia, et, sous l'empire de cette exaltation, ils firent de véritables prodiges.

Pour qui et pourquoi ces douabats se sont-ils battus ? Pas pour l'Italie, soyez-en sûrs. Ils sont venus s'enrôler pour avoir un fusil, des cartouches et le droit d'aller danser dans une fête suprême. Ils sont allés vers l'Italie parce qu'elle combattait le tyran, le pillard, l'*Abech* des montagnes qui vient razzier les troupeaux et éventrer les femmes.

Ceci est une grande leçon de psychologie ; elle montre toute l'absurdité de vouloir faire manoeuvrer les Africains, tout au moins ces races orientales, à la manière de nos soldats. *Le Somali, et aussi l'Éthiopien, quoi qu'on en dise, font la guerre pour la guerre et non pour des motifs relevant d'une mystique patriotique. Alors il faut que la guerre soit belle, c'est-à-dire bruyante, féroce et courte ; c'est une fête sublime où la mort danse avec eux.*

Mais la guerre de taupe, la guerre patiente des temps modernes, la stoïque attente sous les pluies de feu, la résignation, le sacrifice muet, rien de tout cela n'est fait pour eux.

Voilà la faute des moniteurs européens chargés de réorganiser l'armée éthiopienne, en ignorant tout de l'âme de ses guerriers !²¹⁹

²¹⁸ Idée que l'on peut cependant défendre, nous le montrerons et il importe de le rappeler dès à présent, de différentes façons.

²¹⁹ Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, page 160, nous soulignons

Dans ce texte vibrant, Monfreid s'enthousiasme pour les vertus des combattants Doubats, tout en ne nourrissant aucune illusion sur les raisons de leur engagement auprès des Italiens. Pour lui, plus que sous des motivations d'ordre sociopolitique (au demeurant bien réelles, et dont l'évocation permet de réaliser combien les Italiens, comme ailleurs les Français, surent habilement tirer parti des rivalités entre ethnies), c'est dans « l'âme » propre à ces guerriers qu'il faut chercher la clef de leur ardeur combattante.

Cette « âme », aussi arbitrairement figée que la « mentalité indigène » évoquée plus haut, est ce qui explique qu'aux yeux de Monfreid, la différence africaine soit irréductible à son modèle occidental. Prenant ici l'exemple du combat, il procède à une comparaison point à point (que l'on soupçonne d'être délibérément schématique) des conceptions de la guerre que se forgent fascistes et Africains. Ce faisant, il oppose « la guerre pour la guerre », cette « fête sublime » qui maintient à jamais des indigènes naïfs dans l'enfance de l'art, à la guerre noble des fascistes, que l'on mène, avec un sens aigu de la tactique et de la persévérance, au nom d' « une mystique patriotique » désintéressée et admirable pour cela.

Sans nuances, cette analyse rejette comme « absurde » toute tentative d'occidentaliser un indigène à jamais oriental, ce qui revient implicitement à faire de la « situation coloniale »²²⁰ le seul terrain d'entente imaginable entre ces mondes si différents, puisqu'elle assigne à chacun, dans une perspective de complémentarité inégalitaire, sa place et son rôle.

Le regard porté par les journalistes français sur l'Éthiopie semble donc être contaminé par l'idéologie coloniale de la métropole et les stéréotypes qui l'accompagnent. Qu'il s'agisse de se situer pour ou contre cette vision du monde, il est très difficile d'en faire abstraction, tant est alors profond son enracinement dans la France républicaine. Nous voudrions à présent repérer l'influence de ces conceptions sur la construction de l'Éthiopie

²²⁰ Selon le concept développé par A. Memmi dans *Portrait du colonisateur, portrait du colonisé*, Paris, Folio Essais. Dans une perspective toute sartrienne, il analyse le fait colonial comme une situation où les attitudes du colonisateur et du colonisé se conditionnent réciproquement et comme en miroir (domination/soumission ; mépris/crainte), sans qu'il soit aisé de faire abstraction du groupe auquel chacun appartient.

comme un ailleurs identifiable aux yeux du citoyen français de l'époque. Ce niveau d'analyse, d'ordre anthropologique, reste décisif si l'on veut comprendre sur quels préjugés culturels, dont la formulation par les journalistes est plus ou moins consciente, se fondent les interprétations politiques et idéologiques auxquelles le conflit donnera lieu.

Chapitre 5 – L’envoyé spécial, un Candide en terre abyssine ? Une étude de cas dans *L’Illustration*

Nous l’avons dit en ouverture de notre travail, avec l’avènement du grand reportage, c’est vers une interprétation et un traitement plus personnel de l’actualité que s’oriente le journalisme, grâce aux mérites conjugués du texte et de l’image. Il s’agit à présent d’inscrire ces remarques initiales dans le contexte éthiopien qui nous occupe, en suivant trois perspectives principales. La première nous amènera à tenter de circonscrire l’espace dans lequel une parole et une opinion personnelle s’expriment chez le reporter, ce qui nous conduira à souligner également les limites de cette libre expression de la subjectivité journalistique, qu’il s’agisse, outre la censure, déjà envisagée²²¹, des formes d’autocensure et de standardisation du discours induites par les choix rédactionnels du journal concerné, ou, de façon plus diffuse, par l’emprise des représentations collectives sur un point de vue qui, dès lors, perd en originalité mais pas forcément en intérêt pour notre démonstration. Un autre axe de notre réflexion dans ce chapitre nous conduira en effet à interroger la façon dont les reporters contribuent sur le terrain à construire pour leurs lecteurs une altérité à la fois exotique et identifiable comme telle, processus complexe, conscient ou non, par lequel s’opère à nos yeux une véritable réinvention de l’Éthiopie. Nous nous demanderons pour finir si, pris dans ce mouvement, le reportage ne change pas de nature, pour donner naissance à un véritable tourisme journalistique.

L’expression personnelle et ses limites

Si nous souhaitons ici nous intéresser à l’expression personnelle du reporter, c’est que ce genre journalistique à part entière se distingue précisément du reste des articles de presse par l’engagement subjectif dont il est porteur et sur lequel nous avons déjà insisté. Pour étayer ces remarques, nous nous proposons à présent de suivre et d’analyser les itinéraires de quelques reporters en Éthiopie, dont la variété des points de vue sur le conflit, parfois au sein d’un même journal, reflète des profils et des parcours différenciés²²². En fonction des sources à notre disposition, nous étudierons plus particulièrement (mais pas exclusivement) le parcours des reporters de *L’Illustration*, Pierre Ichac et Marie-Édith de

²²¹ Cf chap. 2

²²² Des biographies succinctes de quelques uns des journalistes évoqués dans notre travail sont disponibles en annexe.

Bonneuil, que nous mettrons en parallèle pour montrer à quel point ces deux journalistes ont des visions différentes du pays et du conflit qui s'y déroule.

En envoyant ses reporters dans la région avant même le début des hostilités²²³, alors que la température monte et pour être au plus près des motifs de tensions internationales, la rédaction entend rendre compte des préparatifs militaires italiens, ne faisant ainsi pas mystère de ses préférences idéologiques, que nous avons déjà présentées plus haut²²⁴.

Les premiers reportages consacrés par *L'Illustration* à ces questions sont confiés à Marie-Édith de Bonneuil, qui, d'emblée, met malgré elle en évidence le caractère problématique de sa parole. Ainsi, elle commence son article en revendiquant le libre choix des mots pour laisser s'épanouir et mieux transmettre aux lecteurs une vision de la région affranchie des clichés habituels, qu'elle entend relire et corriger à la lumière de son expérience :

Je pourrais dire la Somalie ténébreuse, mystérieuse, inconnue, employant tous les vieux clichés appliqués au continent noir. Eh bien, non. Je l'appellerai simplement comme les Arabes : Bar Agiam, la Terre de la Chaleur.²²⁵

On pourrait dire ici, sans trahir les intentions de l'auteur de ces quelques lignes, qu'elle établit un véritable pacte avec son lecteur en accord avec les exigences de vérité et de sincérité qui ont conduit le journalisme de l'entre-deux-guerres à la reconquête progressive d'une légitimité mise à mal par les turpitudes du premier conflit mondial. Le travail de Pierre Ichac se fonde sur les mêmes principes, puisqu'il affirme présenter aux lecteurs de *L'Illustration* « le récit exact – sans bluff ni fantaisie – de [ses] seize jours de voyage »²²⁶ en Éthiopie.

Mais nos reporters s'en tiennent- ils à cette ambition de transparence et à cette volonté de renouer en quelque sorte avec une innocence et une naïveté première ? Rien

²²³ C'est le cas de Marie-Édith de Bonneuil, présente en Somalie puis en Érythrée dès juin 1935.

²²⁴ Cf. chapitre 3

²²⁵ *L'Illustration*, 29 Juin 1935.

²²⁶ *L'Illustration*, 4 Janvier 1936

n'est moins sûr, et c'est lorsque l'on confronte ces louables principes éthiques avec la réalité de la pratique journalistique que l'on découvre la complexité de l'entreprise d'information. On voit alors Marie-Édith de Bonneuil, qui venait pourtant de se faire l'avocate d'une parole affranchie des stéréotypes de l'exotisme, reprendre à son compte sans sourciller le racialisme de l'époque pour affirmer, « chaque race a son esthétique ; celle des Somalis est superbe »²²⁷. Il ne s'agit pas ici de juger ou de condamner ces propos à la lumière de nos mentalités d'aujourd'hui, mais de les resituer dans le contexte qui a rendu possible leur expression décomplexée, révélant du même coup, chez celle qui en était l'auteur, l'existence d'un inconscient colonial puissant qui filtre sa vision du pays et atténue la nouveauté et l'originalité du discours, pourtant recherchées au départ. On sent en effet, dans ces propos, toute l'assurance et la bonhomie de qui a l'impression d'énoncer une banalité, une vérité communément admise et cela sans contestation possible. De fait, nous devons admettre que ces conceptions ne choquaient certainement pas le lecteur de *L'Illustration* mais confortaient au contraire une vision du monde entretenue à l'époque par l'effort soutenu et constant de propagande coloniale en métropole²²⁸.

La spontanéité et l'originalité de la parole du reporter, que les praticiens du genre ont voulu constituer en témoignage aussi irremplaçable qu'indubitable, sont également fragilisées par des exigences rédactionnelles qui souhaitent dramatiser l'expérience vécue pour maintenir l'attention d'un lectorat qu'il convient de fidéliser. Marie-Édith de Bonneuil affirme ainsi : « c'est un témoignage en rase-motte, rapide et vécu que je rapporte »²²⁹ Le reportage factuel tourne alors au feuilleton et à l'exercice de style pour devenir une véritable mise en scène de soi par son auteur, au travers de laquelle c'est l'aventure qui doit primer, des rêveries épiques à l'anecdote savoureuse²³⁰. Marie-Édith de Bonneuil, dans un article du 2 novembre 1935, le seul par elle publié durant le conflit et intitulé « La prise d'Adigrat et l'occupation d'Adoua », est prise d'un accès de lyrisme devant le spectacle des succès italiens : « Et le beau vers de Heredia : « *Le sourd*

²²⁷ *L'Illustration*, 29 Juin 1935

²²⁸ Dont nous avons circonscrit les contours dans le chapitre précédent

²²⁹ Implicitement, le discours tenu est légitimé par son caractère vécu, qui signifie presque ici vrai. De même, *Le Figaro*, par la voix de son envoyé spécial Maurice NOEL, met en avant l'authenticité du témoignage que ce dernier rapporte quant à la condition des esclaves en Éthiopie.

²³⁰ Cf Pierre Ichac qui raconte, dans *L'Illustration* du 11 janvier 1936, le dépeçage d'un « bœuf psychologue » à moitié vivant, expérience à travers laquelle il voit surgir la violence des traditions abyssines.

piétinement des légions romaines... », me monte aux lèvres. » Ainsi poétisée et reliée à un mythique passé, la conquête italienne se trouve à la fois magnifiée, justifiée et déréalisée, dans la mesure où l'évocation des violences, pourtant bien réelles, est désormais accessoire (et viendrait entacher de manière inacceptable cette belle construction) face au tournant historique auquel nous convie l'exploratrice exaltée²³¹.

C'est, selon nous, dans une double perspective qu'il faut alors comprendre le regard conquérant porté par Marie-Édith de Bonneuil sur les colonies italiennes de l'Est africain. Tout d'abord, ce regard trouve sa place dans une logique narrative qui la place au premier plan de l'aventure qu'elle raconte et met en scène pour ses lecteurs. D'entrée de jeu, l'auteur donne le ton en même temps qu'elle campe le décor, car, si le récit qu'elle va produire est épique, ce n'est pas de son fait, c'est que le cadre l'exige²³² : « Dès que je suis en Afrique, l'aventure me domine ». Le titre de l'article (« 10 000 kilomètres en Somalie italienne par avion et par camion ») est à lui seul un véritable programme épique, que l'auteur se chargera de suivre tout au long de l'article, comme par exemple dans ces quelques lignes :

Sous un soleil foudroyant (55 degrés à l'ombre), nous écrasons 500 kilomètres de brousse au ralenti de quinze, dix sept et dix huit heures par jour [...] nos bras sont à feu et à sang. Les punaises à bœufs nous dévorent dès qu'on pose les pieds par terre²³³.

On voit bien ici qu'il s'agit davantage de retranscrire une atmosphère, un périple paradoxalement enchanteur car éprouvant, que de fournir des informations précises sur ces pays et les événements qui s'y déroulent. Aventurière, notre reporter l'est également pour le compte de la France, lorsqu'elle se transforme en exploratrice chargée de ramener un précieux butin (crânes préhistoriques, os humains, silex taillés) au Musée d'Ethnographie de Paris. Le regard conquérant de l'auteur n'est donc pas une simple clause de style, ni un

²³¹ C'est en effet en ces termes qu'il faut parler de notre reporter, du moins si l'on se fie à l'élogieux portrait que brosse d'elle Henry de Monfreid, de passage en Érythrée, dans *Les guerriers de l'Ogaden*, p. 24 : « Je n'attends même pas Mme de Bonneuil, malgré tout mon désir de saluer cette vaillante exploratrice, inexpugnable avec les bottes, le revolver en sautoir et la cravache nerveuse ; elle fait l'admiration de l'armée italienne ! »

²³² *L'Illustration*, 29 Juin 1935. Dans un article du 2 novembre 1935, on trouve cette phrase : « Cette fois, c'est la grande aventure ».

²³³ *Ibid.*, Ces stéréotypes renvoient directement à la prose hugolienne citée plus haut, contredisant une fois encore l'ambition proclamée par l'envoyée spéciale.

stratagème rédactionnel sans lien aucun avec ses convictions politiques, mais s'inscrit dans la sympathie marquée qu'elle éprouve à l'égard du mouvement de colonisation fasciste²³⁴.

La mise en scène de soi et le primat de l'aventure dans la vision que les reporters donnent du pays se retrouvent également dans le travail de Pierre Ichac, qui, lui, n'hésite pas à s'appuyer sur des photographies pour rendre plus tangible aux lecteurs son parcours.



Fig. 6 : *L'Illustration*, 18 janvier 1936, p.72, photographie de Pierre Ichac

Cette photographie illustre les stratégies mises en place pour vendre du rêve au lecteur, et l'on y mesure toute l'importance de la légende, qui contribue à transformer une prise de vue vraisemblablement anodine en cliché à tous les sens du terme, c'est à dire en véritable point de concentration de tous les fantasmes occidentaux sur l'Afrique que moquait plus haut Marie-Édith de Bonneuil. Il ne faudrait cependant pas faire preuve d'un

²³⁴ Sur le reportage militant profasciste, voir le chapitre 8

criticisme exacerbé et dénier à cette illustration toute valeur informative, mais c'est précisément le mélange entre informations véridiques (la diversité culturelle et religieuse de l'Éthiopie dont on a ici un aperçu par la mention des Oromos, Gallas musulmans et sédentaires) et allusions relevant du cliché (les brigands, la brousse) qui fait l'efficacité de ce type de production iconographique et permet, à travers elles, insidieusement et comme par un message subliminal, de véhiculer et contribuer à renforcer une vision erronée du continent africain, désormais bien loin de la spécificité et de la complexité éthiopiennes que Pierre Ichac cherche pourtant à restituer dans ses articles. On peut donc dire, pour résumer, que l'expression personnelle des reporters trouve, outre les considérations techniques et les logiques rédactionnelles déjà examinées, une autre limite, dans la mesure où cette parole ne manque pas d'être située historiquement et géographiquement, c'est à dire que le reporter, lorsqu'il s'exprime, peine à s'extraire des idées qui sont celles du monde auquel il appartient pour parler en son nom propre. Cet ancrage du point de vue journalistique dans la civilisation occidentale de l'époque joue d'ailleurs un rôle essentiel dans le discours des reporters sur l'Autre et l'ailleurs, et se retrouve à travers la mise en œuvre de ce que François Hartog appelle une « rhétorique de l'altérité »²³⁵, par laquelle s'opère une réinvention (qui est aussi réappropriation) par l'Occident de l'Éthiopie.

L'Éthiopie réinventée : construire l'autre et l'ailleurs

Nous souhaitons ici nous appuyer sur les analyses de François Hartog pour voir dans quelle mesure elles peuvent s'appliquer aux discours tenus par les reporters, qui sont, malgré eux, comme les ambassadeurs de la France à l'étranger²³⁶ en même temps que des explorateurs chargés, selon le mythe fondateur de la profession, de rendre compte de leurs découvertes et de leurs impressions auprès d'un public n'ayant pas accès aux lointaines contrées qu'ils parcourent. La thèse centrale de cet historien de l'Antiquité, appliquée au père de l'Histoire, est précisément que sa parole, loin d'être neutre et objective comme une certaine vision de l'histoire voudrait qu'elle le fût, est au contraire représentative d'une représentation grecque du monde et d'un partage de celui-ci entre les civilisations hellénisées et les autres, les valeurs de la civilisation d'où est originaire l'auteur servant

²³⁵ François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote, essai sur la représentation de l'autre*, NRF Gallimard, 1980.

²³⁶ Pierre Ichac le ressent lorsqu'il cherche, nous le verrons, à nuancer la logique du choc des civilisations par laquelle les Éthiopiens, assimilant les Français aux Italiens, les considèreraient comme les alliés inconditionnels des colonisateurs.

d'étalon à celle que son périple lui fait découvrir. L'Autre est donc vu à travers le prisme d'un ethnocentrisme décomplexé. La présentation de cette altérité aux Grecs (ou, dans le cas qui nous occupe, aux Français des années trente) prend alors le visage d'un écart (et d'une hiérarchie) maintenus entre les deux cultures²³⁷, entre « eux » et « nous », entre le monde que l'on raconte et celui où l'on raconte, pour reprendre la terminologie de François Hartog²³⁸. Comme nous l'avons déjà suggéré, cette construction de l'altérité est à la fois consciente (comme partie intégrante d'une stratégie rédactionnelle où le partage de clichés qu'une expérience de terrain placée sous le sceau de la vérité et de la sincérité tend à légitimer alimente la complicité entre l'auteur et le lecteur) et inconsciente, tant il est difficile de s'extraire des conceptions de son temps. Avant de donner des exemples visant à illustrer la pertinence de cette logique dans le cadre éthiopien, il faut également insister, à la suite de François Hartog, sur la situation intellectuellement dominante dans laquelle se trouve le reporter par rapport au monde qu'il découvre et dont il rend compte pour ses lecteurs. En effet, à partir du moment où il jouit du monopole du pouvoir d'écrire, de voir et de décrire ce qu'il voit, libre à lui de situer la société qu'il découvre dans un réseau de références qui lui sont extérieures, mais qui, aux yeux du reporter et de son public, sont inévitablement porteuses de jugements de valeur instaurant une hiérarchie discriminante. Au sens propre, on peut dire alors que les Éthiopiens n'ont plus leur mot à dire dans la vision qui est donnée d'eux en toute bonne foi par les journalistes. Dès lors, il semble qu'une certaine méconnaissance de l'Éthiopie soit le prix à payer pour rendre son identification et sa reconnaissance possibles pour un lecteur français sensibilisé à l'ailleurs suivant les modalités faussées que nous avons décrites précédemment, à savoir l'orientalisme et l'exotisme.

Ce que nous appellerons la métropolisation de l'imaginaire (en référence au célèbre ouvrage de Serge Gruzinski sur la colonisation du Mexique par les Espagnols et

²³⁷ Et cela au prix d'un appauvrissement qualitatif des traductions de cette différence culturelle, approche réductrice qui se manifeste par l'emploi de termes aussi commodément imprécis et intrigants que celui, récurrent sous la plume de Pierre Ichac, de pittoresque.

²³⁸ Il affirme ainsi : « Il y a le monde où l'on raconte et le monde que l'on raconte ; comment de manière *persuasive* [nous soulignons], inscrire le monde que l'on raconte dans le monde où l'on raconte : tel est le problème du narrateur. Il est confronté à un problème de *traduction*. » HARTOG F., *op. cit.*

l'occidentalisation des Indiens²³⁹), est un exemple flagrant de la logique que nous venons de décrire et par laquelle l'Éthiopie se trouve culturellement colonisée par l'Occident avant même que la victoire italienne ne fixe son sort par les armes. Par métropolisation de l'imaginaire, nous voulons parler d'une atténuation constante de la spécificité éthiopienne par les reporters (ou plutôt d'une spécificité maintenue, mais apprivoisée, domestiquée) processus qui se déploie dans les reportages par petites touches discrètes et impressionnistes, mais non moins révélatrices d'un mode de pensée fortement marqué par l'ethnocentrisme et francocentré. Pierre Ichac ne manque pas une occasion de souligner le « rôle positif » des Français dans la région, comme lorsqu'il met l'accent sur l'initiative d'un illustre inconnu, Mondon-Vidailhet, grâce à qui Addis-Abeba fut dotée d'une forêt d'eucalyptus qui fournit à la ville son bois de chauffage en même temps que de l'ombre, ou qu'il s'arrête sur le rôle des missionnaires français sur place. De passage à Diré Daoua, « ville éthiopienne d'influence française²⁴⁰ », il célèbre le rôle du préfet de police Albert Duriaux, responsable de la province d'Harrar, dans la régulation des tensions entre colons et indigènes. Géographiquement, la Somalie italienne suggère à Marie-Édith de Bonneuil cette comparaison improbable : « La Somalie italienne, c'est le cap Finistère de l'Afrique²⁴¹ », tandis que Pierre Ichac observe ailleurs un « paysage déboisé et nu comme la Beauce »²⁴². On peut et l'on doit bien sûr replacer ces propos dans une volonté louable de pédagogie de la part d'une journaliste consciente que ses lecteurs ne sont pas forcément au fait de la géographie locale et ont besoin d'images parlantes (et donc plus proches d'eux) pour se représenter le plus fidèlement possible ces lointaines contrées.²⁴³

Privée de géographie, l'Éthiopie apparaît également comme une terre à laquelle on ne reconnaît d'autre passé que celui, désormais dérisoire puisque le moteur de l'histoire a changé de continent, de berceau de l'humanité. En dehors de cet héritage prestigieux, la

²³⁹ GRUZINSKI S., *La colonisation de l'imaginaire : sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique Espagnol, XVIe-XVIIIe*, Paris, Gallimard, 1988

²⁴⁰ *L'Illustration*, 30 novembre 1935. La ville se trouve en effet au débouché de la ligne de chemin de fer de Djibouti, autour de laquelle se concentrent les intérêts français dans la région.

²⁴¹ *L'Illustration*, 29 juin 1935.

²⁴² *L'Illustration*, 4 janvier 1936

²⁴³ Une fois ces précautions prises, rien n'empêche de voir dans cette irruption de termes français à propos de l'Afrique une dépossession symbolique de la spécificité de ces régions par quelqu'un qui prétendait pourtant au départ, rappelons le, parler du continent en employant les termes locaux, ce qui revenait véritablement à lui donner la parole.

région est vue, entre mythes lointains²⁴⁴ et archaïsmes du présent, comme une terre sans véritable histoire. Sur ce point, nos deux reporters se rejoignent, même si ils n'en tirent pas forcément les mêmes conclusions quant à l'avenir qui serait à leurs yeux le plus souhaitable pour le pays. Ainsi, profitant d'un arrêt au camp du ras Guétatchou, aux environs de Dessié, Pierre Ichac livre au lecteur quelques observations sur l'armée éthiopienne et son organisation, en vantant les mérites d'une comparaison avec la France médiévale :

Pour analyser parfaitement les éléments de ce problème, il faudrait avoir aussi étudié l'organisation de l'armée du roi de France au Moyen-Age et, peut-être, employer les mêmes termes féodaux précis.²⁴⁵

Dans le cas présent, le parallélisme peut sembler justifié, surtout en ce qui concerne le statut de la terre en Éthiopie, avec l'existence de ce que Pierre Ichac appelle des « soldats laboureurs », auxquels le gouvernement central concède des terres en échange de leur engagement au service du pays. Le reporter pense reconnaître là une volonté de réduire le pouvoir des milices féodales privées au travers desquelles les ras, gouverneurs régionaux, entraînent en rivalité avec le pouvoir central. Il est vrai que l'on peut voir dans ce processus de mise au pas relative de la moyenne féodalité un mouvement que les grands états européens ont eux même connu à la fin du Moyen-Age, avec la mise en place de ce que l'historiographie classique reconnaît comme les fondements de l'État moderne. Jusqu'ici, donc, rien de choquant dans la démarche, mais ces propos deviennent plus discutables lorsque l'on réalise que la démonstration de Pierre Ichac est soutenue par une vision fantasmée de l'Éthiopie dont lui-même reconnaît être le jouet :

Et, vraiment, malgré les fusils, je me croyais reporté à cinq ou six siècles en arrière, plus loin peut-être, à la Guerre de Cents ans, ou aux croisades. Tout ajoutait à l'illusion. [...] Les mulets de bât, et ceux de la Croix Rouge, caparaçonnés comme des chevaux de tournois. Les femmes pliant sous leur charge. Les porteurs de lance. Les porteurs de fusils des chefs,

²⁴⁴ L'article publié par Marie-Édith de Bonneuil le 29 juin 1935 illustre bien cette vision mythique de l'histoire régionale, pour laquelle seule compte la puissance évocatrice des noms anciennement donnés au pays : « Dans l'histoire, la Somalie, c'est la Terre de Pont des Égyptiens, pour les Grecs et les Romains, elle fut le royaume des Aromates. » Suit alors une parenthèse de plusieurs millénaires, heureusement close par l'arrivée des colons italiens. Remarquons au passage que, là encore, la Somalie n'a d'histoire et d'existence aux yeux de l'auteur que dans la mesure où tant de glorieuses civilisations, dans la lignée desquelles elle situe implicitement le renouveau fasciste qui se réclame de l'Antiquité romaine, la mentionnent, toujours d'ailleurs pour la placer sous leur dépendance. Il n'y a donc pas de raison pour contrarier le mouvement de l'Histoire en s'opposant à la mission civilisatrice du colonialisme...

²⁴⁵ *L'Illustration*, 11 janvier 1936.

tenant sur l'épaule l'arme enveloppé dans une étoffe rouge, comme on portait autrefois les épées.²⁴⁶

Aux yeux d'un Européen, même éclairé²⁴⁷, le voyage en Éthiopie et le dépaysement qui lui est associé est donc autant géographique que temporel, puisqu'il offre à l'aventurier doué d'imagination la possibilité de se transporter à peu de frais dans le temps pour retrouver un passé constitué d'une enivrante collection d'images d'Épinal. Le savoir historique sommaire dont le reporter est détenteur constitue bel et bien un pouvoir puisque l'Éthiopie se trouve ainsi reconstruite pour faire partager au lecteur les rêveries de l'auteur, façon efficace de le séduire et de créer, une fois de plus, une complicité, en même temps que d'instaurer implicitement une hiérarchie entre ces terres lointaines et la modernité occidentale.

À ce titre, la comparaison des articles de Pierre Ichac et de Marie-Édith de Bonneuil est éclairante, puisqu'elle permet d'observer, de l'analyse, certes sensible et exaltée du premier, à l'expression brute d'un ressenti par la seconde²⁴⁸, la progressive intériorisation des stéréotypes et leur cheminement dans les mentalités. Quand Pierre Ichac s'en sert comme d'un modèle proposé à la réflexion du lecteur pour lui rendre intelligible une réalité lointaine²⁴⁹, la thèse du féodalisme est reprise sans aucune distance par Marie-Édith de Bonneuil, qui accole à ce qualificatif celui de barbarie, rendant évident et explicite le glissement de sens et le jugement de valeur qui s'opère ici le plus naturellement du monde. Chez Marie-Édith de Bonneuil, c'est jusque dans le paysage et les stigmates culturels dont il est porteur que se donne à voir une lecture du conflit qui réduit l'altérité à la portion congrue. À ce propos, on peut reprendre les analyses de François Hartog sur ce qu'il appelle chez Hérodote « le tiers exclu », où l'on voit que l'Autre, s'il est le sujet de l'énoncé, n'est jamais directement celui de l'énonciation, c'est à dire qu'il ne s'exprime pas en son nom propre mais que ses propos sont filtrés par l'auteur. À l'inverse, avec

²⁴⁶ *Ibid.*, Nous soulignons.

²⁴⁷ Pierre Ichac, égyptologue de formation, est en effet un fin connaisseur de l'Afrique, représentant d'une forme d'orientalisme contemporain.

²⁴⁸ *L'Illustration*, 2 novembre 1935 : « Une toute petite église pose comme un point d'orgue sa civilisation chrétienne au milieu de la féodale barbarie abyssine ». Le 29 juin 1935, elle mentionnait déjà « le poids féodal [de l'Abyssinie], son farouche nationalisme ».

²⁴⁹ Le 9 mai 1936, dressant, depuis Djibouti, un bilan de son périple éthiopien, Pierre Ichac réaffirme ainsi : « L'Éthiopie tout entière se présente à nos yeux comme la France du Moyen-âge. Il y a de grands barons, de petits seigneurs, l'armée du roi et des armées privées menées à la guerre par ses vassaux ».

Pierre Ichac, les Éthiopiens ont droit de cité, leur parole est digne d'intérêt, et une valeur esthétique lui est reconnue, qui justifie la curiosité quasi anthropologique dont le journaliste fait preuve durant la cérémonie où les « grands » de l'Éthiopie font allégeance à l'Empereur. Ainsi, le 14 décembre 1935, il juge opportun de traduire le serment prêté par le gouverneur de Goré :

Cela vaut, je crois, la peine de donner au lecteur la traduction des passages les plus intéressants de son discours à l'empereur. Sa forme concise est d'un général, mais la beauté de ses images est d'un poète ».

Et de citer :

Sire [...], votre pays, votre nation ont été traités, par un ennemi qui prétend abolir l'histoire, comme des barbares à civiliser. Cette injure ne peut se laver que dans le sang.

Pierre Ichac, grand reporter modèle ?

Si le discours de Marie-Édith de Bonneuil relève presque du registre de la propagande profasciste, le travail de Pierre Ichac est donc beaucoup plus nuancé, ce qui conduit le reporter à construire un rapport véritablement ambigu avec l'Éthiopie, pays qui le fascine profondément. À travers les différents articles qu'il publie pour l'hebdomadaire, il donne finalement l'image du grand reporter modèle, tel que nous avons pu le décrire dans notre première partie. À la fois attaché à maintenir une réelle conscience éthique dans la pratique de sa profession et prenant au sérieux son engagement, il reste attentif, avec lucidité, au monde différent auquel il est confronté. En effet, s'il lui arrive de critiquer certaines arriérations éthiopiennes, il est conscient de la relativité de son point de vue et de la part d'ethnocentrisme qu'il comporte, et ne cherche pas à l'ériger en vérité absolue et incontestable.

Étudier le parcours et les réflexions éthiopiennes de Pierre Ichac en les plaçant en contre-point de celles de Marie-Édith de Bonneuil permet ainsi de complexifier la vision première que l'on pouvait se faire de *L'Illustration*, celle d'un journal au conservatisme bon teint et plutôt consensuel, ne cherchant pas à aller réellement contre l'esprit du temps,

et en l'occurrence contre la logique coloniale²⁵⁰. N'allons pas cependant faire de Pierre Ichac un militant anti-colonialiste²⁵¹, mais contentons nous de souligner qu'il refuse les simplifications aisées et montre, déjà, le danger de la thèse si répandue du choc des civilisations²⁵² :

Craignez qu'un jour l'idée que tous les blancs sans distinction sont des ennemis de l'Éthiopie n'entre trop avant dans ces *âmes simples*²⁵³.

Ainsi, s'il ne peut se défaire d'une certaine condescendance à l'égard des Éthiopiens, Pierre Ichac est conscient du rôle que les reporters occidentaux ont à jouer dans la diffusion d'une contre-propagande²⁵⁴ à même de rééquilibrer la vision que leurs compatriotes européens ont du conflit, et c'est à ce titre qu'il trouve dommageable pour eux que les Éthiopiens se représentent les Européens comme un groupe idéologiquement uni et rassemblé derrière une seule bannière : celle de l'oppression coloniale. Sur ce point, à savoir celui de la perception que les Éthiopiens ont des Européens présents dans leur pays, son point de vue évolue d'ailleurs, entre le début du séjour, durant lequel il n'hésite pas à critiquer fréquemment ce qu'il considère comme une véritable xénophobie de la part

²⁵⁰ Ainsi, à certains moments, une certaine prise de distance semble percer chez le reporter par rapport à l'unanimité avec lequel la majorité de ses confrères et des élites occidentales de l'époque se ralliaient à l'idée d'un colonialisme civilisateur. S'adressant en pensée, et non sans un certain paternalisme, aux Éthiopiens, il s'exclame ainsi le 4 avril 1936 : « O néophytes enthousiastes de notre civilisation, Dieu vous préserve des discours que vous appelez tous de vos vœux ingénus ! Si vous nous connaissiez mieux, vous sauriez que nous sommes trop riches en discours et que nous sommes en train d'en mourir ! ». Derrière l'urgence dont ce cri du cœur est porteur, se dessine en creux la prise de conscience douloureuse d'une méconnaissance aussi réciproque que tragique entre les Européens et l'Éthiopie, drame auquel il participe malgré lui.

²⁵¹ C'est même tout le contraire, puisque, de retour à Djibouti (9 mai 1936), enclave française frontalière, après son séjour éthiopien, il s'empresse de vanter le vent de modernité et de liberté (« Sans voir la police dévoratrice de passeports, sans voir la douane, je retrouvai dans Djibouti, avec l'air de la mer, celui de la liberté») qui y souffle, réactivant au passage, il est piquant de le remarquer, les stéréotypes dont M. E de Bonneuil use et abuse à propos de l'action des Italiens dans leurs colonies. Sans doute fait-il partie de ces colonisateurs « humanistes », convaincus de bien fondé de l'action de la France dans les colonies. L'hostilité à peine voilée qu'il manifeste à l'égard des Italiens s'expliquerait alors par un mélange de rejet des méthodes et des idéaux fascistes (militarisme, culte de la violence) et de patriotisme.

²⁵² M.E de Bonneuil, affirme ainsi le 2 novembre 1935, à propos de l'occupation d'Adoua : « Après quarante années d'attente humiliées du côté de l'Italie et d'illusions abyssines pour une trop facile victoire, (les abyssins étaient 120000 contre 12000 Italiens en 1896), Adoua, en 1935, *redevient l'enjeu de deux empires, de deux races.* » (nous soulignons).

²⁵³ *L'Illustration*, 18 janvier 1936. Nous soulignons.

²⁵⁴ Pierre Ichac n'hésite pas ainsi à louer la grande habileté du Negus, communiquant averti dont il dit qu'il a donné « aux journalistes l'autorisation d'aller à Dessié, parce que lui même s'y rendait, *et dans l'intention très claire de faire servir les récits et les photos de son voyage à la propagande de L'Éthiopie* ». *L'Illustration*, 18 janvier 1936 (nous soulignons).

des locaux²⁵⁵, et ses derniers reportages, dans lesquels le bilan qu'il dresse de son expérience éthiopienne est nettement plus mesuré :

Contrairement à ce que j'avais imaginé et à ce que l'on m'avait dit, aussi bien dans la ville qu'à la campagne, où j'allais parfois, et sur la longue route du front nord, la population et les soldats ne manifestèrent plus à notre égard aucune xénophobie.²⁵⁶

On mesure ici toute l'honnêteté intellectuelle qu'il faut au reporter pour revenir sur son jugement afin de satisfaire aux exigences de vérité et d'exactitude à propos des événements et des comportements dont il est témoin. Lors que l'on en fait des repréailles censées venger les victimes.

Cette plus grande objectivité du reporter qui le conduira, nous y reviendrons, à mener le combat de la vérité sur la question des violences de guerre,²⁵⁷ est la même qui lui fait réévaluer, point par point et l'un après l'autre, ses *a priori* et ses préjugés sur l'Éthiopie, s'appliquant ainsi à lui-même le programme que s'était fixé Marie-Édith de Bonneuil, mais qui, chez elle, n'avait pas été suivi d'effets. Cela donne finalement une vision enthousiaste et contrastée de l'Éthiopie, bien loin du racisme réducteur affiché sans complexe par sa camarade de plume. Parlant des attentes que lui et ses confrères partageaient à leur arrivée sur place, il déclare ainsi :

Ils étaient venus pour la plupart, comme moi, plein de sympathie pour cette nation *étrange*, intelligente et attardée, où l'extrême civilisation se mêle au Moyen- Age et à la Bible, où un souverain étonnamment moderne, cultivé, travailleur, remarquable politique, guerrier valeureux, aussi habile mitrailleur que bon photographe, peut faire remonter jusqu'à la légendaire reine de Saba les traditions de sa famille.²⁵⁸

Ainsi, contrairement à l'expérience de M.E de Bonneuil, la conscience de l'exotisme et de l'étrangeté incarnés alors aux yeux des Européens par l'Éthiopie (sentiments qui s'expriment selon des modalités sur lesquelles nous reviendrons) n'est pas un frein à sa découverte, mais stimule au contraire la curiosité du reporter et son désir de

²⁵⁵ *L'Illustration*, 18 janvier 1936 : « Je retrouve dans les rues de Dessié cette même xénophobie hargneuse que je croyais avoir quitté en m'éloignant d'Addis-Abeba. » En effet, Pierre Ichac considère que cette xénophobie est « surtout urbaine » (4 janvier 1936), avant de la qualifier, le 9 mai, de « gouvernementale », c'est à dire diffusée par l'élite de la nation éthiopienne, « les dirigeants évolués ».

²⁵⁶ *L'Illustration*, 14 mars 1936

²⁵⁷ Cf. chap. 7

²⁵⁸ *Ibid.*

confronter ses préjugés et l'imaginaire africain qui l'habitent à la réalité du terrain et à sa nécessaire complexité. Cherchant à tordre le cou aux idées reçues sur le pays²⁵⁹ et à rester fidèle à son exigence revendiquée de transparence et d'honnêteté,²⁶⁰ Pierre Ichac montre par exemple que féodalité ne rime pas forcément avec anarchie, battant du même coup en brèche la thèse italienne de la faiblesse du pouvoir central. Car en effet, l'Empereur, francophile et lecteur de *L'Illustration* pour lequel notre reporter dit éprouver une « sincère admiration », est le « seul lien » entre des populations aux appartenances culturelles variées, garant à ce titre de la préservation de l'unité nationale. Son occidentalisation, sa culture et son sens du compromis, qui le rendent si sympathique aux yeux de Genève, trouvent pourtant leurs limites aux yeux de Pierre Ichac, qui en viendrait presque à faire l'apologie du despote oriental :

Je me permettrai seulement de lui reprocher ce qui, dans sa politique, lui valut l'approbation de l'Europe et de Genève : son respect des formes civilisées, sa douceur, voisine de la faiblesse, et ceci justement dans un pays encore rude où le maître doit être fort. Par son ordre, on ne coupe plus la main aux voleurs, et les voleurs foisonnent. Il n'ose pas, comme Ménélik, assommer de ses propres mains ou faire pendre le premier conseiller qui lui déplaît, et il est aujourd'hui le prisonnier de ses conseillers, comme il fut au début de la guerre l'esclave des ras²⁶¹.

Si nous avons vu comment Pierre Ichac était amené à réviser son jugement sur la xénophobie éthiopienne, son point de vue reste inchangé quant à la faiblesse de l'armée éthiopienne, qui, tant sur le plan de la logistique (le manque de ressources de ravitaillement et une certaine indiscipline donnent lieu à des pillages) que des techniques ou du matériel de guerre (notamment dans le secteur crucial du combat aérien) n'est pas en phase avec les exigences d'un conflit moderne. Sur ce point, le constat est sans appel :

La guerre éthiopienne a changé de forme, et cela, *par méfiance ou par orgueil*, l'Éthiopie ne voulait pas le savoir. Ce ne sont pas les lamentables civils qui, à peu d'exceptions près, lui servent de chefs, qui pouvaient le lui apprendre.²⁶²

²⁵⁹ *L'Illustration*, 9 mai 1936 : « Les Éthiopiens, me dites vous, sont des sauvages. Un peuple nègre, cruel, xénophobe, inorganisé, une minorité qui opprime depuis moins d'un siècle les peuples voisins. »

²⁶⁰ S'opposant au reporter qui enjolive la réalité et affabule (« Si bourgeoise même, cette piste, si brève, et manquant tellement de sauvagerie que certains de mes confrères ont cru de leur devoir d'en rajouter, tel celui qui conta l'« avoir parcourue revolver au poing afin de se donner du courage » ! » *L'Illustration*, 14/3/36, p. 313), Pierre Ichac tire une certaine fierté de sa probité : « Je crois avoir, à peu près seul, avoué que je n'avais jamais, sur la route de Dessié, rencontré de brigands ». *L'Illustration*, *ibid.*

²⁶¹ *L'Illustration*, 9 mai 1936

²⁶² *Ibid.*

Derrière l'hostilité à une certaine forme de nationalisme borné des Éthiopiens dont il semble regretter les effets (si les Éthiopiens avaient fait meilleur accueil aux instructeurs étrangers, l'issue du conflit eut peut-être été différente...²⁶³), se devine le paternalisme méprisant d'un homme, qui, bien que sensible aux spécificités et aux charmes locaux, continue à penser en Européen :

Il y a, dans le commandement même [de l'armée], sur l'organisation féodale duquel je reviendrai, des anomalies (*pour nos yeux d'Européens*) encore plus étranges [...] et que, vivant en 1936 et non en 1450, *nous n'arriverons jamais à comprendre*.²⁶⁴

Cette simple phrase montre à quel point la vision que se fait Pierre Ichac de l'Éthiopie est ambiguë et complexe, et ne permet ni d'en faire un défenseur arrogant des colons italiens²⁶⁵, ni un tenant éclairé du dialogue entre des cultures, qui par-delà leurs irréductibles différences, contribueraient ensemble à donner sa pleine signification à l'idée d'humanité. En admettant que sa perception du conflit s'ancre dans un mode de pensée colonial, il a néanmoins, à en croire les lignes que nous venons de citer, conscience de la relativité de son point de vue, ce qui confère à son travail autrement plus de profondeur et d'intérêt qu'à celui de M-E de Bonneuil, incapable du même recul²⁶⁶. Cette volonté, présente implicitement (ce qu'un Européen d'alors considère comme une anomalie ne l'est pas partout, toujours et pour tous), de respect de la différence, de compréhension de l'Autre pour ce qu'il est réellement²⁶⁷, est-elle tenable, ou faire état de cet irréductible écart, est-ce renoncer à l'échange, et s'engager, parfois en toute bonne foi, sur la voie d'un colonialisme « civilisateur » ? Toujours est-il que la curiosité du reporter, tantôt touriste

²⁶³ Sur ce point, sa vision diffère de celle d'Henry de Monfreid, et l'on sent un plus grand poids de l'idéologie civilisatrice sur ses conceptions.

²⁶⁴ 4 janvier 1936

²⁶⁵ S'il ne soutient pas, nous l'avons vu, l'entreprise italienne, Pierre Ichac ne cache pas une certaine nostalgie pour « la belle époque de l'influence française en Éthiopie » (9 mai 1936), sous Ménélik, encore sensible aux quelques missionnaires catholiques qu'il croise.

²⁶⁶ À cet égard, et pour revenir au titre de ce chapitre, il fait moins figure de Candide contemporain que sa collègue.

²⁶⁷ Le plus souvent, il faut bien l'avouer, cette volonté louable fait place à l'expression par le reporter d'une empathie maladroite à l'égard de ceux qu'il rencontre, ici de pauvres paysans Gallas : « Aux premiers mots [de ces paysans], je me rappelle la campagne française, les villages du Jura au début de la guerre de 1914. » (4 janvier 1936). On voit comment le détour par le filtre et l'écran du passé national est nécessaire à la présentation du point de vue de l'étranger, qui n'est plus qu'un miroir déformé du lecteur potentiel.

charmé, tantôt anthropologue, est fondatrice du rapport ambigu qu'il construit avec ces cultures autres²⁶⁸.

L'invention du tourisme journalistique

Nous avons déjà été amenés, surtout à propos de Pierre Ichac, à aborder le caractère fantasmatique de la vision du pays transmise à leur lecteur par les journalistes. S'agit-il là d'un choix, d'une stratégie consciemment mûrie de concert avec les rédactions, ou faut-il y voir plutôt l'effet conjoint des contraintes pesant sur le libre exercice de leur métier par les journalistes et des mentalités de l'époque, dans une civilisation occidentale en mal de rêve ? La réponse à cette question est forcément complexe, et les différents facteurs que nous venons d'évoquer jouent tous un rôle dans le type de discours adopté par le reporter une fois sur place. En quelque sorte, si le reporter se mue tour à tour en explorateur, en historien et en anthropologue, c'est à défaut de pouvoir être un correspondant de guerre de plein droit, comme en font état les multiples références à la censure et aux brimades contre les journalistes relevées plus haut²⁶⁹. Mais, ce faisant, il trouve chez ses lecteurs un écho certain, tant ceux-ci ont été sensibilisés aux références et aux discours variés sur une Afrique d'autant plus attirante et désirable qu'elle était méconnue de la plupart de la population française. On peut penser, par ailleurs, que les reporters de *L'Illustration* arrivent en Éthiopie en étant informés des premières discussions que suscite en métropole le fait colonial, ce qui implique une prise de position même implicite face aux perceptions ambiguës générées en France par le continent africain, entre rêve persistant mais renouvelé d'exotisme et souci nouveau de transmettre au lecteur une connaissance véritable des terres parcourues.

Dans cette perspective, nous voudrions avancer l'idée que se développe dans *L'Illustration* une forme de tourisme journalistique des reporters, qui hésitent sur la conduite à tenir et la fonction que leur discours doit remplir. En effet, nous montrerons que leur travail oscille entre la volonté de faire rêver le lecteur et celle de lui transmettre les

²⁶⁸ Cette fascination mêlée de distance est particulièrement paradoxale, dans la mesure où elle est parfaitement compatible avec la nette conscience d'un écart de civilisation, comme c'est le cas chez Monfreid. Converti à l'islam, et baptisé « l'esclave du vivant », il n'abandonne jamais son paternalisme et reste fortement imprégné par les conceptions racialistes.

²⁶⁹ Voir chapitre 2

informations les plus fidèles possibles sur la région concernée. À première vue, ce qui frappe lorsque l'on analyse ces reportages, c'est la perception ludique que nos deux journalistes ont du pays, qui constitue avant tout pour eux une terre d'aventure à la découverte de laquelle ils se lancent en se mettant dans la peau des explorateurs. À ce titre, les sous titres de l'article (« tour d'horizon », « randonnées », « le maquis équatorial », « chez les doubats ») de Marie-Édith de Bonneuil, paru dans *L'Illustration* le 29 juin 1935, sont particulièrement révélateurs de cette posture. La Somalie italienne semble pour l'auteur constituer un véritable terrain de jeu dont elle n'a d'ailleurs qu'une vision approximative, vue d'avion, et qui tend parfois vers le pointillisme et l'impressionnisme, comme si la succession de sensations et de visions suffisait à l'analyse :

Mogadichou : une tâche neigeuse sur la longue échine rouge des dunes.
[...] Coin agricole : Merca, port des bananes, sur l'océan Indien, avec Genale, son arrière-pays de magnifiques concessions²⁷⁰.

Le style est ici totalement décousu, la syntaxe heurtée, et finalement il semble que le pays que notre reporter traverse ne mérite pas beaucoup mieux que cette série de clichés, où l'écriture semble se résumer à une succession de légendes photographiques. Les seuls développements conséquents que consent notre auteur sont consacrés à l'action italienne dans la colonie, point sur lequel nous reviendrons plus loin²⁷¹.

Pierre Ichac n'échappe pas non plus à la tentation de la nonchalance et du tourisme en pays exotique, lui qui intitule son article du 14 mars 1936, publié alors que la guerre fait rage, « promenade vers le front sud ». De façon significative, l'article du 30 novembre 1935 consacré à la « xénophobie à Diré Daoua », pourtant de l'ordre (même si celle-ci est discutable) de l'analyse, est immédiatement suivi par le compte-rendu de l'expédition française au Hoggar du CAF²⁷², emmenée par le capitaine Coche et par Roger Frison-Roche. Outre le fait que Pierre Ichac en faisait partie, rien ne semblerait justifier cette juxtaposition entre un reportage concernant une actualité de toute première importance à l'échelle internationale et consacré à « l'Éthiopie en guerre » et ce témoignage épique et

²⁷⁰ *L'Illustration*, 29 juin 1935.

²⁷¹ Cf chap. 8

²⁷² Club Alpin Français. Pierre Ichac retourne là sur les lieux qui l'ont rendu célèbre, puisqu'il s'est fait connaître en 1930 par un reportage sur les Touaregs du Hoggar, publié dans le magazine *Vu*, où travaille également son frère Marcel, photographe de montagne.

héroïque qui glorifie l'exploit des explorateurs français du Sahara. Mais, au delà des thématiques et des enjeux distincts mobilisés par ces deux articles, leur association est révélatrice du regard ludique porté sur l'Éthiopie et de la posture dans laquelle *L'Illustration* place son envoyé spécial, qui parcourt le pays avec la même ténacité que celle qui lui a permis de résister aux rigueurs climatiques du Hoggar. Ces deux espaces éloignés sont ainsi réunis dans une même lecture épique et la spécificité de la géographie et de la situation politique éthiopienne s'en trouvent atténuées.²⁷³

Que serait un touriste sans son appareil photographique ? Peu de chose assurément, et Pierre Ichac nous le rappelle en insistant tout particulièrement sur la puissance suggestive de cet outil, capable à ses yeux de figurer l'indicible en allant bien au-delà des mots. Ainsi, le 11 janvier 1936, il confie au lecteur :

Les photographies que j'ai prises vous renseigneront mieux que toutes les descriptions sur le *spectacle prodigieux* que m'offrit le jour de son départ l'armée du Ras Guétatchou.²⁷⁴

L'outil photographique est ici investi d'un véritable pouvoir, celui de restituer avec exactitude ce que l'esprit humain ne peut formuler que maladroitement. Sur la page qui suit cette affirmation, la promesse est tenue, on ne trouve pas de texte, mais uniquement trois illustrations dont une vue panoramique du camp du Ras, qui intègre celui-ci dans un paysage grandiose²⁷⁵, invitant là encore le lecteur au rêve. D'autre part, on peut remarquer qu'aucune lecture *a priori* de ces images n'est proposée (voire imposée) par le texte, ce qui suggère la volonté, de la part de Pierre Ichac, de laisser les pensées du lecteur vagabonder afin, peut-être, de lui faire partager un peu de la magie qui accompagne sa découverte de

²⁷³ Étudiant le traitement par la presse des opérations de « pacification » menées par la France en Afrique du Nord, G. Poels repérait déjà cette tendance au divertissement (qui est ici aussi un détournement par rapport aux véritables enjeux du conflit) dans le regard porté sur les colonies par *L'Illustration*. On assisterait donc, pour cette presse, à une certaine convergence des points de vue et des modes d'appréhension du fait colonial, qu'il concerne la France ou l'Italie

²⁷⁴ Nous soulignons. La photographie est au chapitre suivant.

²⁷⁵ Cette vue d'ensemble peut suggérer au lecteur (mais là encore, le texte, qu'il s'agisse des légendes ou du reste de l'article, n'oriente nullement l'interprétation) l'idée du caractère dérisoire de l'armée éthiopienne, qui se résume finalement sur la photo, à quelques îlots de tentes dispersées et encadrées par un imposant amphithéâtre montagneux.

l'Éthiopie, comme le montre cette véritable photographie d'esthète, ou Pierre Ichac, comme ailleurs dans ses reportages, « fait du paysage »²⁷⁶ :

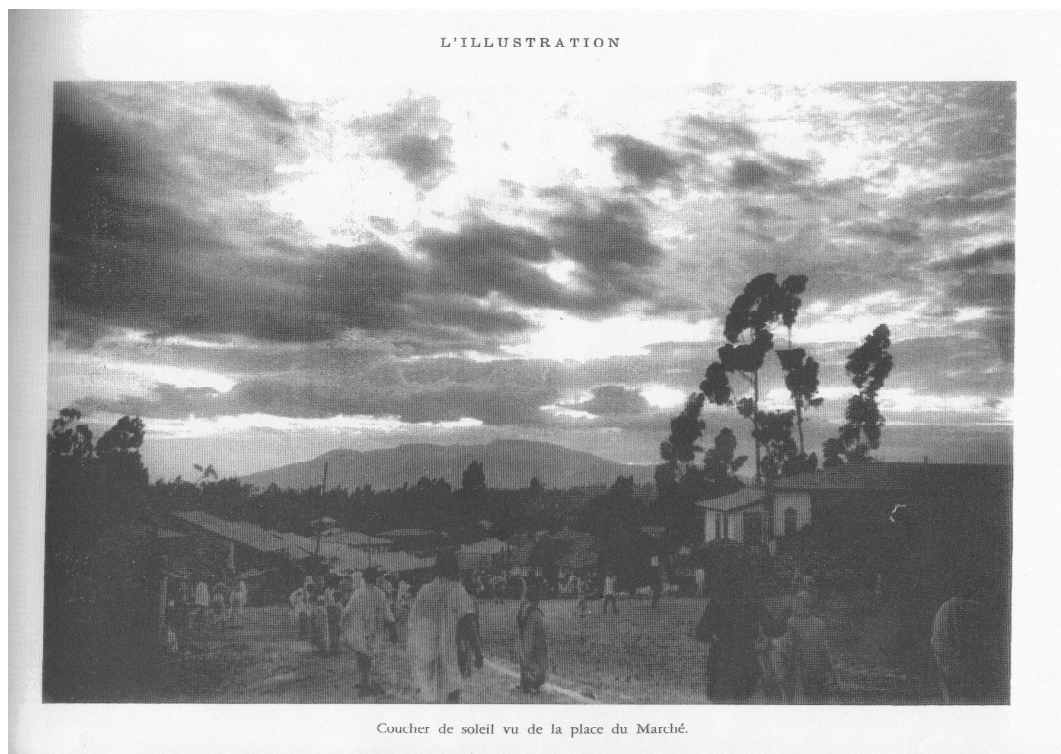


Fig. 7 : *L'Illustration*, 16 mai 1936, p. 83

Le sens de l'onirisme pousse parfois notre reporter à laisser libre cours à son imagination. La nuit, avec la peur des brigands, le pays devient en effet la terre de toutes les inquiétudes et de tous les fantasmes et il lui suffit d'entendre au loin des chants religieux pour qu'il s'imagine « je ne sais quelle procession de fantômes dans un cloître abandonné »²⁷⁷.

Si ces reporters constituent donc à nos yeux des sortes de pionniers du tourisme africain, il peut être intéressant de voir comment eux-mêmes perçoivent leur parcours éthiopien et leur rapport avec les cultures locales, ce qui pose la question d'une éventuelle mission anthropologique du reporter, au travers de laquelle l'analyse prendrait le pas sur la rêverie. Du même coup, se pose la question de la juste distance à adopter par rapport au

²⁷⁶Selon l'expression méprisante d'Henry de Monfreid, dans *Les guerriers de l'Ogaden*, et par laquelle il prétend dénoncer une mode et s'en écarter, sans toujours y parvenir. Notons que la rêverie de Pierre Ichac se poursuit au delà du temps du conflit, Mussolini ayant proclamé l'Empire le 9 mai.

²⁷⁷*L'Illustration*, 11 janvier 1936.

monde rencontré par le reporter, entre détachement quasi scientifique mais non exempt de préjugés de l'ethnologue et utopie fusionnelle du voyageur séduit par ces terres lointaines.

L'enthousiasme de Pierre Ichac pour ses expériences éthiopiennes semble réellement sincère, à tel point qu'il fait état au lecteur du programme qu'il se fixe pour réaliser son ambition de devenir abyssin :

Pour devenir tout à fait Abyssin, j'ai fait une expérience et mangé sur le pouce, couteau en main, un morceau de la viande crue encore chaude du bœuf des chauffeurs : en toute sincérité, je dois déclarer que, si cela ne sentait un peu trop le fumier, ce serait excellent, et qu'en tout cas cela demeure éminemment digestible.²⁷⁸

Le passage est comique et l'on sent ici le vécu du globe trotter, qui vit à la mode locale au risque de rencontrer quelques déconvenues sans conséquence. La photographie devient un outil privilégié pour faire partager au lecteur, soudain convié aux agapes, cet épisode insolite :

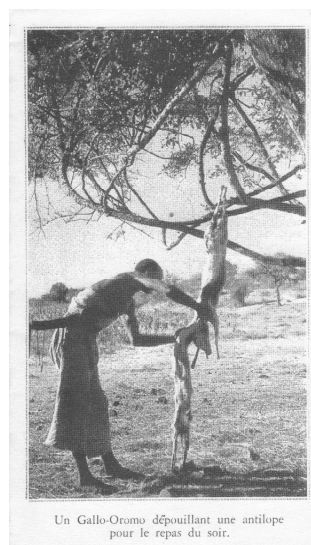


Fig. 8 : *L'Illustration*, 11 janvier 1936, p. 40

Plus largement, on peut remarquer que la volonté de se fondre dans la population locale, de devenir autre que ce que l'on est, ne fût que pour un temps, est un lieu commun de la littérature de voyage, qui réunit dans une même aspiration exaltée

²⁷⁸ *L'Illustration*, 11 janvier 1936. Le 9 mai 1936, Pierre Ichac présente, sur un mode ironique, cette transformation intérieure (qui transforme et ce n'est pas rien, jusqu'au regard qu'il porte sur le monde) comme achevée : « À mes yeux d'Abyssin rassasié d'herbe et de volcans, la mer [il se trouve dans le comptoir français de Djibouti] paraissait neuve. »

romantisme et exotisme. Mais cette volonté, bien souvent illusoire, relève de l'incantation et du domaine du rêve, rejoignant ainsi une sensibilité dont nous avons déjà décelé les caractéristiques. Vouloir devenir autre ne suffit pas à y parvenir et surtout ne permet pas toujours de connaître cet autre dont l'on souhaite imiter le mode de vie pour ce qu'il est réellement. En effet, en l'occurrence, le voyage réel devient prétexte et support à un voyage intérieur au travers duquel notre reporter fait l'expérience d'autres modes de vie et parvient à relativiser les principes que son éducation lui a inculquée, au point, nous l'avons vu, de manger de la viande crue, ce qui constitue, aux yeux de notre modernité, une véritable régression dont il sort finalement plutôt heureux. À l'opposé de cette volonté de ne faire qu'un avec l'autre dans un grand élan fusionnel, se trouve une tentative de prise de distance par rapport aux situations observées de la part d'un reporter chez qui le voyageur intrigué laisse la place au témoin attentif à saisir les spécificités de la société qu'il découvre, impatient de recevoir « une leçon d'Éthiopie »²⁷⁹. Observant l'hommage que les troupes éthiopiennes rendent à leur empereur, il adopte ici véritablement un regard anthropologique, refusant de dénigrer ce qui le déroute, pour en souligner au contraire l'originalité et l'intérêt profonds pour qui tente de saisir la spécificité de la société éthiopienne, qui se révèle ici pleinement africaine :

Et l'attitude des soldats change.

Jusque là, ils étaient calmes, parfois rieurs, presque tous silencieux. [...]

Brusquement, une *folie* les gagne. Leurs yeux brillent, leurs bouches hurlent, leurs joues se creusent, ils dégainent leur sabre, brandissent leur fusil et se lancent à l'assaut du perron. Ils sont la proie d'une *ivresse effrayante, tellement africaine qu'elle déroute tous nos raisonnements d'hommes blancs*. Vieux et jeunes, chefs et partisans crient leur foi, que l'on sent à ce moment là si profonde, dans la victoire ou dans la mort.

Il ne s'agit plus d'une revue militaire, mais d'une danse sacrée surgie du fond des âges.
[...]

*Libre à d'autres de trouver cela ridicule.*²⁸⁰

Pierre Ichac montre ici une capacité de mise à distance de sa première impression. Tout d'abord frappé par l'altérité radicale qui émane de ce comportement extrême (choc dont témoignent les termes de « folie », « ivresse effrayante »), il l'interprète ensuite dans une perspective culturaliste qui peut tout à fait trouver droit de cité aux yeux des anthropologues, puisqu'ici aucune hiérarchie n'est établie, bien au contraire, et que la

²⁷⁹ *L'Illustration*, 4 janvier 1936

²⁸⁰ *L'Illustration*, « La consécration impériale de l'armée », 14 décembre 1935.

curiosité seule semble guider notre auteur. La photographie de la scène dont il s'agit rend bien compte de la volonté d'esthétiser l'étrange pour mieux le magnifier :



Fig. 9 : *L'Illustration*, 14 décembre 1935, p.483

On voit donc une fois de plus la complexité du regard porté par Pierre Ichac sur l'Éthiopie, perception qui mêle incompréhension et curiosité, fascination et conscience de l'existence entre ces deux cultures d'un fossé difficile à combler.

Pour comprendre cette ambivalence, il n'est pas inutile de faire un détour par l'anthropologie, et les limites pratiques de cette démarche intellectuelle, pour mieux saisir la situation dans laquelle se trouvent nos reporters vis-à-vis du pays qu'ils arpentent. On pense souvent à l'anthropologie en ayant à l'esprit l'idée d'un nécessaire « regard éloigné » porté sur la société observée, qui en ferait « la science de la culture vue du dehors »²⁸¹. L'objection semble alors toute prête : comment fonder l'objectivité de ce regard, en garantir la validité scientifique et éviter ainsi l'écueil relativiste, qui voudrait qu'il y ait

²⁸¹ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Plon, 1973. T. Todorov (*ibid.*) pointe les contradictions entre principes épistémologiques et réalité des pratiques anthropologiques, où, pour les besoins de l'enquête, le chercheur (tel que Lévi Strauss le met en scène dans *Tristes tropiques*) vit au plus près de la société étudiée.

autant de points de vue que d'observateurs d'une société ? Le secret réside en fait dans l'écart avec soi et ses préjugés, ce que résume ainsi T. Todorov :

Le moment fort de cette éducation ethnologique n'est donc pas la distanciation (par rapport aux autres) mais le détachement (par rapport à soi)²⁸².

Au terme de ce processus, l'apprenti anthropologue est à même d'observer n'importe quelle culture (la sienne y compris) avec impartialité. On saisit à présent l'aporie manifeste à laquelle se condamne le discours journalistique sur l'Autre, et la raison de l'impasse constatée par Pierre Ichac (« Nous n'arriverons jamais à comprendre » écrit-il le 4 janvier 1936). Le journaliste-reporter étant le représentant en même temps que l'envoyé de sa rédaction en ces terres lointaines, il manque à son discours, historiquement et géographiquement situé, l'horizon d'universalité (ou la liberté d'expression ?) nécessaire pour prendre le recul suffisant par rapport au monde d'où il parle. L'ethnocentrisme que nous n'avons cessé d'évoquer dans ces pages peut donc, à défaut d'être excusé, se comprendre, puisqu'il correspond à la situation, aux exigences et aux contraintes particulières du discours journalistique. Cela explique que, même mus par les meilleures intentions (du moins en ce qui concerne Pierre Ichac), nos reporters ne parviennent pas toujours à sortir d'une vision figée de l'Éthiopie, confortant, aux yeux d'un lecteur tout juste sorti de l'Exposition coloniale, la muséification du pays.

Rappelons-nous à présent l'aveu, déjà mentionné, de Marie-Édith de Bonneuil. Dans son premier article pour l'hebdomadaire, consacré à son périple somalien, elle déclare, au détour d'une phrase, récupérer des vestiges préhistoriques pour le compte du Musée d'Ethnographie de Paris. L'appréhension muséale du pays par la journaliste trouve ici une illustration des plus concrètes, là où, chez Pierre Ichac, ce type de perception, pour être plus discret et symbolique dans ses manifestations, n'en est pas moins présent. Derrière l'idée d'une muséification de l'Éthiopie, nous visons la mise en place (certainement inconsciente) par l'auteur d'un double processus, aux effets également pernicieux, qui associe appauvrissement de la différence (dès lors plus construite et rêvée subjectivement que comprise pour ce qu'elle est) et culte conservateur de ces spécificités éthiopiennes, qui sont, au fond, autant de séduisants archaïsmes. Avant d'illustrer cette

²⁸² T. Todorov, *op. cit.*, p. 104

démarche, et pour relativiser nos propos, il faut se souvenir (mais nous l'avons montré précédemment)²⁸³ que cette mise en musée de l'Autre, forcément réductrice et caricaturale, est une des modalités privilégiées, dans la France de l'entre-deux-guerres, de domestication et d'appivoisement de cette différence qui, à la fois, fascine et fait peur. Cela n'est pas pour autant une excuse et l'on aurait pu attendre, de la part d'un journaliste conscient de ses responsabilités et fin connaisseur de l'Afrique, davantage de recul par rapport aux idées de son temps.

À première vue, le plus étonnant de la part de quelqu'un qui affirme vouloir connaître et présenter au lecteur le pays dans toute sa diversité et sa complexité, est la perspective extrêmement réductrice qu'il adopte dans la plupart de ses descriptions, se retranchant derrière un pittoresque à valeur incantatoire²⁸⁴ :

L'histoire est morte ! Peut-être... Mais ce qui, journalistiquement parlant, ne m'a jamais semblé si loin de mourir, c'est le *pittoresque profond de cette Éthiopie inconnue et infiniment complexe*.²⁸⁵

L'histoire dont il est question ici, et dont Pierre Ichac semble sincèrement regretter la mort, c'est celle, pour paraphraser les raccourcis et les formules journalistiques, d'une Éthiopie souveraine, farouche et jalouse de son indépendance. Qu'opposer à ce passé glorieux que la conquête italienne menace de balayer sinon un « pittoresque » aux contours imprécis dont la simple (et récurrente) convocation par Pierre Ichac suffit à inscrire l'Éthiopie au Panthéon des aspirants aventuriers ? Du même coup, par ce tour de passe-passe rhétorique, ce pays quitte le champ de l'histoire pour entrer dans celui, éternel et intemporel, du mythe et du rêve, tandis qu'une vérité profonde est révélée par Pierre Ichac au lecteur sur sa mission : le journaliste s'occupe finalement bien plus de faire rêver son public que de lui transmettre des informations tangibles sur le conflit, il est vrai difficiles à obtenir. Cette sortie de l'histoire, que nous avons déjà noté, n'est donc pas accidentelle, mais relève d'une stratégie rédactionnelle, qui, ayant constaté la complexité éthiopienne,

²⁸³ Voir ch. 4 « l'Autre chez soi », les développements consacrés à l'Exposition coloniale et aux zoos humains.

²⁸⁴ On peut évoquer ici la fascination des romantiques, depuis Hugo et la préface de *Cromwell* (1827), pour un pittoresque et une couleur locale parés de toutes les vertus, et particulièrement prisés en vertu de l'illusion réaliste qu'ils sont censés promouvoir.

²⁸⁵ *L'Illustration*, 14 mars 1936, nous soulignons. Permettons-nous de douter du caractère inconnu de l'Éthiopie dans l'Europe de l'époque. En réalité, dès la fin du 19^e siècle, Anglais, Français et Italiens sillonnaient la région, ce que n'ignore pas Pierre Ichac, soucieux, dans ces lignes, de créer là encore une complicité avec son lecteur.

refuse de l'affronter réellement, certes faute de temps et de moyens, mais ,surtout, pour ne pas trop bousculer les préjugés des lecteurs.

C'est ici que le rêve de Pierre Ichac, si inoffensif et naïf qu'il paraisse au départ, se révèle finalement porteur d'une utopie conservatrice aux présupposés dangereux :

J'eus peur, en voyant tout cela [le défilé des troupes devant leur Empereur], que les fonctionnaires éthiopiens d'aujourd'hui, *trop civilisés*, n'aient perdu les traditions guerrières de leur race²⁸⁶.

La crainte de Pierre Ichac est profonde, et exprime d'une certaine façon sa lucidité face à la fragilité du rêve éthiopien qu'il construit, menaçant à tout moment de se fissurer sous ses yeux. Implicitement, ce sont tous les stéréotypes attachés aux Africains, guerriers farouches et sauvages par nature (c'est ce que Pierre Ichac met derrière l'idée de race) qui refont surface, et il semble que la spécificité éthiopienne tant vantée ne vaille que tant qu'elle se conforme aux stéréotypes sur l'Afrique et les Africains, l'occidentalisation représentant ici un danger, un risque d'amollissement préjudiciable pour les deux camps, si l'on se souvient du profit retiré par la France avec l'enrôlement des tirailleurs sénégalais dans la première guerre mondiale. On pourrait donc tout à fait souscrire ici à la formule employée par M.-A. Matard-Bonucci dans un article consacré au voyage des intellectuels français en Italie fasciste, et dire que « le voyageur [en Éthiopie] part moins pour découvrir le pays que pour le retrouver », c'est à dire le faire correspondre à l'idée qu'il s'en est forgé au préalable, de lectures diverses en récits de voyage. La soif de reconnaître se substitue donc à celle de connaître, et le danger est d'autant plus insidieux que cette reconnaissance se révèle plus excluante qu'accueillante, dans la mesure où, suivant le processus déjà identifié dans ces pages, il ne s'agit pas alors d'admettre l'autre et l'ailleurs pour ce qu'ils sont mais (au mieux) d'en figer les perceptions en situant le discours tenu dans la continuité des représentations métropolitaines sur un domaine colonial devenu de fait indistinct.

²⁸⁶ *L'Illustration*, 18 janvier 1936, nous soulignons

Si nous avons semblé perdre de vue pendant quelque temps la guerre dans son déroulement et sa perception, c'est donc que le regard porté par nos reporters sur le pays (dès lors que ceux-ci n'accompagnent pas les Italiens), s'en détourne largement, et l'aborde sur un mode très largement déceptif, nous l'avons déjà constaté. Pierre Ichac, qui se trouve du côté éthiopien, en est d'ailleurs conscient, lui qui éprouve à plusieurs reprises le besoin de se justifier et de s'excuser auprès de son lecteur, comme lors de son passage à Djibouti :

Ici, j'ouvre une parenthèse pour m'excuser, alors que la guerre règne en Éthiopie et l'inquiétude en Europe, de paraître découvrir Djibouti et son chemin de fer et d'en parler tranquillement comme s'il n'y avait ni guerre ni inquiétude.²⁸⁷

Nous ne pouvons donc faire l'économie d'une interrogation sur cette mise entre parenthèses de la guerre d'Éthiopie dans la grande presse, pour voir comment ce conflit, que son cadre semblait déjà occulter, y fait l'objet entre allusions, effets de zoom, et ellipses narratives, d'un traitement iconographique particulièrement éclaté.

²⁸⁷ *L'Illustration*, 23 novembre 1935

Chapitre 6 – Guerre invisible, guerre inaperçue ? L'importance du hors-champ

Avant même d'analyser les représentations iconographiques suscitées par la guerre d'Éthiopie, il semble capital de rappeler le contexte pour le moins délicat dans lequel elles furent produites, et cela à la lumière de nos analyses touchant aux limites rencontrées par les reporters dans l'exercice de leur mission sur le terrain²⁸⁸. Étroitement encadrés et surveillés, ceux-ci se retrouvent cantonnés à la périphérie des combats, ce dont la rédaction de *L'Illustration* prend acte en accompagnant l'article de son correspondant d'un éloquent chapeau : « En marge de la guerre d'Éthiopie »²⁸⁹. Si la marginalité dont il est question est sans doute, pour ceux qui en font état, liée au thème de l'article (qui relate une cérémonie en l'honneur de la victoire éthiopienne d'Adoua et n'aborde donc pas une actualité brûlante), on ne peut s'empêcher d'y associer une dimension géographique, qui rejette le reporter loin des lieux où, alors même que se célèbrent les victoires passées, ce sont bien les défaites de l'avenir qui se dessinent pour l'Éthiopie. Pierre Ichac est d'ailleurs très lucide sur les lacunes dont son périple éthiopien restera entaché, lorsqu'il dresse ce « triste bilan » de six mois de présence sur place :

Et plus qu'aux enquêtes réussies, plus qu'aux articles écrits, il songe à tout ce qu'il avait rêvé et qu'il lui a été interdit de faire, à la guerre qu'il n'a pas vue, aux provinces du Sud et de l'Ouest-Éthiopien qu'il lui fut impossible de visiter.²⁹⁰

En nous livrant ainsi les réflexions d'un journaliste qui lui ressemble à s'y méprendre, Pierre Ichac met l'accent sur l'absurdité apparente de la mission du correspondant de guerre en Éthiopie, invitant implicitement ses lecteurs à se poser cette question évidente : comment rendre compte, qui plus est par l'image, d'une guerre que l'on ne voit pas ?

C'est donc en ayant constamment à l'esprit ce contexte particulier qu'il nous faudra étudier les images dont nous disposons sur le conflit, contexte dont la complexité aide sans doute aujourd'hui à comprendre que, si la guerre est montrée par ses à-côtés et ses

²⁸⁸ Cf. chapitre 2

²⁸⁹ *L'Illustration* 4 avril 1936

²⁹⁰ *L'Illustration*, 9 mai 1936, nous soulignons

coulisses, c'est au moins autant par choix éditorial que sous l'effet des contraintes multiples pesant sur les reporters photographes.

Mais la nature même du support considéré limite d'autant sa prétention globalisante, et les images ne peuvent prétendre donner du réel qu'elles représentent une vision autre que celle, parcellaire et éclatée, qui ressort de leur analyse. Sans adopter une posture hypercritique, il nous faudra être conscients des limitations propres au support analysé, afin de percevoir comment les contemporains en jouent et tentent, sans toujours y parvenir, de les faire oublier. C'est donc dans cette perspective que nous devons déterminer, ce qui, de cette guerre par essence invisible dans sa globalité complexe, demeure visible malgré tout, que ce résidu de signification échappe ou non au concepteur de l'image.

Si les sources considérées sont par nature sélectives dans leur rapport au réel, un balayage thématique et statistique de notre corpus²⁹¹ a permis de déterminer selon quels critères (plus ou moins consciemment établis, librement choisis) cette sélection s'est opérée, autrement dit quelle sensibilité nourrissait le regard iconographique porté sur les événements. Ainsi, il est frappant de constater la place prépondérante de l'exotisme dans les représentations du conflit, puisque la catégorie « décors » concerne 43 % des clichés considérés. Sans être toujours, dans ces images, la thématique principale, elle colore en tout cas la vision donnée du conflit par les reporters. L'accent est ensuite mis sur la puissance militaire italienne, qui concerne le cinquième des images prises en compte, et jusqu'à un quart si l'on y inclut les douabats, ces indigènes au service du conquérant, dont la figuration est là encore prétexte à exotisation. Le plus frappant sans doute reste la marginalisation des représentations touchant à l'action guerrière proprement dite (au sens des assauts, des blessés et des bombardements) puisque cette catégorie ne concerne que 8 % des images considérées. La rupture avec l'imaginaire épique traditionnellement associé, depuis l'Antiquité, à la guerre, que nous avons déjà constatée pour d'autres

²⁹¹ Pour les raisons exposées plus haut (cf. *supra.*, p.15, la présentation des sources), seules les images provenant de *L'Illustration* et de l'ouvrage de Monfreid, qui donnent donc un aperçu contrasté du regard porté par la grande presse sur le conflit, seront pris en compte. Nous consacrerons des développements spécifiques et comparatifs à *L'Humanité*, dans le chapitre suivant, portant sur la représentation des violences de guerre.

périodes, semble ici réaffirmée. Il ne suffit pas de différencier des types de regards, encore faut-il en rendre compte, et c'est dans ce but que nous nous proposons de voir comment la guerre investit, presque à son insu, l'iconographie. À travers le dialogue complexe qui se noue entre champ et hors champ, texte et image, le conflit se donne ainsi à voir comme un espace temps fragmenté et elliptique.

De la « veillée d'armes » au combat des chefs : le portrait, une arme politique à double tranchant



Fig. 10 : *L'Illustration*, 19 octobre 1935, p. 212 : « Pendant la veillée d'armes », photo prise le 25 septembre 1935

Cette photographie représente une rencontre diplomatique entre le Comte Vinci et le Négus d'Éthiopie. Elle a été publiée le 19 octobre 1935, et prise trois semaines auparavant. Le cliché est particulièrement réussi, dans la mesure où il fait entrer le lecteur dans les coulisses du conflit. La légende permet de tourner un inconvénient (le délai de publication) en avantage. En encourageant une lecture rétrospective de l'image, elle

dramatise la scène et la rend savoureuse, tout en suggérant que les limites temporelles du conflit sont relatives, et varient si l'on y intègre le jeu fluctuant et hypocrite de la diplomatie. La distance temporelle rend explicite l'implicite et fait éclater au grand jour ce que des postures convenues et hypocrites cherchaient à masquer, à savoir l'hostilité larvée entre les deux pays. Le signifiant visuel doit donc être interprété de manière antiphrastique, les positions s'étant, en quelques semaines (notamment avec l'entrée en guerre et la chute rapide d'Adoua), complètement renversées. La brutalité des engagements militaires dément l'attitude chevaleresque et la politesse onctueuse des protagonistes. La guerre investit donc une image de paix pour la subvertir par la légende en jouant sur le décalage temporel.

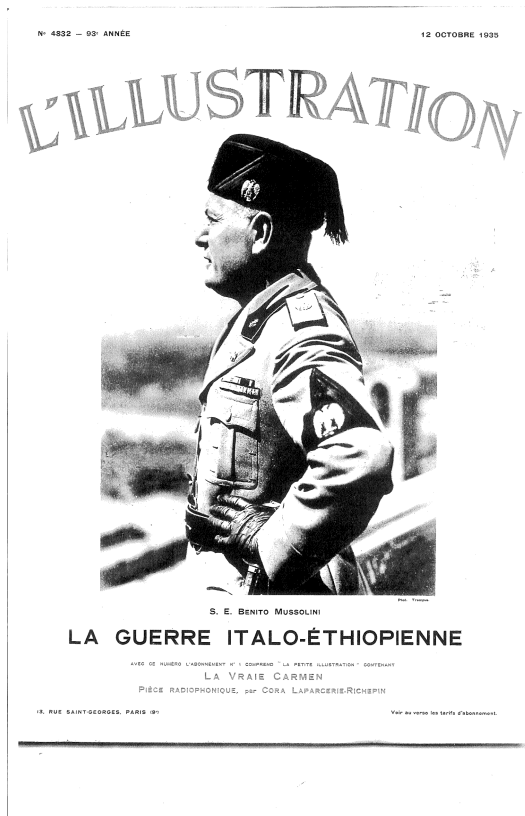


Fig. 11 : Le Duce conquérant, *L'Illustration*, 12 octobre 1935, une



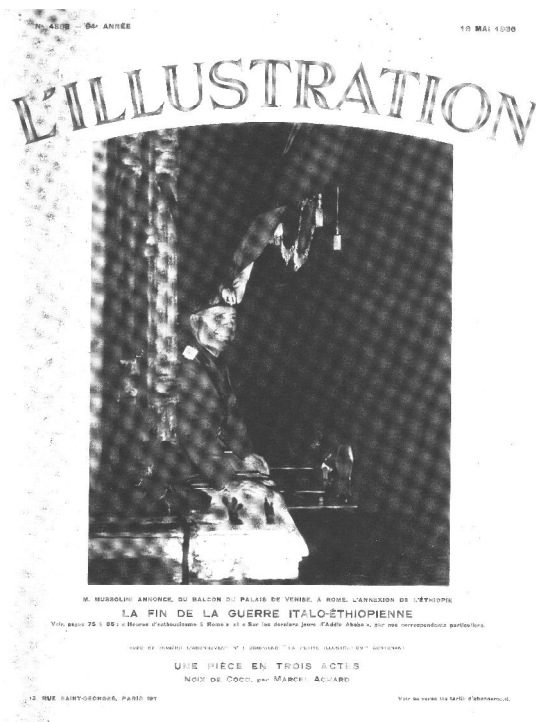
Fig. 12 : Le Négus à la parade, *L'Illustration*, *ibid.*

L'image que nous venons de décrire nous incite à revenir sur le rôle des portraits, et la force particulière qu'y trouve la photographie. Elle devient véritablement dans cet exercice de style une icône. La capacité de ce type de représentations à condenser les significations et à résumer efficacement des situations sans pour autant exiger de son auteur des prouesses techniques la place en troisième position de notre classement

thématique, avec 17% des images étudiées. Les exemples que nous allons analyser sont particulièrement représentatifs de la dimension emblématique de ces images, puisqu'à travers la représentation des dirigeants, c'est un véritable combat des chefs qui se met en place, et une lecture du conflit qui se dessine si l'on met ces effigies en regard, dans la mesure où le traitement de la guerre dans *L'Illustration* s'ouvre et se ferme sur des portraits.

Ces deux portraits se succèdent en une le 12 octobre 1935. On observe entre eux un véritable contraste qui se marque par le triple décalage installé entre les deux univers. La photographie de Mussolini, que l'on doit à Trampus, une agence de presse italienne²⁹², insiste sur l'aspect martial et conquérant du Duce, représenté avec l'air résolu et serein de qui mène ses troupes à la victoire. La posture caractéristique, que ses détracteurs n'hésiteront pas à caricaturer (poings sur les hanches, regard fixé sur le lointain) renforce l'impression d'assurance et de défi que dégage le dictateur, qui occupe le cœur de l'image, comme il entend bientôt occuper l'Éthiopie. En contraste complet avec la force tranquille qui se dégage de la première image, le Négus, tel qu'il apparaît à l'occasion d'un défilé pour la fête du Maskal, célébrant la fin de la saison des pluies, dégage une impression de fragilité et d'isolement. Il est en effet le point de fuite de l'image, vers lequel tous les regards convergent mais, vu de loin, cet homme « civilisé » habillé à l'occidentale et dont Pierre Ichac vantera par ailleurs les lumières et l'éducation raffinée, n'en impose pas. Ce décalage de prestance se double d'un changement d'univers dont le lecteur est amené à prendre conscience en suivant le regard de l'empereur, qui se porte sur un soldat de la garde impériale. Celui-ci est en costume traditionnel, vêtu d'une peau de bête et portant une coiffe à plumes. On entre ainsi dans un autre monde, celui de l'exotisme, qui introduit entre les deux scènes un triple décalage, dans le temps (temporalité orientée vers l'avenir de la conquête d'un côté, plus cyclique et rituelle de l'autre), l'espace (de l'Europe à l'Afrique) et l'état d'esprit (les préparatifs de guerre opposés à la célébration d'une fête). Cet écart implique une lecture du conflit, et l'on sent déjà que les Éthiopiens ne sont pas véritablement dans des dispositions guerrières.

²⁹² C'est le signe que le Duce contrôle son image car il est conscient de la portée symbolique et mobilisatrice des clichés diffusés.



**Fig. 13 et Fig. 14 : Du balcon du palais de Venise à une terrasse de Genève...
L'illustration : unes du 16 mai (à gauche, figure 13) et du 4 juillet 1936 (à droite, figure 14)**

Si l'on compare ces deux images avec celle publiée à la fin du conflit, on constate que la représentation du Duce n'évolue qu'à la marge, et l'on retrouve, dans le salut victorieux depuis le balcon de Venise, la même sérénité. Seule l'expression du visage a changé, et le regard dur du conquérant a laissé la place au sourire radieux et bonhomme du vainqueur. On remarque ainsi que la représentation du dirigeant fasciste répond à des codes précis, à travers lesquels une nouvelle image se diffuse, celle, contrôlée et volontairement ambivalente, d'un homme nouveau en qui se conjuguent l'énergie et la volonté inflexibles du leader et l'insouciance toute latine du *bravo italiano*. À l'inverse, la représentation du Négus, qui, lui, est photographié par des envoyés spéciaux, évolue vers toujours plus d'épure et de dépouillement, contribuant à donner du personnage une image tragique et majestueuse de père d'une Nation à la dérive, sentiment que vient confirmer la description de Pierre Ichac, en date du 14 décembre 1935 :

J'étais surtout attiré par son visage. Visage que, depuis le couronnement de 1930, l'actualité a rendu populaire et que je viens de retrouver dans le plus récent numéro de *L'Illustration* parvenu en Éthiopie. Mais, depuis quelques mois, le visage a changé. Ce n'est plus le portrait serein, officiel. C'est une autre expression, plus tragique, plus humaine et plus belle. Il y a toujours, noyés dans la chevelure et dans la barbe frisée, ces tempes découvertes, ce nez fin, cette bouche charnue, cet air très seizième ou dix-septième siècle

de chez nous, ce regard souriant et voilé de mélancolie. Mais le sourire est devenu plus amer. Les mois de négociation, le mois de guerre ont déjà marqué les yeux creusés et les joues amaigries. Veillant à tout, présent partout, ordonnant tout, contrôlant tout, Haïlé Sélassié Ier accomplit en ce moment une besogne surhumaine.²⁹³

La photographie prise en juillet sur une terrasse de Genève consacre l'écart qui sépare les deux hommes et le Négus, tête baissée, n'a plus aucun des attributs de la puissance : à travers ces photographies, c'est donc toute une passation de pouvoir qui est traduite.

Présence implicite du combat : la guerre racontée par ses à-côtés.

Comme le rappelle Laurent Gervereau, « la guerre est faite de beaucoup de non-guerre »²⁹⁴. Cette réalité du conflit implique donc, dans son traitement journalistique, une mise en récit et une reconstitution narrative partiellement factice visant à en faire ressortir les temps forts pour maintenir éveillée l'attention du lecteur.

La mobilisation



Fig. 15 : La mobilisation éthiopienne vue par *L'Illustration* du 19 octobre 1935, p. 215

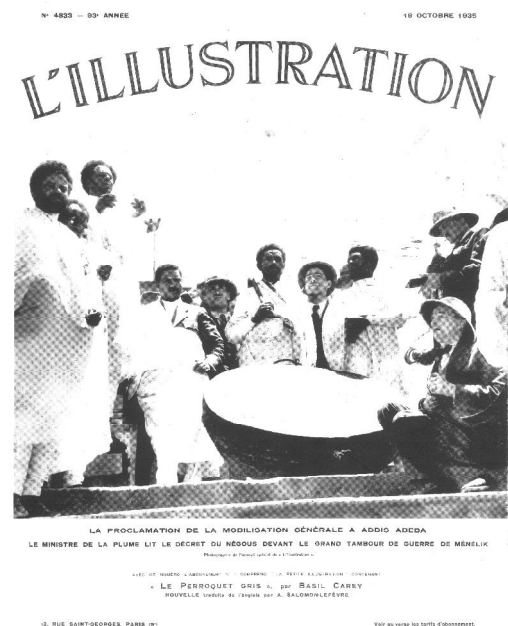


Fig. 16 : La mobilisation éthiopienne vue par *L'Illustration* du 19 octobre 1935, en une

²⁹³ *L'Illustration*, 14 décembre 1935. Le portrait auquel la description se rapporte est reproduit en annexes, p. XXVII

²⁹⁴ GERVEREAU L., *Montrer la guerre : information ou propagande ?*, Paris, Isthme Éditions, 2006

La mobilisation des troupes est ainsi l'occasion, à partir de scènes relativement banales, de faire ressortir des émotions et de différencier les camps en présence. La mobilisation éthiopienne, telle qu'elle est mise en lumière dans le numéro de *L'Illustration* datant du 19 octobre 1935, fait là encore ressortir un véritable exotisme, fascinant pour qui l'observe du dehors. Il passe par la foule brandissant le sabre, ainsi que par l'image forte du timbalier annonçant l'entrée en guerre à l'aide de son tambour. À l'opposé, le regard porté sur la mobilisation italienne communique au lecteur une image d'enthousiasme et de jeunesse à travers laquelle le nouvel élan que le régime souhaite impulser au pays est palpable. Alors qu'en Ethiopie, on avait à faire à une foule impressionnante mais anonyme, montrée en surplomb et qui ne donnait pas de prise au lecteur, la photographie portant sur l'Italie, toujours due à une agence de presse gouvernementale, choisit d'individualiser un jeune soldat dont le sourire communicatif fait partager au public ses émotions, en l'intégrant à l'image. Par cet artifice de mise en scène, une image fixe produit son propre mouvement et parvient à générer une véritable illusion narrative, au diapason de la nouvelle épopée que le régime souhaite construire.



A Rome : un départ de miliciens vers le port d'embarquement pour l'Erythrée.
LE CONFLIT ITALO-ETHIOPIEN

Fig. 17 : La mobilisation italienne vue par *L'Illustration*, 23 février 1935, une

Des civils aux soldats : la guerre comme attente

Représenter les à-côtés de la guerre revient aussi, par une utilisation habile du hors-champ, à réussir à rendre perceptible une de ses dimensions essentielles : l'attente. Laurent Gervereau rappelle que c'est une des caractéristiques fondamentales des guerres modernes, dans lesquelles il ne se passe rien, et où « le pire peut arriver sans prévenir »²⁹⁵:

La mort indifférenciée qui vient du ciel, n'importe où, n'importe quand, voilà la grande caractéristique des guerres modernes, à cause du développement de l'artillerie et des avions.²⁹⁶

C'est cette incertitude constante produite par « l'attente déprimante de l'invisible ennemi »²⁹⁷ que les journalistes s'évertuent à rendre pour dramatiser ces temps faibles *a priori* non photogéniques. Ils s'appuient pour cela sur le hors-champ et sur la légende, comme le montrent ces visions d'angoisse partagées entre l'empereur et sa population.



S. M. Haïlé Sélassié I^{er},
jumelles en main, inspectant l'horizon.

²⁹⁵ GERVEREAU L., *ibid.*

²⁹⁶ *Ibid.*

²⁹⁷ Henry de Monfreid, *Les guerriers de L'Ogaden*, p. 198

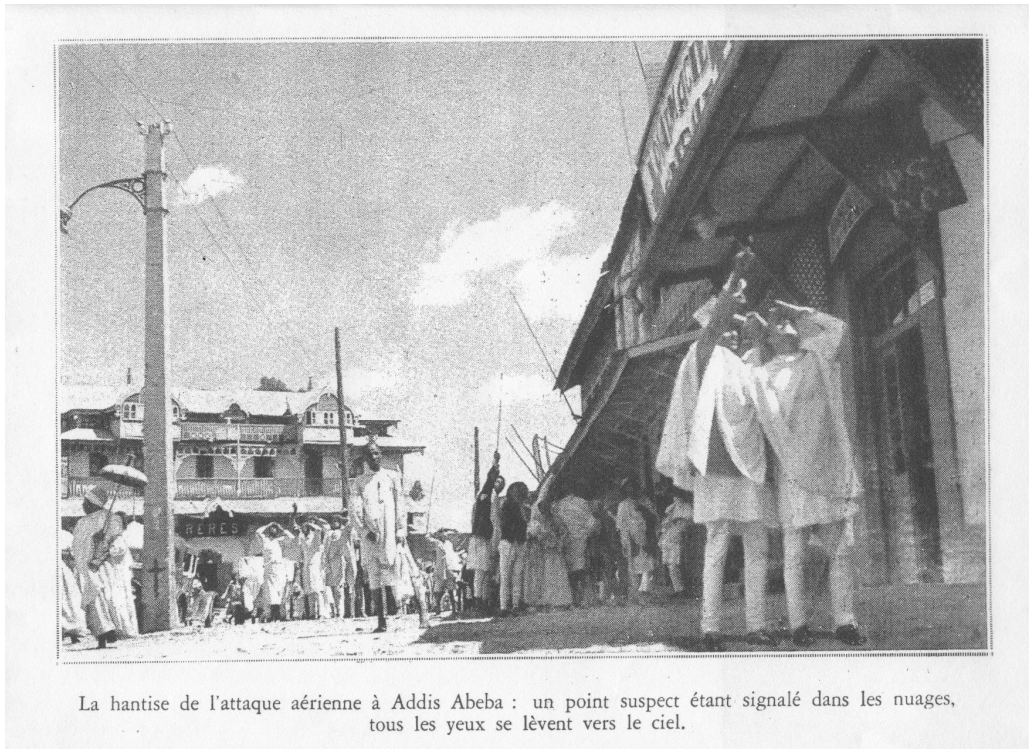


Fig. 18 et Fig. 19 : Une angoisse partagée : *Ibid.*, p. 481

Dans les deux images, ce sont les jumelles du souverain ou les doigts tendus vers le ciel qui incitent le regard du lecteur à sortir du cadre de l'image pour se représenter le péril qui menace à l'horizon.

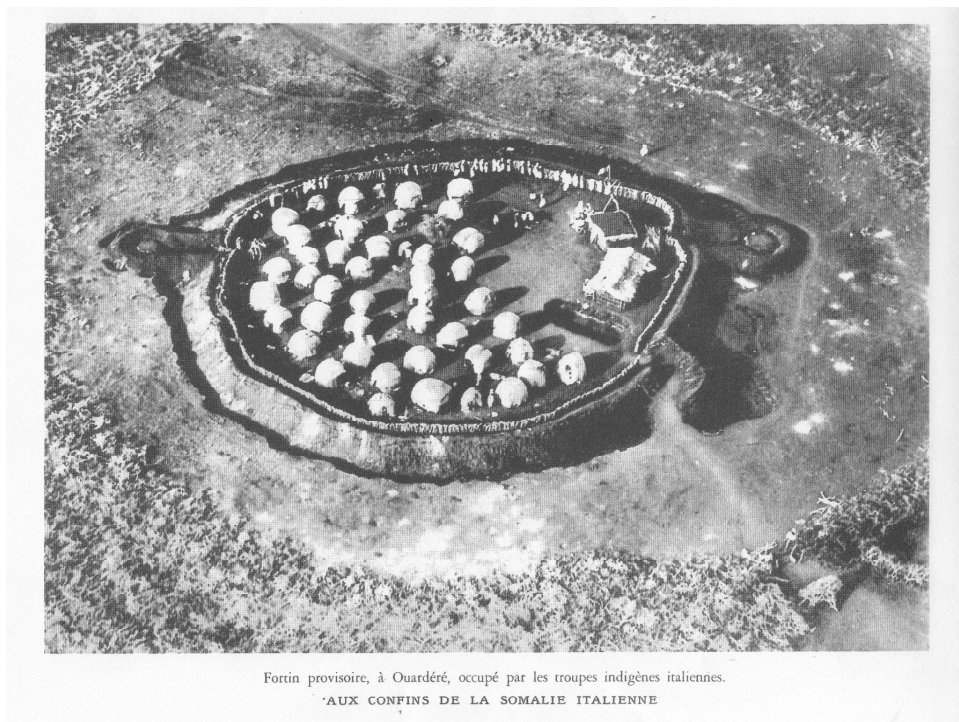


Fig. 20 : Campements des belligérants : *Ibid.*, 19 octobre 1935 p. 218

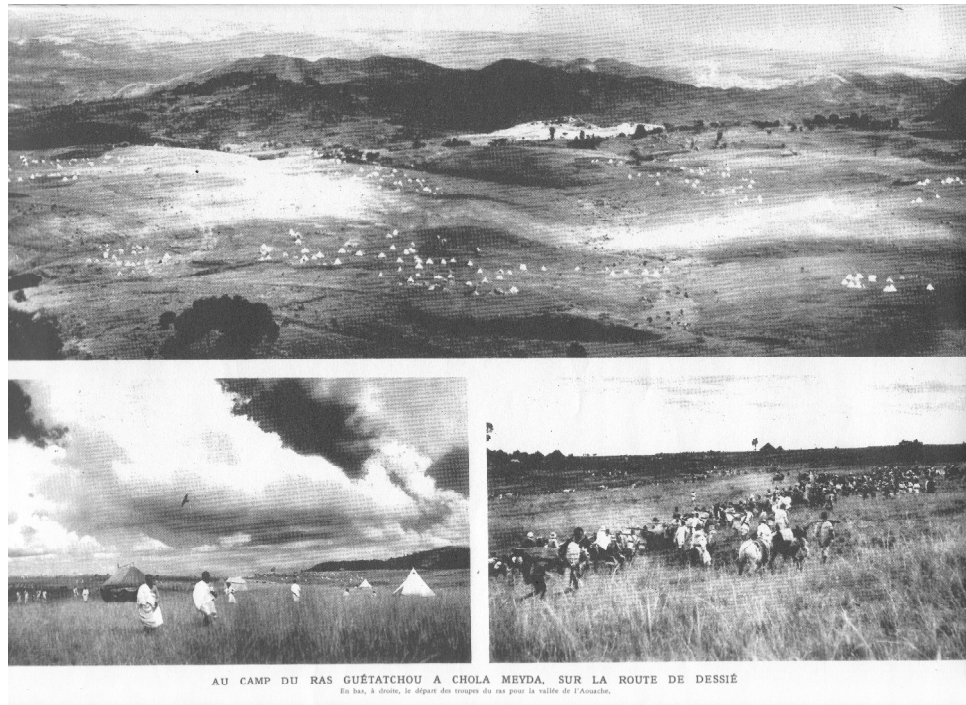
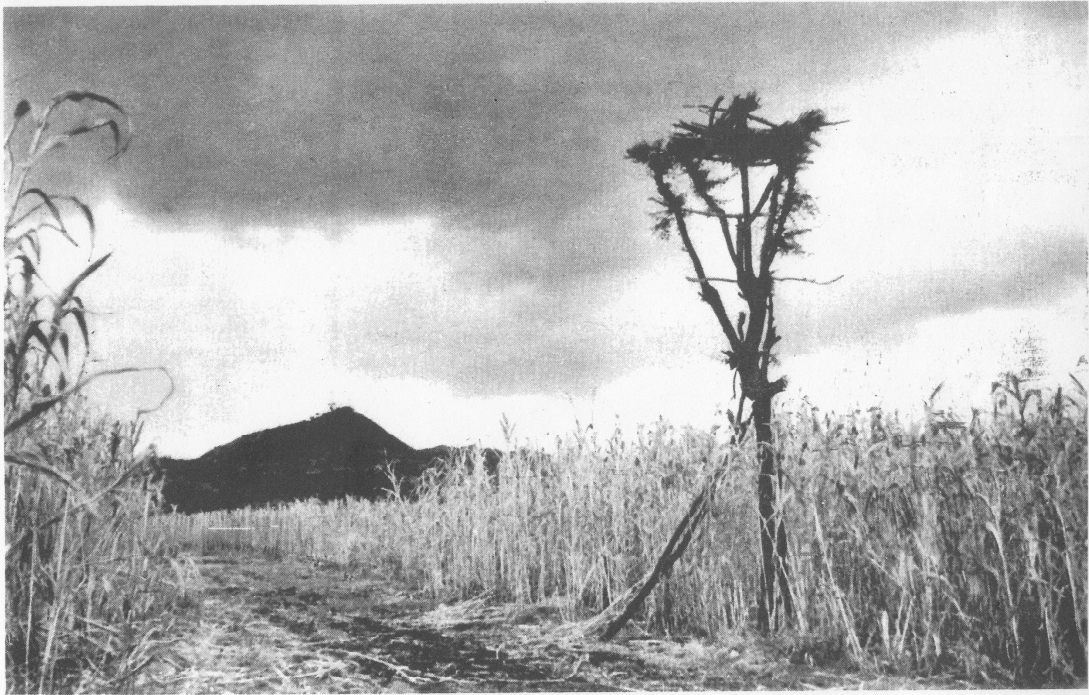


Fig. 21 : Campements des belligérants : *Ibid.*, 11 janvier 1936 p. 37

L'attente n'est pas seulement celle des civils, dont la représentation élargit le champ géographique de la guerre, mais est également constitutive de l'expérience des soldats. Il s'agit pour les reporters d'esthétiser et d'exotiser le rien et l'ennui. Dans ces photographies de campement de soldats le mouvement vers le front est restitué par la légende, qui présente un « fortin provisoire ». La vue d'avion rappelle que le cliché est pris du côté italien, puisque le journaliste se permet ce point de vue surplombant dans la mesure où il accompagne les troupes. Pour représenter le campement éthiopien, Pierre Ichac choisit un tout autre parti pris. En adoptant un point de vue au ras du sol, panoramique, le paysagiste qui est en lui met en valeur un cadre majestueux. Ces clichés ne sont pourtant pas dénués de valeur informative, et rendent compte *a minima* d'une lecture du conflit. Avec le plan large, il semble que les troupes éthiopiennes se noient dans le paysage, produisant une impression d'éparpillement. Est-ce là une façon de suggérer leur insignifiance ?



Un champ de mil et le mirador des guetteurs.

Fig. 22 : *Ibid.*, 18 janvier 1936 p. 72 : l'attente, stratégie de combat

Mais l'attente n'est pas uniquement ce temps mort de la guerre auquel le reporter tente de rendre sa vie propre, elle est aussi partie intégrante d'une stratégie combattante qui renvoie aux pratiques spécifiques de la guerre de guérilla menée par les Éthiopiens contre l'envahisseur. Avec cette photographie, la guerre contamine le paysage et déploie son ombre sur un territoire du vide où chaque élément de décor naturel est un support potentiel de combat. Voilà qui permet de considérer sous un nouvel angle l'exotisation dont le conflit fait l'objet. Loin de tourner en dérision la guerre, le sentiment d'étrangeté induit aux yeux d'un observateur européen par cette cache dans la brousse quitte le cliché pour plonger le lecteur au cœur des pratiques combattantes d'une guerre faite de surprises. Tout comme le soldat italien qui s'avance dans l'inconnu doit apprendre à lire dans le paysage pour y déchiffrer les périls qui le menacent, le lecteur est invité par la légende (qui décrypte pour lui une image qui, autrement, serait resté insignifiante) à reconsidérer le regard que les flâneries exotiques des reporters lui faisaient jusqu'alors porter sur le pays.

Vers le combat : photographier les troupes



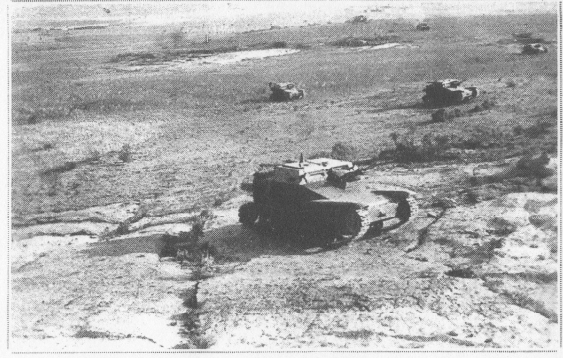
Fig. 23 : *Ibid.*, le 28 septembre 1935, p. 88, Photo M.-E. de Bonneuil



Fig. 24 : *Ibid.*, le 19 octobre 1935, p. 216



Les bandes armées du ras Gouxa en marche vers Makallé.



Les chars d'assaut sur la route d'Edega Hamous.



Convois de ravitaillement allant rejoindre les troupes italiennes.

L'AMÉNAGEMENT DES POSITIONS ITALIENNES AUTOUR DE MAKALLÉ

Photographies communiquées par M^{me} Marie-Édith de Bonneuil et France-Press.

Fig. 25 : *Ibid.*, le 14 décembre 1935, p. 485

Dans ces photographies de Marie-Édith de Bonneuil, sa vision des Éthiopiens est explicitée par la légende, qui fait de la garde royale du Négus « une clique » de brigands et de hors-la-loi. La légende subvertit ainsi le sens premier de l'image et inverse son message visuel. Le prestige de la garde éthiopienne s'efface devant cette perception péjorative. De même, lorsqu'elle parle des « bandes armées » du Ras Guxa, elle apparente la troupe à un groupe peu structuré, une meute. La deuxième image est cependant porteuse d'un message supplémentaire, au-delà de cet évident mépris. Dans la mesure où elle se trouve intégrée à un ensemble de clichés qui mettent en avant la puissance militaire et le sens de l'organisation dégagés par l'armée fasciste, cette photographie rappelant la défection du Ras et son passage à l'ennemi renforce la délégitimation d'un adversaire contesté dans ses

rangs. L'idée d'un pouvoir du colonisateur sur les indigènes, tel que le Négus lui-même ne parvient pas à l'imposer à ses propres troupes, transparaît dans la photographie représentant un bataillon d'Askaris. On y voit un Italien à cheval dominant des fantassins du cru.

L'exotisme dégagé par les indigènes au service des troupes italiennes est particulièrement valorisé par le recours de l'hebdomadaire à des illustrations en grand format, qui, par l'utilisation de la couleur, contribuent à la concentration spectaculaire et efficace des stéréotypes. On retrouve là la tradition d'une presse plus populaire, recourant abondamment, à l'image du *Petit Journal*, aux images d'Épinal pour séduire le lecteur. Les aquarelles de Geo Ham sont représentatives de cette volonté de mettre en scène la progression italienne à la manière d'une épopée où le premier adversaire du conquérant est la Nature hostile avec laquelle il se débat.



Fig. 26 : «Vision d'enfer près d'Adigrat »
Aquarelle de Geo Ham pour *L'Illustration*, le 14 mars 1936, p. 321

Tranchant avec les vues photographiques, qui cherchent en général à atteindre la plus grande objectivité possible (du moins dans la manière dont les présentent les reporters), cette production entend restituer pour le lecteur une « vision d'enfer ». Le terme est à prendre au sens fort, dans la mesure où il rend compte de la reconstruction partiellement fantasmée d'une situation réelle. L'image, si on l'observe en y ajoutant la légende, réunit tous les clichés traditionnellement associés à l'Afrique : chaleur écrasante (65° d'après le commentaire qui l'accompagne), puissance athlétique de corps noirs sculptés... Il s'agit d'héroïser le parcours du combattant éthiopien des fascistes, en restituant à l'effort de guerre consenti sa dimension extraordinaire.

L'art de la métalepse : la réalité de la guerre perçue par ses effets

La difficulté de nos journalistes à représenter l'instant décisif du choc entre les troupes, qui a longtemps monopolisé l'imaginaire occidental de la guerre, est contournée par l'insistance sur les conséquences d'un conflit insaisissable en dehors des traces sinistres qu'il laisse derrière lui. Cette démarche est palpable dans la représentation par Pierre Ichac du bombardement de Dessié par l'armée italienne, où la ruine devient, selon l'expression de Laurent Gervereau²⁹⁸, un « art des restes ».

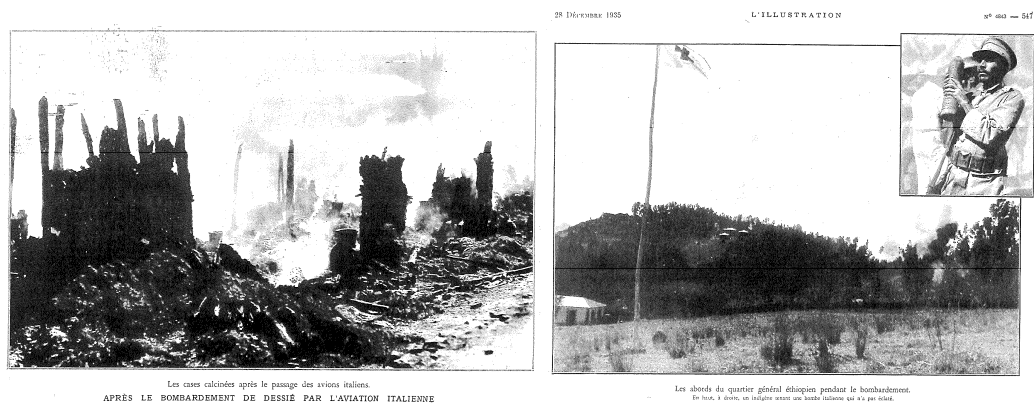


Fig. 27 et Fig. 28 : *L'Illustration*, 28 décembre 1935, p. 547

Il y a ici, en effet, une volonté d'esthétiser l'horreur, et l'atmosphère d'étrangeté que dégage cette photographie rend peut-être plus palpable encore l'étendue des dégâts. En

²⁹⁸ *Ibid.*

ce sens, même s'il n'y a pas de présence humaine, « la mort plane sur le visible »²⁹⁹. L'esthétisation n'est pas vaine et s'inscrit dans une démarche pragmatique : il s'agit de toucher le lecteur pour le sensibiliser à l'atrocité d'une situation que Pierre Ichac dénonce avec force. La photographie remplit donc un rôle essentiel de preuve dans la mobilisation de l'opinion. Mais cet outil indispensable n'est pourtant pas sans limites comme le montre l'image du haut de page, censée représenter le quartier général éthiopien pendant le bombardement. À l'exception d'un nuage de fumée que l'on devine à l'arrière plan, rien ne trahit les opérations militaires en cours. Le montage et l'insertion d'une photographie dans le coin supérieur droit de l'image, où l'on voit un soldat tenir une bombe, vise à en combler les lacunes et à restituer au combat une véritable dimension narrative. Toujours est-il que ce hiatus entre le texte et l'image montre que la guerre est une réalité impalpable et que l'on peut être très près du conflit sans rien en distinguer.

Immortaliser l'instant décisif : les limites de l'outil photographique

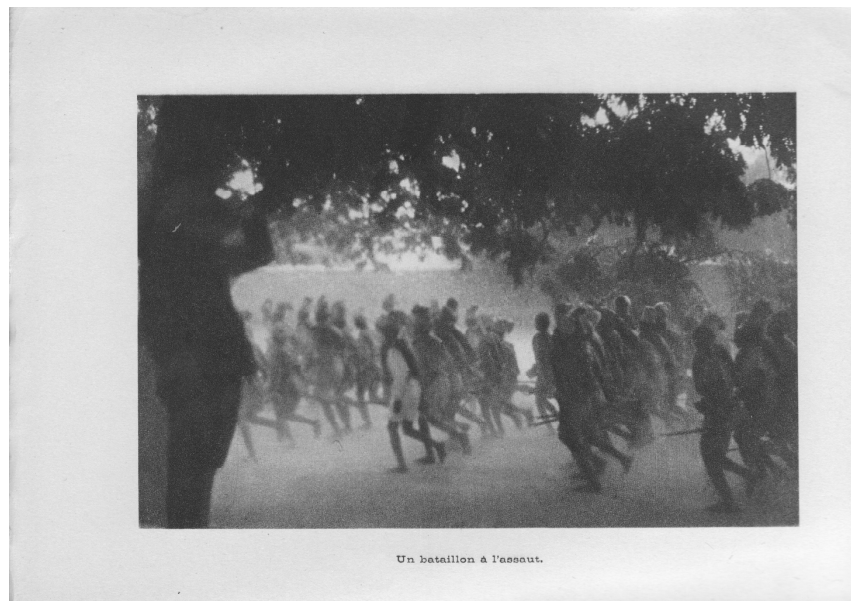


Fig. 29 : Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, p. 304

Saisir l'instant fugace du combat s'avère délicat, même pour ceux de nos reporters qui accompagnent les troupes italiennes au feu et s'impliquent dans l'action avec enthousiasme, comme c'est le cas de Monfreid. Avec cet instantané, nous avons un

²⁹⁹ POELS G., *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004

exemple des limites de ce périlleux exercice de style. L'usage de la photographie semble ici contre-productif. Dans ce cliché flou, le mouvement se trouve figé, cassé dans son élan, ce qui rompt le charme³⁰⁰ que dégagent, pour le reporter, l'ivresse et la folie guerrière caractéristique à ses yeux des troupes indigènes en action.

Les illustrations que nous venons d'étudier confirment donc l'inscription de la guerre dans une temporalité discontinue, le regard des reporters se reportant souvent, et comme par défaut, sur ces temps longs de l'attente et des préparatifs, qui, encadrant le combat et ses manifestations proprement dites, constituent il est vrai l'essentiel de l'expérience guerrière, qu'elle concerne les civils ou les combattants. Nous ne pouvons toutefois nous contenter de repérer dans ce traitement iconographique les traces d'un réalisme subjectif déroutant, encore faut-il faire la lumière sur le principal point aveugle de ces images de guerre, à savoir la violence, pour saisir comment sa perception est à l'origine d'une véritable guerre des images entre rédactions.

³⁰⁰ Au sens fort de sortilège.

Chapitre 7 – Violences et guerre d'Éthiopie : entre déréalisation et emphase militante, les enjeux d'un traitement contrasté

Si l'idée d'une occultation des violences du conflit dans la presse française est en partie fondée, elle ne tient pas qu'à des raisons techniques, et il semble indispensable de saisir comment ces temps marquants du conflit, qui souvent résument les visions archétypales de la guerre dans les *a priori* contemporains, sont traités dans nos journaux, afin de mettre en évidence la dimension profondément polémique de ce thème.

La difficulté à cerner la spécificité des violences fascistes dans *L'Illustration* : les raisons d'une occultation

En effet, guerre et violences ont partie liée et c'est de ce point de vue que l'on peut parler d'une banalisation du conflit dans les pages de *L'Illustration*. De fait, au vu des effectifs journalistiques mobilisés³⁰¹, on ne saurait parler d'un traitement à la légère de cette guerre et de ses implications pour la sécurité collective internationale³⁰², mais il convient cependant de s'interroger sur l'incapacité (ou le peu de volonté) de l'hebdomadaire à saisir la guerre d'Éthiopie dans sa nouveauté et sa spécificité, particulièrement en ce qui concerne l'usage systématique de la violence et de la terreur comme techniques de combat par les fascistes³⁰³. Si la violence se définit comme l'écart par rapport à une norme et un degré acceptable de brutalité qui serait le lot de tout conflit³⁰⁴, il ne faut pourtant pas oublier que son appréciation est aussi proprement subjective, et peut ne pas toujours correspondre aux limites fixées par le droit de la guerre. En ce sens, il est intéressant de remarquer, avant même de chercher à repérer, dans cette occultation de la violence, les signes d'une éventuelle désinformation, que la Première

³⁰¹ Voir, à ce propos, le pacte de la rédaction cité au chapitre 2

³⁰² Sur ce point, voir le chapitre 9

³⁰³ Nombre de nos analyses touchant à la caractérisation des violences pendant et après le conflit s'appuient sur l'article de M.-A. MATARD-BONUCCI, "Violence coloniale, violence de guerre, violence totalitaire", *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008, pp. 431-463. Pour le traitement des violences dans la presse, nous nous appuyons également sur le travail de Géraldine POELS (*Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004, particulièrement ici le chapitre 3 : « Le choc des photos ? La violence occultée...ou plutôt inaperçue ») qui fournit un éclairage comparatif intéressant pour qui cherche dans le passé colonial récent de la France des clefs pour comprendre le regard porté dans les journaux sur les événements éthiopiens.

³⁰⁴ C'est le sens donné à ce terme par MICHAUX Y., à l'article « Violence » de l'Encyclopedia Universalis, 2002 : La violence « implique l'idée d'un écart ou d'une infraction par rapport aux normes et aux règles qui définissent les situations comme naturelles, normales ou légales ».

guerre mondiale constitue encore bien souvent pour ces journalistes une référence traumatique et sanctuarisée, dont les combats du présent ne sont, au pire, qu'une pâle copie. Ceci éclaire la remarque judicieuse de Géraldine Poels qui, à propos du traitement des violences aux colonies dans la presse française de l'entre-deux-guerres, déclare :

Il est possible que l'occultation préméditée [de ces violences] ne soit pas une explication suffisante. Si l'on arrive à montrer qu'au contraire, quelques indices la laissent deviner, il faut plutôt conclure qu'il n'y a pas eu de prise de conscience de son caractère exceptionnel, intolérable.³⁰⁵

De fait, pour Robert de Beauplan, si la guerre d'Éthiopie est regrettable ou condamnable, c'est plus par l'instabilité internationale qu'elle entraîne que par des violences qui semblent quantité négligeable au regard du grand ébranlement européen de 1914-1918 :

C'est la guerre tout court, avec son hideux visage que l'humanité, après la grande tourmente de 1914-1918, espérait ne plus revoir jamais. Sans doute cette guerre [la guerre d'Éthiopie] n'a-t-elle pas été, jusqu'à présent, très meurtrière. Les hécatombes lui ont été épargnées. C'est par dizaines seulement que les Italiens comptent leurs morts. Les Éthiopiens, plus éprouvés assurément en raison des bombardements aériens, ont pourtant moins souffert qu'un belligérant quelconque de la guerre européenne en une seule journée. On n'a pas connu en Afrique l'atrocité des marmitages qui, pendant des jours et des nuits, emplissaient le ciel de leurs roulements tragiques, ni les nettoyages des tranchées, ni les gaz asphyxiants. Mais ce n'est pas seulement par le nombre de ses victimes ou par l'horreur de ses procédés que la guerre est détestable : elle porte en soi sa propre condamnation.³⁰⁶

À travers ces lignes, l'on mesure la prégnance de l'obsédant souvenir du premier conflit mondial sur les mentalités contemporaines. L'entre-deux-guerres fait naître en France une puissante vague pacifiste, transcendant les clivages politiques pour se rallier à l'espoir commun du « plus jamais ça ». De puissantes tendances culturelles et sociales y font écho, à travers le retour du souvenir des anciens combattants, sous forme de témoignages ou de récits³⁰⁷, ou la parution d'œuvres littéraires majeures³⁰⁸. C'est donc

³⁰⁵ Géraldine POELS, *op.cit.*

³⁰⁶ *L'Illustration*, 14 décembre 1935

³⁰⁷ Suivant en cela l'exemple d'Henri Barbusse, à l'origine d'un scandale par la publication de son récit *Le feu* en 1916, qui peignait crûment la réalité du front.

³⁰⁸ C'est en effet seulement trois ans auparavant, en 1932, que Céline publie son *Voyage au bout de la nuit*. La première guerre mondiale et l'absurdité des atrocités qu'elle entraîne font l'objet d'une dénonciation féroce sur laquelle s'ouvre le roman et qui déterminera par la suite le pessimisme lucide et désabusé du narrateur.

cette « culture de guerre »³⁰⁹ et les images frappantes qui la structurent qui conditionnent en partie les représentations contemporaines de la guerre d'Éthiopie et la perception de sa spécificité. Si l'on prend au sérieux les propos cités plus haut, ne faut-il pas en conclure que la sanctuarisation dont la Grande guerre et son souvenir font alors l'objet fait écran à une perception lucide des violences qui ont alors lieu en Afrique ? Ou faut-il mettre cette tentation de l'euphémisme sur le compte de l'éloignement, la distance et l'absence d'implication directe des Français dans le conflit expliquant la légèreté avec laquelle sont décrites les opérations militaires ?

Quoiqu'il en soit, la recherche historique actuelle a démontré que la guerre d'Éthiopie constituait en quelque sorte pour le fascisme un terrain d'expérimentation idéal pour la mise à l'épreuve d'une idéologie et de pratiques sociales dans lesquelles le culte de la violence joue un rôle moteur, au point d'instituer « la terreur comme norme »³¹⁰. Cette « politique de la terreur », Marie-Anne Matard-Bonucci la présente ainsi :

Jusqu'à la chute de l'Empire, l'Italie conduisit donc une véritable politique de la terreur lors de campagnes alternativement nommées « opérations politico-militaires », manœuvres de pacification, « ratissages », « liquidation ». Massacres, incendies, exécutions sommaires, bombardements et usage de gaz, internement dans des camps de concentration : aucune forme de violence ne fut proscrite pour venir à bout de la résistance éthiopienne et pour exercer un contrôle effectif sur le territoire, notamment en désarmant les populations. Les rares opposants ayant échappé à cette politique répressive furent déportés en Italie ou internés dans le camp de concentration de Danane en Somalie.³¹¹

Au travers des formes variées prises par la répression fasciste, c'est à un changement de paradigme dans le rapport à la violence que l'on assiste avec ce conflit, celle-ci n'étant plus, pour les conquérants, un simple moyen, mais bien la finalité suprême au travers de laquelle devait naître et s'affirmer l'homme nouveau mussolinien³¹². À la lumière de ces remarques, on mesure mieux, malgré sa légitimité aux yeux des

³⁰⁹ Il s'agit aujourd'hui d'un champ historiographique à part entière, marqué, en ce qui concerne l'étude la première guerre mondiale et de son impact, par les travaux novateurs de l'Historial de Péronne. Ses principaux animateurs Stéphane Audoin-Rouzeau et A. Becker, ont notamment synthétisé leurs travaux dans *1914-1918, retrouver la guerre*, Folio Histoire, 2000. Sur l'influence du premier conflit mondial sur les mentalités de l'entre-deux-guerres, voir aussi PROST A., *Les Anciens combattants et la société française*, 3 vol., Presses de la FNSP, Paris, 1986 et BECKER Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994.

³¹⁰ M.-A. Matard-Bonucci, *op.cit.*

³¹¹ M.-A. Matard-Bonucci, *op.cit.* p. 448

³¹² Sur la question du rapport entre idéologie fasciste et système colonial, voir le chapitre 8

contemporains, les limites de la référence à la Grande guerre, qui, par la mise en balance de souffrances et de situations sans équivalent (notamment en ce qui concerne le sort réservé aux populations civiles) et en jouant sur l'affectif, opère une déqualification de la spécificité et de la gravité de la situation éthiopienne préjudiciable au regard des évolutions futures³¹³ du continent européen.

Mais il est facile, et peut-être stérile, d'adopter ce regard rétrospectif qui est le privilège du recul historique. Bien plus, ce qui importe, c'est de déterminer ce que les contemporains ont retenu de ces violences et de leurs manifestations, pour voir dans quel contexte, de quelle manière et dans quelles limites la parole se libère.

Entre euphémisation et fascination exotique : l'art de la mise à distance

De façon générale, et comme le laissaient penser les propos de Robert de Beauplan, la violence du conflit n'apparaît que rarement dans les colonnes de *L'Illustration*, dont les rédacteurs se bornent à décrire platement et par des tournures conventionnelles l'évolution des « opérations militaires » au gré de compte rendus qui s'espacent avec le temps, les informations sur le sujet, étant, nous l'avons vu, difficiles à recouper. Toutefois, cette « réserve prudente », règle de conduite de l'hebdomadaire, connaît, entre la fin de 1935 et le début de 1936, quelques entorses, dans lesquelles il faut sans doute voir des concessions mesurées et pudiques aux débats suscités à Genève par la dénonciation répétée des violences perpétrées par les troupes mussoliniennes.³¹⁴

Ainsi, toujours dans le numéro du 14 décembre, un article spécifique est consacré, chose rare, à l'utilisation par l'armée italienne de l'arme aérienne et à la tactique du bombardement massif. Il fait suite à un communiqué italien du 19 novembre, qui déclarait : « L'aviation a bombardé d'importantes colonnes ennemies ». Un commentaire de la rédaction l'accompagne : « Cette laconique mention ne donne qu'une idée bien

³¹³ En effet, ce nouveau rapport à la violence illustré en Éthiopie, s'il hérite pour partie du traumatisme de 1914-1918, n'en constitue nullement la répétition sur un mode mineur, comme le sous entendait R. de Beauplan, mais préfigure plutôt les expériences totalitaires des années à venir.

³¹⁴ En décembre 1935, en effet, les Éthiopiens dénoncent à Genève, photos à l'appui, la brutalité des méthodes fascistes. Ainsi, le 30, outre « l'extermination systématique de la population civile », ils font état de l'usage de gaz asphyxiants et toxiques. Voir M.-A. Matard-Bonucci, *op. cit.*

approximative de la violente attaque ». Derrière le ton mesuré adopté ici, on devine la conscience d'un vide qu'une information de qualité se doit de combler, et, pourquoi pas, l'idée qu'il ne faut pas passer sous silence les excès fascistes, habilement masqués par la focalisation des communiqués sur la seule dimension technique et tactique des combats livrés. Ces aspects de l'opération sont pourtant repris par le récit du journaliste, qui y voit l'occasion de souligner la spécificité de la « guerre africaine » :

Dans cette *guerre africaine*, l'aviation est appelée à jouer un rôle prépondérant : non seulement par ses reconnaissances, mais par sa participation effective à la bataille. *Le caractère de son intervention est d'ailleurs assez différent de ce qu'il a été ou serait encore dans une guerre européenne*. Il n'existe pas, en Éthiopie, d'ouvrages d'art, de nœuds de communication, de centres industriels à détruire, et les énormes bombes aériennes, aux formidables effets, seraient ici sans emploi. Par contre, les escadrilles peuvent être très efficacement utilisées contre l'infanterie, la cavalerie ou les convois ennemis, à la condition, toutefois, que ceux-ci se trouvent rassemblés dans un espace relativement restreint. C'est précisément ce qui s'est passé au sud-est de Makallé [dans la vallée « Enda Macaël »].³¹⁵

Les efforts faits ici pour souligner l'utilisation spécifique par les fascistes de l'aviation se limitent toutefois à des considérations tactiques, liées au terrain particulier dans lequel se déroulent les combats. Le journaliste ne semble pas saisir que l'*esprit* même dans lequel l'attaque est menée est tout différent de la simple neutralisation stratégique de l'ennemi, et vise à sa destruction pure et simple, la victoire finale se dessinant alors par l'impact psychologique durable du climat de terreur ainsi créé³¹⁶. Quand il y a prise de conscience d'un excès de violence, celui-ci ne semble pas explicitement relié, dans l'esprit de l'observateur, à des pratiques guerrières que guident avant tout pour lui l'efficacité et le pragmatisme :

Formées en losange et demeurant en liaison entre elles par T. S. F., [les cinq escadrilles] débouchèrent dans la vallée par la gorge nord, puis, se mettant en ligne de bataille, foncèrent sur le village toucoul pour revenir ensuite à leur point de départ et recommencer *l'inferral carrousel*, qui dura deux heures, de 8h40 à 10h40. Chaque appareil était muni de trois mitrailleuses. Ils emportaient en outre de petites bombes de 2 kilos, dont plus de 3000 furent lancées. Les avions volaient aussi bas que possible, descendant jusqu'à 30 ou 40 mètres du sol pour mieux atteindre leurs objectifs. Au dire des pilotes, ce fut, chez les Éthiopiens, une *débandade épouvantable*. Les mulets, affolés, et les chevaux, dont les

³¹⁵ *L'Illustration*, 14/12/1935 « Une attaque aérienne sur le front du Tigré ». Nous soulignons.

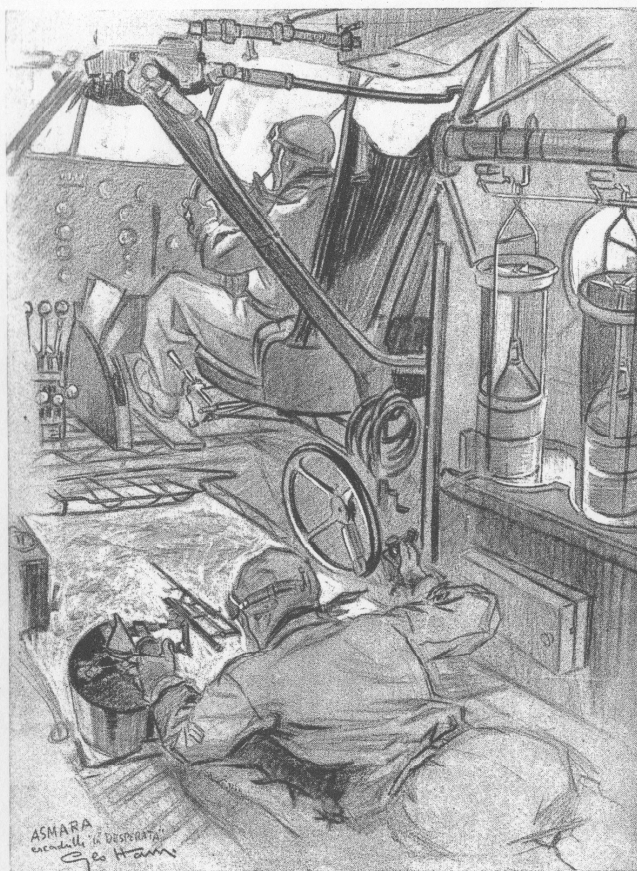
³¹⁶ Monfreid semble plus sensible à ce changement de modèle dans la violence, lui qui s'interroge à sa manière après le bombardement de Dagabour, en mobilisant comme à son habitude les catégories racialistes d'alors : « Je me rends compte de l'effet moral d'un pareil ouragan de feu et de mitraille. Nos nerfs d'Européens n'y résistent pas longtemps ; alors, que deviennent ceux de ces hommes pour qui la guerre doit être une ivresse de cris, de clameurs, de mouvement ? »

cavaliers n'étaient plus maîtres, fuyaient dans toutes les directions. [...] Des cadavres d'hommes et d'animaux gisaient de toutes parts.³¹⁷

Notons l'ambivalence de la description ci-dessus. Son auteur condamne certes dans une certaine mesure les violences dont il est le témoin, mais l'« infernal carrousel » ne laisse pas de le fasciner, et l'horreur potentiellement révoltante est comme mise à distance et neutralisée par la succession de notations techniques (horaires, distance, poids et nombre des bombes larguées) soulignant la précision métronomique avec laquelle l'attaque est menée. Ce regard ambigu se comprend mieux si l'on tient compte du fait que la perception des violences est ici filtrée par le « dire des pilotes », récits utilisés par le journaliste pour procéder à « une reconstitution aussi exacte que possible » de la scène. La même logique est à l'œuvre dans le dessin reproduit ci-dessous, montrant un artilleur en action.

³¹⁷ *Ibid.*, Nous soulignons.

L'ILLUSTRATION



A bord d'un trimoteur de l'escadrille la « Disperata » pendant un bombardement effectué près de Makallé.

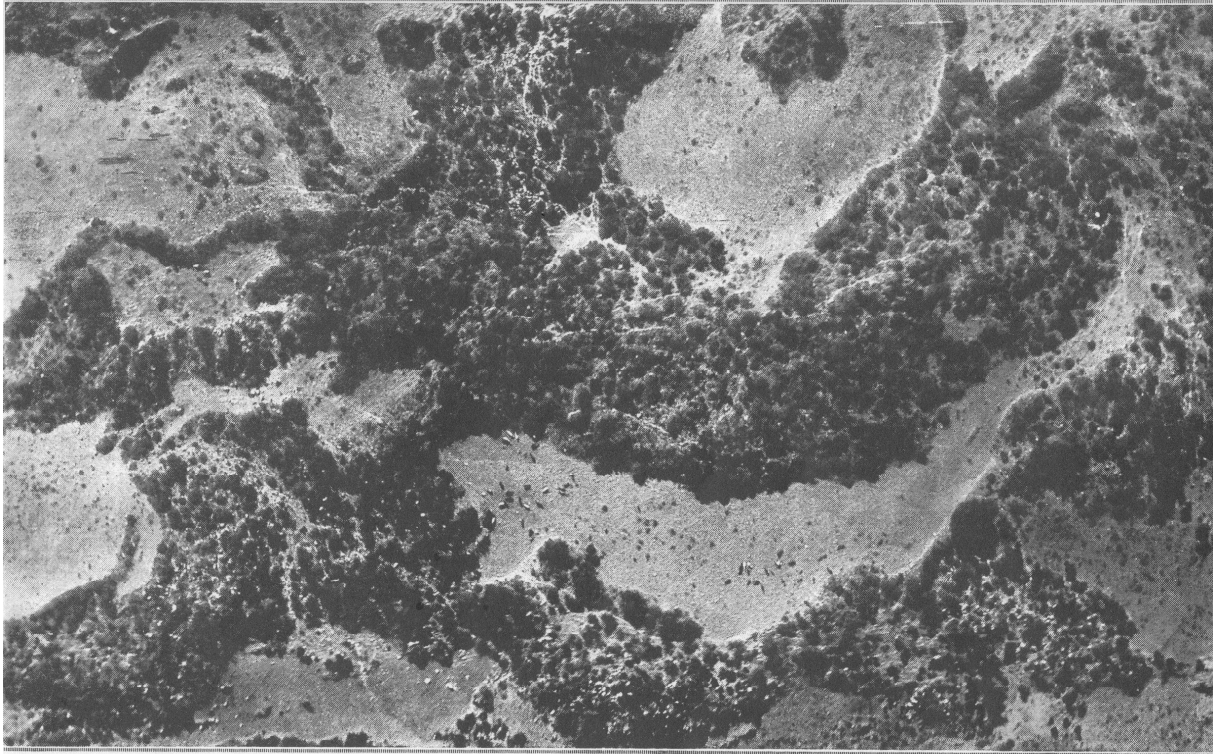
Par un viseur, analogue au viseur français type STAé, le bombardier, que l'on voit ici allongé à plat ventre, suit le défilement du terrain le long d'une ligne graduée et apprécie le temps de passage entre deux repères, d'où il déduit la vitesse. En même temps, par la manette qu'il tient à gauche, il oriente sa ligne repère de façon à la rendre parallèle au défilement apparent du terrain. Lorsque le but se présentera selon l'angle de jet convenu en fonction de l'altitude et de la vitesse préalablement mesurées, il appuiera sur le déclenchement situé à sa droite, sous le volant d'ouverture de la trappe d'observation. Plus à droite, les bombes, en casiers verticaux. — Dessin de Geo Ham.

Fig. 30 : L'Illustration, 14 décembre 1935, p. 489

La légende qui l'accompagne se propose de décomposer les tâches à accomplir pour un tir efficace. Seule compte l'habileté du soldat, abstraction faite des effets meurtriers d'un geste dont le lecteur est invité à admirer la complexité³¹⁸. Ainsi se développe une lecture aseptisée des combats, largement focalisée sur la performance militaire fasciste et oubliant par là de prendre véritablement en considération les

³¹⁸ La référence au « viseur français » souligne de plus l'appartenance de la France et de l'Italie au même monde de la modernité, tout en incitant le lecteur à se situer ici en terrain familier, pour le conduire à relativiser les violences perpétrées. La même occultation de l'ennemi apparaît dans l'aquarelle de Geo Ham représentant « une expédition punitive près de Sélicot ». Cf. annexes figure 6 p.XXII.

souffrances et les dommages causés à « l'ennemi »³¹⁹ éthiopien, vision confirmée par la photographie accompagnant l'article.



La vallée « Enda Macaël » : vue aérienne prise la veille du bombardement.
En bas, au centre, sur la prairie, entre les hauteurs boisées, on distingue, comme un fourmillement, une partie du rassemblement de cavalerie et de convois éthiopiens.

Fig. 31 : *L'Illustration*, 14 décembre 1935, p. 489

Celle-ci, suivant une tendance déjà soulignée par G. Poels dans le contexte rifain, est une simple vue d'avion surplombante, qui adopte implicitement le point de vue italien. La présence humaine, à peine perceptible, et ainsi vidée de sa puissance d'identification éventuelle pour le lecteur, se limite à « un fourmillement » que la légende nous aide à « distinguer ». La photographie publiée par Monfreid sur le bombardement de Dagabour participe de la même volonté d'esthétisation et de mise à distance de l'horreur guerrière :

³¹⁹ La reprise sans distance de ce terme est d'ailleurs révélatrice des sympathies italiennes de l'hebdomadaire

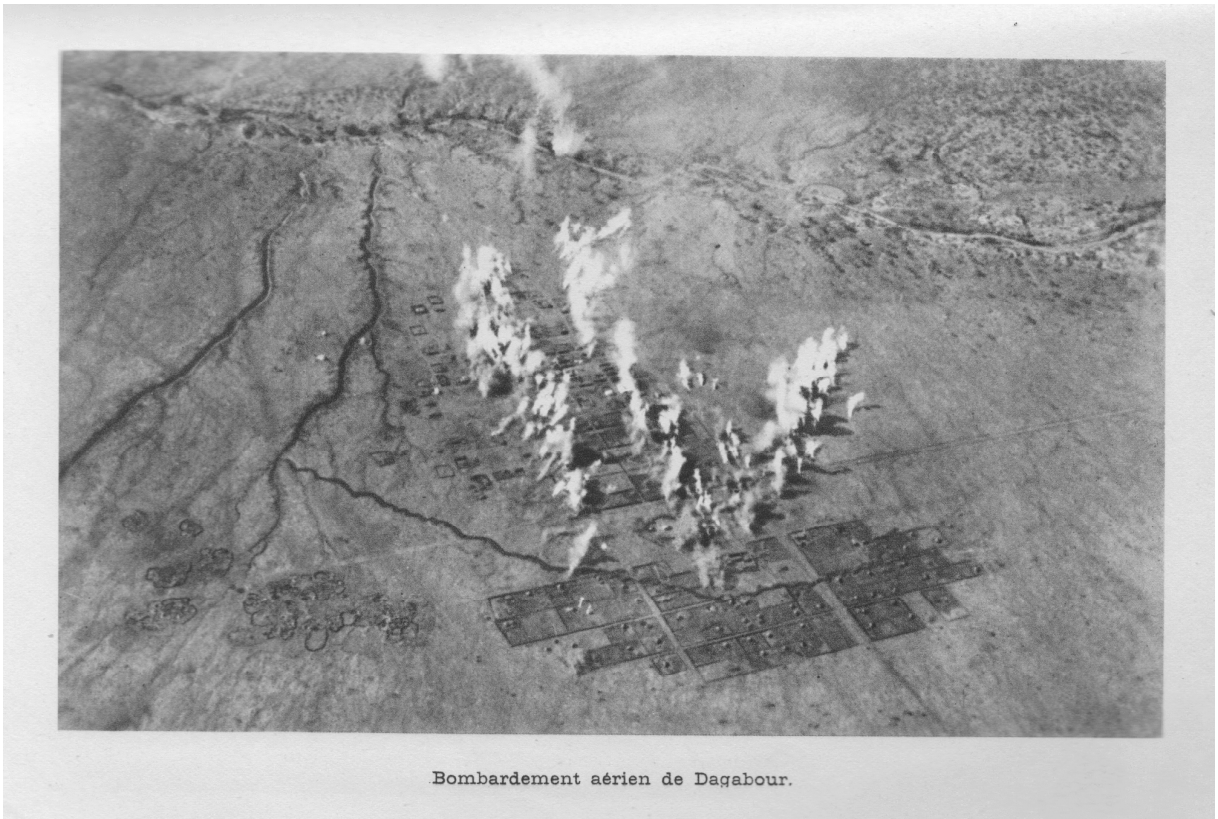


Fig. 32 : Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, p. 304

Dans cette image qui est la seule à de notre corpus à montrer les violences dans le temps même de leur accomplissement, la brutalité est curieusement absente et s'efface devant la mise en évidence de l'aspect tactique de l'opération, puisque l'on voit la ville se dessiner au sol à la manière d'un plan et que la photographie aérienne permet de resituer les lieux dans leur environnement géographique naturel. De plus, la distance permet d'apprécier le caractère ordonné de l'attaque, la maîtrise avec laquelle elle est menée, les fumées des bombardements dessinant des lignes parallèles. Le plus perturbant dans cette image reste toutefois son indéniable qualité esthétique, à laquelle contribuent les contrastes du noir et blanc et les nuages de fumée qui, ainsi suspendus dans les airs, semblent devenir inoffensifs. La guerre, ainsi déréalisée et traitée sur ce mode distancié, ne serait-elle plus qu'un ballet admirable et grisant au regard duquel les violences perpétrées paraissent dérisoires ? C'est bien l'avis d'Henry de Monfreid, qui présente ainsi le combat de Lammachlindi :

Six heures cinquante... J'écoute... Les voilà ! le ciel bourdonne, ils paraissent, tout petits encore, les vingt oiseaux de métal, très hauts dans le ciel pâle... Ils foncent, la nuée descend... Là-bas, au pied du promontoire, une fourmilière semble éclore : les Abyssins

fuient leur camp et tout autour je vois les taches blanches des chamars se répandre dans la plaine.
Sept heures. Le ciel crépite et, en même temps, nos mitrailleuses crachent. Les avions plongent, remontent, virent comme les mouettes sur un banc de poissons...³²⁰

L'auteur décrit le combat dans lequel il se trouve personnellement impliqué (« nos mitrailleuses crachent ») au travers d'une animalisation de la situation qui rend compte du déséquilibre des forces en présence. Dans cette guerre, c'est la loi du plus fort qui s'exprime (l'oiseau contre la fourmilière, la mouette chassant le banc de poissons), suivant l'ordre immuable de la nature, ce qui contribue là encore à normaliser les violences.

Mais le détournement du caractère scandaleux de la violence dans la grande presse emprunte parfois des chemins inattendus, comme le montre l'exemple des aquarelles publiées par Geo Ham pour le compte de *L'Illustration*.

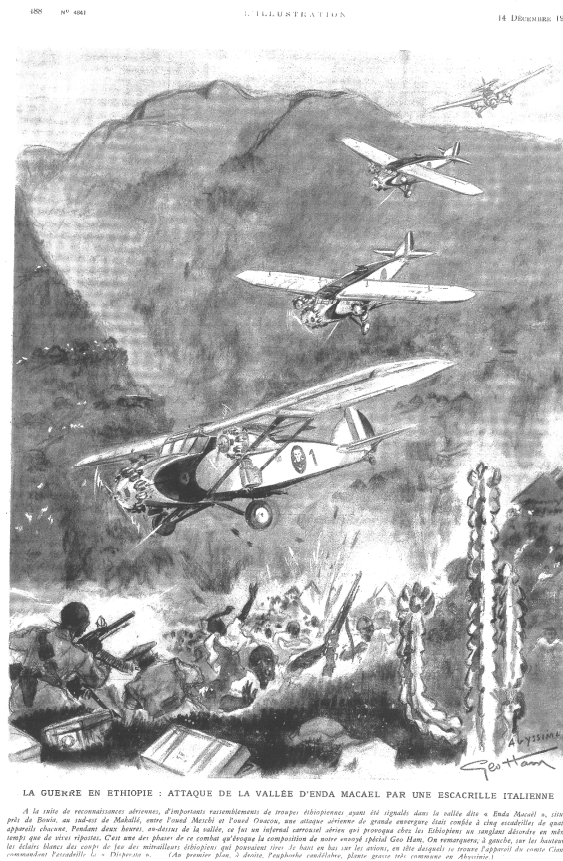


Fig. 33 : Aquarelle de Géo Ham pour *l'Illustration* du 14 décembre 1935, p. 488

³²⁰ Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, page 221

En plaçant le lecteur au cœur du bombardement que nous avons déjà évoqué, et qu'il reconstruit pour lui, le dessinateur joue à merveille la carte de la complémentarité avec un outil photographique dont il comble les manques. Ce faisant, la spécificité du support adopté et la force suggestive des modes de représentation qu'il emploie (grand format, couleurs vives) implique un tout autre rapport à la violence, où la spectacularisation des combats exprime une fascination assumée et participe à la réconciliation des pratiques guerrières fascistes avec l'héroïsation épique traditionnelle de la guerre, bien loin de l'occultation pudique de leur brutalité qui ressortait des photos. Cependant, le résultat est-il si différent ? Dans cette esthétique, violence et exotisme ont plus que jamais partie liée, et la guerre d'Éthiopie semble véritablement le lieu d'épanouissement privilégié de cet « exotisme au carré »³²¹ dont parle Laurent Gervereau à propos des conflits coloniaux. Ici, plus que les conditions techniques de production de l'image, c'est une sensibilité orientaliste marquée, qui, en colorant l'image, prend en charge sa déréalisation. Pour planter le décor, Géo Ham juge bon de préciser dans la légende : « Au premier plan à droite, l'euphorbe candélabre, plante grasse très commune en Abyssinie ». Censée ajouter une caution documentaire à la scène évoquée, cette mise en avant du décor contribue, selon une sensibilité touristique particulièrement déplacée dans ce contexte, à relativiser l'horreur de la scène. En mettant sur le même plan le sujet représenté et le cadre dans lequel il s'inscrit, l'illustrateur permet leur contamination réciproque (après tout, ce déluge de feu est aussi un décor) et encourage chez le lecteur l'abandon à une fascination que la réaffirmation de la distance géographique facilite. On observe donc ici un même art du décalage et de la distanciation que dans la photographie, grâce auquel, par d'autres moyens et de façon bien plus insidieuse si l'on tient compte du réel pouvoir suggestif de ces images (bien plus rares que les photographies, et en couleur pour le lecteur), le dessinateur occulte la véritable portée des violences, pour tourner en dérision une brutalité mise en scène.

En somme, ces exemples montrent, là encore en accord avec les conclusions de G.Poels, que la violence, quel que soit le support qui la traduit, trouve dans la grande presse une expression constamment détournée, et n'est jamais abordée autrement que par

³²¹ L. GERVEREAU, *Montrer la guerre : information ou propagande ?*, Paris, Isthme Éditions, 2006

la médiation des figures déréalisantes de l'euphémisme ou de l'hyperbole. Faut-il voir là la conscience d'un malaise ? Toujours est-il que dans *L'Illustration*, la mort n'a pas de visage, et les cadavres mentionnés dans le texte cité plus haut³²² ne seront pas montrés, fait dans lequel on peut lire, au choix, la volonté de ne pas trop s'appesantir (y a-t-il là une trace du puissant inconscient colonial de l'hebdomadaire ?) sur les conséquences réelles de la guerre moderne en Afrique, ou, plus largement, le signe d'un rapport plus pudique et mesuré qu'aujourd'hui aux violences extrêmes dans un pays encore profondément marqué par la Grande guerre.

De fait, la mort, pour être montrée, doit être mise en scène jusqu'à devenir acceptable, et magnifiée par un cérémonial, qui, à défaut d'atténuer le scandale du décès, ne le rende pas vain. La photographie reproduite ci-dessous illustre ces nécessités :

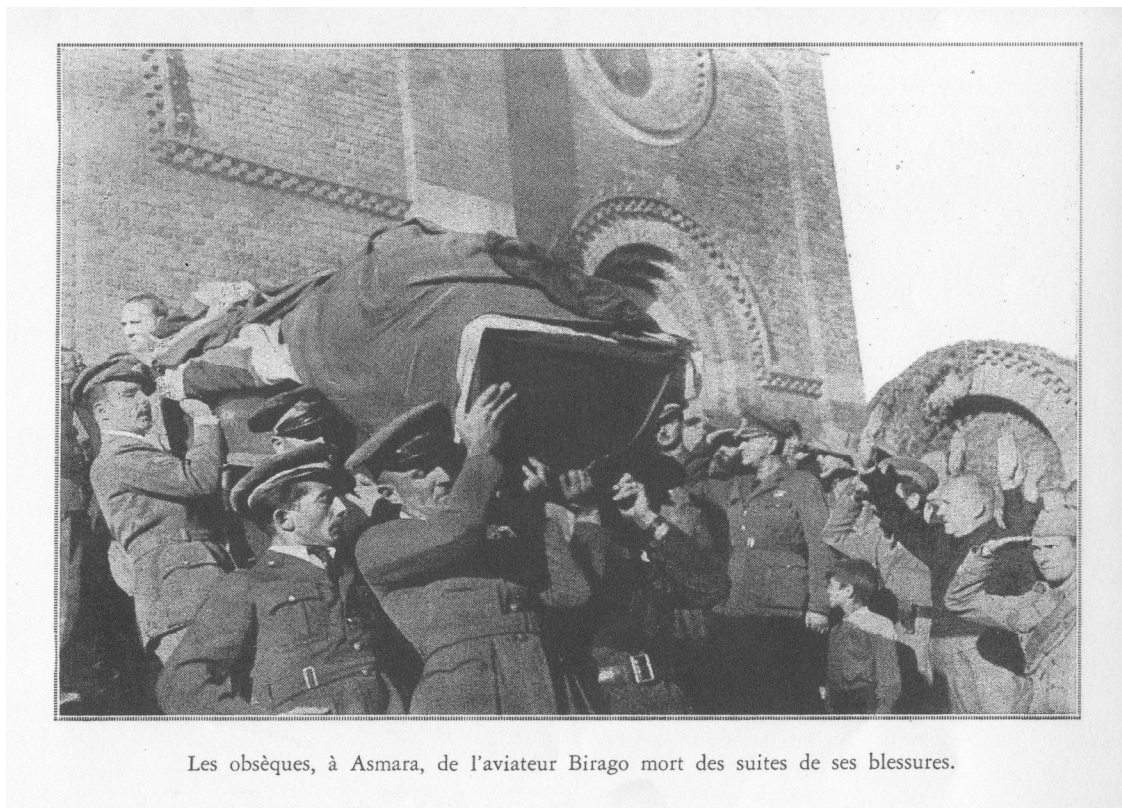


Fig. 34 : *L'Illustration*, 14 décembre 1935, p. 490

À travers ce cliché, seule figuration directe de la mort dont nous disposons pour le conflit dans *L'Illustration*³²³, la dimension emblématique de la construction est frappante :

³²² Cf. page 117

³²³ En date du 14/12/1935. Les morts éthiopiens ne sont en effet pas montrés.

l'identité du soldat tombé importe moins que la cohésion de l'armée à laquelle il appartient. Le visage fermé, bras tendu et en uniforme, les fascistes sont ici empreints d'une gravité et d'un sens du devoir qui inspirent ces lignes hagiographiques au commentateur, où la mort, blessure suprême, n'est qu'un glorieux accident garantissant à qui en est frappé une durable renommée :

Malgré l'ardeur du combat, un seul aviateur italien, fut *blessé, mais mortellement*, d'une balle. Il s'agit du sergent mécanicien Birago, qui se trouvait à bord de l'appareil piloté par le lieutenant Lanza Ostini. Sur une feuille de papier, il griffonna au crayon quelques mots dont voici à peu près la traduction : « Vive la Disperata qui a du cran. Il y avait beaucoup de monde. J'en ai mitraillé beaucoup. » Une tache de son sang maculait le bas du papier.³²⁴

La grande presse et les débats autour de la violence

Le traitement des violences par la grande presse ne se limite pourtant pas à une occultation multiforme de ses enjeux et manifestations véritables, et ce sujet sensible fait l'objet de débats entre nos reporters, en écho aux polémiques déclenchées sur la scène internationale par des pratiques combattantes dont chaque camp conteste la légalité. À cette occasion, nous pouvons une fois encore remarquer que le reportage constitue, à l'intérieur du journal, un espace d'expression singulière, au travers duquel le journaliste est en mesure de donner son point de vue avec une liberté réelle, ne correspondant pas toujours à la ligne défendue par sa rédaction. P. Ichac entend ainsi prendre part au débat qui agite les médias (« vous avez lu sans doute dans les quotidiens³²⁵ ») à la suite du bombardement par les Italiens des installations de la Croix-Rouge, en plusieurs endroits d'Éthiopie. Il démonte alors la rhétorique italienne des représailles anti-éthiopiennes, pour rappeler que l'incident ayant, aux yeux des fascistes, justifié le bombardement (le massacre d'un des leurs à coups de couteau) était attribuable aux Somalis et constituait en quelque sorte une réaction, compréhensible à défaut d'être excusable, aux bombardements répétés des Italiens contre leurs troupes. Le point de vue de Monfreid sur la question est tout autre, dans la mesure où il voit dans l'invocation de la Croix-Rouge et du respect de ses installations par les Éthiopiens un vulgaire stratagème tactique condamnable, les infrastructures médicales servant de paravent et de bouclier aux troupes du Négus pour échapper aux bombardements :

³²⁴ *Ibid.*, Nous soulignons

³²⁵ *L'Illustration*, 14 mars 1936

Les tranchées, grâce au soleil très oblique (il est six heures trente), se voient nettement, comme des traits noirs. Des réduits bétonnés pour les canons sont en construction, où l'on sent l'initiative européenne. Au centre, sur une volumineuse bâtisse, une énorme croix rouge. Tout cela se couvre d'une foule mouvante, comme une fourmilière qu'un pied brutal aurait remuée. *Une masse de soldats s'engouffre sous le bâtiment de la Croix-Rouge, ce qui prouve le rôle protecteur auquel est destiné cet emblème ! Peut-être même le dépôt de munitions est-il là...*³²⁶

L'insinuation est claire : la Croix-Rouge ne peut prétendre à la neutralité qu'on lui attribue et au nom de laquelle il est interdit de bombarder ses installations. Cependant, il nie contre l'évidence le bombardement de la structure médicale par le général italien, soulignant ainsi ses préoccupations humanitaires pour dénoncer, *a contrario*, la rouerie du Négus :

Le bâtiment de la Croix-Rouge est intact. Le général a préféré être dupe de cette lâche et criminelle supercherie que de risquer d'atteindre une véritable formation sanitaire. Mais il ne faudra pas que le Négus abuse, car tout a une fin. Ce monarque compte sans doute tirer tous les avantages de ce signe de charité sans s'astreindre à ces obligations, tout comme il a usé de la protection de la SDN sans jamais en observer les devoirs.³²⁷

L'autre sujet majeur de débat soulevé à la SDN sur la question des violences tient cette fois à la protestation du gouvernement italien contre l'emploi de balles « dumdum » explosives par l'armée éthiopienne. Il s'agit là encore, en dénonçant la cruauté de l'ennemi, de légitimer les massacres à grande échelle, principalement dus aux bombardements et à l'utilisation des gaz, dont l'opinion internationale, à la suite des plaintes du Négus à Genève, pourrait s'émouvoir. Cette stratégie de discrédit de l'adversaire éthiopien, vraisemblablement massive dans les médias occidentaux si l'on prend au sérieux la remarque de Pierre Ichac³²⁸, est flagrante sous la plume d'Henry de Monfreid. Accompagnant les troupes italiennes en Ogaden, il dénonce à l'envi la violence propre aux Abyssins, et voit dans ces nouvelles armes un exutoire particulièrement inhumain à leur cruauté naturelle :

³²⁶ Monfreid, *op.cit*, page 232, nous soulignons.

³²⁷ *Ibid.*, page 233. Du même coup, l'auteur critique l'aveuglement de la SDN. Les devoirs dont il s'agit renvoient aux critiques traditionnelles adressées à l'Éthiopie par les défenseurs de l'intervention italienne. Tout État membre devait faire valoir les libertés de chacun sur son territoire, impératif mis en cause par la persistance supposée de l'esclavage dans l'Empire du Négus. Ce débat, nous le verrons au chapitre 8, la presse française l'a alimenté par des reportages sur place

³²⁸ Le 14 mars 1936, il s'exprime ainsi : « Quant à la protestation du gouvernement italien contre l'emploi de balles « dum-dum » par l'armée éthiopienne, je me permettrai de donner là-dessus mon avis [que l'on devine différent du point de vue dominant] avec d'autant plus de liberté que mes confrères présents en Somalie ont donné au leur une forte publicité ».

Un officier italien, vieux colonial un peu créateur des bandes doubats (il m'a prié de taire son nom), me raconte ce qu'il vit après une des dernières razzias des Abyssins, il y a quelques mois : pour mieux semer la terreur et fixer le souvenir de la force et de l'autorité du négus chez ces nomades insoumis, la soldatesque abyssine fit une sorte d'arc de triomphe orné des dépouilles humaines résultant de l'horrible mutilation. Il put en prendre une photographie et voulut bien m'en confier une épreuve.

Peut-être aujourd'hui ces mêmes soldats n'auront-ils pas le temps de se livrer à ces pratiques qui étaient seulement barbares, comme leurs âmes, mais on leur a appris une autre cruauté, celle-là consciente et sans l'excuse de la coutume ancestrale : la balle dumdum.

Oui, je reviens à ces balles dumdum en voyant les quarante doubats déchirés de blessures atroces. Je vois leur chair hachée, les os éclatés, les viscères arrachés... Toutes ces plaies exigent des amputations d'urgence, mais l'hôpital est trop loin : ils mourront tués par la gangrène.

Auprès d'eux, les Éthiopiens, avec des blessures faites par des balles ordinaires, une fois pansés, attendent l'évacuation vers l'arrière, le soleil, la vie...³²⁹

En convoquant ce témoignage saisissant et peut-être fictif (son auteur reste anonyme et Monfreid ne communique pas au lecteur la photo censée confirmer ses dires), l'aventurier, plein de mépris pour la « soldatesque abyssine », ces « barbares » laissant libre cours à leur instinct, fait coup double. Il condamne tout d'abord, par une insistance complaisante sur « des blessures atroces », cette modernisation de l'horreur incarnée par la balle dumdum, rejetant l'armée éthiopienne dans une illégalité scandaleuse. Le discret contrepoint sur lequel s'achève la démonstration, où l'on voit que les Éthiopiens n'ont que des blessures légères, infligée par « des balles ordinaires », accrédite à l'inverse l'idée d'une guerre propre menée par les Italiens dans un respect scrupuleux du droit international, ce que contesteront très vite certains contemporains des faits.³³⁰ Qu'importe, pour l'instant le voile est tombé et plus rien n'empêche de célébrer la haute tâche accomplie par l'Italie en ces terres hostiles, où, comme le prétend Monfreid dès la préface de son ouvrage :

[Elle] a eu le très haut courage de ne pas faire une guerre barbare sur la terre où elle veut porter un peu de justice et de progrès. Elle a sacrifié une « gloire militaire » facile au début, pour rester plus humaine envers les peuples qu'elle veut affranchir d'un odieux servage.

C'est notamment pour corriger les effets regrettables d'une vision qui relève de la propagande et semble répandue dans beaucoup de médias occidentaux présents sur place que Pierre Ichac entend s'exprimer sur le sujet avec impartialité, devant les critiques qui pourraient lui être adressées :

³²⁹ Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, Gallimard, 1936, pp. 161-162

³³⁰ Voir l'inventaire des violences établi par Charles Rousseau dans *Le conflit italo-éthiopien devant le droit international*, cité par Marie-Anne Matard-Bonucci, *op. cit.*

Je reste dans tout cela d'autant plus impartial que je suis à couteau tiré avec une bonne partie du gouvernement éthiopien. On ne peut donc m'accuser d'une éthiophobie excessive.³³¹

Cela posé, il donne une version des faits qui diffère sensiblement de celle dont Henry de Monfreid nous donne l'exemple :

Les balles explosives de l'armée éthiopienne sont des balles de chasse, comme tous les chasseurs en possèdent en Afrique, et ce n'est vraiment pas la faute du gouvernement éthiopien si l'armement de ses soldats va du calibre 12 à chevrotines au fusil Gras à balles de plomb en passant par la Mannlicher de chasse et la carabine Flobert. [...] Ce que l'on peut affirmer en tout cas, c'est que l'armement nouveau de l'armée éthiopienne, acquis depuis le début de la guerre, ne comporte que des balles de guerre absolument conforme aux conventions internationales.³³²

Ce faisant, il se montre digne d'une certaine mythologie du reporter, qui, depuis Joseph Kessel et Albert Londres, se fait un devoir de combattre pour la vérité et de dénoncer les abus dont il est le témoin. C'est précisément au nom d'une mission dont il connaît l'enjeu, et qui nous a fait voir en lui un avatar de ces reporters modèles, qu'il interpelle le lecteur :

Parlons sérieusement. Les brimades incompréhensibles et maladroitement subies journalièrement par les journalistes européens –et particulièrement par les Français– sont-elles justifiées, dans le moment même où l'Éthiopie, sous les bombardements, sous les nappes de gaz, éprouve le plus intense besoin de leur témoignage ?³³³

On voit ici exprimée pour la première fois la conviction forte que le journaliste, et particulièrement le reporter, peut être, par la force de son discours et de ses convictions, un mobilisateur de l'opinion et l'élément décisif d'une prise de conscience massive capable de faire changer le cours des choses. Dans les faits, on sait à quoi sera réduit ce bel espoir, mais Pierre Ichac lui-même ne se fait guère d'illusion sur le poids et l'influence qu'aura réellement un discours dont la portée se trouve de toute façon limitée par le peu de latitude que lui laissent les autorités sur place, comme nous l'avons déjà souligné³³⁴. L'inquiétude du reporter ne prend pas seulement place dans une défense argumentée des Éthiopiens, mais répond au pressentiment que, dans cette guerre, un avenir bien sombre se dessine pour l'Europe, dans la mesure où celle-ci pourrait bien connaître à son tour les violences

³³¹ *L'Illustration*, 14 mars 1936.

³³² *L'Illustration*, *ibid.*

³³³ *L'Illustration*, 14 mars 1936.

³³⁴ Cf. Chap. 2

nouvelles qui s'expérimentent en Éthiopie, avec l'utilisation massive de l'aviation et l'emploi des gaz :

Les témoignages de tous les médecins européens sont là pour nous permettre d'imaginer non seulement qu'il soit impossible à une armée à moitié nue et munie seulement de fusils de s'opposer à la marche d'une colonne que précède des dizaines de tonnes de bombes à gaz lancées par les avions, mais encore le gai spectacle que nous offrirons, lors de la « prochaine dernière », des capitales comme Paris, Londres, Berlin ou Rome...³³⁵

Les violences dans *L'Humanité* : entre parti pris réaliste et sens du raccourci saisissant, un enjeu majeur de mobilisation partisane

Si Pierre Ichac fait montre, sur le sujet, d'une belle lucidité et d'un souci d'objectivité particulièrement précieux dans ce contexte sensible, il en va tout autrement pour *L'Humanité*, qui fonde le succès de sa démarche militante et mobilisatrice sur une rhétorique agressive de la révélation dont nous avons déjà donné des exemples. La dénonciation des exactions fascistes en Éthiopie est un axe primordial de sa stratégie rédactionnelle, et s'opère de façon répétée, en jouant de la complémentarité du texte et de l'image.

Recourant très tôt, nous l'avons dit, à un vocabulaire guerrier pour caractériser les rapports italo-éthiopiens, le quotidien cite, à propos des mobilisations de février 1935, des chiffres aujourd'hui confirmés par l'historiographie, et annonce le 23, le départ de 5000 hommes et 200 avions pour les colonies italiennes.³³⁶ D'autre part, *L'Humanité* prend dès cette époque la mesure de la nature proprement extraordinaire des violences qui s'annoncent, puisqu'un de ses rédacteurs déclare, dès le 24 février 1935, «un peuple est en danger d'extermination». L'exagération perceptible ici, s'expliquant par la volonté de susciter l'adhésion des lecteurs au profond mouvement de révolte qui anime l'auteur, rencontrera pourtant plus tard un puissant écho dans la saisie par l'Éthiopie de la SDN pour dénoncer les violences faites aux civils par les fascistes.

³³⁵ *L'Illustration*, 9 mai 1936

³³⁶ Dans son article sur les violences coloniales, M.-A. Matard-Bonucci, à propos de l'Éthiopie et s'appuyant sur les travaux de N. Labanca, donne en effet les chiffres suivants pour définir l'effort de guerre consenti par les Italiens sur l'ensemble du conflit : 330 000 soldats italiens, 87 000 askaris (troupes coloniales), 100 000 travailleurs, 250 chars et 350 avions. Ces chiffres correspondent à ceux communiqués par *L'Humanité*, qui parle, le 27 février 1935, de 250 000 à 300 000 hommes disponibles à terme côté italien.

C'est sur ce point précis, qui relève d'une violation du droit de la guerre, que se concentrent les critiques virulentes de *L'Humanité*, une fois le conflit entamé. Elle dénonce l'emploi systématique des gaz et des bombardements de façon bien plus précoce et systématique que *L'Illustration*, et fait régulièrement état d'attaques meurtrières contre les civils :

Les avions fascistes mitraillent les populations civiles. 25 000 soldats éthiopiens bombardés devant Adigrat.³³⁷

Des centaines de civils tués et blessés dans l'Ogaden³³⁸

Les bombardements auraient tué et blessé des centaines de civils dans la région de Tomsa et détruit Guerlo-Gubi³³⁹

Le quotidien mise donc tout au long du conflit sur une stratégie de la répétition pour mobiliser ses lecteurs contre la barbarie fasciste. Recourant au thème du massacre des innocents, il réunit civils éthiopiens et jeunesse italienne sous la bannière commune des victimes du régime mussolinien. Le point de vue adopté sur les mobilisations de février est à ce titre révélateur de la vision coercitive du fascisme que *L'Humanité* cherche à communiquer à ses lecteurs :

Les « volontaires » des milices fascistes sont inscrits en masse aux états-majors des divisions.³⁴⁰

Les guillemets et la tournure passive de la phrase suffisent ici à faire sentir la circonspection et la défiance avec laquelle le quotidien communiste accueille les signes de l'enthousiasme populaire suscité en Italie par l'expédition d'Abyssinie. De son point de vue en effet, le conflit ne peut qu'être subi par l'ensemble de la population italienne, que sa situation économique difficile rapproche, dans une perspective internationaliste, du

³³⁷ *L'Humanité* une du 7 octobre 1935, page 3

³³⁸ *L'Humanité*, 8 octobre 1935, page 3

³³⁹ *Ibid.*, 14 octobre 1935, page 3

³⁴⁰ *L'Humanité*, 25 février 1935, page 3

prolétariat français³⁴¹. *L'Humanité* illustre d'ailleurs cette interprétation par le recours à la photographie, d'autant plus significatif qu'il est rare³⁴² :



Fig. 35 : *L'Humanité*, 6 octobre 1935, une

La légende suivante accompagne ce cliché : « Soldats italiens à l'appel. On lit plutôt la fatigue sur leurs visages que l'enthousiasme ». Or la photographie ne permet pas de discerner les expressions des soldats. On voit ici comment le journal tire parti d'images qu'il n'a pas produites³⁴³, mais auquel il donne un sens appuyant sa vision du conflit. La légende fait donc parler l'image, l'intègre au discours propre de la rédaction, et, alors que l'on aurait tout aussi bien pu voir, dans cet alignement de soldats qui saluent, l'illustration du sens de la discipline propre au fascisme, sa signification se trouve inversée, et mise au service de l'antifascisme du quotidien communiste.

³⁴¹ Pourtant, en Italie, l'engouement des Italiens pour l'expédition africaine du régime fut bien réel (du moins au vu du nombre de miliciens qui s'engagèrent dans la guerre, aujourd'hui fixé, d'après N. Labanca, à 115 855, soit un tiers du total des forces envoyées en Éthiopie) et il y a, dans ce refus de voir l'attractivité réelle du fascisme et la popularité des objectifs qu'il se fixait alors, un aveuglement dangereux. Sur cette question du rapport entre Mussolini et son peuple tels que nos sources l'envisagent, voir la dernière partie.

³⁴² Ce recours peu fréquent à la photographie s'explique avant tout par les contraintes techniques empêchant encore à l'époque une parution quotidienne de traiter visuellement de l'actualité lointaine.

³⁴³ N'ayant pas d'envoyés spéciaux sur place, le quotidien est dépendant des clichés provenant des agences de presse internationale.

Par ailleurs, pour montrer les violences, *L'Humanité*, prenant le contre-pied des choix dominants dans la grande presse telle que nous les avons mis en évidence précédemment, choisit de se situer au plus près de l'action, pour susciter l'empathie et la révolte du lecteur. Les photographies de violence, non reproductibles ici à cause de leur mauvaise qualité, concernent les conséquences directes des bombardements italiens, et représentent des maisons en flammes et des nuages de fumée. Cependant, la rédaction semble consciente des limites de cette stratégie iconographique, puisqu'elle juge nécessaire d'accompagner les clichés de longues légendes visant à restituer aux images leur pouvoir narratif et mobilisateur. Ainsi, le 6 février 1936, un cliché est accompagné de cette légende :

Lors du bombardement de Dessié par l'aviation fasciste. Échappés par miracle à la mort, des paysans éthiopiens contemplant avec terreur leur maison incendiée.³⁴⁴

Pour *L'Humanité*, l'exactitude de l'information transmise compte finalement moins que la sincérité de l'indignation qu'elle occasionne.³⁴⁵ Outre le vocabulaire hyperbolique, remarquons que la rédaction fait appel à un cliché déjà ancien, les bombardements de Dessié ayant été abordés dès le mois de décembre dans *L'Illustration*, à travers le regard de Pierre Ichac, que ses choix techniques et ses partis pris de réalisme engagé rapprochent d'ailleurs de la sensibilité incarnée par le quotidien militant. En témoigne cette photographie, qui réhabilite l'action de la Croix-Rouge en même temps qu'elle s'émeut du sort des blessés :

³⁴⁴ *L'Humanité*, 6 février 1936, page 3. Pour un autre exemple de la représentation photographique des bombardements dans *L'Humanité*, cf. annexes figure 5 p. XXII

³⁴⁵ La réutilisation de vieux clichés pour de nouvelles batailles (cette période correspond au débat sur les sanctions pétrolières à la SDN) est aussi révélatrice des limites de la stratégie mobilisatrice de *L'Humanité* et d'une rhétorique dont la répétition ne fait plus vraiment la force.



Fig. 36 : *L'Illustration*, 4 janvier 1936, p. 17

Mais le thème du massacre des innocents, qui place sous la commune bannière des victimes du régime la jeunesse italienne sacrifiée et les civils éthiopiens exterminés, est surtout dénoncé dans *L'Humanité* par le biais des dessins de presse³⁴⁶, comme le montrent les exemples suivants :



Fig. 37 : *L'Humanité*, 8 mai 1936, une

³⁴⁶ Contrairement à l'utilisation faite par le quotidien communiste de la photographie, le dessinateur a ici plus de liberté, dans la mesure où il ne s'agit pas ici de retracer une source initiale, mais de créer un support autonome de dénonciation.

On voit ici comment le dessinateur subvertit l'imaginaire politique fasciste et retourne contre le régime le prestige de l'héritage romain, dont, outre la légende, le glaive rappelle la symbolique. Alors que l'Empire va bientôt être proclamé, le lecteur est invité à constater le prix de la « *pax romana* », rendu scandaleusement élevé par l'alignement des tombes à perte de vue³⁴⁷. Ironie supplémentaire, ce dessin discrédite d'avance le discours que le Duce s'apprête à prononcer, puisqu'en lieu et place de la foule en délire, on ne voit que les morts laissés derrière elle par la campagne éthiopienne. Enfin, le dessinateur dénonce en Mussolini un acteur qui prend la pose (les yeux fermés, le costume noir, la tête penchée en arrière) et se soucie de ses effets, tant la dureté de ses traits, récurrente dans toutes les caricatures qui le mettent en scène, ne laisse aucun doute sur son naturel agressif et orgueilleux.

Si le dessin de presse est utilisé parce que l'on pense que sa force suggestive et symbolique lui permettent d'aller plus loin que la photographie dans la dénonciation, son emploi s'explique également par l'absence de clichés disponibles pour figurer certaines violences, à l'image, ici, de l'emploi des gaz :

³⁴⁷ Face à cette logique de guerre à la guerre (et encore, dans le cas de la guerre d'Éthiopie, la menace sur l'intégrité du territoire colonial italien n'était qu'imaginaire), *L'Humanité* semble encore partisane d'un pacifisme plus radical, anti-guerre et antimilitariste



Fig. 38 : *L'Humanité*, 12 avril 1936, une

Ce dessin revient sur le tard, alors que les préoccupations du quotidien communiste sont davantage tournées vers le péril nazi, sur ces pratiques de violences extrêmes. Le dessinateur déconstruit là encore une des images d'Épinal attachée alors au fascisme italien, qui voudrait que ce régime, dictature d'opérette, fut malgré tout bon enfant³⁴⁸.

La subversion du mythe est ici efficace, et le rire sert à dénoncer les violences massives perpétrées contre les civils, et révéler du même coup ce que cachent les sollicitudes mussoliniennes³⁴⁹. Malgré la pertinence de cette stratégie et le caractère

³⁴⁸ Cette vision est d'ailleurs encore d'actualité, participant de la banalisation du passé fasciste dans une partie de la classe politique italienne. Il y a peu, Silvio Berlusconi, actuel Président du Conseil, a ainsi assimilé les îles Lipari, baigne où les fascistes envoyaient leurs opposants, à des « colonies de vacances ». Le décalage est grand entre la perception sociopolitique de cette mémoire et le regard aujourd'hui sans concessions de l'historiographie italienne. Voir, par exemple, David Bidussa, *Il mito del bravo italiano*, Milan, Il saggiatore, 1994

³⁴⁹ Le cadeau qu'il s'agit d'« offrir » aux Éthiopiens, c'est peut-être aussi cette civilisation que le Duce, selon une rhétorique il est vrai vite abandonnée, se targuait initialement d'apporter aux Éthiopiens asservis par un Négus barbare.

percutant de ce dessin, qui pallie avec talent, et par le recours à d'autres armes, l'absence de clichés à même de témoigner de ce type de pratiques, on peut craindre que sa publication à contre temps des préoccupations internationales n'en atténue de beaucoup l'effet. De fait, ces violences sont connues depuis la fin de l'année 1935, et ce dessin eut été plus porteur alors. Pourquoi le publier quand l'issue du conflit est déjà décidée, et que depuis mars, Staline a qualifié le conflit d'« épisode » mineur au regard des dangers qui menacent en Allemagne et en Extrême Orient ? N'est-ce pas le signe des limites d'un discours militant qui s'épuise, et, fondé sur le martèlement de quelques icônes frappantes, peine à renouveler ses objets et ses cibles au risque de lasser ses lecteurs³⁵⁰ ?

Rarement abordée directement et sans détours (on préfère recourir au texte ou à la gravure plutôt qu'à des photographies explicites, l'inscrire dans le cadre ritualisé d'un enterrement plutôt qu'à travers le désordre anonyme du champ de bataille), la violence n'est pas pour autant absente du traitement du conflit par nos journaux, et son évocation n'est jamais neutre. Euphémisée ou servant, par son exhibition répétée³⁵¹, à en délégitimer les auteurs, son utilisation par les journaux est en tous cas révélatrice des profondes fractures suscitées par le conflit éthiopien dans la presse et la société française, chaque camp y voyant dès lors un moyen efficace de mettre en lumière des héros-victimes d'autant plus émouvants qu'ils sont anonymes.

³⁵⁰ En ce sens, la révolte de Pierre Ichac, qui tranche avec le ton habituellement modéré de ses articles, et certainement plus sincère et frappante pour des lecteurs qu'elle surprend.

³⁵¹ Chez Henry de Monfreid ou dans *L'Humanité*, avec des cibles et des stratégies discursives différentes.

Conclusion partielle

Ce second temps de notre étude visait à montrer selon quelles modalités complexes et ambiguës (une ambiguïté propre à la fascination exotique) le rapport de la presse française à cette expérience de l'altérité que constituait pour elle la guerre coloniale du fascisme en Éthiopie s'est construit. Conflit invisible parasité par son décor, réalité prismatique par excellence, la guerre d'Éthiopie reste difficilement saisissable dans sa vérité pour le lecteur, qu'il s'en tienne au récit éclaté³⁵² et proprement divertissant que lui en fournit souvent la grande presse, ou se tourne vers l'interprétation généreuse mais exagérément linéaire et répétitive proposée par *L'Humanité*.

Il s'agit donc à présent, à la lumière de ces remarques et pour guider la suite de notre travail, de soulever un problème : la fascination exotique tout comme l'instrumentalisation³⁵³ de la violence et la réduction symbolique³⁵⁴ dont son traitement fait l'objet ne rendent-elles pas difficile, voire impossible, la saisie de la spécificité du modèle promu par les fascistes aux colonies ? Cette question, au demeurant essentielle³⁵⁵, car c'était aussi dans la capacité des observateurs de l'époque à la poser avec lucidité que se jouait l'avenir proche du continent, est pourtant rarement abordée de front par nos périodiques, pour qui elle conserve sa part d'ombre et de non-dit, au sens donné à ce terme par E. Savarèse³⁵⁶. C'est donc cet impensé du fascisme colonial dans sa dimension et ses dynamiques propres que nous allons à présent chercher à expliciter en montrant comment

³⁵² L'effet de dispersion que nous souhaitons désigner ici tient tant à la multiplicité de points de vue souvent exprimés dans les grands quotidiens (par l'envoi de reporters dans chaque camp) qu'aux perceptions du conflit que ceux-ci renvoient à leurs lecteurs, qu'elles restent en marge des hostilités ou ne parviennent à les saisir que de façon fugitive et partielle.

³⁵³ Ou le détournement de la complexité de ses manifestations à des fins idéologiques, son traitement partial et orienté.

³⁵⁴ Soulignée par M.-A. Matard-Bonucci (*op.cit*), pour qui le gaz constitue, avec les bombardements et pour les contemporains des faits, une « métaphore des violences extrêmes », contribuant, par son impact sur les mentalités, à reléguer dans l'ombre la multiplicité des techniques de guerre employées par les fascistes au cours du conflit.

³⁵⁵ Et d'autant plus pertinente, dans le cadre de la représentation des violences fascistes, que l'on sait désormais la spectacularisation dont ces pratiques ont fait l'objet au sein des troupes italiennes, pour qui elles s'inscrivaient dans « une pédagogie de l'effroi ». Voir M.-A. Matard-Bonucci (*op.cit*), p. 439, et A. Mignemi, *Immagine coordinata per un impero*, Turin, GEF, 1984, qui rassemble quelques un des « clichés de l'horreur » produits par les soldats aux colonies

³⁵⁶ Lorsqu'il suggère que « le non-dit relève moins de la dissimulation que de l'impensé, de l'oubli, de la méconnaissance ».

la guerre d'Éthiopie est aussi en France l'occasion, par le biais d'une relecture à usage interne de ce phénomène politique et de ses manifestations sur la scène internationale, d'une clarification des positions entre sympathisants et opposants au fascisme.

Partie 3

-

Se comprendre : La France au prisme de la guerre d'Éthiopie, des modèles politiques en débat

Chapitre 8 – Le fascisme colonial, pléonasme, imitation, ou expérience singulière ?

Jusqu'à présent, notre travail a surtout abordé les implications anthropologiques et culturelles au sens large de la guerre d'Éthiopie, dans la mesure où, à cette occasion, les Français remettaient en jeu leur rapport à l'altérité africaine, mais aussi à la guerre, puisque s'est posée alors de façon particulièrement aiguë la question de la représentation du conflit en général, et des violences qu'il a produites en particulier.

Ce sont désormais les enjeux politiques et idéologiques du conflit que nous voudrions examiner, en ayant à l'esprit que « la conquête de l'Éthiopie fut la seule entreprise coloniale d'outre-mer menée par une puissance totalitaire »³⁵⁷. Il semble donc pertinent de s'interroger, au-delà des fanfaronnades de la propagande mussolinienne, sur la

³⁵⁷ M.-A. Matard-Bonucci., « Violence coloniale, violence de guerre, violence totalitaire », *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008, pp. 431-463.

spécificité réelle du modèle politique mis en place par l'Italie dans ses colonies, et ce dans une double perspective. Tout d'abord, en comparant l'expérience coloniale fasciste avec les modèles français et anglais prédominants à l'époque, contre lesquels les idéologues du régime et Mussolini lui-même prétendent s'inscrire en faux. Mais la colonisation fasciste, pour être comprise à sa juste valeur, doit aussi être mise en perspective avec le fonctionnement métropolitain du régime, dans une tentative pour interroger les contrecoups éventuels de l'expérience éthiopienne sur la radicalisation ultérieure du fascisme italien. Dans les deux cas, il nous faudra déterminer si les rapports avec ces modèles politiques de départ furent d'imitation, de radicalisation, voire de transgression. Ayant ainsi posé de façon claire les limites de la spécificité du modèle, il nous sera possible, au travers du regard d'une presse militante, de voir comment, de la fascination à la condamnation sans appel, cette expérience a été perçue et comprise par les contemporains français de la guerre d'Éthiopie.

Un contre-modèle de domination ?

Au moment où Mussolini se lance dans une guerre à contre-courant de l'Histoire³⁵⁸, les deux références en termes de domination coloniale sont les Anglais et les Français, qui n'ont d'ailleurs pas la même appréciation du phénomène, entre pragmatisme affiché et idéalisme bien réel ou de façade.

Les Britanniques ont mis au point le système dit de l'*indirect rule*, qui délègue une partie des responsabilités politiques et administratives aux indigènes, sur une base de plus en plus large³⁵⁹. On voit ici la vision sous-tendue par ce système quant au sens et à l'utilité

³⁵⁸ En effet, l'entre-deux-guerres est le moment où, notamment après la participation massive des troupes coloniales françaises et anglaises au premier conflit mondial, se font sentir les premières contestations de cette domination devant l'absence de changement dans les rapports entre colons et colonisés, et, plus largement, de reconnaissance pour le sacrifice consenti. C'est l'époque où, alors que « l'idée coloniale » est à son apogée en France, ont lieu le conflit rifain, puis, en 1930, un an avant l'Exposition coloniale, la mutinerie de Yen Bai en Indochine ce qui fait dire à Albert Sarraut, ex-ministre des Colonies : « Partout, la crise de la colonisation est ouverte ». Dans le même temps, dans l'empire anglais des Indes, Gandhi accélère les protestations pacifiques (avec notamment la marche du sel) pour faire reconnaître le droit de son pays à l'indépendance économique et politique vis-à-vis de la métropole.

³⁵⁹ Le meilleur exemple de cette logique reste l'Empire des Indes, avec les *Indian Act* de 1919 et 1935. Ils prévoient un transfert de compétences aux provinces, les gouverneurs étant responsables devant des assemblées élues au suffrage censitaire. Il y a également création de deux chambres d'importance nationale, où siègent des représentants directs ou indirects, avec une place faite aux minorités, notamment musulmane.

de la domination coloniale, grâce à laquelle il s'agit avant tout, dans un cadre mercantiliste³⁶⁰, de satisfaire aux besoins économiques de la métropole, la participation d'une partie des indigènes à l'administration étant un moyen commode d'apaisement des tensions politiques. C'est aussi parce que les années trente, théâtre d'une crise économique mondialisée, remettent en cause ce fonctionnement en favorisant un repli des métropoles sur les productions de leurs colonies que la prise de conscience politique pourra se faire de façon bien plus large.

Si la volonté d'exploitation économique du domaine colonial n'est évidemment pas absente des préoccupations françaises, elle s'accompagne, depuis les discours de Jules Ferry, d'un projet civilisateur qui prétend unir, dans le discours, expansion coloniale et valeurs républicaines égalitaristes. Il s'agit là de la logique de l'assimilation, dont nous avons déjà, en mettant en évidence, au chapitre 4, l'écart entre des discours politiques généreux et des représentations sociales et des pratiques coloniales foncièrement inégalitaires, souligné les contradictions et les dangers. À ce titre, il est intéressant de constater qu'au moment même où a lieu la guerre d'Éthiopie, se met en place en France, à la faveur de la venue au pouvoir du Front populaire, une expérience de « réformisme colonial » aux fortunes diverses³⁶¹. L'intérêt de ce moment pour la gauche des années trente, du Rassemblement populaire au Front populaire, est qu'abandonnant son anticolonialisme de principe³⁶², elle trouve, dans cette expérience de gestion coloniale, l'occasion de mettre en pratique un changement qu'elle appelait de ses vœux depuis la guerre du Rif, et au travers duquel elle entendait réaliser « l'utopie d'une colonisation

³⁶⁰ Ce mode de pensée économique, théorisé au XVIII^e siècle avec la valorisation des Antilles, répartit, dans le cadre du système de l'Exclusif, les fonctions de production et de vente entre la métropole et ses colonies de la façon suivante, en schématisant : la colonie exporte en métropole des matières premières qui soutiennent son industrialisation (en l'occurrence, pour les Indes, le coton est à l'origine de l'émergence en Angleterre d'une vaste filière textile) en lui assurant des débouchés sécurisés, puisqu'une partie des textiles produits en métropole seront destinés à la colonie, dont on obère dans le même temps le développement économique autonome.

³⁶¹ Nous reprenons ici de manière synthétique les remarques de SIBEUD E., « La gauche et l'empire colonial avant 1945 », in BECKER J.-J. CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, vol. 2, pp. 342-356.

³⁶² C'est surtout ici le PCF qui est visé, mais nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur les limites de la rhétorique anticolonialiste mobilisée par *L'Humanité* dans le cas éthiopien.

vraiment civilisatrice ». ³⁶³ En 1936, le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes ³⁶⁴ (CVIA) publie une brochure intitulée *La France face au problème colonial*, dans laquelle est exposé le programme réformiste de la gauche unifiée. Proposant « une assimilation intégrale des populations dominées ³⁶⁵ », quatre types de mesures y sont annoncées, visant à protéger les indigènes, à leur donner des droits et une représentation politique (ce sera l'objet du projet Blum-Viollette), tout en limitant le pouvoir des gouverneurs et en étendant la législation démocratique républicaine aux colonies.

Malgré sa générosité de départ et l'indéniable volontarisme politique qui l'accompagne, ce projet de mise en place d'un « colonialisme altruiste » n'échappe pas à une certaine confusion des genres qui idéalise la vision d'un indigène rural et romantique, mais, chose peut-être plus grave, dans la pratique, « l'idée réformiste du Front populaire se brise en fait sur le dynamisme des réponses des colonisés, ce qui met au jour une de ses principales contradictions. En donnant priorité au développement économique et social, il renvoie en effet dans les limbes l'émancipation politique, même graduelle, des populations qu'il prend en charge. ³⁶⁶ » Le bilan que l'on peut dresser de cette expérience brève (qui s'achève en 1937 avec l'échec définitif du projet Blum-Violette) est donc contrasté, puisque, faute de moyens et d'outils appropriés, la gauche n'a pas échappé à un certain « autisme administratif », même si le projet Blum-Viollette, par la prise en compte, bien que restreinte, des populations indigènes dont il témoigne, laisse pour la suite ouvertes des perspectives de « décolonisation négociée ».

Ce détour rapide destiné à présenter les alternatives au modèle que Mussolini cherche mettre en place dans l'Afrique orientale italienne permet de montrer que les débats sur la domination coloniale et la rationalisation ou l'humanisation de son exercice sont

³⁶³ SIBEUD E., *ibid.* Plus largement, la gauche sort ainsi d'une attitude consistant à occulter les réalités coloniales dans leur spécificité (est-ce là uniquement l'effet de l'internationalisme communiste ?) pour reconnaître sa responsabilité initiale dans le processus de colonisation.

³⁶⁴ Il s'agit du Comité de Vigilance Antifasciste, fondé en mars 1934 (après les journées de février) par des intellectuels de gauche souhaitant lutter contre la montée en puissance du fascisme en France. Il connaît un rapide succès (son manifeste fondateur, « Aux travailleurs » recueille plus de 6000 signatures) et on le considère comme une préfiguration du Front populaire, qui se constituera l'année suivante.

³⁶⁵ SIBEUD E., *op. cit*

³⁶⁶ SIBEUD E., *Ibid.*

alors bien réels en Europe et vont globalement dans le sens d'une régulation prudente des tensions entre colonisateurs et colonisés³⁶⁷. En comparaison, il est frappant de constater que le système instauré en Afrique orientale italienne par le Duce et ses fidèles tend à réaffirmer des logiques d'exclusion et de séparation aussi brutales que radicales entre colons et indigènes, auxquels ne sont reconnus, eu égard à la différence irréductible qui sépare les deux « races », aucun droits politiques³⁶⁸. Dans cette perspective, les deux modèles examinés plus haut sont rejetés en bloc, comme le montrent ces propos, cités par M.-A. Matard Bonucci³⁶⁹ :

La population doit avoir la nette sensation que l'Italie ne gouverne pas *par métoyage* [référence à *l'indirect rule* britannique], mais avec assez de force et d'autorité pour n'avoir pas à transiger avec qui que ce soit.³⁷⁰
Cette idée [l'assimilation], dérivée des sacro-saints principes de 1789 et de la philosophie illuministe est une vraie folie et a toujours conduit à l'échec du peuple colonisateur et au malheur des peuples colonisés.³⁷¹

Le mépris affiché à l'égard des rivaux coloniaux est palpable, que l'on parle du « métoyage » britannique ou, pire, de « la philosophie illuministe » française, qui réduit les Lumières haïes par le fascisme à de vulgaires et dangereuses visions. À l'inverse, et ce dès le début de leur présence en Éthiopie, les fascistes italiens entendent faire valoir leur supériorité sur les populations conquises par une véritable politique de puissance et de prestige³⁷² imposée avec brutalité. Tout d'abord, selon une perspective classique, les Italiens ont cherché à exploiter les antagonismes locaux pour asseoir leur domination. Il

³⁶⁷ Sans pour autant remettre en cause un type de pouvoir toujours jugé, à de rares exceptions près, légitime et indispensable à l'expression de la puissance nationale. Le ralliement en France de la gauche, communistes compris, à une politique de gestion coloniale et la prise de conscience qui l'accompagne du caractère nécessaire de cette domination (notamment, mais plus tard, comme rempart contre le fascisme), ne sont-ils pas un exemple saisissant du quasi unanimité colonial des années trente ?

³⁶⁸ Nous n'examinerons pas ici le cas, distinct à bien des égards (degré et nature des pratiques de violence, cadre institutionnel et système politique mis en place, avec une tentative partielle pour intégrer les indigènes à la vie politique locale), de la Libye, dont François Dumasy a récemment souligné les particularités et les contradictions potentielles par rapport au fascisme métropolitain des origines, dans « Le fascisme est-il un « article d'exportation » ? Idéologie et enjeux sociaux du PNF en Lybie pendant la colonisation italienne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, n°3

³⁶⁹ MATARD-BONUCCI M.-A., « D'une persécution l'autre : racisme colonial et antisémitisme dans l'Italie fasciste », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, n°3

³⁷⁰ LESSONA, ministre, directives pour le gouvernement de l'Empire, le 5 août 1936. Nous soulignons.

³⁷¹ CANEVARI Emilio, « Dalla guerra all'impero : pacificare e governare », in *Critica fascista*, a. XIV, n° 15, 1er juin 1936

³⁷² Dans un discours prononcé à Trieste en 1938, Mussolini eut cette formule célèbre, citée par MATARD-BONUCCI M.-A., *op. cit.* : « L'Histoire nous enseigne que les Empires se conquièrent avec les armes mais se conservent avec le prestige. »

s'agissait de remettre en cause les privilèges des Amharas chrétiens pour se présenter en libérateurs aux yeux du reste de la population et s'assurer ainsi son soutien ou sa neutralité bienveillante³⁷³. C'est ce qui les pousse à mettre fin au système féodal du gebbar, garant de la position de la suprématie socio-économique des Amharas, mais également à pratiquer l'expropriation et le déplacement de populations pour constituer des territoires ethniquement et culturellement homogènes. La logique de redistribution des équilibres politiques et économiques au profit du colonisateur se double, dans le domaine religieux, d'une attitude favorable à l'égard de l'islam, dont les Italiens encouragent l'expansion par la construction de mosquées et le développement d'écoles coraniques. Ce faisant, les colons se sont assuré le soutien de la population musulmane, non sans coaliser par ailleurs mécontentements et incompréhensions³⁷⁴. Cette volonté de diviser pour régner s'écarte largement de la perspective adoptée à chaud par Théodore Vaucher dans *L'Illustration*, qui évacue rapidement les arrière-pensées politiques ayant inspiré la division de l'empire italien en cinq gouvernorats, pour célébrer l'esprit d'organisation des Italiens et ne voir là que le respect « total et absolu des intérêts des populations indigènes »³⁷⁵. L'attitude des colons italiens envers les indigènes visait surtout, ce que le même article passe pudiquement sous silence, à établir entre eux et ces Autres une hiérarchie claire, dont la traduction institutionnelle est résumée par la formule « aucun pouvoir aux Ras »³⁷⁶. C'est donc bel et bien à la mise en œuvre d'une « nouvelle forme de colonisation » que l'on assiste, marquée par l'adoption de pratiques spécifiques, que décrit ainsi Marie-Anne Matard-Bonucci, insistant notamment sur le racisme colonial :

L'Italie n'était pas la première puissance coloniale à fonder sa domination sur une idéologie raciale. Elle fut en revanche l'une des rares métropoles à oser affirmer, à cette époque, que

³⁷³ Cette thèse d'une libération du pays par les troupes italiennes est reprise par Monfreid, qui observe, avant le bombardement de Dagabour par les fascistes : « À notre passage, des groupes d'habitants se massent et agitent des étoffes en signe d'amitié. Ceux-là aussi attendent que les soldats pillards soient chassés et ils regardent passer les grands oiseaux qui les délivreront. » Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, p. 231.

³⁷⁴ Sur la nature de cette politique anti-ahmara, ses ambiguïtés et ses limites, voir A. Sbacchi, *Ethiopia under Mussolini. Fascism and the colonial experience*, London, Zed books, 2e édition 1989 avec bibliographie actualisée, pp. 157-161 et LAREBO H. M. *The building of an Empire, Italian Land Policy and Practice in Ethiopia, 1935-1941*, Oxford, Clarendon Press, 1994

³⁷⁵ *L'Illustration*, 4 juillet 1936, « Le nouvel Empire d'Éthiopie ».

³⁷⁶ Les historiens s'accordent aujourd'hui à voir dans ce choix la trace de la personnalité autoritaire de Mussolini, Graziani étant à l'origine partisan d'une gestion de la colonie en collaboration avec les élites traditionnelles éthiopiennes. Les Ras recevront d'ailleurs un salaire de la part du colonisateur en échange de l'abandon de leurs prérogatives, mais cela n'empêchera pas leur retournement contre des Italiens qui avaient volontairement méconnu leur organisation politique.

le nouvel ordre racial était définitif et non provisoire. La séparation entre Européens et Africains s'imposa rapidement comme une priorité de la politique impériale. [Elle] devait être appliquée dans le domaine de l'habitat, du travail, des pratiques de sociabilité et de la vie affective et sexuelle.³⁷⁷

Une des plus intéressantes conséquences de cette politique de « séparation » radicale fondée sur les différences raciales et les stigmates visibles concerne les tentatives d'endiguement et la répression par les autorités coloniales de la pratique du « madamisme », c'est-à-dire des « rapports de nature conjugale »³⁷⁸ entre colons et indigènes, citoyens de l'Empire et sujets coloniaux, hommes blancs et femmes noires. Ce ne sont pas les relations sexuelles qui sont interdites, mais l'existence d'un désir outrepassant la simple nécessité de satisfaire une pulsion. Ici, la nuance doit être faite, car elle témoigne de l'importance des enjeux idéologiques dont l'expérience coloniale italienne en Éthiopie se trouve investie par le régime fasciste. Ce souci d'imposer aux soldats et aux colons une « sexualité sur ordonnance »³⁷⁹ doit en effet être lu à la lumière du vaste projet de transformation et de réforme des caractères qui devait présider, au terme de cette « révolution anthropologique »³⁸⁰, à l'avènement de l'homme nouveau du fascisme, ce soldat-né à la volonté inébranlable, capable de sacrifier ses désirs à l'accomplissement d'une tâche qui le dépasse. La guerre d'Éthiopie voit ainsi fleurir les portraits mythifiés d'un italien-soldat, régénéré par la mission dont il se trouve investi par le Duce :

C'en est fini du « petit soldat ». C'est un soldat posé, tenace, solide, ordonné dans l'expression de sa virilité, qui connaît son métier, qu'il exécute avec précision. Il ne veut pas être trompé ou s'illusionner, il veut que ses chefs lui fassent connaître, sans euphémismes, la force réelle de l'ennemi qu'il s'apprête à affronter. Il désire se mesurer avec lui. [...] L'Italien ne fait plus le soldat comme on tiendrait un rôle dans un moment extraordinaire de la vie. L'Italien d'aujourd'hui est soldat. Il l'est naturellement³⁸¹.

La guerre est ici le cadre privilégié dans lequel peut s'opérer la venue au monde d'un homme nouveau que l'expérience du combat, d'une violence extrême mais légitimée

³⁷⁷ MATARD-BONUCCI M.-A., « Violence coloniale, violence de guerre, violence totalitaire », *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008, p. 444.

³⁷⁸ Selon le texte du décret-loi adopté le 19 avril 1937 et qui rendait de tels rapports passibles de un à cinq ans de prison. Cette loi asymétrique, applicable aux seuls colons, s'attira les critiques d'une partie des fascistes qui réclamèrent son durcissement.

³⁷⁹ M.-A. Matard-Bonucci, *Ibid.*

³⁸⁰ GENTILE E., « L'homme nouveau » du fascisme. Réflexion sur une expérience de révolution anthropologique » in MATARD-BONUCCI M.-A., MILZA P., *L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1930-1945)*, Paris, Fayard, 2004.

³⁸¹ G. Bottai, *Critica fascista*, A. XIV, n° 3, pp. 33-35. Cité M.-A. Matard-Bonucci, *ibid.*, p. 441

par la nécessité supérieure que constitue « la défense de la race », révèle à lui-même. Mussolini affirme en effet, dans son discours du 26 mai 1934, que « les vertus fondamentales de l'homme [...] se révèlent seulement à la pleine lumière du soleil, dans l'effort sanglant d'une guerre »³⁸². On devine alors dans quelle mesure l'Éthiopie devient un véritable laboratoire où mesurer les effets, les succès et les limites de cette palingénésie que le régime appelait de ses vœux³⁸³. Cette foi en un nouveau départ est indissociable de la tension constante de la Nation fasciste vers l'avenir et l'horizon illimité de conquêtes qu'il semble lui réserver :

Ce que nous devons conquérir nous intéresse beaucoup plus que ce que nous avons conquis. La vie et la gloire des Nations résident dans cet esprit de l'avenir, dans cette volonté de se projeter au-delà du présent : cette attitude est le signe héroïque de la foi fasciste.³⁸⁴

Ainsi définie comme le prélude à un futur radieux et relue à la lumière d'un expansionnisme fasciste qui trouve sa légitimité dans sa seule affirmation, la guerre d'Éthiopie apparaît comme l'heure de vérité du régime, et constitue pour lui un véritable test en ce qu'elle permettrait, en cas de succès, la captation renouvelée d'énergies et de volontés populaires transcendées par le dessein (devenu Destin et mission) colonial. C'est en ce sens que pour Monfreid, le conflit permet à Mussolini, en qui s'incarne le régime, de construire sa légende :

Jamais Mussolini n'a été aussi fort, aussi grand, car, pour son peuple, il est devenu quelque chose de plus qu'un chef de gouvernement, il est le héros national, l'apôtre, le prophète qui a révélé à son peuple sa force et sa valeur, il est celui qui l'a relevé en lui montrant la route vers l'avenir.³⁸⁵

³⁸²B. Mussolini, *Œuvres et discours*, t. X p. 91. Cité, comme pour la note 23, par BURRIN P., *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2000, p. 65

³⁸³ Utopie qui semble se réaliser sous la plume du maréchal Badoglio, dans l'article qu'il consacre à *l'Illustration*, pour retracer, non sans triomphalisme, les grandes étapes de la victoire italienne. Il conclut ainsi sa contribution, en un écho à la philosophie vitaliste qui anime le régime : « De tant de déchirements, *de l'empire détruit, surgissait immédiatement une nouvelle vie*, tandis que le négous, ayant abandonné la lutte et son territoire, se réfugiait outre-mer. » (16 mai 1936, nous soulignons)

³⁸⁴ Ibid., t. VIII, p. 190 (discours du 27 octobre 1930)

³⁸⁵ Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, p. 338

Si la mobilisation idéologique intérieure suscitée par le conflit est bien réelle, force est de constater, aux colonies, le peu de résultats obtenus dans la lutte contre le « madamisme », et ce malgré le renforcement du rôle répressif du Parti fasciste³⁸⁶.

Enfin, pour saisir la spécificité de ce fascisme colonial, il importe de comparer les modèles de société mis en avant en Éthiopie (pour une domination coloniale qui dure, rappelons-le, jusqu'en 1941) et celui promu en métropole à partir de 1938, avec l'adoption d'une législation raciale antisémite. Sur ce point, les analyses de M.-A. Matard-Bonucci³⁸⁷ démontrent que, sous des moyens (violence verbale en métropole, violence physique aux colonies) et avec des objectifs différenciés (marginalisation politique, sociale, économique et culturelle des juifs, destruction et extermination des indigènes), c'est finalement une même logique d'ingénierie sociale qui est à l'œuvre, où l'ennemi visé importe finalement bien moins que les normes nouvelles imposées à l'Italien « Aryen » pour permettre, dans les colonies puis en métropole, sa mise à distance brutale du corps social. Dans cette perspective, on peut considérer que ce conflit, en accroissant l'emprise du régime sur les mentalités et les comportements de chacun, constitue une étape décisive (mais non la dernière) dans la « totalitarisation »³⁸⁸ du fascisme italien, et justifie largement la prise en considération par les historiens de la singularité de l'expérience coloniale italienne en Éthiopie, qui s'inscrit, par rapport aux précédents français et anglais dans une temporalité propre, répondant à des logiques politiques et idéologiques spécifiques.

³⁸⁶ Voir les analyses consacrées au sujet in A. Sbacchi, *Ethiopia under Mussolini. Fascism and the colonial experience*, London, Zed books, 2^e édition 1989 avec bibliographie actualisée, pp. 170-172. Pour lui, le madamisme est un problème que l'Italie « n'est pas parvenue à résoudre », prenant par exemple à témoin de cet échec les libertés prises par le gouvernement d'Ahmara à l'égard d'une loi réduite à se durcir de plus en plus. Les représentations figurant en annexes, surtout p. XXXIII, illustrent bien la tension entre l'interdit politique et le désir suscité par ces femmes-objets, décors fascinants.

³⁸⁷ « D'une persécution l'autre : racisme colonial et antisémitisme dans l'Italie fasciste », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, n°3

³⁸⁸ Ce terme est emprunté à E. Gentile, *La, voie italienne au totalitarisme : le parti et l'État sous le régime fasciste*, Monaco, Éditions du rocher, 2004. Il entend ainsi critiquer les chercheurs déniaient au fascisme italien, dans une perspective arendtienne, la qualité de totalitarisme, ou arguant de son inachèvement. Or, pour lui, le totalitarisme, modèle théorique, est par essence inachevé et imparfait, ce qui explique la recherche constante par les dirigeants italiens de nouveaux objectifs et de nouvelles cibles à même de mobiliser la population et d'accroître le contrôle social et politique ainsi exercé sur elle.

À présent que nous avons établi la radicalité de l'expérience coloniale fasciste et son caractère transgressif au regard des évolutions connues par les autres puissances impériales à la même époque, il nous faut comprendre comment les contemporains se sont emparés de cet objet et quelles sont les catégories qu'ils ont mobilisées pour l'interpréter.

L'Humanité : fascisme et colonisation, un pléonasme pour une même condamnation

L'Humanité voit dans ce conflit l'occasion de révéler la véritable nature d'un fascisme qui œuvre désormais à visage découvert. En déclarant la guerre à l'Éthiopie, le régime mussolinien a enfin révélé ses véritables motivations, expansionnistes et agressives, en un mot, il a accompli son essence. Le quotidien communiste n'est pas le seul à faire ce constat et *L'Aube*, organe de la démocratie chrétienne revient, le 21 décembre 1935, sur ses illusions initiales, sous la plume d'Ernest Pezet :

À la vérité, il fallait s'attendre, de la part du fascisme, à des catastrophes : c'est la loi interne des dictatures : loi fatale, inéluctable ! Une heure vient pour elles de trouver à l'extérieur, pour le peuple, des satisfactions qui se refusent au-dedans ; pour le régime, un prestige de remplacement au-dedans introuvable, un exutoire au « potentiel d'exaltation » accumulé par le dopage psychologique et moral, obligatoirement pratiqué par tous les dictateurs...
Savez-vous ce qu'est le fascisme ?... L'histoire romaine est remontée au cerveau des dirigeants italiens. Problème de psychose et affaire de prestige : des soldats romains de la nouvelle ère ne peuvent rentrer en Italie sans lauriers ni arcs de Triomphe ! Impossible...³⁸⁹

Mais le fascisme fait l'objet, dans le quotidien communiste, d'une essentialisation systématique rendue sensible par des slogans martelés à des fins de mobilisation politique intérieure³⁹⁰, à l'exemple de l'emblématique « le fascisme, c'est la guerre ! »³⁹¹, repris à l'envi dès le 3 octobre 1935, au lendemain de l'agression mussolinienne en Éthiopie. Ce traitement du fascisme conduit, au moins au départ, à ne pas différencier la déclinaison allemande de l'italienne, toutes deux vouées aux gémonies. Le numéro du 7 octobre 1935 est particulièrement révélateur de cette logique, puisqu'il met en exergue et en perspective, en haut à droite de la première page, des extraits de *L'Intransigeant* du jour, périodique de droite :

³⁸⁹ Cité par MILZA P., *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987 p. 217

³⁹⁰ Sur la politisation de la guerre d'Éthiopie en France et son inscription dans la lutte interne que se livrent alors, par presse et partis interposés, fascistes et antifascistes, voir le chapitre suivant.

³⁹¹ Cri de ralliement repris par Paul Faure le 19 septembre 1935 pour *Le Populaire de Paris*, quotidien socialiste fondé en 1918.

l'Exemple :

« Berlin est au régime du pain sec...
« Le beurre était ce matin introuvable...
« Les graisses et la margarine manquent » *L'Intransigeant*, 7 oct. 1935

Et la guerre voulue par Mussolini fait rage en Éthiopie.
*Voilà où mène le fascisme : la famine et la guerre !*³⁹²

Et, à propos d'une grève en Allemagne :

« le fascisme, c'est la guerre et la misère ! »³⁹³

Suivant une analyse marxiste classique, le fascisme, instrument de la réaction bourgeoise et du grand capital pour maintenir sa domination sur les classes populaires, se traduit par une double violence, physique et sociale, dont le peuple est toujours la victime, ce qui explique la solidarité déjà évoquée de *l'Humanité* à l'égard de la population civile italienne, victime collatérale des ambitions démesurées du Duce, et dont voici un autre exemple :



Fig. 39 : *L'Humanité*, 14 mai 1936, une

³⁹² En majuscules dans le texte initial. On a ici un bel exemple du débat polémique orchestré par le journal communiste avec le reste de la grande presse.

³⁹³ *L'Humanité*, 14 octobre 1935

Ce dessin, publié dans *L'Humanité* du 14 mai 1936 (soit moins d'une semaine après la proclamation de l'Empire par Mussolini le 9 mai) illustre finalement les slogans martelés par le quotidien tout au long du conflit, et le texte met en relief de façon ironique l'écart entre l'enthousiasme dont témoignent les discours du Duce et la réalité des privations subies dans le même temps par la population civile en métropole, que l'on voit victime de la misère. Plus profondément, c'est la motivation économique de la colonisation africaine qui est ici directement mise en cause, tant ce dessin semble dire : à quoi bon affamer tout un peuple pour donner des terres à quelques milliers de colons ?

Cependant, cette vision manichéenne et simpliste, en refusant de prendre acte de la popularité réelle dont Mussolini jouit alors auprès de l'opinion italienne³⁹⁴, n'est-elle pas dangereuse, dans la mesure où elle méconnaît la véritable force d'un fascisme qui lui dispute en réalité les faveurs des classes populaires ?

Autant la vision réductrice d'un fascisme unanimement oppresseur et ne suscitant aucune forme d'adhésion positive peut se comprendre si on l'inscrit dans une logique partisane, autant l'anticolonialisme systématique de *L'Humanité*, s'il n'est pas surprenant, la conduit à des simplifications problématiques dès lors que l'on cherche à saisir le fascisme colonial dans sa spécificité. Ainsi, le quotidien du PCF voit dans ce conflit l'expression de la lutte entre puissances impérialistes rivales, que Paul Vaillant-Couturier, dans un éditorial du 21 décembre 1935, renvoie dos à dos :

Nous ne voulons nous battre ni pour le roi d'Angleterre, empereur des Indes, ni pour le Duce italien agresseur de l'Éthiopie. NOUS VOULONS LA PAIX »³⁹⁵.

Cette prise de position fait suite au plan de partage dit « Laval-Hoare³⁹⁶ », du nom du Président du conseil français et du ministre des affaires étrangères britannique, dénoncé

³⁹⁴ Le 12 octobre, on lit ainsi dans les colonnes de *L'Humanité* que « la mobilisation fasciste » (adunata) a été un fiasco » et que l'on avait plutôt à faire « à des prisonniers qu'à des manifestants »

³⁹⁵ Cité par SANTAMARIA Y., « Les deux incendies. Le PCF face à la guerre d'Éthiopie (1935-1936) », *RHMC*, 2002, n° 49/4 p. 45

³⁹⁶ Cet accord, conclu les 7 et 8 décembre, prévoyait, en échange de la cessation des hostilités, l'octroi à l'Italie, dans le Tigré et en Ogaden, de vastes zones sur lesquelles s'exerceraient son contrôle direct ou une influence économique. Voir la carte reproduite en annexes (Figure 1 page VII) pour plus de précisions.

avec virulence dans *L'Humanité* du 14 décembre 1935 comme une trahison et un abandon de l'Éthiopie par les puissances impérialistes européennes, qui préfèrent voir le conflit s'arrêter là avant que l'Italie ne prenne le contrôle complet de l'Empire du Négus et ne menace leur influence dans la région. La simplification à laquelle son anticolonialisme radical condamne le quotidien communiste est rendue sensible par ce dessin, paru le 22 mai 1936 dans ses colonnes :

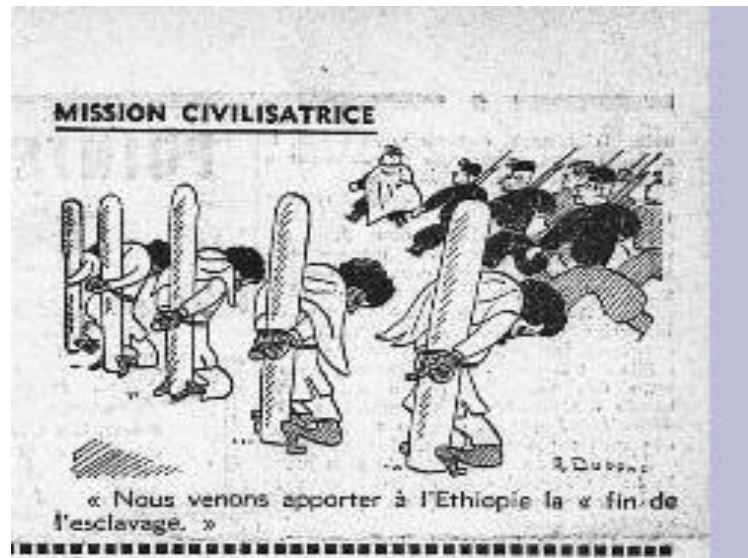


Fig. 40 : *L'Humanité*, 22 mai 1936, une

Il souligne à la fois l'efficacité et les limites du discours anticolonialiste de *L'Humanité*, tel qu'il a été mobilisé dans le cadre de la guerre d'Éthiopie. Il prétend mesurer les résultats de la victoire italienne en les comparant aux prétentions initiales de Mussolini. On y voit des indigènes, tous vêtus et figurés à l'identique, attachés, tête baissée, à des poteaux de bois, tandis qu'au second plan, le Duce avance, d'un pas militaire, à la tête d'un bataillon de chemises noires. Le texte, qui encadre l'image, explicite le lien établi par le dessinateur entre les deux scènes et la nature de la « mission civilisatrice » que s'était fixé, du moins dans un premier temps, le fascisme en Éthiopie. Une des critiques adressées le plus souvent à l'Éthiopie par le régime porte en effet sur la perpétuation de pratiques jugées rétrogrades, au premier rang desquelles venait l'esclavage. Or, ici, que voit-on ? Les troupes passent, indifférentes à la situation des populations locales, semblant même la perpétuer. Par son efficacité subversive, l'image retourne donc le texte pour mettre en lumière les mensonges cachés sous les discours, et inviter le lecteur à renverser les termes

de la classique opposition entre civilisation et barbarie. Malgré la volonté louable de démasquer l'hypocrisie mussolinienne, on peut regretter que ce dessin n'aille pas assez loin dans la saisie de la spécificité des pratiques coloniales fascistes, se contentant, de façon symptomatique, de transposer à l'Éthiopie une rhétorique déjà mobilisée pour critiquer les opérations françaises de « pacification » coloniale. Or, on sait que derrière les grands discours civilisateurs d'ailleurs vite abandonnés, le Duce rejetait profondément la perspective, même lointaine, d'une quelconque assimilation des populations indigènes de l'Afrique orientale italienne. L'agression fasciste en Éthiopie semble donc n'être qu'une occasion de plus de critiquer le colonialisme en général, même sous sa forme la plus violente, comme le montre encore ce dessin, en date du 5 janvier 1936 :



Fig. 41 : *L'Humanité*, 5 janvier 1936, une

Depuis le début du conflit du conflit italo-éthiopien, les nouvelles annonçant des défections de la part des Ras³⁹⁷, les chefs locaux de l'Empire, au profit de l'armée italienne, se multiplient, à tel point qu'il devient difficile de dissimuler leur portée. Plutôt que d'insister sur le coup dur ainsi porté à l'armée éthiopienne, le dessinateur met l'accent sur la cruauté de l'ennemi, sa violence routinière³⁹⁸. Ce faisant, il espère susciter chez son lecteur la révolte plutôt que l'abattement, dans une perspective mobilisatrice. Si l'on se focalise uniquement sur le dessin, abstraction faite du texte qui l'encadre, on constate cependant ce paradoxe saisissant. Alors même que Dubosc dénonce les violences de la guerre d'Éthiopie

³⁹⁷ À l'exemple des ras Guxa ou Seyoum

³⁹⁸ Nous avons ici l'exemple de ce que Hannah Arendt qualifiera plus tard de « massacres administratifs »

dans ce qu'elles ont de plus terriblement concret, puisque l'on assiste à une exécution, leur traitement iconographique se fait sur le mode d'une généralisation abstraite, qui rend impossible la contextualisation géographique de la scène présentée. En lieu et place des Chemises noires habituellement associées, dans l'iconographie du quotidien communiste, aux fascistes, on trouve ici de simples soldats, auxquels leur chef, sabre au clair, ordonne de tirer. La scène pourrait donc tout à fait se passer dans les colonies anglaises ou françaises, et il n'y a guère que la légende pour rapporter l'image, et encore de façon allusive, à l'actualité. La dénonciation de la colonisation se fait donc dans *L'Humanité* de façon indifférenciée, par le recours répété à des stéréotypes dont l'efficacité et la pertinence (dans la mesure où le quotidien se place constamment en défenseur acharné de la vérité) ne sont guère remis en question, d'où le risque, au final, que la sensibilité du lecteur aux images qu'on lui présente ne s'évapore, l'émotion laissant place à l'indifférence. Géraldine Poels note en effet³⁹⁹, en insistant, dans un autre contexte, sur le caractère volontairement simpliste de cette iconographie et sa difficulté à se renouveler, le peu de résultats concrets auxquels elle a abouti, voire son caractère contre-productif, puisque pouvant conduire, par un pernicieux effet d'accoutumance, à la banalisation de la domination coloniale et de ses effets.

La posture de rejet «équidistant» adoptée par *L'Humanité* à l'égard des impérialismes européens, si elle se rattache alors à une ligne idéologique de plus en plus difficile à tenir⁴⁰⁰, l'empêche finalement de saisir la nouveauté et la radicalité de l'entreprise coloniale mussolinienne. Il ne s'agissait en effet que superficiellement pour Mussolini, de subvertir un quelconque modèle préexistant, mais bien plus en pratique,

³⁹⁹ Sur l'iconographie anticolonialiste communiste et ses limites, POELS G., *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004, particulièrement le chapitre « Grandeur et servitude de l'iconographie anticolonialiste ».

⁴⁰⁰ Les communistes étant à cette époque, dans le cadre du Rassemblement puis du Front populaire, engagés dans une politique qui ne rejetait pas le colonialisme mais prétendait, nous l'avons vu, le réformer de l'intérieur. Peut-être ne faut-il voir dans ces hésitations idéologiques qu'une manifestation de plus des contradictions qui déchirent les communistes entre les responsabilités nationales qu'ils vont avoir à assumer, les encourageant à considérer la situation coloniale de façon plus nuancée, et les discours manichéens que l'alignement sur les directives du Komintern les conduit à tenir, cette fois dans une perspective internationaliste.

d'inventer une nouvelle forme de colonisation, née « de la rencontre entre l'arbitraire du totalitarisme fasciste et « l'exception permanente » de la domination coloniale »⁴⁰¹.

« Avec les troupes italiennes en Abyssinie⁴⁰² » : le reportage militant profasciste, défense et illustration d'un nouveau modèle politique

On sait aujourd'hui (et le phénomène, nous l'avons vu, était alors dénoncé par *L'Humanité*), que Mussolini a cherché, pendant la guerre d'Éthiopie, à orchestrer, chez ses voisins européens, une grande campagne de soutien médiatique à son entreprise. Si, nous allons le voir, certains journaux furent en effet une tribune de choix pour le soutien de l'expédition mussolinienne, des reporters ont préféré choisir d'autres canaux pour pouvoir appuyer ce projet avec tout l'enthousiasme qu'ils jugeaient nécessaire. À cet égard, la démarche d'Henry de Monfreid, l'envoyé spécial de *Paris-Soir*, est exemplaire :

Au cours de ma mission de reportage, il ne m'a pas toujours été possible de faire parvenir à *Paris-Soir* toute la vérité, impartiale et précise, comme je l'eusse souhaité ; aussi ai-je cru nécessaire, dès mon retour en France, de réunir la totalité de mes notes, non pour faire « un livre » mais pour plaider un peu la cause de la vieille Éthiopie que j'aime du fond du cœur. Je sais de quoi ce pays souffre, j'ai vu la misère et la triste condition de son peuple, écrasé sous la cupidité et l'incurie d'une féodalité barbare.

[...]

J'ai compris qu'aujourd'hui le salut de tous ces malheureux exploités ne peut venir que d'un protectorat et j'ai aimé le pays qui a osé en accepter la charge.

[...]

C'est pourquoi j'ai suivi l'Italie avec sympathie.

Je voudrais que mon livre fasse comprendre aux cœurs généreux que, donner des armes au Négus, c'est non seulement défendre les privilèges d'une féodalité égoïste et cupide, mais encore c'est prolonger et rendre plus meurtrière une guerre injuste, où tomberont seulement ceux qui méritent d'être sauvés.⁴⁰³

Présentant son ouvrage comme un plaidoyer chargé de « vérité » écrit pour défendre la « vieille Éthiopie⁴⁰⁴ », il ne fait pas mystère de son opinion sur le conflit. C'est

⁴⁰¹ MATARD-BONUCCI M.-A., « Violence coloniale, violence de guerre, violence totalitaire », *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008, p. 431.

⁴⁰² Chapeau ajouté par la rédaction de *L'Illustration* à un article publié par Marie-Édith de Bonneuil le 2 novembre 1935. L'ambiguïté de la formulation est confirmée par la lecture des articles : l'accompagnement des troupes est autant physique qu'idéologique, ce que confirme l'emploi constant par Monfreid du pronom « nous » pour décrire son expérience aux côtés de l'armée italienne.

⁴⁰³ MONFREID H., *Les guerriers de l'Ogaden*, Gallimard, 1936, préface

⁴⁰⁴ Allusion, non exempte de préjugés orientalistes, dans laquelle se devine le long vécu de l'écrivain aventurier en Éthiopie. Si ce pays est apprécié par notre reporter, c'est à la condition que sa spécificité, faite d'un mélange d'archaïsmes et de traditions, soit maintenue et avec elle l'écart d'avec le monde civilisé. En ce sens, « la révolution conservatrice » portée par le fascisme colonial, en institutionnalisant la différence entre colons et indigènes, ne pouvait que satisfaire Monfreid.

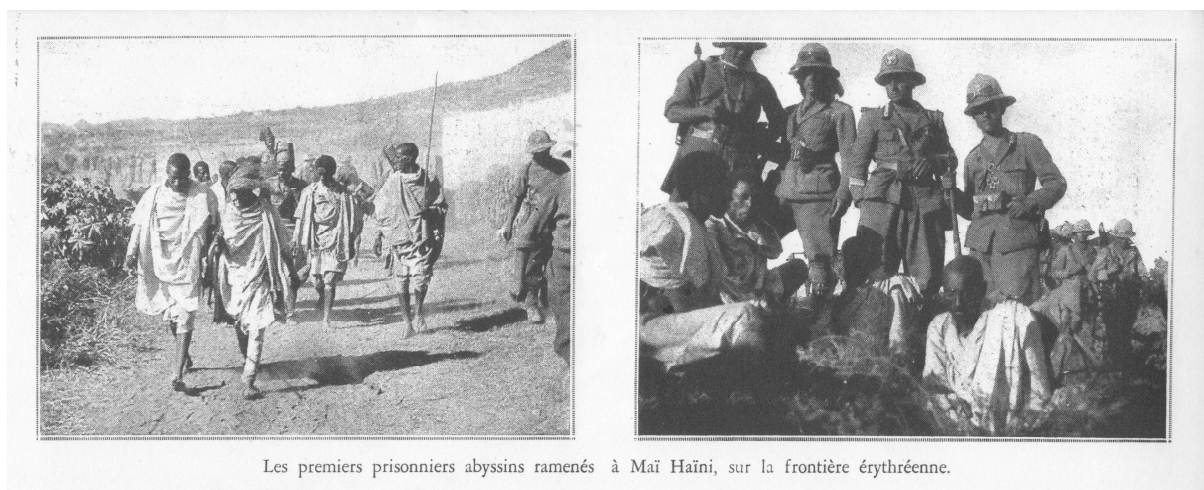
bien une guerre de libération que mène selon lui le fascisme en Éthiopie, afin de soustraire un peuple opprimé au despotisme du Négus⁴⁰⁵. Monfreid situe son point de vue dans une perspective clairement hiérarchisée et paternaliste, qui fait écho au poème de Kipling sur la colonisation, ce « fardeau de l'homme blanc ». L'Italie est ainsi investie d'une lourde tâche, et l'on sent ici tout le poids de l'idéologie civilisatrice, qui légitime la domination européenne sur le monde par l'écart entre les civilisations. Si le projet italien est soutenu avec ardeur, la guerre est qualifiée d' « injuste », par les victimes qu'elle fait dans les rangs éthiopiens.⁴⁰⁶ Le militantisme n'est donc pas seulement d'ordre idéologique, mais aussi politique, puisque cette œuvre de circonstance, publiée au début de l'année 1936, est aussi un appel indirect à la SDN pour lever les sanctions contre l'Italie et ne plus chercher à entraver sa progression en Éthiopie.

Finalement, le prétexte civilisateur est suffisamment artificiel pour que nos reporters ne jugent pas nécessaire de laisser la parole à ces Éthiopiens dont ils prétendent défendre les véritables intérêts. Ce phénomène de court-circuitage du point de vue de l'autre est flagrant chez Marie-Édith de Bonneuil, notamment dans son article du 2 novembre consacré à « La prise d'Adigrat et l'occupation d'Adoua ». Si l'on s'en tient au texte, la campagne est suivie, dans cet article, uniquement du côté italien. Notre reporter retranscrit même un communiqué de propagande (qu'elle appelle, par un savoureux euphémisme, « manifeste ») adressé par l'armée italienne aux habitants du Tigré pour qu'ils se soumettent aux conquérants. Cela ne poserait pas de problème éthique si la symétrie était respectée, et que, dans un souci d'impartialité, la journaliste avait été recueillir le point de vue d'un opposant local (et ils ne manquaient pas) à la conquête. Une fois encore, l'Éthiopie et ses défenseurs n'ont pas la parole (comme l'annonçait, il est vrai, le chapeau déjà mentionné), et les photographies redoublent cette exclusion du tiers, puisque tous les clichés publiés dans cet article concernent l'armée italienne, entre

⁴⁰⁵ L'hostilité manifestée par Monfreid à l'encontre du Négus ne relève pas uniquement du registre de la propagande profasciste, mais s'ancre dans le vécu de l'auteur. En 1933, après avoir publié *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie*, il a en effet été expulsé du pays par l'empereur Haïlé Sélassié.

⁴⁰⁶ On remarque ici que Monfreid, comme *L'Humanité*, cherche à instrumentaliser les victimes de la guerre, et à montrer que l'adversaire ne combat pas pour défendre des convictions (comment admettre, quand tout est vu à travers le prisme de la domination coloniale, des velléités d'indépendance chez un peuple « inférieur », incapable de se gouverner lui-même ?) mais sous la contrainte d'un pouvoir autoritaire. En ce sens, les Éthiopiens tués, avant d'être victimes des Italiens, le sont de leur Empereur, et de l'intolérable tutelle qui fait peser sur eux.

glorification de ses chefs (le général Del Bono) et mise en avant d'une logistique parfaite (infrastructures médicales, compagnie du génie chargée d'améliorer les communications, approvisionnement). De façon révélatrice, la seule photographie où apparaissent des Abyssins représente des prisonniers soumis au vainqueur, la position surplombante des soldats italiens traduisant leur domination⁴⁰⁷ :



Les premiers prisonniers abyssins ramenés à Maï Haïni, sur la frontière érythréenne.

Fig. 42 : *L'Illustration*, 2 novembre 1935, p. 279

Quant à Henry de Monfreid, ses seules évocations des Éthiopiens sont destinées à dénoncer leur cruauté à des fins, nous l'avons vu, plus que douteuses.

Sans aller aussi loin, puisqu'elle s'exprime dans un autre contexte éditorial, Marie-Édith de Bonneuil, envoyée spécial de *L'Illustration* en Afrique orientale italienne avant le conflit et dont les premiers temps de son développement, donne tout de même l'exemple d'une profasciste convaincue, clairement politisée et qui, au fil des reportages, cherche de plus en plus clairement à légitimer l'entreprise italienne en Éthiopie, et lui donne en tout cas tout son appui moral, exprimant ainsi sa foi dans le succès fasciste et sa capacité à mener à bien la mission qui lui revient :

⁴⁰⁷ Photographies de M-E de Bonneuil, publiées dans *L'Illustration* le 2 novembre 1935

L'Italie nouvelle, forte militairement, préparée moralement, semble ne vouloir pas laisser passer l'heure du Destin en Afrique⁴⁰⁸.

Elle développe ainsi une vision positive du colonialisme, selon elle largement pacifique⁴⁰⁹, et seul capable de sortir ces pays de leurs problèmes, par un puissant volontarisme modernisateur. Elle en veut d'ailleurs pour preuve les multiples réalisations des colons italiens dans les pays qu'ils occupaient alors et n'hésite pas à affirmer à propos de la Somalie :

Comme en Libye, le fascisme a opéré en Somalie un *redressement énorme*. [...] Il a assuré l'organisation économique de la colonie par un réseau routier de 10 000 kilomètres, 50 postes de radio, créé des services sanitaires et scolaires. Enfin, la défense du pays à été renforcée par 60 champs d'aviation.⁴¹⁰

Ainsi, elle reprend véritablement les arguments mussoliniens pour vanter les mérites de la colonisation italienne en insistant surtout sur l'aspect matériel, louant tour à tour, photos à l'appui, l'enthousiasme des soldats et des civils chargés de moderniser le pays en améliorant les transports. Elle mentionne également une ville créée par les colons en Somalie, qui lui fait admirer « avec le Général Graziani, [...] cette belle réussite de colonisation européenne »⁴¹¹. L'aspect matériel de la colonisation est en même temps stratégique, dans la mesure où la Somalie comme l'Érythrée constituent des points d'entrée privilégiés vers l'Éthiopie tant convoitée. Tout le confort possible, nous dit l'auteur, est

⁴⁰⁸ *L'Illustration*, 29/06/35

⁴⁰⁹ Dans l'article du 29 juin 1935 qu'elle consacre à la Somalie, le terme revient deux fois. Elle affirme ainsi, à propos de la colonisation du pays par les Italiens qu'ils y firent une « pénétration entièrement pacifique : pas un coup de fusil ne fut tiré pour occuper la colonie ». Et, à propos du projet de conquête en Éthiopie, elle parle, le même jour, alors que la guerre n'a pas débuté, d'un « projet d'expansion pacifique avec l'Abyssinie ». Au passage, notons que la thèse d'un colonialisme pacifique est un classique des défenseurs de ce mouvement, et ce depuis le 18^e siècle et l'avènement, chez certains penseurs libéraux, de l'idée d'un « doux commerce » civilisateur au travers duquel l'Europe éclairera le nouveau monde qu'elle a découvert de sa civilisation, tout en en profitant pour développer son économie. Jules Ferry et les républicains ne tiendront pas un discours différent à propos de l'Afrique.

⁴¹⁰ L'article consacré à l'Érythrée, daté du 28 septembre 1935, insiste sur les mêmes thématiques, faisant de ces « pharaons modernes » que sont aux yeux de Marie-Édith de Bonneuil les Italiens des bâtisseurs d'empires en puissance, auteurs de travaux « gigantesques » impressionnent d'autant plus l'auteur qu'ils se sont produits en un temps record : « Ces résultats indéniables me sautent d'autant plus aux yeux que je connus la petite colonie baignée, il y a un an seulement dans une paisible euphorie semblable à celle d'un jardin de curé. » La transformation la plus flagrante, qui frappe également Monfreid, est d'ailleurs celle du port de Massauah dont le trafic à été multiplié par dix en quelques semaines, avec la montée des tensions italo-éthiopiennes.

⁴¹¹ *L'Illustration*, 29 juin 1935. Pour Bonneuil, la France et l'Italie marchent d'un même pas en Afrique, conviction profonde qui lui fait voir le même jour en la personne du major Cimmaruta un « jeune Bournazel italien ». Henry de Bournazel, (1898-1933) est un militaire français, mort lors des guerres coloniales au Maroc dans le Jbel Saghro dans les années 30. Il fit l'objet, dans les années 1930 à 1950, d'un véritable culte patriotique, devenant pour certains le modèle du jeune officier.

garanti aux soldats⁴¹², à tel point qu'ils semblent ici en villégiature, profitant de bains de mer qui atténuent la chaleur du soleil. Des services de santé sont également prévus, et, parlant des ouvriers chargés des différents travaux destinés à modifier le réseau des transports, l'envoyée de *L'Illustration* déclare : « Rien n'est négligé pour leur santé et celle des 30 000 ouvriers italiens accourus pour travailler à la défense de la colonie ». ⁴¹³ Au passage, c'est la solidarité entre les « indigènes » et le colonisateur qui est mise en avant, au travers de photos valorisant les bataillons d'Askaris, ces troupes constituées d'Africains se battant pour le compte et sous la direction des Italiens.

Un autre axe de la légitimation du colonialisme est incarné par les critiques adressées à l'Éthiopie, dans lesquelles on voit là encore une reprise des arguments mussoliniens. Cette description par Marie-Édith de Bonneuil du guébi du ras Seyoum, à Adoua, capitale du Tigré, est éloquente :

On reste songeur devant cette civilisation se targuant de ses six millénaires, n'ayant pu produire que cette pouillierie barbare, avec son vernis de petit roi nègre représenté par des ombrelles multicolores, des baldaquins en guenilles. ⁴¹⁴

L'image d'un pays anarchique, sur lequel l'empereur n'a aucun contrôle semble ainsi justifier la volonté italienne de s'en emparer, pour, officiellement, mettre fin à ce qui est considéré par beaucoup comme une preuve d'archaïsme intolérable. La diffusion de cette idée dans les mentalités contemporaines se fait parfois de façon insidieuse, comme le montre la carte publiée en accompagnement à l'ouvrage d'Henry de Monfreid, et reproduite en annexes ⁴¹⁵. Si on la compare à celle qui retrace les principales étapes du conflit, on note une différence de taille : la frontière de la Somalie italienne n'est pas reproduite, de même que la désignation « empire d'Éthiopie » est absente. À sa place, l'éditeur ou l'auteur ont fait figurer les noms des principales ethnies du territoire, suivant la région dans laquelle chacune est dominante. Cet « oubli » n'est pas anodin, et conforte les contemporains dans l'idée que l'entité politique à la tête de laquelle se trouve le Négus n'a pas d'existence légitime, et constitue tout au plus un amalgame de peuples sans cohérence. La caution

⁴¹² Notre reporter fait le même constat pour l'Érythrée où « tout à été mis en œuvre pour assurer [aux travailleurs] un maximum de bien être ».

⁴¹³ 29 juin 1935.

⁴¹⁴ *L'Illustration*, 3 novembre 1935

⁴¹⁵ cf figures 2 p. VIII et 3 page IX

scientifique que tout lecteur est *a priori* prêt à accorder à l'outil cartographique est donc mise à profit à des fins idéologiques, pour que tout concoure à l'idée que l'Italie, en se lançant dans l'aventure éthiopienne, est non seulement dans son droit mais se substitue à la SDN, suivant la logique des mandats, pour venir régler les conflits qui déchirent les populations locales voisines de ses colonies.

Parmi les autres griefs faits au Négus, le maintien de l'esclavage figure en bonne place. C'est ce thème que Maurice Noel, envoyé spécial du *Figaro* en Éthiopie, choisit pour louer l'entreprise civilisatrice des Italiens, une nouvelle fois présentés en libérateurs. On peut observer une certaine ironie de l'histoire de la profession de reporter qui apparaît ici, puisqu'un autre reporter, et non des moindres puisqu'il s'agit de Joseph Kessel, avait construit une grande part de sa notoriété sur la dénonciation sincère de l'esclavage en Afrique, se faisant ainsi le porte parole d'un Occident humaniste. Or, reprenant cette thématique, Maurice Noel inverse le sens des propos de Kessel, puisque désormais, célébrer l'affranchissement des esclaves par le colonisateur revient, ce dont il ne se prive pas, à faire l'apologie des fascistes, et à voir en eux des émancipateurs éclairés, quand cette mesure leur sert en fait à se concilier les bonnes grâces de toute une part de la population tout en critiquant le régime en place. En réalité, les choses ne sont pas si simples, comme le constate François Balsan, l'envoyé spécial de *L'Illustration* dans une réserve d'esclaves Chankalla, située dans le Ouallega, c'est-à-dire à l'ouest de l'Éthiopie, en plein pays Ahmara. L'article est publié le 21 décembre 1935, alors que les débats se sont poursuivis toute l'année à la SDN autour de cette question. Refusant de saisir l'occasion qui lui était offerte d'accréditer la thèse trop répandue de l'oppression Ahmara, l'auteur tente, dans un réel effort de compréhension et de mise à distance de ses préjugés, de décrire avec nuances la logique qui préside à ces pratiques :

Il faut bien convenir que l'esclavage n'est pas tout à fait ce que l'on dit en Éthiopie. L'a-t-il jamais été ? L'Abyssin soigne le bien acquis : ses vêtements, ses objets familiers, ses outils humains y compris. [...] En ce pays très peuplé, sans rendement, sans professions, presque sans débouchés, l'esclavage n'est pas une tyrannique fantaisie : c'est une *solution*. C'est un moyen de vivre. Et lorsqu'une mère chankalla a trop d'enfants elle ne craint pas de payer de l'un d'eux une indépendance tragique.⁴¹⁶

⁴¹⁶ *L'Illustration*, 21 décembre 1935

Mais étudier la rencontre des journalistes français avec le fascisme italien à l'occasion de la guerre d'Éthiopie⁴¹⁷ permet de voir comment, aux discours sur la légitimation de la colonisation italienne, se substitue parfois la prise de conscience, que, dans ce temps fort de son histoire, le régime mussolinien s'affirme plus que jamais comme un modèle politique à part entière, qu'il importe dès lors de prendre au sérieux.

Ce qui frappe les observateurs français, c'est le rapport singulier qu'ils constatent, en métropole comme dans les colonies, entre la population italienne et son chef. Ce thème se retrouve dans la fascination éprouvée par Théodore Vaucher⁴¹⁸ devant les rassemblements populaires qui scandent, à Rome et dans toute l'Italie, les grandes étapes de la campagne, et principalement son début et sa fin. Les formules employées pour chapeauter les encarts photographiques consacrés à ces manifestations de soutien entrent en résonance, et à « la grandiose *adunata* fasciste » du 2 octobre 1935⁴¹⁹ font écho « les heures historiques de la Rome fasciste », telles que les relate, le 16 mai 1936, le journaliste. S'il nous semble judicieux de mettre en regard ces phrases d'accroche, c'est qu'elles sont, à un certain égard, exemplaires de la posture de l'hebdomadaire face au conflit et aux enjeux idéologiques qui le sous-tendent. Au-delà de la grandiloquence peu coutumière dans ces colonnes, un mot relie ces deux expressions : celui de fasciste. Ainsi, ce ne sont plus seulement la force de conviction et l'enthousiasme italiens qui se trouvent célébrés, mais le succès d'un modèle politique capable (les photos présentées en annexe en attestent)⁴²⁰ de susciter l'adhésion massive du peuple. Le reporter insiste alors sur la dimension puissamment fédératrice et mobilisatrice d'un idéal politique capable de redonner sens au peuple et à la nation, c'est à dire de faire converger les efforts de tous dans la même direction, pour, une fois la victoire venue, donner lieu à une véritable communion festive :

Dans chaque ville, chaque village aussitôt pavoisé, la place principale s'emplissait d'une foule jubilante, cependant qu'à Rome même la manifestation revêtait une ampleur exceptionnelle. Dès le début du conflit avec l'Éthiopie l'« homme de la rue » s'était convaincu de la volonté inébranlable du Duce de conduire à bien la grande entreprise

⁴¹⁷ Que ceux-ci observent ses conséquences aux colonies ou sa réception en métropole.

⁴¹⁸ Envoyé spécial de *L'Illustration* à Rome.

⁴¹⁹ Traitée, délais de parution obligent, le 12 octobre 1935

⁴²⁰ cf. annexes, pp. XXV-XXVI

destinée à procurer des terres colonisables aux bras italiens, désormais trop nombreux dans la péninsule. Il n'a pas un seul instant mis en doute qu'à plus ou moins bref délai le vaste empire du négous deviendrait territoire italien. Il avait donc bien mérité d'apprendre de la bouche même de son *courageux* « *condottiere* » que la dure partie était gagnée. Aussi est-ce en *foules innombrables* que tous les citoyens, inscrits ou non à l'une des multiples organisations du régime, accompagnés de femme et enfants, coururent aux sièges des « fasci » des divers quartiers, d'où, en cortèges bruyants, précédés de drapeaux, de fanions et de labarums, et au chant des hymnes de la révolution, ils se dirigèrent vers la place de Venise, lieu de rassemblement général.⁴²¹

La nouveauté dont fait ici état le journaliste réside bien alors dans le rapport singulier qui s'est instauré entre le peuple italien et son chef, relation directe fondée sur une foi inébranlable dans la réussite des initiatives du Duce, qui, pour l'occasion, opère, dans l'imaginaire de ses contemporains, une glorieuse synthèse de l'histoire italienne⁴²². Au passage, la foule est remise à l'honneur, tant c'est elle qui se trouve au cœur de ces liturgies politiques. Monfreid, embarqué avec les troupes italiennes en direction des colonies, fait le même constat quant à la relation du Duce à son peuple, en y ajoutant, de façon plus explicite, l'intuition d'une véritable « sacralisation de la politique » par le fascisme, religion nouvelle :

Ici, tous y sont : paysans, ouvriers, patrons, fonctionnaires, militaires, etc. une seule pensée demeure en tous, la foi aveugle en le Duce. Je crois que jamais à travers l'histoire un homme n'a réalisé autour de lui une si totale cristallisation des volontés humaines. Un seul cri, quand les navires se croisent : « Duce ! Duce ! Duce ! » C'est bien un faisceau, un formidable faisceau lié par cette lointaine volonté toujours et partout présente. Quand on a compris le caractère inconscient de cette cohésion, on évalue toute la force de cette *hypnose collective comparable à celle qui souleva les peuples à la voix des prophètes*.⁴²³

Monfreid raconte ici, comme on le ferait d'une révélation, sa première confrontation avec ce « formidable » (au sens d'impressionnant) enthousiasme populaire et patriotique qui se reporte sur un seul homme. C'est bien en effet dans le champ du sacré que pénètre notre reporter en montant à bord de ce bateau qui rejoint les colonies italiennes pour y livrer une bataille décisive pour l'avenir du régime. Les termes sont forts (il parle de « foi » et d' « hypnose collective », compare le Duce à un prophète montrant à son peuple la voie à suivre) et la symbolique fasciste du faisceau s'incarne, prend vie et se trouve soudain dotée

⁴²¹ Théodore Vaucher, « Heures d'enthousiasme à Rome », *L'Illustration*, 16 mai 1936. Nous soulignons.

⁴²² Mussolini présente en effet régulièrement dans ses discours au peuple l'aventure éthiopienne comme une reprise de l'impérialisme des romains, censée redonner une fierté légitime à son pays. À cela, le journaliste, peignant Mussolini en « courageux « *condottiere* » », ajoute une réminiscence virile de la Renaissance italienne, hautement symbolique si l'on considère que le projet fasciste se propose précisément de conduire le pays et ses habitants à un renouveau multiforme.

⁴²³ Monfreid, *op. cit.*

d'une signification évidente. Par cette description, il saisit l'essence d'un type de pouvoir qui fonde sa force et sa légitimité sur sa capacité à réconcilier les masses et la politique⁴²⁴. À ce titre, il est intéressant de constater que les contemporains des faits confirment les analyses aujourd'hui fameuses des historiens sur la sacralisation de la politique en régime totalitaire. En effet, Monfreid corrobore ici, avec une fascination non dénuée de lucidité, les thèses d'Emilio Gentile sur le fascisme comme totalitarisme⁴²⁵.

L'envoyé spécial de *Paris-Soir* ne conserve cependant pas longtemps cette relative distance et par rapport à l'enthousiasme patriotique italien, et se trouve lui aussi subjugué par « la voix du maître » annonçant l'entrée en guerre de son peuple :

Tout à coup, un fracas de tempête ; clameur où nulle parole ne se formule. Puis, brusquement, le silence. Il tombe comme le tumulte d'un torrent se tait dans le lac immobile... Alors, une voix retentit, une seule voix forte et claire dans le silence du monde qui écoute. Il semble que le chaos hurlant de ces milliers d'hommes en délire vient de s'orienter vers un pôle unique. La clameur incohérente est devenue la parole : c'est le grand Esprit qui parle.⁴²⁶

Monfreid, pris de mysticisme, nous donne un éclairage singulier sur les manifestations de la « domination charismatique »⁴²⁷ exercée par le Duce sur son peuple. Dans tous les sens du terme, Mussolini est le grand ordonnateur de la cérémonie, lui qui donne à la fois cohérence et cohésion aux désirs secrets d'une foule qu'il dompte par la

⁴²⁴ C'est à ce modèle politique qu'Arendt donne le nom de totalitarisme, une catégorisation dont elle exclut d'ailleurs le fascisme italien, sous estimant notamment la place réservée par le régime à la violence. Le totalitarisme est défini une première fois dans *Les origines du totalitarisme*, ouvrage dont elle reprend les conclusions de façon plus synthétique dans *La crise de la culture*, au chapitre consacré à l'autorité. Caractérisé comme une rupture fondamentale par rapport à la tradition politique occidentale telle qu'elle est pensée depuis l'Antiquité, le modèle totalitaire est présenté comme un oignon aux sphères concentriques, au centre duquel se trouverait placé le chef, qui tout à la fois impulse à la société sa dynamique (le totalitarisme étant « ce mouvement constamment en mouvement ») et n'en est que le serviteur.

⁴²⁵ GENTILE E. *La religion fasciste. La sacralisation de la politique dans l'Italie fasciste*, Perrin, 2002 et *les religions de la politique : entre démocraties et totalitarismes*, Seuil, 2005. Le phénomène avait été pensé très tôt par Éric Voegelin, qui, en 1938, dans *Les religions politiques* observait, en fondant principalement son analyse sur le Troisième Reich, que ce processus répondait au besoin d'une nouvelle transcendance dans des sociétés où les repères traditionnels se brouillaient.

⁴²⁶ MONFREID H., *op. cit.*, p.95

⁴²⁷ Cf DORMAGEN J-Y, « le Duce et l'état-major du fascisme : contribution à une sociologie de la domination charismatique » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, n°3. Cette idée renvoie là encore à la dimension totalitaire du pouvoir mussolinien.

force de sa parole⁴²⁸. Nous pénétrons ici dans le registre du mythe, où, dans une sorte de matin du monde, un Duce-démiurge unifie et oriente le chaos.

Non content de décrire un univers politique qui le fascine, Monfreid, en bon propagandiste, construit la mythologie du fascisme par d'autres moyens, et ponctue également son livre de quelques portraits de soldats, qui, mis bout à bout, dessinent les contours de l'homme nouveau du régime. Il s'attarde longuement sur la beauté et la vigueur physique des soldats italiens, qui l'éblouissent au point de lui faire oublier la présence des indigènes. Ainsi, devant le port de Massaouah, en Érythrée, il écrit :

Déjà brûlés par le soleil, ils [les Italiens] vont torse nu, sommairement voilés d'un short kaki, beaux gars solides et vigoureux auprès desquels l'indigène paraît grêle et malingre. [...] Le nombre des indigènes a plus que décuplé, mais on ne les voit plus, au milieu de ce flot d'Européens.⁴²⁹

Ce « soldat athlète » qui le fascine, Monfreid le perçoit à travers le prisme d'une Antiquité mythifiée, dont la simple convocation suffit à auréoler les troupes fascistes d'un prestige certain :

La tenue de campagne serait : torse nu et shorts. Le 24 mai, anniversaire italien de la Grande guerre, on vit défiler les régiments où les hommes, tels des guerriers antiques, portaient leurs armes à même leurs torses bronzés par le soleil. Ces soldats, qui hier faisaient peine à voir, traînant la savate en troupeau accablé de chaleur, marchaient maintenant fiers de montrer leurs muscles, alertes et gaillards. Ce fut un spectacle inouï, car venait de renaître la légion romaine, la phalange spartiate, et la terre trembla sous son pas cadencé. Les indigènes restèrent confondus devant ces hommes couleur de cuivre, qu'ils voyaient pour la première fois redoutables et forts. Ils n'avaient vu jusqu'ici que des mannequins disgracieux aux vêtements imbibés de sueur, comme les coolies du port. Depuis lors, il s'est établi une sorte de cordialité entre l'indigène et ce soldat-athlète, cordialité faite d'un peu de crainte, ce qui est la meilleure forme du respect pour les hommes de couleur...⁴³⁰

Le portrait de l'homme nouveau fasciste est ici soumis au regard des indigènes, ce qui permet de saisir la logique dans laquelle s'inscrivent les rapports entre soldats italiens et troupes auxiliaires locales. La supériorité des troupes italiennes est rendue évidente par

⁴²⁸ En faisant de Graziani un « dompteur de fauves » (*op. cit.*, p. 257) capable de canaliser les enthousiasmes indigènes, Monfreid reconnaît en lui le dépositaire parfait de l'autorité du Duce aux colonies.

⁴²⁹ Henry de Monfreid, *op.cit.*

⁴³⁰ Henry de Monfreid, *op. cit.*, p. 69.

la simple mise en valeur des différences physiques entre colons et indigènes⁴³¹. En tenant ces propos, Monfreid saisit le fondement raciste de la domination recherchée par le fascisme dans ses colonies d'Afrique de l'Est, et en même temps y adhère. Mussolini ne dira-t-il pas plus tard, à propos de la quête du prestige par son peuple, que son obtention « nécessite une claire conscience raciale qui n'établisse pas seulement les différences mais aussi très nettement les supériorités »⁴³² ?

Convoquée à l'envi pour décrire les troupes, la référence antique sert également à mettre en lumière le prestige singulier des généraux et à donner sens et profondeur historique à leur présence africaine. C'est tout particulièrement le cas de « Graziani l'Africain », ainsi présenté par notre reporter, qui écarte toute lecture propagandiste de ce portrait pour se placer dans le registre de la sincérité :

Vraiment, celui que je viens de voir ne pas être confondu avec ceux qu'on remercie d'un éloge banal. Il n'y a pas, d'ailleurs, « d'éloges » à faire à de tels chefs ; seule l'Histoire aura le droit de leur dresser un piédestal à leur mesure.

Je n'ai jamais connu Scipion l'Africain et je ne sais pourquoi c'est à lui que je pense en voyant Graziani : c'est ainsi que j'imagine l'adversaire d'Annibal.

Je lui prête cette haute stature et ce noble profil ; il s'est incarné au timbre de sa voix, tandis qu'en phrases concises il résume et éclaire une situation politique et militaire jusqu'ici, pour moi, profondément obscure.⁴³³

Les précautions oratoires prises par Monfreid lorsqu'il aborde le chapitre des relations habituelles entre journalistes et hommes de pouvoir⁴³⁴ ne doivent pas nous tromper, mais permettent, si l'on accepte d'y voir un éclair de lucidité du reporter, d'envisager ces portraits comme de véritables armes politiques⁴³⁵ au service des puissants, grâce auxquels leurs desseins se trouvent légitimés et magnifiés. Cette logique est très

⁴³¹ Ce faisant, Monfreid développe une vision infantiliste des indigènes, puisqu'il ne s'agit pas ici de décrire une autorité à laquelle ils se soumettent après réflexion, mais sur la simple foi d'une révélation visuelle de leurs différences.

⁴³² Discours à Trieste en 1938

⁴³³ Henry de Monfreid, *op. cit.*, p. 65.

⁴³⁴ « Il est d'usage de couvrir de fleurs le personnage qui a aimablement reçu le journaliste. Aussi suis-je assez embarrassé pour parler du général Graziani avec toute la sympathie et l'admiration qui, d'emblée, m'ont conquis. » Henry de Monfreid, *op. cit.*, p. 64.

⁴³⁵ « Le portrait, arme politique. Discours et image », colloque organisé par les universités de Grenoble II et III le jeudi 8 janvier 2009. Pour des exemples de portraits photographiques (outre ceux, déjà étudiés, du Duce) ou de gravures qui font naître des héros et dans lesquels s'incarne le type même de l'homme nouveau rêvé par les fascistes, voir les annexes, pp. XXVIII. Les mêmes éléments y sont récurrents : exaltation d'une mystique par la mise en avant des symboles (tête de mort) et de la gestuelle fasciste, visage dur et regard déterminé exprimant la foi dans l'avenir.

clairement perceptible dans les portraits du Duce qui émaillent le texte et constituent des apologies sans mélange du chef, qui, tout à la fois héros, saint et martyr, guide, « plus sobre qu'un anachorète », son peuple vers le salut :

C'est Napoléon à la veille de 1812 [...] mais Mussolini est peut-être plus grand encore que notre Napoléon, car il lutte pour sauver l'Italie de la misère, il se dresse pour réclamer son droit de vivre. Il m'apparaît tragiquement seul sur la barricade, seul de plus en plus en face de l'égoïsme du monde subjugué et aveuglé par l'opulence anglaise.

Qui donc, parmi ces nations satisfaites et imprévoyantes, aura le courage de comprendre l'effort désespéré de cet homme qui veut un peu de terre pour ces millions d'Italiens exilés qui, faute de place dans leur patrie trop étroite, donnent leur travail à l'étranger.

Sur le ciel rouge -- aube ou crépuscule --, il me semble voir la silhouette intrépide du champion. [...] Il a fallu le souffle surhumain, le rayonnement ardent de cet homme pour galvaniser les volontés, éveiller les courages et lancer toute la jeunesse à la conquête de l'avenir (...).⁴³⁶

Au travers de cette « vision » qui l'assaille, Monfreid donne à voir dans le Duce un homme nouveau accompli, en qui se conjuguent la force de conviction, l'esprit de décision et de sacrifice. Par cette description épique, et devant le caractère grandiose du combat qui l'attend, le Duce, transformé en héros tragique, se trouve, comble de l'habileté, intégré à un imaginaire national composite, qui fait tour à tour de lui un digne successeur du combat napoléonien ou un révolutionnaire arc-bouté à sa barricade.

Le regard porté par nos journaux sur le modèle fasciste à l'occasion de la guerre d'Éthiopie n'est pas donc pas exempt, qu'il lui soit favorable ou non, d'arrière-pensées politiques. En effet, depuis 1933, avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le fascisme n'est plus une expérience politique isolée, mais s'affirme de plus en plus comme contre modèle en face d'un parlementarisme démocratique qui montre des signes d'essoufflement. Il nous faut donc voir comment la guerre d'Éthiopie constitue un des moments décisifs de reconfiguration et de clarification du débat politique français sur la scène nationale, au risque, dans la tourmente idéologique, d'oublier l'Afrique.

⁴³⁶ Henry de Monfreid, pp. 77-78.

Chapitre 9 – « Oublier l’Afrique⁴³⁷ » : La guerre d’Éthiopie, occasion d’une clarification du débat politique français

Un conflit européanisé : la crainte de l’escalade et d’un retour de la guerre à sur le continent

Dès le départ, et dans l’ensemble de la presse, tous horizons politiques confondus, la guerre d’Éthiopie est perçue comme un conflit dont l’enjeu dépasse son territoire et s’inscrit dans une série de crises dont l’issue pourrait bien décider de l’avenir du continent⁴³⁸.

D’abord perçue à travers le prisme des rivalités entre puissances coloniales, la guerre d’Éthiopie se résume à l’origine, dans la presse modérée, à l’observation inquiète de la montée des tensions en Méditerranée entre l’Angleterre et l’Italie. Dans un article au titre révélateur⁴³⁹, Ludovic Naudeau, qui intervient régulièrement sur les questions diplomatiques dans *l’Illustration*, avoue sa perplexité :

Le gouvernement anglais interviendrait-il en cas d’invasion italienne ? Cela est impossible à dire.

Trois semaines plus tard⁴⁴⁰, l’inquiétude a grandi :

Il est clair que, si au cours des journées qui vont suivre l’Angleterre [à la tête des pays favorables aux sanctions à la SDN] et l’Italie s’obstinaient à ne pas abandonner leurs positions respectives, l’Europe finirait par se trouver ébranlée par un déchaînement de folie.

D’où un souci de modération partagé par *Le Figaro* qui, en la personne de Vladimir d’Ormesson, entend, en proposant, deux mois avant le plan de paix Laval-Hoare, une

⁴³⁷ SANTAMARIA Y., « Les deux incendies. Le PCF face à la guerre d’Éthiopie (1935-1936) », *RHMC*, 2002, n° 49/4, pp. 37-52

⁴³⁸ Comme le fait sentir la remarque de Pierre Ichac, dans l’article déjà cité du 9 mai 1936 : « D’Abyssinie, l’européen ne revient pas optimiste en ce qui concerne l’avenir de l’Europe ».

⁴³⁹ *L’Illustration*, 28 septembre 1935 « Angleterre-France-Italie ». Si, selon l’auteur « la question de l’intégrité de l’Éthiopie reste posée », c’est en quelque sorte comme la conséquence accessoire d’un règlement de comptes entre puissances européennes dont la France est censée être l’arbitre.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, 19/10/1935, alors qu’avec le déclenchement du conflit, l’on débat sur les sanctions à la SDN, dans un article intitulé « Ou la modération ou la catastrophe ».

« solution de transaction », ⁴⁴¹ ménager la susceptibilité et le prestige italiens sans pour autant discréditer l'Angleterre et la SDN :

La Société des Nations, c'est l'Angleterre. [...] Donc, s'il faut que l'Italie conserve les positions militaires qu'elle a occupées, il faut aussi que la SDN sorte honorablement du conflit. Comment ? En assurant l'intégrité de l'Abyssinie proprement dite, en sauvegardant l'autorité du Négus et en donnant à l'Abyssinie, pour se réformer, un régime d'assistance internationale, régime dans lequel l'Italie aurait sa part. Telles sont les deux bases sur lesquelles on peut et on doit construire. [...] Si, de part et d'autre, de telles vues étaient, en principe, acceptées, on pourrait alors s'orienter très vite vers des négociations positives et débarrasser le monde d'un problème qui pèse d'un poids intolérable sur lui ». ⁴⁴²

En somme, ce qu'il faut préserver à tout prix, ce sont la paix et la concorde européennes, en regard desquelles la souveraineté abyssine, anachronique selon ces observateurs, pèse d'autant moins que le besoin où se trouve le pays de « se réformer » ne peut de toute façon, dans cette logique conservatrice, être satisfait que sous la tutelle occidentale.

Par cette attitude, la presse de droite, ici Alain Chanteroy dans *La Croix* du 26 octobre 1935, montre qu'elle n'est pas insensible à une certaine mystique fasciste : « Que de morts déjà sont tombés pour l'idée. [...] Puisse, du moins, leur sacrifice n'être pas inutile. Et il ne le sera pas si la raison l'emporte, finalement, sur des rêves impossibles ». Mais là où Chanteroy semblait partisan du compromis, Jean Caret, dans les mêmes pages, défend lui quatre jours plus tard une politique de sanctions, estimant que « force doit rester à la loi internationale ».

La presse de gauche échappe quant à elle à ces hésitations philofascistes et voit dans le régime mussolinien tel que le conflit le révèle un danger pour la paix qu'il convient de prévenir. Soucieux de maintenir le front de Stresa face à Hitler, *Le populaire de Paris* ⁴⁴³ avait mis dans un premier temps au second plan son antifascisme au moment du voyage de Laval à Rome, sous réserve que Mussolini se montre respectueux des engagements

⁴⁴¹ L'expression est de P. Milza, in *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987. Toutes les citations d'articles de journaux de ce chapitre, à l'exception de celles extraits de *L'Illustration* et de *L'Humanité*, sont tirées de cet ouvrage.

⁴⁴² *Le Figaro*, 10 octobre 1935.

⁴⁴³ Quotidien socialiste fondé en 1918 et dirigé par Léon Blum.

internationaux. L'invasion d'octobre lui fait donc porter contre le fascisme une ferme condamnation :

Il est absurde et faux de nous dire : « Vous prenez position contre l'Italie par haine du fascisme ». Nous ne sommes ni contre l'Italie ni pour l'Éthiopie ; nous sommes pour la défense des règles et des garanties de paix, fixées par un pacte international auquel la France a donné sa signature. [Si les traités de paix ont encore une valeur], il est criminel de prendre la défense d'un État agresseur dont le chef renie la signature de son pays et déclare qu'il agira au besoin contre la Société des Nations, même s'il doit mettre le feu au monde. [...] Nous sommes antifascistes parce que le fascisme est par sa nature même un élément de guerre, une cause supplémentaire de guerre...⁴⁴⁴

Le lien entre l'agression mussolinienne et l'avenir de la sécurité collective en Europe est très clairement établi par Gabriel Péri pour *L'Humanité* le 4 octobre 1935 :

Nous n'avons cessé de l'écrire depuis des semaines et en l'écrivant nous ne pensons pas seulement à Mussolini, mais à Hitler, à Addis-Abeba mais à Memel, à Vienne, à la zone rhénane démilitarisée. [...] Arrêter les hostilités en Afrique, prévenir les hostilités en Europe, c'est une seule et même chose. [...] De la façon dont le pacte sera respecté aujourd'hui en Afrique dépend son efficacité demain sur le continent.

Suivant cette logique, le fascisme est envisagé comme un tout, et les événements éthiopiens ne sont qu'un exemple parmi d'autres des menaces qu'il fait peser sur la paix. Dès le mois de mars 1936, avec la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler, le visage de l'ennemi principal a changé, et a désormais pris la place de Mussolini sur les bandes dessinées hebdomadaires, qui sont un bon reflet synthétique des prises de position du quotidien communiste.

Cependant, cette politique de fermeté à l'égard du fascisme occulte le dilemme qui se pose à la diplomatie française, dans sa méfiance à l'égard d'Hitler. Sanctionner Mussolini, n'est-ce pas courir le risque de voir se former un front des fascismes menaçant la souveraineté et la sécurité françaises ? C'est l'analyse que fait, à travers *l'Action Française* de Charles Maurras, l'extrême droite nationaliste française, qui par ailleurs admire sans réserve Mussolini. À plusieurs reprises, entre septembre et octobre 1935, celui-ci attise le feu de la division en dénonçant dans les 140 parlementaires français opposés à l'intervention italienne en Éthiopie des « assassins de la paix », contre qui il lance de véritables appels au meurtre :

⁴⁴⁴ Paul Faure, *Le Populaire de Paris*, 19 septembre 1935.

*Nous prions les bons Français qui nous suivent de prendre note des 140 noms d'assassins de la paix, d'assassins de la France que nous publions ci-dessus. J'engage nos amis à découper ce dénombrement précieux et à le loger au coin le plus sûr de leur portefeuille... Le jour où grèleront les fascicules de mobilisation... Ce jour là, il sera juste qu'ils expient [...] Assassins ! Assassins ! [...] Il faut que votre sang soit versé le premier.*⁴⁴⁵

On est désormais bien loin de l'analyse à froid d'une crise internationale, et la guerre d'Éthiopie semble finalement être le prétexte attendu par de violentes passions partisans pour s'éveiller. Le fascisme, avec cette relecture à usage interne dont ses entreprises africaines font l'objet, occasionne une recomposition du paysage politique français dans laquelle l'opinion se trouve fortement mobilisée.

La mobilisation de l'opinion par presse interposée : deux France face à face⁴⁴⁶

Le point de départ des vives polémiques suscitées dans le pays par la guerre d'Éthiopie est le manifeste que publie *Le Temps* le 4 octobre 1935⁴⁴⁷. Ouvertement raciste et clairement opposé à la politique de sanctions, il critique, au nom de la solidarité coloniale, l'idéologie universaliste et égalitariste qui prévaut selon lui à la SDN en des termes virulents, fustigeant cette « fureur d'égaliser [...] qui met sur le pied d'égalité le supérieur et l'inférieur, le civilisé et le barbare ».

Majoritairement signé par des personnalités d'extrême droite, et de nombreux académiciens⁴⁴⁸, quelques noms étonnent davantage, à l'exemple de celui de Marcel Aymé, collaborateur à l'hebdomadaire de centre gauche *Marianne*, et qui illustre bien les

⁴⁴⁵ Charles Maurras, « Assassins ! Appel nominal des parlementaires maçons qui veulent la guerre », *L'Action Française*, 22 septembre 1935, cité par WINOCK Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997, nous soulignons. Cette violente diatribe sera notamment reprise par Maurras le 13 octobre 1935, dans l'article dit du « couteau de cuisine ».

⁴⁴⁶ Sur la question des manifestes publiés pendant la guerre d'Éthiopie, nous nous inspirons des analyses de Michel Winock, *op. cit.*, dans son chapitre « sur le front éthiopien ».

⁴⁴⁷ « Manifeste des intellectuels pour la paix en Europe et la défense de l'Occident » Intégralement reproduit en annexes, pp. XI-XIII.

⁴⁴⁸ Monfreid, signataire sans surprise du manifeste, montre qu'il en partage les positions lorsqu'il affirme, en conclusion de son ouvrage : « Je l'ai dit plus haut, abandonner ce peuple laborieux [les Italiens] peut amener les pires catastrophes. Alors, que les menaces d'un commun péril nous rendent assez de raison pour oublier les haines qui nous aveuglent devant le précipice : restons unis pour ne pas ajouter aux fautes [les sanctions] une folie irréparable [le retour de la guerre en Europe]. Il ne s'agit pas, en aidant l'Italie, de faire « triompher » la race blanche, mais seulement de la « défendre » en sauvant à l'humanité son patrimoine le plus précieux : la civilisation, et la civilisation ne se conserve que dans la Paix. »

erements auxquelles peut conduire le pacifisme intégral. Il justifie ainsi sa prise de position :

[J'ai signé] un manifeste de droite, et même d'extrême droite, qui s'insurgeait contre des mesures propres à nous entraîner, de l'aveu même de leurs plus zélés partisans, dans une guerre de droit. Entre la paix européenne est une guerre sanglante à la guerre, j'ai choisi sans hésiter⁴⁴⁹

Quoi qu'il en soit, le manifeste, par la radicalité des positions qu'il défend et les accusations dont il est porteur à l'égard d'une partie de la classe politique française, appelle une réponse ferme et immédiate, qui paraîtra le lendemain dans *L'Œuvre*, journal de la gauche radicale, à l'initiative de Jules Romains ou de Louis Aragon. Dans cette défense résolue de la légalité internationale et de la SDN, les signataires⁴⁵⁰ s'étonnent « de trouver sous des plumes françaises l'affirmation de l'inégalité en droit des races humaines, idée si contraire à notre tradition... ».

Aux yeux de nombreux intellectuels, c'est l'affaire Dreyfus qui semble se rejouer dans la France d'alors, et, à en croire Roger Martin du Gard, dans une lettre qu'il écrit le 10 octobre à une amie, ces manifestes auront eu le mérite de clarifier la situation :

« Combien instructif « le Manifeste pour l'Occident », et ses milliers de signatures autour de Massis. Cela aide à faire le point, à répartir les gens, à faire des intellectuels français un classement qui soit « à jour ». [...]. Mais nous [les protestataires] sommes peu. Ils sont le nombre et la force. L'affaire Dreyfus est un phénomène éternel. Le recensement était nécessaire, et tombe au bon moment. »

La guerre d'Éthiopie ravive donc de vieilles plaies, que l'Union sacrée avait un temps mises sous l'éteignoir, à l'occasion du premier conflit mondial. Mais, comme nous avons déjà pu le constater avec le jugement porté par *L'Aube* sur le fascisme, un changement de taille s'est opéré depuis la fin du XIXe siècle, et l'on ne trouve plus, dans l'opinion catholique, la même unanimité qu'à l'occasion de l'affaire Dreyfus. Bon nombre de ces intellectuels refusent la perspective maurrassienne portée par le « Manifeste pour la défense de l'Occident » et entendent prendre parti pour « la Justice et la Paix » dans un

⁴⁴⁹ Marianne, 16 octobre 1935.

⁴⁵⁰ Outre tous les membres du CVIA on retrouve parmi eux André Gide ou Romain Rolland.

troisième manifeste, paru le 17 octobre dans *L'Aube* de Georges Bidault⁴⁵¹. Plus proche des positions défendues par la gauche du spectre politique, ce texte n'est pourtant pas exempt de réserves à l'endroit des sanctions, estimant que « c'est une grande injustice de jeter, même au nom du droit, un peuple au désespoir ».

La France, à l'image de ses intellectuels, est donc partagée face à la guerre d'Éthiopie. Mais cette démonstration de force du fascisme à l'extérieur de l'Europe encourage chaque camp à se positionner par rapport à ce nouveau modèle politique, dans un réexamen critique du fonctionnement de la vie politique française.

Vers un fascisme d'importation ? Entre fascination et quête de respectabilité, promouvoir un nouveau modèle politique

Comme le remarquait plus haut, non sans exagération⁴⁵², Roger Martin du Gard, l'extrême droite française est alors puissante, sans que l'on puisse pour autant la considérer comme un mouvement aux motivations uniformes et à la stratégie politique cohérente. Si l'on se fie au tirage des principaux journaux qui incarnent cette tendance, on mesure néanmoins la solidité de son implantation dans l'opinion française. Ainsi, pour Michel Winock⁴⁵³, « la presse hebdomadaire est dominée à l'époque par les journaux de droite ou d'extrême droite, au verbe haut : *Gringoire*, qui tire à plus de 350 000 exemplaires, *Candide*, 250 000, et *Je suis partout*, environ 100 000. »

Ces journaux prennent fait et cause pour Mussolini⁴⁵⁴, et poussent parfois leurs lecteurs, au nom d'une union latine exaltée, à faire un « effort de compréhension » à l'égard du régime mussolinien, pour qu'enfin s'accordent fraternités de cœur et solidarités politiques :

⁴⁵¹ Il sera signé, entre autres, par Paul Claudel, Henri Irénée Marrou, et, chose plus étonnante, par François Mauriac, intellectuel de droite pourtant favorablement impressionné par Mussolini lors d'un voyage effectué en janvier 1935 à Rome pour le compte du *Journal*. C'est vraisemblablement par antiracisme qu'il se rallie à ce troisième manifeste.

⁴⁵² Il parle, à propos du « Manifeste de l'Occident », de plusieurs milliers de signataires, alors que le texte en a réuni, selon Michel Winock, moins de 1000.

⁴⁵³ *Op. cit.*, p. 271

⁴⁵⁴ *Gringoire* lance dans ses colonnes, à la Noël 1935 une campagne de soutien populaire aux petits Italiens « victimes » des sanctions.

Le fossé ne risque-t-il pas de s'élargir si le fascisme dure et si dure chez nous la démocratie socialisante et matérialiste ? La France déchristianisée peut-elle prétendre encore représenter la tradition romaine et latine, et quel fond faire, à Rome, sur un État qui, d'un jour à l'autre, peut être aux mains d'un gouvernement antifasciste ? Pouvons-nous indéfiniment aimer l'Italie et méconnaître le fascisme, admirer le parlementarisme britannique et détester l'égoïsme britannique ? À nous de savoir ce que nous voulons, de faire un effort de compréhension qui n'est pas dans nos habitudes de peuple raisonneur, de ne pas continuer de croire que le fascisme est l'ennemi des humbles travailleurs, à nous d'en finir aussi avec la corruption parlementaire et de retrouver ce goût de la grandeur qui est l'honneur des nations. Alors, comme au temps de Trajan, nous ferons face ensemble à la barbarie qui menace la plaine lombarde autant que la vallée de la Marne.⁴⁵⁵

L'appel à la solidarité par delà les frontières est ainsi l'occasion de régler des comptes en interne, avec la désignation, dans le socialisme, d'un ennemi commun à abattre. Pour Henri de Kérillis, le fascisme apparaît comme un remède inespéré face au « péril rouge » grandissant, argument qui devrait suffire à faire taire les divisions de la société française :

Certes, les Français sont très divisés à l'égard du fascisme considéré en tant que système de gouvernement. Et pour ma part, je sais bien qu'entre les institutions anglaises et les institutions italiennes je ne balance pas une seconde. Je préfère mille fois les premières. Mais ce n'est pas une raison pour méconnaître la place que le fascisme occupe dans l'Europe actuelle, et le rôle qu'il joue comme antidote, comme barrage devant le communisme montant.⁴⁵⁶

Au-delà de ces considérations tactiques, l'attraction ressentie pour le modèle fasciste par certains de ses observateurs nationaux est réelle, et se veut porteuse d'espoir et de renouveau pour une patrie qui a trop longtemps oublié où étaient sa force et sa vertu. C'est du moins ce qu'il ressort du reportage militant réalisé par Henry de Monfreid en Éthiopie et du regard bienveillant porté sur les mobilisations fascistes dans *L'Illustration* sous la plume de Théodore Vaucher⁴⁵⁷.

Abstraction faite, chez le premier, d'une dimension propagandiste qui confine parfois au ridicule, il ne faut pas oublier, nous avons voulu le souligner plus haut, la

⁴⁵⁵ Robert Doré, *Je suis partout*, 19 octobre 1935. Cité par MILZA P., *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexe, coll. Historiques, rééd. 1987, pp. 224-225.

⁴⁵⁶ *L'Écho de Paris*, 9 octobre 1935.

⁴⁵⁷ À noter que ces témoignages seront publiés dans des journaux a priori non militants, mais conservateurs (pour *L'Illustration*) ou modérés, en ce qui concerne le cas *Paris-Soir*, nouveau venu à succès. Sans engager de façon univoque la ligne éditoriale de ces parutions, cela montre en tout cas la résonance large que pouvaient trouver les sympathies fascistes dans l'opinion française d'alors, et sa réalité de « champ magnétique » (P. Burrin). Cependant, il y a loin de la simple curiosité à l'engagement militant.

véritable fascination qu'exercent sur les deux hommes les démonstrations de ferveur populaire et d'enthousiasme patriotique dont ils sont les témoins. Elle est le fruit d'un engagement sincère, reflet de convictions politiques assumées, et peut donc nous renseigner sur le regard porté depuis la France sur ce modèle politique que nos reporters ont l'occasion de voir « en action ».

Dans *L'Illustration*, le traitement des grands rassemblements fascistes sur un mode festif est révélateur de la volonté de doter le fascisme d'une respectabilité. De cette démarche participent par ailleurs le voile pudique jeté sur les violences et exactions multiples qui émaillent le conflit⁴⁵⁸, de même que les démonstrations répétées visant à fonder en raison et en droit les prétentions coloniales italiennes et leur traduction sur le terrain. Ce terme de respectabilité n'est d'ailleurs pas anodin et correspond à l'esprit profond d'un périodique avant tout destiné aux franges aisées de la population. Sans porter aucun jugement sur cette vision du régime, et sans non plus transformer *l'Illustration* en périodique de propagande fasciste⁴⁵⁹, il nous semble permis de penser que ces sympathies fascistes sont aussi le reflet de l'opinion de beaucoup de Français de l'époque⁴⁶⁰, en quête de nouveaux rêves et de nouveaux modèles. En effet, le fascisme est ici, de même qu'ailleurs la différence éthiopienne, domestiqué, apprivoisé, acclimaté à la France, où certains historiens n'ont d'ailleurs pas hésité à situer les racines idéologiques du régime mussolinien⁴⁶¹. L'enthousiasme sincère manifesté dans ces pages nous rappelle en tous cas combien il serait dangereux, cédant en quelque sorte à une illusion rétrospective, de juger le fascisme à la lumière de ce que l'on connaît aujourd'hui de sa réalité effective. Comprendre ce régime, c'est aussi accepter que sa dangerosité ait pu parfois échapper aux contemporains, ou en tous cas passer pour quantité négligeable (ou, pire, pour un mal nécessaire) au regard du stimulant renouveau qu'il proposait alors aux démocraties en crise. On saisit alors sa dimension d'attractivité révolutionnaire, qui n'échappe d'ailleurs

⁴⁵⁸ Exception faite des reportages de Pierre Ichac.

⁴⁵⁹ Emporté par la liesse collective, Théodore Vaucher est peut-être victime malgré lui de cette « cécité sélective » dont parle Marie Anne Matard Bonucci à propos du voyage des intellectuels fascistes en Italie.

⁴⁶⁰ BURRIN P. (*op. cit.*) montre que le fascisme a interrogé de nombreux Français, pas forcément de droite, à l'image de Jules Romains ou d'Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit*, qui portent tous deux un regard ambivalent sur ce type de régimes.

⁴⁶¹ Voir les travaux de Zeev Sternhell, et notamment *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983.

pas à Henry de Monfreid, quand, séduit par l'ardeur avec laquelle œuvrent les Italiens pour construire des routes aux colonies, il se prend à rêver :

Puisse quelque merveilleux sérum nous rendre la jeunesse ! Peut-être... Sûrement même, si le spectacle magnifique de ces travailleurs pouvait être montré à notre peuple, laborieux lui aussi, mais dévoyé par le superflu de la vie factice du lendemain de la guerre. Aujourd'hui il est découragé, ce peuple héroïque de 93, car il n'a plus foi en rien⁴⁶².

Dans cette réconciliation du fascisme et de l'utopie révolutionnaire française⁴⁶³, Monfreid cherche lui aussi, en bon nationaliste⁴⁶⁴, à acclimater l'expérience mussolinienne à la tradition politique hexagonale pour en appeler à un retour aux « vraies valeurs » (héroïsme de la vertu, abnégation, dureté), porteuses à ses yeux, par une brutale rupture avec un régime dont *Gringoire* fustigeait plus haut la corruption, d'un espoir salutaire de régénération morale pour le peuple français.

Si la guerre d'Éthiopie rappelle qu'une partie de l'opinion française est bien séduite par le fascisme, ou en tout cas n'y pas foncièrement hostile, c'est aussi le moment où se concrétise à gauche, avec la constitution du Front populaire, une réponse politique aux dangers qui menacent selon elle le pays.

Contre « le mirage du fascisme », rassembler la gauche : la naissance du Front populaire

Si l'antifascisme français ne date pas de la guerre d'Éthiopie, c'est du moins à ce moment qu'il en vient à s'exprimer avec le plus de force et d'à-propos, avant que les attitudes de ceux qu'il rassemble dans une même lutte ne divergent, face à une menace qui se précise.

⁴⁶² Henry de Monfreid, *op. cit.*

⁴⁶³ Le « peuple de 93 » est-ce ce peuple en armes de la Terreur, vigilant face au double péril intérieur et extérieur qui menace la Révolution ? Il y a dans cette analogie, une ironie singulière si l'on considère que, dans la France des années 30, cet ennemi désigné par les profascistes, c'est le communisme. Depuis, l'historiographie (et notamment Renzo de Felice) a souligné ce que le fascisme italien devait, dans son radicalisme et sa foi en l'Homme nouveau, à cette tendance de la Révolution.

⁴⁶⁴ Il a adhéré aux Croix-de-Feu tant fustigées par *L'Humanité*

Le front antifasciste prend naissance au lendemain des journées de février 1934, qui ont vu la mise en cause plus ou moins violente par l'extrême droite française et les ligues du parlementarisme français⁴⁶⁵. Pour répondre à ce qu'ils considèrent comme une tentative de coup d'État fasciste, des intellectuels, réunis dans le CVIA, en appellent à l'union des forces de gauche contre le péril intérieur. La manifestation du 12 février 34 est un premier succès de ce mouvement, qui prétend réunir, des radicaux de gauche aux communistes, tous ceux qui se mobilisent contre le fascisme. Si le ralliement du PCF va jouer un rôle essentiel dans la réussite du Front populaire, celui-ci ne sera acquis qu'au printemps 1934, après que Maurice Thorez se soit fait notifier par Dimitrov le changement d'orientation que le Komintern souhaitait voir adopter par les communistes français, dans la crainte, face au danger allemand, d'une fascisation du pays. Selon la formule de Serge Wolikow⁴⁶⁶, le PCF passe alors « d'un antifascisme de classe⁴⁶⁷ à un antifascisme démocratique », acceptant de lutter auprès des socialistes et des radicaux pour la défense de la République et se réappropriant dans ce contexte les valeurs et symboles nationaux autrefois décriés.

En octobre 1935, quand éclate la guerre d'Éthiopie, la France a vu dans l'intervalle, à la faveur des grandes manifestations du 14 juillet 1935, l'éclosion d'un « antifascisme de masse »⁴⁶⁸, et c'est à travers ce prisme qu'il faut comprendre le regard porté sur un conflit, qui, dans le même temps, légitime le rassemblement ainsi constitué, et se trouve rapidement relégué au second plan ou à tout le moins instrumentalisé au profit d'une vaste campagne visant la conquête du pouvoir, objectif qui passe par la chute du gouvernement Laval.

⁴⁶⁵ La presse d'extrême droite française, *l'Action Française* et *Gringoire* en tête, a joué alors un rôle primordial dans l'exacerbation des tensions, notamment autour de l'affaire Stavisky, escroc ayant bénéficié des complicités du gouvernement radical et dont la mort suspecte déclenche les polémiques.

⁴⁶⁶ WOLIKOW S., « Les gauches, l'antifascisme et le pacifisme pendant les années 30 », in BECKER J.-J. CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, vol. 2, pp. 357-374.

⁴⁶⁷ Conformément à la stratégie dite de classe contre classe, mise en avant par Staline dès 1929, et qui faisait du PCF un opposant résolu aux prises de positions gouvernementales, condamnant avec vigueur les compromissions des « sociotraîtres ». C'est cette stratégie qui fait dire à Paul Vaillant-Couturier, peu avant le virage à 180° opéré par son parti : « L'unité d'action des travailleurs contre le fascisme n'a pas pour but de consolider une république qui se fascise, que ce soit avec Daladier ou Tardieu-Marquet ». *L'Humanité*, 7 mars 1934.

⁴⁶⁸ La presse de gauche, *L'Humanité* en tête, joue un rôle essentiel dans la mobilisation idéologique des Français, qu'elle appelle alors à manifester en masse, dans « l'ordre et la discipline ».

On observe en effet la volonté récurrente, dans les journaux de gauche, de lier les menaces extérieures bien réelles incarnées par le fascisme au péril intérieur (pourtant plus diffus⁴⁶⁹) qu'il représente au travers des ligues. Le positionnement international de ces périodiques ne peut se déterminer sans tenir compte de l'agitation « pacifiste » de l'extrême droite française, dont les contradictions et les hypocrisies sont ainsi dénoncées :

C'est une aventure singulière que de voir en ce moment la partie fascisante de l'opinion française se réclamer- belliqueusement !- de la paix, à la minute même où en Italie le fascisme vient de déclencher- contre le roi, contre l'état-major, contre l'opinion publique avertie !- une guerre coloniale dont les résultats restent indécis [...].⁴⁷⁰

Mais *L'Humanité* va plus loin, et s'appuie sur la polarisation grandissante de l'opinion pour mobiliser son électorat. À cette fin, dès le début du conflit, les slogans se multiplient, jouant des équivalences de situation ou des ambiguïtés de formulation :

Les fascistes multiplient les exercices de mobilisation⁴⁷¹
L'armée italienne est arrêtée sur tous les fronts. Halte aux factieux, agents de l'étranger !
Au meeting du Front populaire à la Mutualité, 5000 travailleurs se dressent contre l'agression sanglante du fascisme.⁴⁷²

Le message est limpide : de même que l'armée éthiopienne, avec l'appui de la communauté internationale, alors occupée à définir la nature des sanctions prononcées contre l'Italie, fait front contre l'agression mussolinienne, les travailleurs français, en démontrant leur unité par des manifestations, barrent la route aux « agents de Mussolini et de Hitler »⁴⁷³, contre lesquels ils se « dressent ». Ce danger fantasmé d'invasion est

⁴⁶⁹ L'affaire éthiopienne ne génère pas de mobilisation massive de la part de l'extrême droite, si l'on excepte les quelques manifestations de La Solidarité française, organisation de moindre importance créée en 1933 par le parfumeur François Coty, alors directeur du *Figaro*, au moment du vote des sanctions contre l'Italie à la SDN. De fait, les élections de mai 1936 (mais est-ce là l'effet d'une mobilisation efficace des forces de gauche ?) n'enregistreront qu'une part très faible de vote pour l'extrême droite. P. Burrin, en revenant de façon nuancée sur le débat autour du fascisme français, conclue ainsi ses remarques : « En somme, le fascisme français est une réalité continue depuis 1918, ses racines plongeant dans le premier avant-guerre. Mais il est resté un phénomène limité, y compris à son zénith dans les années trente. Même en y incluant le mouvement de La Rocque, ce qui reste problématique, les troupes de ce fascisme avoisineraient la barre du million d'adhérents, soit bien moins que 5 % de la population adulte », BURRIN P., *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2000, p. 261.

⁴⁷⁰ Gaston Martin, *L'œuvre*, 3 novembre 1935. Le 4 octobre, G. Bidault rappelait dans *L'Aube*, en réponse à Maurras et « aux zéloteurs un peu trop bruyants » du fascisme : « La France veut la paix ». Sur le rapport problématique des antifascistes au pacifisme, voir *infra* « Antifascisme et pacifisme : des chemins séparés ? »

⁴⁷¹ *L'Humanité*, 12 octobre 1935, page 2. Devenue réalité hors des frontières, la guerre menace donc en France même, ce qui rend d'autant plus urgent et nécessaire le rassemblement antifasciste.

⁴⁷² *L'Humanité*, titres du 13 octobre 1935.

⁴⁷³ *L'Humanité*, 6 octobre 1935.

souligné par la citation régulière des propos de La Rocque⁴⁷⁴, mis en exergue à la une, et convoqués pour rappeler que le 6 février 1934 n'est pas loin, et menace toujours de renaître :

Il nous faut un 6 février plus violent et mieux organisé. Il nous faudra des cordes et des potences⁴⁷⁵.

La rhétorique mobilisée ici est de nature guerrière, mais finalement les violences resteront pour l'essentiel cantonnées au discours, ce qui fait de la presse le théâtre privilégié de cet « affrontement simulé des années 30 » entre fascistes et antifascistes dont parle Serge Bernstein, dans lequel l'enjeu premier est la mobilisation politique de l'opinion.⁴⁷⁶

La mise en parallèle des périls fascistes à l'intérieur comme à l'extérieur du pays et l'équivalence établie entre eux est ainsi rendue sensible jusque dans la mise en page du quotidien communiste, comme en témoigne la une du 12 octobre 1935 :

⁴⁷⁴ La focalisation sur La Rocque, qui se comprend car il est alors très démonstratif et que son mouvement rassemble en 1935-36 près de 400 000 adhérents, est d'autant plus problématique que celui-ci, malgré sa fascination pour certaines manifestations du fascisme italien, n'a jamais caché la priorité qu'il accorde aux questions nationales ni les limites pratiques de son antirépublicanisme. Il faut donc voir dans cette insistance du quotidien communiste à faire de La Rocque la figure de proue du fascisme français, la nécessité de faire émerger de cette nébuleuse d'extrême droite une figure de l'ennemi clairement identifiable contre laquelle mobiliser la majorité de l'électorat français. Dans cette logique avant tout politique, et comme le note Philippe Burrin, la pertinence scientifique de la classification importe moins que la signification réelle dont elle se trouvait alors investie par nombre de contemporains, ce qui la rendait particulièrement opératoire dans le champ de la mobilisation partisane de l'époque.

⁴⁷⁵ *L'Humanité*, 12 octobre 1935.

⁴⁷⁶ S. Bernstein, « L'affrontement simulé des années 30 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 1985, pp. 39-53. Les émeutes du 6 février 1934 firent tout de même 15 morts et plus d'un millier de blessés.



Fig. 43 : *L'Humanité*, 12 octobre 1935, une

Les deux situations sont placées dans une continuité de regard destinées à les associer dans l'esprit du lecteur, de telle façon à ce que sa vigilance soit constamment éveillée, la tension et la mobilisation politique toujours présentes. Mais, derrière la dénonciation de l'activisme néfaste des ligues, un homme est au centre des critiques du Front populaire : Pierre Laval⁴⁷⁷. De décembre 1935 (après le « plan de brigandage » Laval-Hoare) à la fin janvier 1936 (date du changement de cabinet), les demandes de renvoi de Laval font régulièrement la une du quotidien communiste, couplées à des bandes dessinées satiriques énumérant les nombreux griefs accumulés contre lui⁴⁷⁸. Dans ce contexte, à la dénonciation, déjà évoquée, d'une diplomatie par trop conciliante à l'égard des projets mussoliniens s'ajoute, pour le disqualifier, sa sympathie à l'égard des ligues. Deux attitudes qui se conjuguent, à l'international comme en politique intérieure, pour que les communistes en fassent l'archétype haïssable du traître :

⁴⁷⁷ Le texte dit : « Avec la complicité de M. Laval : le nouveau 6 février est "fin prêt" ».

⁴⁷⁸ Quelques unes parmi d'autres : le 1er décembre 1935 : « Laval, danger public, doit être chassé ! » le 19 décembre 1935 : « Hoare a démissionné ! À quand Laval ? », et, le 19 janvier 1936, un lapidaire « À la porte Laval ! ». Les bandes dessinées, que nous n'avons pu reproduire dans ce travail, ironisent féroce-ment sur les nombreuses « vies de Saint Pierre », visant notamment le reniement de ses premières amours socialistes, mais également sa cupidité.

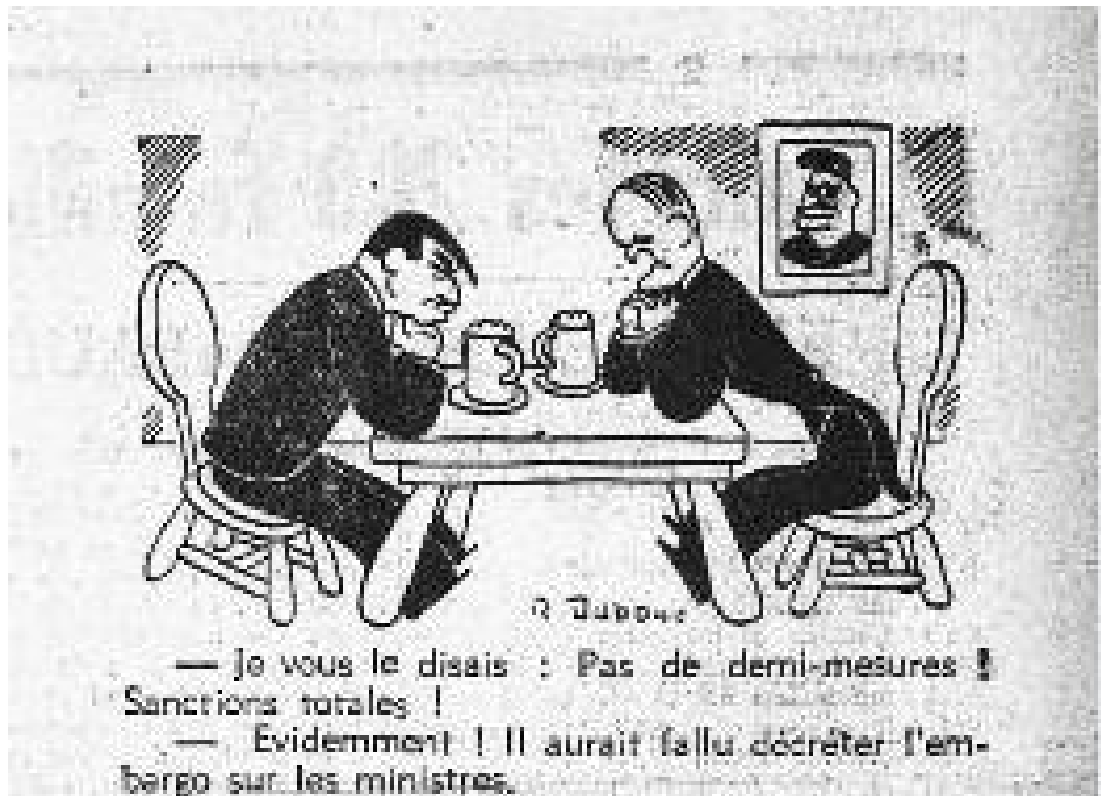


Fig. 44 : *L'Humanité*, 26 janvier 1936, une

Ce dessin, publié alors que des sanctions contre l'Italie sont toujours en discussion à la SDN (autour, cette fois, du pétrole) résume parfaitement le point de vue du quotidien communiste sur les événements d'alors, avec ici un télescopage manifeste entre questions diplomatiques et enjeux de politique intérieure. Sous l'œil du Duce (qui semble attendre son heure avec sérénité), Laval et La Rocque conspirent. Le premier se fait l'apôtre, par une antiphrase savoureuse quand on sait sa tiédeur sur le sujet devant la SDN, d'une politique de « sanctions totales », quand son interlocuteur répond en se déclarant favorable à un « embargo ». Mais c'est ici de politique intérieure qu'il s'agit, car Laval vient d'être remplacé par Albert Sarraut. Les deux comploteurs sont donc présentés comme les leaders de la réaction interne, prêts à tout pour conserver le pouvoir (y compris à mettre fin au parlementarisme, désormais défendu avec vigueur par *L'Humanité* en vue des élections qui approchent), mais dont le quotidien communiste estime sans doute avoir, par une active politique de dénigrement, provoqué la chute.

Dans cette perspective d'instrumentalisation partisane de la guerre d'Éthiopie, on comprend bien, une fois la défaite de Laval consommée et l'objectif atteint, la baisse de l'intérêt montré par *L'Humanité* à l'égard du conflit⁴⁷⁹, à tel point que le PCI, branche italienne de l'internationale communiste, est obligé, dès le mois de janvier, de solliciter la rédaction pour qu'elle dénonce avec plus de vigueur la situation africaine.⁴⁸⁰

Dès le mois de mars 1936, l'attention se reporte sur le danger hitlérien, à mesure que les intentions du dirigeant du troisième Reich se précisent. On assiste en effet le 7 mars 1936, à la remilitarisation de la Rhénanie, au mépris le plus complet des engagements du traité de Versailles. Les bandes dessinées hebdomadaires, qui constituent des indicateurs fiables des orientations prises par le discours militant de *L'Humanité*, se concentrent désormais sur Hitler.

Tandis que la guerre d'Éthiopie, avec la priorité accordée à la lutte contre l'antifascisme, à l'extérieur mais surtout à l'intérieur, avait permis de maintenir une cohésion entre les forces de gauche en occultant la délicate question du pacifisme, la menace hitlérienne, plus proche, ne permet plus d'occulter les enjeux de défense nationale, partageant désormais de plus en plus clairement la gauche entre antimilitaristes et défenseurs d'un pacifisme armé et vigilant.

Antifascisme et pacifisme : des chemins séparés ?

Pendant la guerre d'Éthiopie, dans *L'Humanité*, pourtant un des journaux français dont l'antifascisme est le plus affiché, l'idée d'une guerre contre le fascisme est rarement évoquée autrement que sous la forme de formules rhétoriques, et de façon symbolique, pour manifester la réprobation des « travailleurs » face aux menées africaines du fascisme italien. Il s'agit au contraire de concilier un antifascisme virulent avec l'antimilitarisme tout aussi profond des militants communistes, ce qui conduit finalement au départ à l'idée que le plus fiable des barrages contre le fascisme tient dans l'appui inconditionnel à la politique de sanctions de la SDN. De même que « le fascisme, c'est la guerre ! », « les sanctions,

⁴⁷⁹ D'autant qu'il est de plus en plus difficile de masquer la progression italienne sur le terrain.

⁴⁸⁰ Selon SANTAMARIA Y., « Les deux incendies. Le PCF face à la guerre d'Éthiopie (1935-1936) », *RHMC*, 2002, n° 49/4, pp. 37-52.

c'est la paix ! »⁴⁸¹, et Paul Vaillant Couturier, en en appelant le même jour à une mobilisation unitaire des travailleurs contre le fascisme (sur le modèle du Front populaire français), tente ainsi de résoudre ainsi la tension persistante entre le pacifisme de principe et l'antifascisme agressif des communistes :

Agir, et agir ensemble ! [...] Ce qui a été réalisé en France, ce pacte contre la guerre et le fascisme qui est maintenant la base des rapports fraternels qui unissent communistes et socialistes⁴⁸², il faut le réaliser sans tarder à l'échelle internationale. La classe ouvrière a entre ses mains la plus efficace des SANCTIONS pacifiques.

Le pacifisme désarmé est alors encore à l'ordre du jour, car, il s'agit, par sa défense, de cimenter le Front populaire⁴⁸³, et Georges Bidault peut rappeler aux ligues d'extrême droite que « maudire la guerre ne signifie pas la vouloir »⁴⁸⁴. Cependant, suivant en cela la nouvelle politique stalinienne de lutte contre le danger hitlérien⁴⁸⁵, et devant l'inefficacité de la politique de sanctions, les communistes français, d'abord pris de court, vont être amenés à revenir sur leurs traditionnelles préférences pacifistes⁴⁸⁶, devant l'imminence du péril fasciste, de sorte que « la dénonciation de la guerre devient subordonnée à celle du fascisme, et la critique de la démocratie parlementaire disparaît de même que celle de la politique de défense nationale⁴⁸⁷ ».

Ce renversement des priorités par le PCF, né des conséquences internationales de la guerre d'Éthiopie, met au jour des divisions au sein du Front populaire, entre ceux⁴⁸⁸, pacifistes que l'on dira bientôt intégraux, qui craignent qu'une politique de fermeté à l'égard de l'Italie ne la jette dans les bras d'Hitler⁴⁸⁹ et les autres, qui, de la gauche de la SFIO avec Léon Blum jusqu'au PCF, estiment nécessaire de se montrer fermes face à une menace fasciste protéiforme. Si ces divergences d'appréciation restent encore cachées, les

⁴⁸¹ *L'Humanité*, 10 octobre 1935.

⁴⁸² Référence à la signature par le PCF, le 27 juillet 1934, d'un pacte d'unité d'action avec les socialistes.

⁴⁸³ Dont le slogan est « Pain, paix, liberté ».

⁴⁸⁴ *L'Aube*, 4 octobre 1935. Quotidien chrétien-démocrate proche du Front populaire.

⁴⁸⁵ Marquée par la signature, le 2 mai 1935, d'un accord franco-soviétique.

⁴⁸⁶ En cela, ils s'écartent de l'héritage de Jean Jaurès, le fondateur de *L'Humanité*.

⁴⁸⁷ WOLIKOW S., « Les gauches, l'antifascisme et le pacifisme pendant les années 30 », in BECKER J.-J. CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, vol. 2, pp. 357-374.

⁴⁸⁸ Les radicaux et une partie de la SFIO, emmenée par Paul Faure.

⁴⁸⁹ Ce qui arrivera, malgré l'abandon des sanctions à l'égard de l'Italie, avec la formation de l'axe Rome Berlin le 1^{er} novembre 1936.

réactions et les appels à l'interventionnisme international demeurant modérés, même face à Hitler, la guerre d'Éthiopie constitue en quelque sorte un prélude en mode mineur à la guerre d'Espagne, à laquelle le Front populaire ne résistera pas. Blum et les radicaux, en se montrant favorables à la politique de non-intervention, mettent alors une distance trop grande entre eux et les communistes, partisans sans réserve, dans le cadre des Brigades Internationales, du soutien antifasciste aux Républicains. Sans que cela ne porte encore à conséquences, la guerre d'Éthiopie, en encourageant la confrontation des convictions de principe et des moyens mis en œuvre pour y satisfaire, a donc montré les limites du pacifisme, et ouvert la voie, avec sa réappropriation par la droite et une partie de la gauche, à un complet bouleversement des repères idéologiques.

Conclusion générale

En étudiant le traitement de la guerre d'Éthiopie par la presse française, nous avons voulu décrire la construction complexe d'une relation, c'est-à-dire à la fois d'un rapport à l'altérité et des récits que ce rapport a fait naître. Cela nous a naturellement conduit à prêter une attention particulière aux reportages de terrain, au travers desquels la relation de la presse française à la guerre d'Éthiopie se donne véritablement à voir comme le récit d'un rapport à l'autre, entendu à la fois comme ailleurs, et comme situation nouvelle, interpellant les consciences.

En nous interrogeant sur les effets du traitement médiatique du conflit, nous avons à plusieurs reprises évoqué sa possible déréalisation aux yeux des contemporains, sans pousser cette piste plus avant. Il convient à présent de nous y arrêter, tant cette notion semble cristalliser les enjeux et les limites du regard porté depuis la France sur le pays et le conflit qui s'y déroule, la mise en avant de l'un faisant parfois écran, sur un mode touristique, à la pleine compréhension du second. Indéniablement, plusieurs de nos conclusions valident l'hypothèse d'une déréalisation du conflit par les journalistes de l'époque, qu'il s'agisse de son exotisation récurrente dans *L'Illustration* ou de l'instrumentalisation idéologique évidente dont il est l'objet dans *L'Humanité*, deux perspectives à la fois confirmées et renforcées par l'étude de l'iconographie. Dans les deux cas, la guerre se trouve en effet déterritorialisée pour s'inscrire dans une géographie orientaliste sans ancrages précis ou prendre place dans le cadre là aussi proprement utopique d'une « situation coloniale » soutenue ou critiquée avec plus ou moins de nuances selon les cas. Mais la déréalisation ne semble nulle part plus sensible que dans le traitement iconographique du conflit. En lieu et place du récit structuré et spectaculaire des opérations de combat auquel il s'attend, le lecteur se trouve confronté à un véritable patchwork visuel dont on évacue le plus souvent l'affrontement proprement dit, comme insaisissable dans sa fulgurance propre. Ce faisant, la photographie, jusque-là parée de toutes les vertus, trouve ses limites :

La photographie, à force de ne pas raconter, de ne pas bien illustrer, donne une dimension d'écran dérisoire à la guerre.⁴⁹⁰

⁴⁹⁰ GERVEREAU L., *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris, Seuil, 2000.

En voulant rapprocher la guerre des préoccupations de ses lecteurs par plus de réalisme et de sensationnalisme, le traitement médiatique du conflit aurait donc paradoxalement abouti, par une perte de sens généralisée⁴⁹¹, à sa banalisation et sa mise à distance dans l'esprit des lecteurs⁴⁹².

Cependant, l'idée d'une déréalisation du conflit n'est pas sans poser problème, puisqu'elle suppose que l'on se forge une idée a priori de ce qu'est la guerre, à l'aune de laquelle il faudrait juger le traitement que lui réserve la presse selon sa conformité à cette définition préalable⁴⁹³. Il semble plus pertinent, à la lumière de notre travail, d'envisager la guerre d'Éthiopie comme une réalité protéiforme, constituée par les multiples regards sélectifs et nécessairement déformants portés sur elle par nos journalistes. En ce sens, pour reprendre une formule de Laurent Gerverau, la « vérité des images [et des textes qui les accompagnent] n'est pas celle du réel mais de leur appréhension du réel »⁴⁹⁴.

Considéré sous cet angle, le conflit devient alors, au-delà de ses composantes diplomatiques et militaires propres, le point de focalisation essentiel des débats sur les grands modèles politiques et idéologiques du temps, et se trouve placé au cœur d'enjeux qui le dépassent. Tantôt perçu comme un conflit colonial ou une guerre fasciste, il mobilise, selon que l'on privilégie l'une ou l'autre de ces lectures, des grilles d'analyse différentes, poussant parfois nos journalistes à dépasser le cadre stéréotypé des rêveries orientalisantes pour prendre acte du changement de paradigme qui s'opère sous leurs yeux⁴⁹⁵.

⁴⁹¹ Dont témoignent, outre les communiqués contradictoires des belligérants, la situation absurde de Pierre Ichac, censé rendre présente pour le lecteur une guerre qu'il dit n'avoir pas vu.

⁴⁹² Cela est particulièrement vrai pour la question des violences.

⁴⁹³ De plus, cette définition préétablie ne saurait être figée historiquement, puisque, nous l'avons vu, les sensibilités évoluent et les représentations de la guerre se modifient progressivement.

⁴⁹⁴ L. Gerverau, « La guerre invisible » in *Le temps des médias* n°4, 2005, « Dire et montrer la guerre », pp. 247-254.

⁴⁹⁵ Cependant, cette évolution vers une politisation du reportage (dans laquelle la guerre d'Espagne constitue un tournant) ne se fait pas de manière uniforme ni toujours de manière calculée, plaçant le genre à la confluence de sensibilités littéraires qui vont de la littérature de voyage à celle de témoignage. Ainsi, Monfreid, qui inscrit explicitement sa parole dans une démarche militante, reste cet écrivain-aventurier incapable de se déprendre de la fascination qu'exerce sur lui le continent africain, quand Pierre Ichac, derrière une perception « touristique » du pays, est un observateur attentif et lucide des violences fascistes sur place.

Cette autre manière pour la presse française de se réappropriier le conflit la conduit à voir de la guerre d'Éthiopie un champ d'expérimentations totalitaires au travers duquel le fascisme dévoile sa vraie nature, que celle-ci fascine ou scandalise les observateurs contemporains⁴⁹⁶. Le conflit, ainsi investi d'une charge idéologique nouvelle dépassant le cadre consensuel et apaisant de l'exotisme colonial, divise les Français selon de nouveaux critères qui transcendent les catégories traditionnelles :

Beaucoup de personnes en France, ne pouvant oublier leurs hantises de politique intérieure, croient devoir juger la controverse anglo-italienne d'après les idées qui prévalent dans le parti auquel elles appartiennent. Les gens de gauche, par haine du fascisme, condamneraient l'Italie, et ceux de droite, pour des raisons inverses, la soutiendraient. [...] C'est là une manière enfantine et périlleuse de raisonner [...]. Il faut dédaigner nos querelles de clocher et élever notre âme jusqu'à ces hauteurs où seule une juste idée de la sauvegarde de notre pays doit nous inspirer.⁴⁹⁷

Ludovic Naudeau, constatant la polarisation grandissante de l'opinion française et les divisions fratricides qui la travaillent, dit vrai tout en se trompant de remède : la guerre d'Éthiopie, par ses répercussions françaises au travers de la presse, met en question la fibre nationaliste, dans la mesure où l'antifascisme et l'anticommunisme naissants dessinent déjà, en France comme ailleurs, des lignes de partage concurrentes, qui trouveront pleinement à s'exprimer lors de la seconde guerre mondiale.

Mais le fascisme italien, en envahissant l'Éthiopie, ne s'est pas contenté d'exacerber en France des clivages déjà en germe depuis 1934 ; il a également fait naître, en réaction à cette menace, de nouvelles façons de faire de la politique, par une réintroduction de la symbolique et de l'imaginaire au cœur des pratiques militantes, tournant dans lequel la presse a joué un rôle non négligeable, comme en témoigne la rhétorique agressive déployée par *L'Humanité*. À coups de slogans rassembleurs, appelant à l'ordre et à la discipline partisane, mais également par la célébration de véritables liturgies où hymnes et drapeaux

⁴⁹⁶ Bien qu'existant déjà à l'époque (il a été utilisé dès 1922 par des réfugiés antifascistes pour désigner les pratiques mussoliniennes), le terme n'apparaît pas sous la plume de nos journalistes, pourtant très conscients, à l'image d'un Monfreid, de la spécificité du modèle politique qui s'affirme à l'occasion de la guerre d'Éthiopie.

⁴⁹⁷ *L'Illustration*, 28 septembre 1935.

ont toute leur place, la gauche du Front populaire opère une mue symétrique à celle du fascisme, visant à lui disputer l'appui des masses⁴⁹⁸.

Si nous avons voulu montrer en quoi la guerre d'Éthiopie était en quelque sorte un catalyseur des passions politiques françaises, et qu'en elles se cristallisaient déjà les hésitations contemporaines sur l'attitude à adopter face au fascisme, il ne faudrait pas, par un effet de loupe déformant, en exagérer la portée⁴⁹⁹. Ainsi, l'on ne peut pas dire que le contre modèle de domination coloniale imposé en Afrique orientale par le fascisme ait directement influé sur l'attitude française aux colonies, le réformisme insufflé par la gauche à son arrivée au pouvoir répondant avant tout à des nécessités de politique intérieure. Par ailleurs, le traitement journalistique du conflit, même dans *L'Humanité*, pourtant fortement impliquée dans le combat antifasciste, n'est pas homogène, en terme de couverture médiatique, et en suit les progrès sinueux. Après une période de forte focalisation (d'octobre 35 à février 36), l'intérêt pour la situation éthiopienne diminue dans la presse, qui se fait sans doute là l'écho de l'opinion, aux yeux de qui les lointaines menées mussoliniennes sont bien moins parlantes que l'imminence du péril hitlérien. Il n'est pas rare de voir des reporters quitter la région au début de 1936⁵⁰⁰. On peut voir dans ce départ prématuré, marque de désintérêt pour un conflit, nous l'avons montré, difficile à restituer au lecteur, et dont l'issue ne fait guerre de doute, le signe que de nouveaux théâtres d'opérations attendent nos reporters, au premier rang desquels la guerre civile en Espagne.

Et de fait, nombre des aspects mis en évidence dans notre travail ne prendront leur pleine dimension qu'au cours de la guerre d'Espagne, qui éclipse l'affaire éthiopienne à l'été

⁴⁹⁸ Voir, sur ce point, BURRIN P., *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2000, pp. 203-209. L'importation du poing levé, les défilés en masse et l'uniformisation partielle des comportements au sein des deux principaux partis de gauche sont pour lui autant de signes de la volonté de répliquer au péril politique que représentait, aux yeux des dirigeants de l'époque, le fascisme en France.

⁴⁹⁹ Les débats autour du fascisme concernent en effet surtout la frange éduquée de la population, et massivement les intellectuels. La sensibilité de l'opinion française au fascisme a tout de même connu quelques pics, surtout en signe de protestation contre ses dangers, à l'image de la grande manifestation du 14 juillet 1935, qui rassembla plus de 200 000 sympathisants de gauche autour de la réaffirmation de l'unité républicaine face au fascisme.

⁵⁰⁰ C'est le cas de Monfreid, qui part « après quatre mois de conflit » donc début février 1936.

1936 pour ne plus quitter avant longtemps les devants de l'actualité⁵⁰¹. La photographie de reportage, dont nous avons souligné les limites pour le cas éthiopien, y joue enfin, par la force mobilisatrice des archétypes qu'elle construit, un rôle à la hauteur des attentes placées en elle⁵⁰², tandis que l'engagement idéologique, bravant les réticences diplomatiques, franchit le pas de l'action et fait voler en éclats le consensus éphémère né, à gauche, de l'antifascisme.

⁵⁰¹ La proximité géographique a sans nul doute joué un rôle dans le retentissement médiatique sans précédent rencontré par la guerre d'Espagne en France. Ce critère, joint à des priorités politiques plus pressantes (après l'écrasement des socialistes allemands par Hitler, un second revers infligé au camp progressiste était inacceptable) explique sans doute l'envoi par *L'Humanité* de reporters sur place, un choix absent de la guerre d'Éthiopie.

⁵⁰² Voir FONTAINE F., *La guerre d'Espagne : un déluge de feu et d'images*. Paris, BDIC, Berg international, 2003 et, pour les photos de Robert Capa, CAPA R., *Fotografías de Robert Capa sobre la Guerra Civil española : colección del Ministerio de Asuntos exteriores*. [Madrid], ed. el viso, cop. 1990.

Sources et bibliographie

Périodiques

-*L'Illustration* (à la bibliothèque municipale de Grenoble) : dépouillée intégralement de janvier 1934 à juillet 1936

-*L'Humanité* (sur Gallica et à Lyon, bibliothèque de la Part Dieu) : dépouillement partiel avec, outre tous les dimanches d'octobre 35 à mai 1936 (pour répertorier les bandes dessinées), les périodes suivantes : décembre 1934-janvier 1935 (Oual oual et le voyage à Rome), 10-14 avril 1935 (Stresa), octobre 1935 (début de l'offensive), février 1936 (reprise des hostilités), mai 1936 (derniers combats et installation de l'Empire)

-Les périodiques cités par P. Milza in *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987

Témoignage

Henry de Monfreid, *Les guerriers de l'Ogaden*, Paris, NRF Gallimard 1936, 340 p.

I - Histoires contemporaines générales

BERSTEIN S. et MILZA P. (dir.), *Histoire du XXe siècle, tome 1 1900-1945*, Paris, Hatier, coll. Initial, 1996

GAILLARD J.-M., ROWLEY A., *Histoire du continent européen de 1850 à nos jours*, Paris, Seuil Points Histoire, 2001

HOBSBAWN Éric J., *L'âge des extrêmes, histoire du court XXe siècle* (surtout le chap. 4, « La chute du libéralisme »), Paris, André Versailles éditeur, 2008

II - Histoire des relations internationales

1 - Généralités

DUROSELLE J.-B. (dir.), *Histoire des relations internationales, tome 1 : 1919-1945*, Paris, Armand Colin, rééd. 2001

VANWELKENHUYZEN J., *Le gâchis des années trente : 1933-1937*, Bruxelles, Éd. Racine, 2007

2 - Aspects de la relation franco-italienne

- BESSIS J., *La Méditerranée fasciste : l'Italie mussolinienne et la Tunisie*, Paris, Publications de la Sorbonne, Éd. Karthala, 1981
- CATROUX, « La position stratégique de l'Italie en Afrique du Nord » in *Politique étrangère*, 1939, vol. 4, n° 3, pp. 271-281
- DE MONTETY H., « Les Italiens en Tunisie » in *Politique étrangère*, 1937, vol. 2, n° 5, pp. 409-425
- GALLO M., *L'affaire éthiopienne*, Paris, Éd. du Centurion, 1967
- KUPFERMAN F., *Laval*, Paris, Orban, 1987
- NOEL L., *Les illusions de Stresa*, Paris, France-Empire, 1975

III - Histoire du fascisme

1 - Usuels, outils de travail

- BERSTEIN S. et MILZA P. (dir.), *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Éd. Complexes, 1992
- DE BERNARDI A., GUARACCINO S. (dir.), *Dizionario del fascismo : Storia, personaggi, cultura, economia fonti e dibattito storiografico*, Milano, Mondadori, 2003
- DE GRAZIA V., LUZZATO S. (dir.), *Dizionario del fascismo* (2 vol.), Torino, Einaudi, 2003-2005

2 - Généralités

- BURRIN P., *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2000
- CHAPOUTOT J., *L'âge des dictatures, fascisme et régimes autoritaires en Europe de l'Ouest (1919-1945)*, Paris, PUF, 2008
- MILZA P., *Les fascismes*, Paris, Seuil, Points Histoire, rééd. 2001

3 - Le fascisme en France

- BURRIN P., *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery*, Paris, Seuil, 2003
- BURRIN P., « La France à l'épreuve » in *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2000, pp. 183-267
- REMOND R., *Les droites en France*, Paris, Aubier, 1982
- STERNHELL Z., *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983
- WINOCK M., « Fascisme à la française ou fascisme introuvable », *Le Débat*, n° 25, mai 1983, pp. 35-44

4 - Fascisme italien

- BERSTEIN S. et MILZA P., *Le fascisme italien*, Paris, Seuil, Points Histoire, 1980
- DE FELICE R., *Les interprétations du fascisme*, Paris, Éd. des Syrtes, 2000
- GENTILE E., *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Gallimard, Folio Histoire, 2004
- MATARD-BONUCCI M.-A., MILZA P., *L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1930-1945)*, Paris, Fayard, 2004.
- Numéro spécial de la revue *Histoire moderne et contemporaine* consacré au fascisme italien, 2008, n° 3

IV - Fascisme italien et colonisation

1 - Généralités

- DEL BOCA A.(dir.), *Le guerre coloniali del fascimo*, Bari, Laterza, 1991
- LABANCA N., *Oltremare. Storia dell'espansione coloniale italiana*, Bologne, Il Mulino, 2002
- MIEGE J.-L., *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, Paris, SEDES, 1968
- SECCIANI A., *L'Impero. Le colonie italiane in Africa*, Novare, Editoriale Nuova, 2005
- et, pour inverser la perspective :
- COQUERY-VIDROVITCH C., *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, Paris, PUF, 1974

2 - Études régionales

- DEL BOCA A., *Gli italiani in Africa orientale*, t. 2 : *La conquista dell'impero*, Roma-Bari, Laterza, 1986
- DEL BOCA A., *Gli italiani in Africa orientale*, t. 3 : *La caduta dell'impero*, Roma-Bari, Laterza, 1986
- LAREBO H. M. *The building of an Empire, Italian Land Policy and Practice in Ethiopia, 1935-1941*, Oxford, Clarendon Press, 1994
- LE HOUEROU F., *L'épopée des soldats de Mussolini en Abyssinie. 1936-1938 Les « ensablés »*, Paris, L'harmattan, 1994
- NEGASH T., *Italian colonialism in Eritrea 1882-1941. Policies praxis and impact*, Uppsala, 1987
- SBACCHI A., *Il colonialismo italiano in Ethiopia, 1936-1940*, Milano, Mursia, 1980
- SBACCHI A., *Ethiopia under Mussolini. Fascism and the colonial experience*, London, Zed books, 2e édition 1989 avec bibliographie actualisée
- TADDIA I., *L'Eritrea. Colonia 1890-1952*, Milano, Angeli, 1986

3 - Articles

- DEL BOCA A., « Il mancato dibattito sul colonialismo italiano », *Studi piacentini*, III, 1989, n° 5, pp. 115-125
- DUBOIS C., « L'Italie, cas atypique d'une puissance européenne en Afrique : une colonisation tardive, une décolonisation précoce », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1993, vol. 1932, n° 1, pp. 10-14
- DUMASY F., « Le fascisme est-il un « article d'exportation » ? Idéologie et enjeux sociaux du PNF en Lybie pendant la colonisation italienne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, n° 3
- EECKAUTE-BARDERY D., « La guerre d'Éthiopie et l'opinion mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1986, vol. 7, n° 1, pp. 31-35
- GOGLIA L., « Sulla politica coloniale fascista », *Revista di storia contemporanea*, 1988, n° 1
- GOGLIA L., « Note sul razzismo coloniale fascista », *Storia contemporanea*, 1988, n° 6
- LABANCA N. « Il razzismo coloniale italiano », in BURGIO A. (dir.), *Nel nome della razza: il razzismo nella storia d'Italia, 1870-1945*, Bologna, Il Mulino, 1999
- MATARD-BONUCCI M.-A., « Violence coloniale, violence de guerre, violence totalitaire », *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008, pp. 431-463
- MATARD-BONUCCI M.-A., « D'une persécution l'autre : racisme colonial et antisémitisme dans l'Italie fasciste », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, n° 3
- PALLA M., « L'impérialisme fasciste », *Revue d'histoire de la seconde guerre mondiale*, 1985, n° 139

V - La France des années trente

1 - Généralités

- BERSTEIN S., *La France des années trente*, Paris, Armand Colin
- BORNE D. et DUBIEF H., *La crise des années trente, 1929-1938*, Paris, Seuil, 1989

2 - Aspects extérieurs

- DUROSELLE J-B, *La décadence 1932-1939, politique étrangère de la France*, Paris, Seuil, 1983

3 - Colonisation ; colonialisme et opinion française

- AGERON C.-R., *France coloniale ou parti colonial ?*, Paris, PUF, 1978
- DEROO E., *L'illusion coloniale*, Paris, Taillandier, 2006
- GIRARDET R., *L'idée coloniale en France, 1870-1962*, Pluriel, Paris, 1972

- MARSEILLE J., « La gauche, la droite et le fait colonial en France. Des années 1880 aux années 1960 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1989, n° 1, pp. 17-28
- MEYER J., TARRADE J. [et al.], *Histoire de la France coloniale*, Paris, Armand Colin, 1990
- SAVARESE E., *L'ordre colonial et sa légitimation en France métropolitaine : oublier l'autre*, Paris, L'Harmattan, 1998
- SIBEUD E., « La gauche et l'empire colonial avant 1945 », in BECKER J.-J., CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, vol. 2, pp. 342-356
- YACONO X., *Histoire de la colonisation française*, Paris, PUF, 1988

VI - Histoire culturelle, histoire des représentations

1 - Cultures politiques, intellectuels et guerre d'Éthiopie

- BECKER J.-J., CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, vol. 2
- BERSTEIN S. (dir.), *Les cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999
- PROCHASSON C., *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, Seuil 1993
- SANTAMARIA Y., « Les deux incendies. Le PCF face à la guerre d'Éthiopie (1935-1936) », *RHMC*, 2002, n° 49-4, pp. 37-52
- SIRINELLI J.-F. (dir.), *Histoire des droites*, tome 3 : *Cultures*, Paris, Gallimard, 1992
- SIRINELLI J.-F., *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990
- WINOCK M., *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997
- WOLIKOW S., « Les gauches, l'antifascisme et le pacifisme pendant les années 30 », in BECKER J.-J., CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, vol. 2, pp. 357-374
- WOLIKOW S., RUGET A., *Antifascisme et nation : les gauches européennes au temps du Front populaire*, BUD, Dijon, 1998

2 - Histoire de la presse française

a) Outils de travail

- BOILLOZ B., *Les périodiques français édités à Paris de 1919 à 1939 : classification, description bibliographique et évolution*, Thèse d'histoire de l'université de Paris VIII, sous la direction de Madeleine Ribérioux, 1978, 586 p., 2 vol.
- PICARD J.-F., « Tableau des tirages de la presse de 1903 à 1944 » in ALBERT P. (dir.) *Documents pour l'histoire de la presse au XIXe et au XXe siècles*, Paris, CNRS

b) Généralités

- BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P. et TERROU F. (dir.), *Histoire générale de la presse française*, t. III : 1871 à 1940, PUF, 1972
- CHARLE C., *Le siècle de la presse 1830-1939*, Paris, Éd. du Seuil, 2004
- DELPORTE C., *Les journalistes, naissance et construction d'une profession : 1880-1950*, Paris, Éd. du Seuil, 1999
- FEYEL G., *La presse en France des origines à 1945. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 1999

c) Reportage

- MARTIN Marc, *Les grands reporters, les débuts du journalisme moderne*, Paris, Louis Audibert, 2005
- NAUD François, *Des envoyés spéciaux aux grands reporters (1920-1930)*, Thèse de l'EHESS, 1996

d) Photojournalisme, presse illustrée

- ALBERT P., FEYEL G., « Photographies et médias. Les mutations de la presse illustrée », in FRIZOT M. (dir.), *Nouvelle histoire de la photographie*, Paris, Biro-Larousse, 2001, pp. 359-369
- ALMASY P. [et al.] (dir.), *Le photojournalisme : informer en écrivant avec des images*, Paris, CFPJ, 1993
- AMAR P.-J., *Le photojournalisme*, Paris, Nathan/HER, coll. 128, 2000
- AMBROISE-RENDU A.-C., « Du dessin de presse à la photographie (1878-1914), histoire d'une mutation technique et culturelle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, 1992
- MARCHANDIAU J.-N., *L'illustration 1843-1944, Vie et mort d'un journal*, Toulouse, Privat, Bibliothèque historique, 1987
- POMMIER N.-A., *Photojournalisme et agences photographiques dans les années trente en France*, DEA d'histoire de l'université de Paris IV, 1989

e) Aspects particuliers

- CHAVARDES M., *Cinquante ans de canard, Anthologie du « Canard enchaîné »*, tome 1 : 1916-1940, 1966
- DAZELLE J., « Gringoire », *de l'Union nationale à la Révolution Nationale*, DES de Sciences po, Paris, 1958
- DELPORTE C. « Les journalistes dans l'entre-deux-guerres : une identité en crise », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1995, Vol. 47, n° 1, pp. 158-175
- DIODONNAT P.-M., « Je suis partout », 1930-1944. Les maurassiens devant la tentation fasciste, Paris, La Table Ronde, 1973
- DIODONNAT P.-M., *Les 700 rédacteurs de « Je suis partout »*, Paris, Sedopols, 1993
- ESTIER C., *La Gauche hebdomadaire (1914-1962)*, Paris, Colin, coll. Kiosque, 1962

- FAJON E., *En feuilletant « l'Humanité » (1904-1964)*, Paris, 1964
- GALLO M., *Cinquième colonne (1930-1940)*, Paris, Plon
- MARTIN L., *Le « Canard enchaîné » ou Les fortunes de la vertu, histoire du plus célèbre des hebdomadaires satiriques, 1915-1981*, Thèse d'histoire de l'université de Paris I sous la direction de Pascal Ory, 2000, 3 vol.
- MARTIN L., « Le « canard enchaîné », un « objet politique mal identifié » », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 50-2, 2003, pp. 73-91
- MILZA P., *Le fascisme italien et la presse française 1920-1940*, Paris, Éd. Complexes, coll. Historiques, rééd. 1987
- REMOND R., *Les catholiques, le communisme et les crises 1929-1939*, Paris, Armand Colin, coll. Kiosque, 1960
- REMOND R., « L'évolution du journal « La Croix » et son rôle auprès de l'opinion catholique (1919-1939) », *Bulletin de la Société d'Histoire moderne*, 57^e année, n° 4, 1958
- RUSCIO A., *La question coloniale dans « l'Humanité » 1904-2004*, Paris, La dispute, 2005
- SCHIFFRES A., « L'idéologie du « Canard enchaîné » », in *Analyses de presse*, Paris, PUF, 1963

3 - Histoire et images

a) Outils de travail, approche méthodologique, généralités théoriques

- BELTING Hans, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard, 2004
- CASSAGNES S., DELPORTE C., *Le commentaire de document iconographique en histoire*, Paris, Ellipses-Marketing, 1996
- CHARTIER R., « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, n° 6, nov.-déc. 1989, pp. 1505-1520
- GERVEREAU L., *Dictionnaire mondial des images*, Nouveau monde éditions, 900 p., oct. 2006
- GERVEREAU L., *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris, Seuil, 2000
- GERVEREAU L., *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, Éd. La Découverte, 1987
- HASKELL F., *L'historien et les images*, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1995
- RHODES A., « L'image cachée dans l'image », *Degrés*, n° 69-70, Bruxelles, 1992
- « Histoire et image », numéro spécial de la revue *Vingtième siècle*, oct.-déc. 2001, n° 72

b) Images et propagande

- D'ALMEIDA F., *Images et propagande au XXe siècle*, Casterman Giunti, 1998
- MEYRAN R., « La manipulation par l'image », *Sciences humaines*, Hors-série n° 43, déc. 2003-fév.2004, pp. 80-84

RHODES A., *Histoire mondiale de la propagande de 1933 à 1945*, 1980, Sequoi
TCHAKHOTINE S., *Le viol des foules par la propagande*, Poche universitaire

c) Imaginaire et images de guerre

AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000
BECKER Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994
BECKER Jean-Jacques [et al.] (dir.), *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994
BUTON P. (dir.), *La guerre imaginée. L'historien et l'image*, Paris, Seli Arslan, coll. Histoire, cultures et sociétés, 2002
GERVEREAU L., *Montrer la guerre : information ou propagande ?*, Paris, Isthme Éditions, 2006
PUISEUX H., *Les figures de la guerre : représentations et sensibilités, 1839-1996*, Paris, Gallimard, 1997
« Dire et montrer la guerre », Revue *Le temps des médias* n° 4, 2005

d) Presse, dessin de presse, caricatures, illustrations

DELPORTE C., « L'image, un outil d'approche du pacifisme (1919-1939). L'exemple du dessin de presse. », *Revue historique*, n° 583, juillet-septembre 1992, pp. 119-155
DELPORTE C., *Dessinateurs et dessin politique en France des années 20 à la Libération*, thèse d'histoire de l'IEP de Paris, sous la direction de René Rémond, 1991, 4 vol.
FORCADELL F., *Le guide du dessin de presse*, Syros, alternatives, 1989
FREUND G., *Photographie et société*, Paris, Seuil, 1974

4- Aventure, exploration

VENAYRE S., *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002
VENAYRE S., *Rêves d'aventures 1800-1940*, Paris, Ed. de la Martinière, 2006

5 - Représentations, images et imaginaire colonial

a) Colonialisme italien et photographie

ALBERGONI G., *Colonialismo e fotografia. Il caso italiano*. Messina, Sicania, s. d., 354 p. [Album/catalogue de l'exposition photographique *Colonialismo e fotografia. Il caso italiano*. Messina, Teatro Vittorio Emanuele, 25 octobre-11 novembre 1989, avec un essai de Luigi Goglia, "Africa, colonialismo, fotografia : il caso italiano (1885-1940)", *Cahiers d'Études africaines*, 1996, n° 141, pp. 292-296.
GOGLIA L., *Storia fotografica dell'impero fascista*, Bari, Laterza, 1985

LABANCA N., *L'impero africano del fascismo nelle fotografie dell'Instituto Luce*, Roma, Riuniti, 2002

MIGNEMI A., *Immagine coordinata per un impero*, Turin, GEF, 1984

b) Images de soi, images de l'autre : pour une approche transdisciplinaire

- Éléments de problématisation

AMOSSY R., HERSCHBERG PIERROT A., *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997.

BLANCHARD P., BLANCHOIN S. [et al.], *L'autre et nous, « scènes et types » : anthropologues et historiens devant les représentations des populations colonisées, des ethnies, des tribus et des races depuis les conquêtes coloniales*, Actes du colloque de Marseille, Paris, Syros, 1995

BLANCHARD P., LEMAIRE S. et BLANCEL N., *Culture coloniale en France, de la Révolution Française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2008

GRUZINSKI S., *La colonisation de l'imaginaire : sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique Espagnol, XVIe-XVIIIe*, Paris, Gallimard, 1988

HARTOG F., *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980

MEMMI A., *Portrait du colonisateur, portrait du colonisé*, Paris, Folio-Essais

SAÏD E. *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, La couleur des idées, 2005

SEGALEN V., *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers (notes)*, Montpellier, Fata Morgana, 1982

TODOROV T., *L'autre et nous, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, La couleur des idées, 1989

- Quelques points précis

ABANDA NDENGUE J.-M., *L'Afrique noire dans la littérature française de 1920 à 1940 : images et problèmes*, Doctorat, Toulouse, 1965

BLANCEL N., BLANCHARD P. [et al.], *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.

BLANCEL N., « Le bain colonial : aux sources de la culture coloniale populaire » in BLANCHARD P. LEMAIRE S. et BLANCEL N. *Culture coloniale en France, op. cit.*

BLANCEL N. et BLANCHARD P., « Civiliser : l'invention de l'indigène (1918-1940), *Ibid.*

DEWITTE P., « Le « Noir » dans l'imaginaire français » in BLANCHARD P., BLANCHOIN S. [et al.], *L'autre et nous, « scènes et types »...*, *op. cit.*

- HOUSSAIN J.-P., *L'Afrique noire et les écrivains français entre les deux guerres*, thèse de doctorat, Paris, 1985
- MANIGAND C., « L'imaginaire colonial dans la littérature française de l'entre-deux-guerres », in *Histoire, images, imaginaires : fin XVe-début XXe*, Actes de colloque, Le Mans, Université du Maine, 1998
- OZOUF J. et M., « Le tour de la France par deux enfants. Le petit livre rouge de la République », in NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, t. I, *La République*, Gallimard, 1984
- RUSCIO A., « Littérature, chansons et colonies (1900-1920) », in BLANCHARD P. LEMAIRE S. et BLANCEL N., *Culture coloniale en France... op. cit.*
- SAVARESE E., « La femme noire en images, objet érotique ou sujet domestique ? », in BLANCHARD P., BLANCHOIN S. [et al.], *L'autre et nous*, « scènes et types », *op. cit.*
- SAVARESE E., BOETSCH G., « Le corps de l'Africaine. Érotisation et inversion », *Cahiers d'Études africaines*, 1999, Vol. 39, n° 153, pp. 123-144

c) Et à titre comparatif avec la vision des colonies italiennes

- BANCEL N., BLANCHARD P. [et al.], *Images et colonies : Iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, catalogue d'une exposition, Nanterre, BDIC, Paris, ACHAC 1993
- BLANCHARD P. et CHATELIER A. (dir.), *Images et colonies : nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des Africains et de l'Afrique en France, de 1920 aux indépendances*, Actes du colloque organisé par l'ACHAC à la BNF du 20 au 22 Janvier 1993
- MABIRE J.-C., *La représentation iconographique des colonies françaises à travers les périodiques français illustrés (1881-1939)*, thèse d'histoire de l'IEP de Paris, sous la direction de Raoul Girardet, 1997
- POELS G., *Images de presse et violences : l'iconographie des opérations de « pacification » dans les colonies françaises, 1925-1934*, mémoire de maîtrise préparé à l'UVSQ sous la direction de Christian Delporte en juin 2004

Table des illustrations

Fig. 1 : « Types de femmes Somalies » Henry de Monfreid, <i>Les guerriers de l'Ogaden</i> , p. 48	75
Fig. 2 : <i>L'Illustration</i> , 16 novembre 1935, p. 339	76
Fig. 3 : <i>L'Illustration</i> , 18 janvier 1936, une	77
Fig. 4 : <i>L'Illustration</i> , 11 janvier 1936, p. 41	78
Fig. 5 : <i>L'Illustration</i> , 29 juin 1935, p. 315	81
Fig. 6 : <i>L'Illustration</i> , 18 janvier 1936, p.72, photographie de Pierre Ichac	88
Fig. 7 : <i>L'Illustration</i> , 16 mai 1936, p. 83	102
Fig. 8 : <i>L'Illustration</i> , 11 janvier 1936, p. 40	103
Fig. 9 : <i>L'Illustration</i> , 14 décembre 1935, p.483.....	105
Fig. 10 : <i>L'Illustration</i> , 19 octobre 1935, p. 212 : « Pendant la veillée d'armes », photo prise le 25 septembre 1935	112
Fig. 11 : Le Duce conquérant, <i>L'Illustration</i> , 12 octobre 1935, une	113
Fig. 12 : Le Négus à la parade, <i>L'Illustration</i> , <i>ibid.</i>	113
Fig. 13 et Fig. 14 : Du balcon du palais de Venise à une terrasse de Genève... <i>L'Illustration</i> : unes du 16 mai (à gauche, figure 13) et du 4 juillet 1936 (à droite, figure 14)	115
Fig. 15 : La mobilisation éthiopienne vue par <i>L'Illustration</i> du 19 octobre 1935, p. 215	116
Fig. 16 : La mobilisation éthiopienne vue par <i>L'Illustration</i> du 19 octobre 1935, en une.....	116
Fig. 17 : La mobilisation italienne vue par <i>L'Illustration</i> , 23 février 1935, une	117
Fig. 18 et Fig. 19 : Une angoisse partagée : <i>Ibid.</i> , p. 481	119
Fig. 20 : Campements des belligérants : <i>Ibid.</i> , 19 octobre 1935 p. 218.....	119
Fig. 21 : Campements des belligérants : <i>Ibid.</i> , 11 janvier 1936 p. 37.....	120
Fig. 22 : <i>Ibid.</i> , 18 janvier 1936 p. 72 : l'attente, stratégie de combat	121
Fig. 23 : <i>Ibid.</i> , le 28 septembre 1935, p. 88, Photo M.-E. de Bonneuil	122
Fig. 24 : <i>Ibid.</i> , le 19 octobre 1935, p. 216.....	122
Fig. 25 : <i>Ibid.</i> , le 14 décembre 1935, p. 485.....	123
Fig. 26 : «Vision d'enfer près d'Adigrat » Aquarelle de Geo Ham pour <i>L'Illustration</i> , le 14 mars 1936, p. 321124	
Fig. 27 et Fig. 28 : <i>L'Illustration</i> , 28 décembre 1935, p. 547.....	125
Fig. 29 : Henry de Monfreid, <i>Les guerriers de l'Ogaden</i> , p. 304.....	126
Fig. 30 : <i>L'Illustration</i> , 14 décembre 1935, p. 489.....	134
Fig. 31 : <i>L'Illustration</i> , 14 décembre 1935, p. 489.....	135
Fig. 32 : Henry de Monfreid, <i>Les guerriers de l'Ogaden</i> , p. 304.....	136
Fig. 33 : Aquarelle de Géo Ham pour <i>L'Illustration</i> du 14 décembre 1935, p. 488.....	137
Fig. 34 : <i>L'Illustration</i> , 14 décembre 1935, p. 490.....	139
Fig. 35 : <i>L'Humanité</i> , 6 octobre 1935, une.....	146
Fig. 36 : <i>L'Illustration</i> , 4 janvier 1936, p. 17	148
Fig. 37 : <i>L'Humanité</i> , 8 mai 1936, une.....	148
Fig. 38 : <i>L'Humanité</i> , 12 avril 1936, une	150
Fig. 39 : <i>L'Humanité</i> , 14 mai 1936, une.....	164
Fig. 40 : <i>L'Humanité</i> , 22 mai 1936, une.....	166
Fig. 41 : <i>L'Humanité</i> , 5 janvier 1936, une.....	167
Fig. 42 : <i>L'Illustration</i> , 2 novembre 1935, p. 279	171
Fig. 43 : <i>L'Humanité</i> , 12 octobre 1935, une.....	193
Fig. 44 : <i>L'Humanité</i> , 26 janvier 1936, une.....	194

Table des matières

Remerciements.....	3
Sommaire	4
Introduction.....	6
Prologue : Présentation des sources	16
PARTIE 1 - LES CADRES DE COMPRÉHENSION DU CONFLIT : UN POINT DE VUE DE JOURNALISTE 22	
CHAPITRE 1 – L’UNIVERS JOURNALISTIQUE.....	23
Le journalisme dans l’entre deux guerres : d’une crise multiforme à l’affirmation d’une identité et d’un statut.....	23
Journalistes et journalismes : de nouvelles hiérarchies.....	25
...et des démarches multiples.....	28
CHAPITRE 2 – MONTRER LA GUERRE, UNE REPRÉSENTATION CODIFIÉE FACE AUX CONTRAINTES.....	32
Presse et iconographie : des types de discours et des rapports à l’image différents	32
De la première guerre mondiale à la guerre du Rif : une vision des conflits qui évolue	38
Faire avec les réalités du terrain : une éthique journalistique mise à mal.....	41
CHAPITRE 3 – DES LECTURES CONCURRENTES DU CONFLIT	47
Les mots pour le dire : une guerre aux multiples visages.....	48
Les sympathies italiennes de <i>L’Illustration</i> : un point de vue conservateur sur le conflit et sa gestion internationale .	50
<i>L’Humanité</i> : une lecture idéologique et démythificatrice du conflit.....	53
CONCLUSION PARTIELLE.....	60
PARTIE 2 - COMPRENDRE L’AUTRE : LA DIFFICILE SAISIE DE L’ALTÉRITÉ 61	
CHAPITRE 4 – LES SENSIBILITÉS COLONIALES, UNE STRUCTURATION INCONSCIENTE DES IMAGINAIRES.....	62
« Désirs d’ailleurs » : de l’orientalisme à l’exotisme, maîtriser et codifier le rêve.....	62
L’Autre chez soi : du « bain colonial » à l’Exposition de 1931, la construction d’une familiarité faussée	68
Du « bon sauvage » à « l’invention de l’indigène » : entre essentialisation et « esthétique du divers », naissance d’une figure contrastée.....	72
CHAPITRE 5 – L’ENVOYÉ SPÉCIAL, UN CANDIDE EN TERRE ABYSSINE ? UNE ÉTUDE DE CAS DANS <i>L’ILLUSTRATION</i>	84
L’expression personnelle et ses limites	84
L’Éthiopie réinventée : construire l’autre et l’ailleurs.....	89
Pierre Ichac, grand reporter modèle ?	94
L’invention du tourisme journalistique	99
CHAPITRE 6 – GUERRE INVISIBLE, GUERRE INAPERÇUE ? L’IMPORTANCE DU HORS-CHAMP	110
De la « veillée d’armes » au combat des chefs : le portrait, une arme politique à double tranchant.....	112
Présence implicite du combat : la guerre racontée par ses à-côtés.	116
La mobilisation	116
Des civils aux soldats : la guerre comme attente.....	118
Vers le combat : photographier les troupes	122
L’art de la métalepse : la réalité de la guerre perçue par ses effets.....	125
Immortaliser l’instant décisif : les limites de l’outil photographique	126
CHAPITRE 7 – VIOLENCES ET GUERRE D’ÉTHIOPIE : ENTRE DÉRÉALISATION ET EMPHASE MILITANTE, LES ENJEUX D’UN TRAITEMENT CONTRASTÉ.....	128
La difficulté à cerner la spécificité des violences fascistes dans <i>L’Illustration</i> : les raisons d’une occultation.....	128
Entre euphémisation et fascination exotique : l’art de la mise à distance.....	131
La grande presse et les débats autour de la violence	140

Les violences dans <i>L'Humanité</i> : entre parti pris réaliste et sens du raccourci saisissant, un enjeu majeur de mobilisation partisane.....	144
CONCLUSION PARTIELLE.....	152
PARTIE 3 - SE COMPRENDRE : LA FRANCE AU PRISME DE LA GUERRE D'ÉTHIOPIE, DES MODÈLES POLITIQUES EN DÉBAT	154
CHAPITRE 8 – LE FASCISME COLONIAL, PLÉONASME, IMITATION, OU EXPÉRIENCE SINGULIÈRE ?	154
Un contre-modèle de domination ?	155
L'Humanité : fascisme et colonisation, un pléonasme pour une même condamnation.....	163
« Avec les troupes italiennes en Abyssinie » : le reportage militant profasciste, défense et illustration d'un nouveau modèle politique.....	169
CHAPITRE 9 – « OUBLIER L'AFRIQUE » : LA GUERRE D'ÉTHIOPIE, OCCASION D'UNE CLARIFICATION DU DÉBAT POLITIQUE FRANÇAIS	181
Un conflit européenisé : la crainte de l'escalade et d'un retour de la guerre à sur le continent	181
La mobilisation de l'opinion par presse interposée : deux France face à face.....	184
Vers un fascisme d'importation ? Entre fascination et quête de respectabilité, promouvoir un nouveau modèle politique	186
Contre « le mirage du fascisme », rassembler la gauche : la naissance du Front populaire	189
Antifascisme et pacifisme : des chemins séparés ?	195
Conclusion générale	198
Sources et bibliographie	203
Table des illustrations	213
Table des matières.....	214

RÉSUMÉ

Cette étude vise à définir la manière dont la presse française a envisagé la guerre d'Éthiopie, dans une perspective qui emprunte à l'anthropologie historique une partie de ses méthodes et de ses centres d'intérêt.

Pour cerner les représentations de l'altérité que le conflit a suscitées, nous nous attachons dans un premier temps à présenter leur contexte de production, celui du journalisme de l'entre-deux-guerres, ses méthodes et ses stratégies rédactionnelles, mais également les différents outils techniques à sa disposition pour suivre et faire vivre les hostilités au lecteur.

Il est alors possible, en retraçant les grandes lignes de l'imaginaire colonial français et en confrontant ces remarques au parcours éthiopien de quelques reporters, à leurs perceptions du pays et de la guerre, de montrer que le conflit fait l'objet de multiples reconstructions mentales, contribuant à brouiller son image aux yeux des contemporains.

Mais vouloir comprendre l'altérité, c'est peut-être se donner les moyens de mieux se comprendre, entre discours critiques et réinvention des valeurs et des façons de faire de la politique. Alors que l'instrumentalisation du conflit se laissait déjà deviner autour de la question des violences, elle refait surface dans la presse française à l'occasion des débats suscités en interne par le fascisme, prétexte, pour la France, à une clarification de clivages partisans de la guerre d'Espagne allait accentuer.

SUMMARY

This study aims at defining the way the French press considered the Ethiopian war, in a perspective which borrows from historical anthropology some of its methods and main focuses.

To define the representations of the otherness which the conflict sparked off, we will first try to present their context of production, which is linked to the interwar period journalism, its methods, its editorial strategies and also the various technical tools at its disposal to follow and bring the hostilities to the reader.

It is then possible, by retracing the main themes of French colonial mentality and by comparing these remarks to the itinerary of some reporters in Ethiopia, what they have perceived of the country and the war, to show that the conflict is an object born of multiple mental reconstructions which contribute to blur its image in the eyes of the contemporary observers.

But trying to understand the otherness may also provide the means for a better self- understanding, between critical speeches and reinventing the values and ways of doing politics. While the instrumentalization of the conflict had already been brought to light about the issue of violence, it resurfaces in the French press on the occasion of in-house debates aroused by fascism, which are, to France, a pretext for a clarification of partisan cleavages the Spanish Civil War would accentuate.

MOTS CLÉS : presse française, guerre d'Éthiopie, altérité, colonisation, fascisme, French press, Ethiopian War, otherness, colonization, fascism